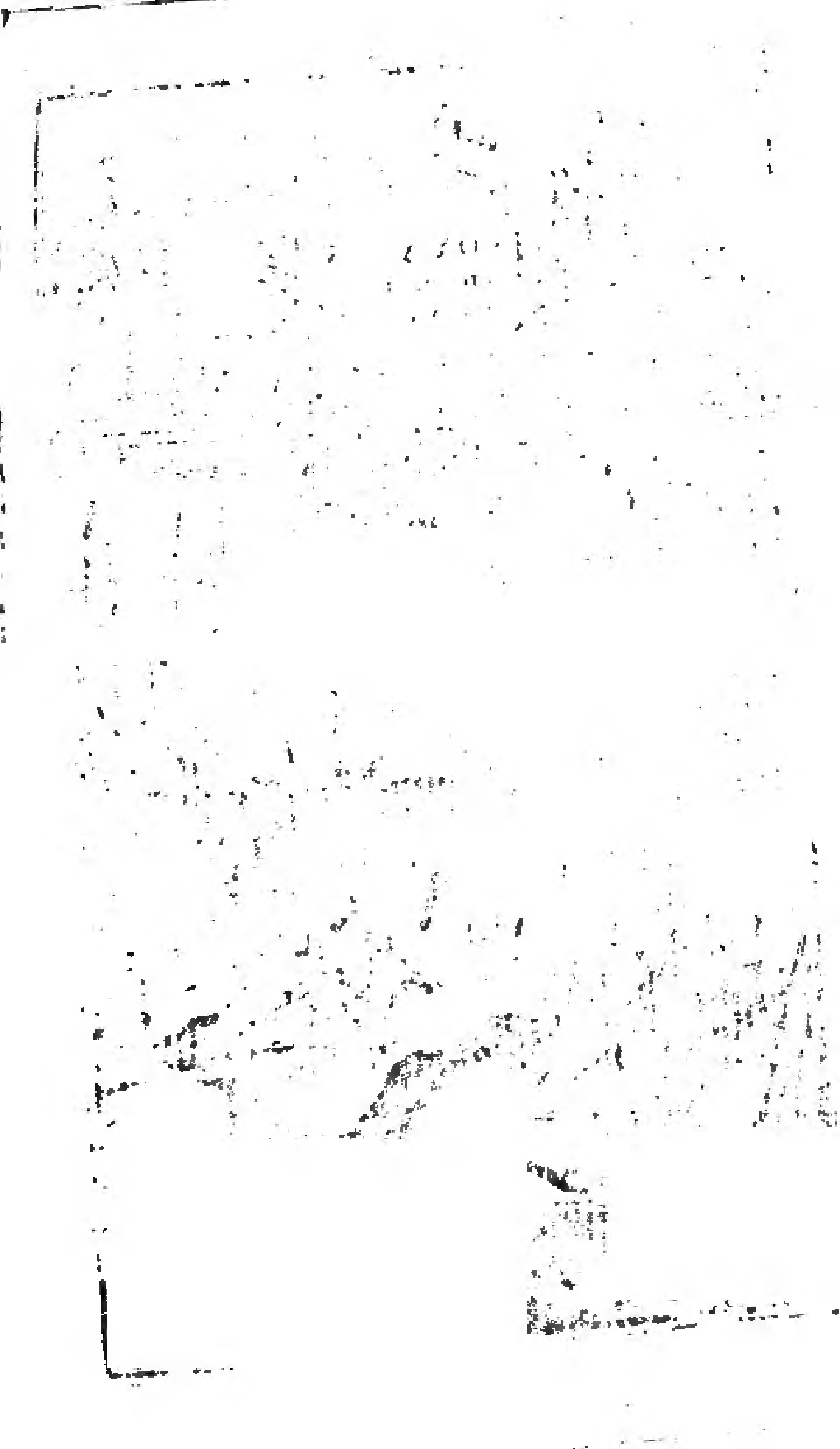




SUITE DU VOYAGE DE MR. DE THEVENOT AU LEVANT,

Dans laquelle, après plusieurs Remarques très-singulieres sur des particularitez de l'Egypte, de la Syrie, de la Mesopotamie, de l'Euphrate & du Tigre,

Il est traité de la Perse, & autres Etats sujets au Roi de Perse; ainsi que de sa Cour, & des Religions, Gouvernemens, Moeurs, Forces, Langues, Sciences, Arts & Coutumes des Peuples de ce grand Empire;

Et aussi des antiquitez de Tschehelminar, de Nakschi Rustan & autres lieux vers l'ancienne PERSEPOLIS: & particulierement de la route exacte de ce grand Voyage, tant par Terre en Turquie & en Perse, que par Mer dans la Mediterranée, Golfe Persique & Mer des Indes.

TROISIEME EDITION,

Enrichie de figures en taille douce.

TOME TROISIEME.

A A

Chez MICHEL CHARLES LE CÈNE,

M. DCC. XXVII.

PREFACE.

VOICI, mon Cher Lecteur, la ſuite des Voiages de feu Monſieur de Thevenot, que je vous donne; & comme par ſon Teſtament il en avoit diſpoſé en ma faveur, je vous en fais part comme de mon heritage. Ce n'eſt pas pour vous faire valoir mon preſent, que je touche d'abord cette circonſtance; au contraire je prétens vous marquer par là, que c'eſt un devoir que dans la Juſtice je n'ai pû me diſpenſer de rendre. En effet, ſelon les loix du monde les plus inviolables, qui ſont celles de l'amitié, pourrois-je, ſans crime, ſi mal répondre à la ſienne, que de laiſſer enſevelir dans un oubli éternel un Ouvrage qui lui a coûté tant de peines, & la vie même; & qui peut, étant mis au jour, lui rendre en quelque façon

cette vie, & le recompenser de ses peines, s'il a le bon-heur de recevoir vôtre approbation, & d'avoir quelque place dans votre estime. Selon les loix de la nature, qui ne sont pas d'une moindre obligation, je me suis trouvé dans une égale necessité pour plusieurs raisons, dont la principale est de satisfaire au desir d'une personne, à qui elle a donné beaucoup de droit sur moi, & qui d'ailleurs étoit en possession de disposer de ces Voiages, qui lui ont été solemnellement dédiés. Enfin la loi de Dieu même, qui ne vouloit pas autrefois que parmi son Peuple, celui qui survivoit à son proche parent laissât mourir son nom, & qui recommande encore aujourd'hui si étroitement la garde du Pupile & de l'Orphelin; cette loi si charitable m'auroit rendu criminel, si j'eusse laissé perir dans la poussiere cet Ouvrage qui doit tenir lieu d'enfant à celui qui me l'a confié en mourant; puis qu'effectivement c'est la production de son esprit, le fruit de ses travaux, & l'unique moien de faire passer son nom à la posterité.

Je vous avoüe qu'il ne faloit pas de moindres obligations pour m'engager dans cette entreprise, où il se presentoit assez de difficultez, pour me dégoûter d'un travail qui a été très-long, & d'autant plus ennuieux, que naturellement mon inclination ne donne pas dans cette sorte de curiosité: Cependant j'ai été obligé de lire plusieurs fois les memoires de nôtre Auteur, avec toute l'application de mes yeux & de mon esprit; tant pour les déchiffrer, que pour en penetrer le sens, & en démêler la suite: car il est aisé de juger, qu'une personne qui écrit journellement, & en marchant, les choses à mesure qu'elle les voit, ne sauroit le faire sans confusion, quelque peine qu'elle se donne. Après ce premier travail il en a falu prendre un second encore plus penible; parce qu'il s'est trouvé que Monsieur de Thevenot, qui ne se contentoit pas d'être instruit legerement des choses, ni de s'en informer une ou deux fois le faisant autant de fois & à autant de personnes qu'il lui étoit possible, avoit fait aussi très sou-

vent plusieurs remarques sur un même sujet, qui étoient dispersées dans ses écrits de côté & d'autre, qu'il a été necessaire de ramasser avant que de les mettre en œuvre; & après avoir fait, avec assez de travail, tant de differens assemblages, il a falu enfin joindre toutes ces parties differentes, & leur donner quelque liaison, pour en faire un corps.

Il restoit ce semble encore une chose à faire, c'étoit de donner à ce corps un beau visage, je veux dire cet agrément & cette politesse si necessaire, pour le produire parmi les honnêtes-gens; particulierement aujourd'hui que l'on est si delicat pour la pureté du langage, & que tout le monde fait gloire de s'y rendre difficile. J'avoüe franchement que j'ai peu menagé en ceci nôtre Voiageur, puisque je l'expose au grand monde avec cet air étranger qu'il a rapporté des Indes: mais j'ai crû qu'il étoit à propos d'en user ainsi, autrement j'aurois eu recours, aussi bien que beaucoup d'autres, à quelqu'un de ces Messieurs,

ſieurs, qui poſſedent l'art de bien écrire; & j'aurois fait gloire de publier la perſonne qui lui auroit rendu cet office, pour ne nous point faire honneur du merite d'autrui. Par ce moien ſans doute il auroit eu un autre air, & il auroit brillé davantage, mais peut-être qu'il n'auroit plus été le même: Car la delicateſſe de l'expreſſion, la netteté du ſtyle, & le beau tour, ne s'accordent pas toûjours bien avec l'exactitude & la ſimplicité d'un recit; elles entreprennent d'ordinaire de retrancher ou d'ajoûter quelque choſe, ſous prétexte d'y donner bonne grace, & à force d'ajuſter, elles changent quelquefois entierement le ſens. En effet, ce ſont deux maniéres bien differentes; les redites, les repetitions des mêmes mots, & l'uſage de certains termes, ſont de grands inconveniens dans le beau langage: Et l'on a peine à s'en ſauver lorſqu'on veut donner un détail exact des choſes, & les décrire avec une naïveté qui ſoit propre à en former au Lecteur une idée diſtincte. Cependant c'eſt le caractere

de Monsieur de Thevenot, c'est ce que l'on a si fort approuvé dans sa premiere Relation, & à la vérité elle a été si bien reçuë de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, & les personnes intelligentes en ont fait tant d'estime, qu'après cela si j'avois entrepris de mêler en celle-ci quelque chose d'emprunté, j'aurois crû me rendre également coupable, & envers mon Auteur, dont la reputation se doit soûtenir ainsi qu'elle a été établie par lui-même; & envers le Lecteur de qui j'aurois abusé, en lui presentant une Histoire bien ornée, au lieu des véritables memoires qu'il attend.

Il n'y a donc rien à craindre pour cette Relation de la part de la Critique Françoise; si elle doit apprehender quelque chose, c'est la censure des Voiageurs mêmes: Puisqu'il est assez ordinaire de voir que ceux d'une même Profession, ont de la peine à se donner une approbation mutuelle. Une beauté a toûjours des deffauts aux yeux des belles, qui ne sont point aperçûs des autres; & quoi que ce soit tacitement avoüer

son

ſon peu de merite, que de ne l'établir que ſur la ruine de celui d'autrui, cependant la paſſion des hommes pour ce qui flatte la vanité eſt ſi aveugle, qu'ils prennent preſque tous cette voie pour s'élever. Ce n'eſt pas que juſqu'à preſent j'aie aucun ſujet de plainte à cet égard: au contraire l'Auteur qui nous a depuis peu donné un racourci des beautez de la Perſe, a parlé le plus honnêtement du monde de Monſieur de Thevenot, qui avoit auſſi pour lui des ſentimens reciproques d'eſtime, dont il a laiſſé des marques dans ſes Memoires. Mais ce qui me donne quelque peur, c'eſt la réflexion que m'a fait faire une perſonne, à qui je montrois ces jours paſſez un morceau de cette Relation: il me diſoit que c'étoit bien s'expoſer, que de détailler ſi fort les choſes, & qu'en les particulariſant moins, l'on n'étoit pas ſi en danger de ſe méprendre, ni de faire des fautes qui puiſſent être relevées. C'eſt ſans doute que l'on ſe ſauve plus aiſément dans un récit un peu confus, & j'ai connu par experience

la vérité de ceci: car l'on m'a donné avis, depuis que je travaille à cette Preface, que l'on trouvoit étrange ce que Monsieur de Thevenot avoit écrit dans sa premiere Relation, qu'il y a vingt-quatre mille Mosquées au Caire, ce qui ne paroît pas croiable. Ce nombre à la vérité est surprenant, & quand même il seroit effectif, ainsi que quelque personne à qui je m'en suis enquis m'a assûré, disant qu'il y a un si grand nombre de Turbés, de Chapelles, & de grands Temples en cette Ville, que comprenant tout cela sous le nom de Mosquée, il peut bien y en avoir à peu près ce nombre; quand, dis-je, cela seroit vrai, ou que ce seroit une faute de l'Imprimeur qui auroit mis vingt-quatre, pour quatre mille, ce que je ne sai pas, il est toûjours certain qu'un Politique ne se seroit point mis au hazard de n'être pas crû, & il auroit dit simplement qu'il y a un très-grand nombre de Mosquées au grand Caire.

Quelque chose qu'il en puisse arriver, je n'ai pas jugé à propos de rien retran-

cher du grand détail que donne Monsieur de Thévenot, presque sur toutes choses : j'ai mieux aimé le sacrifier à la censure publique, que de frustrer la curiosité du Lecteur, & priver ceux qui feront les mêmes Voiages de l'utilité qu'ils pourront tirer de cette Relation; où ils trouveront toutes leurs routes marquées, jusqu'aux gîtes, pour se conduire dans les chemins; où ils pourront prendre conseil de ce qu'il faut faire ou éviter, pour la sûreté de leurs Personnes; où enfin, ils seront informez de tout ce qu'il y aura à voir, pour satisfaire leur curiosité & celle des autres : Et s'ils trouvent que nôtre Voiageur se soit abusé dans quelque chose, il leur sera aisé d'en faire la remarque, pour la donner ensuite au public, qui par ce moien aura enfin une parfaite connoissance des Païs dont nôtre Auteur a écrit; mais j'espère que cela ne diminuëra en rien l'estime qu'il a conçûë de Monsieur de Thevenot; puisqu'il lui aura toûjours l'obligation d'avoir contribué à découvrir la vérité des cho-

choses, à quoi sans lui on n'auroit peut-être jamais pensé; & j'ose ajoûter que l'on doit cette reconnoissance à la memoire, que de la conserver en quelque sorte de veneration, malgré l'envie.

Il est certain qu'il a entrepris tous ses Voiages dans une vuë plus noble, que celle qui conduit beaucoup de ceux qui portent leurs pas si loin, & qui faisant leur capital de leur negoce, ne peuvent donner à la curiosité publique, que la moindre partie de leur application: pour lui il s'y est donné tout entier, & avec une telle assiduité, au raport de ceux qui l'ont vû dans ces Païs, qu'à peine avoit-il le tems de manger. Il est aisé de juger de la grandeur de son travail, par la lecture de cette Relation, où il paroît assez, qu'il étoit continuellement occupé à faire des Remarques generalement sur toutes choses. Mais outre cela j'ai entre mes mains un Ouvrage qu'il a fait dans les Indes, qui marque encore bien davantage l'exactitude de ses soins. C'est un Recueil de tou-

toutes les plantes de ces Païs, cela s'appelle dans les termes de la Botanique, un *Herbier* à sec: Il y en a cinq Volumes, où l'on voit en nature des feuilles des Plantes, & aussi les rameaux de tous les arbres, dont les feuilles n'ont pas encore perdu leur couleur; non plus que les fleurs qui sont à quelques-uns, aussi-bien que les siliques. Tout cela est colé proprement sur chaque page, & à celle qui est opposée, il a marqué le nom de la Plante en Portugais, Persien, Indien, Malabar, & Banian: Il a fait ensuite la description de la Plante, d'une maniére qui fait voir, & son exactitude en toutes choses, & son habileté en cette science; le moindre filament n'y est pas omis; il marque les endroits ou l'on voit davantage cette sorte de Plante; le tems où elle est en fleur, & porte son fruit & ses vertus, si elle en a de connuës. Et en vérité cet Ouvrage si curieux & si pénible mériteroit un sort plus beau, que celui d'être caché dans le fond d'un coffre; & ce n'est qu'avec tout le déplaisir imaginable, que me

voiant dans l'impossibilité de fournir le tems & la dépense néceſſaire pour lui faire voir le jour, je ſuis obligé de le laiſſer ainſi perir dans l'obſcurité ; ce n'eſt même que par hazard, que j'ai donné la figure de deux de ces plantes, & parce que Monſieur de Thevenot, qui les avoit vûës avant que de commencer ſon Recüeil, en avoit fait une aſſez ample deſcription avec un petit griſonnement, dans les Memoires que je donne.

Un Ouvrage de cette nature peut bien donner une aſſez grande idée de ſon Auteur ; mais ce qui doit ſurprendre, c'eſt qu'il aie pû travailler en même tems à ſes autres Remarques ſur le Païs, & en étudier les Langues, dans leſquelles il paroît, en ce que j'ai déja vû de ſes écrits, qu'il avoit fait un grand progrès : & j'eſpere donner au public dans la troiſiéme Partie de ſon Voiage, où il ſera traité des Indes, un Alphabet de la Langue Malabare, avec quelques regles de Syntaxe. Il avoit une grande facilité pour les Langues, car ſans

par-

parler de ce qu'il ſavoit à l'égard de celles qui ſont plus connuës en ce Païs-ci; il poſſedoit parfaitement le Turc, l'Arabe, & le Perſien; ce qui lui a donné beaucoup d'entrée pour voir & connoître à fond ces Peuples, & en écrire comme il a fait. Mais comme ſes Remarques ſont preſque ſur toutes ſortes de matiéres, ce qui demande une notion de la plupart des Sciences & des Arts, il a bien fait voir que tant d'occupations differentes qui auroient ſuffi à pluſieurs perſonnes, ne l'avoient pas empêché de s'appliquer à l'étude des choſes les plus ſerieuſes & les plus difficiles. En effet, comme il avoit un eſprit propre à tout, aſſez vif pour penetrer dans les difficultez, laborieux pour s'appliquer avec vigueur, & conſtant pour ne ſe pas rebuter du travail; il s'étoit rendu habile dans la Phyſique, la Geometrie, l'Aſtronomie & toutes les Mathematiques; & il avoit particulierement étudié la Philoſophie de Monſieur Deſçartes, plutôt pour examiner agréablement les effets naturels

dans

dans ses Principes, que pour en decider souverainement, comme font ceux qui donnent aujourd'hui dans les sentimens de ce Philosophe.

Ce qui doit être plus admiré dans la personne de Monsieur de Thevenot à mon avis; c'est qu'avec tous ces grands avantages, il n'étoit pas moins religieux, en quoi il a l'approbation universelle, de tout ce qu'il y a de gens qui sont revenus de ces Païs, ou qui en ont écrit à leurs amis, qui rendent tous des témoignages bien avantageux & de sa pieté & de toute sa conduite, qui a toûjours été honnête & reglée, & sans aucun de tous les emportemens qui nous décrient ordinairement chez les autres Nations: Il avoit une patience à l'épreuve de tout évenement, qui n'est pas peu necessaire dans les Voiages, particulierement d'Orient; & ce qui étoit bien édifiant, ils s'étoit acquis cette patience par des reflexions aussi Chrétiennes que solides, à savoir qu'il n'arrive rien que par les Ordres de la Providence divine, qui ne nous

ou-

oublie jamais ; ce qu'il nous a souvent fait connoître dans ses entretiens. Sa conversation étoit aisée, & sans aucune affectation, & comme il avoit beaucoup d'acquis & beaucoup vû, il y avoit plaisir à le faire parler, & il fournissoit à l'entretien sur toute sorte de sujets ; néanmoins il étoit fort reservé sur le Chapitre de ses Voiages, & bien loin de s'y rendre importun, il n'y avoit que la complaisance qui pût l'engager à s'étendre sur cette matiére ; & pour lors il le faisoit d'une maniére si naturelle & si sincere, qu'il a eu le bonheur de laisser tout le monde persuadé de sa bonne foi à dire la vérité des choses ; & soit que ceux qui l'ont connu aient répandu cette bonne opinion de sa personne, soit qu'il y ait dans ses écrits un certain caractere qui marque cette fidelité, c'est ordinairement une des premieres loüanges que lui donnent ceux qui sans l'avoir connu ont lû ses Voiages ; que de dire, l'on est assûré qu'il dit vrai. Il portoit cette sincerité jusque sur le visage : sa physionomie étoit heureuse, elle marquoit

quoit un naturel doux & bien-faisant, un esprit bien tourné, une ame droite, & un grand fond d'honneur.

Il étoit né le 7. Juin de l'année 1633. Il n'avoit pas plus de dix-huit ans, quand il sortit du College de Navarre, où il avoit fait toutes ses études avec succès: il s'adonna aussi-tôt à tous les exercices que l'on fait succeder ordinairement aux études, pour achever de former la jeunesse; jusqu'à ce que sentant les premiers feux de cette passion du Voiage, & aiant la liberté de la satisfaire; il partit de Paris le 28. de Decembre de l'année 1651. pour aller en Angleterre. Dans son passage de Calais à Douvres, dans le Paquet-Boot, où il y avoit encore un autre Gentilhomme François, il eut le bonheur de rencontrer la Flotte Hollandoise, qui étoit de 80. voiles, commandée par ce fameux Amiral Tromp, qui fut tué cinq ou six mois après: Il les fit monter dans son bord, où il les reçut tout-à-fait bien, & après s'être entretenu avec eux durant plus d'une heure en

en François, & les avoir regalés, il les laissa poursuivre leur route, les aiant fait saluer de trois coups de canon, lorsqu'ils se separerent de son vaisseau. Il demeura peu de tems en Angleterre, d'où étant repassé à Calais, à la premiere occasion, il se remit en mer pour la Hollande, où il fit un plus long séjour. Il alla ensuite à Cologne & de là à Francfort & à Ratisbonne pour y voir une Diette Imperiale. Il traversa ensuite ce qui restoit de l'Allemagne, pour aller gagner l'Italie par les montagnes du Tirol, il vint à Veronne, de là à Venize, de Venize à Lorette, & de Lorette à Rome. Il y demeura assez long-tems, parce que lorsqu'il étoit sur le point d'en partir, le Pape Innocent X. mourut, ce qui l'arrêta pour voir tout ce qui se fait dans ces rencontres, durant le Conclave, & au Couronnement d'un Pape: il n'en partit donc qu'après la création d'Alexandre VII. Il a donné la Relation de la suite de son Voiage, intitulée *Voiage du Levant*, jusqu'à son retour à Li-

vourne, d'où il fit encor un tour en Italie, pour achever de voir les lieux où il n'avoit pas été la premiere fois, il fit aussi un petit sejour à la Cour de Savoie, avant que de revenir en France. Monsieur de Thevenot n'a point fait part au public de tous ces Voiages-là, ce n'est pas qu'il n'en ait fait une Relation, qu'il a même pris la peine de faire écrire au net : mais comme il avoit peu de bonne opinion de ce qui venoit de lui ; il ne la donna pas à imprimer avec celle du Levant, croiant que ces Païs étoient assez connus. C'est à la verité son coup d'essai, néanmoins ce genie d'exactitude tout naissant qu'il étoit, ne laisse pas d'y paroître & d'avoir ses charmes ; il vous fait voir succintement tout ce qu'il y a de beau & de curieux dans chaque endroit, & vous donne le caractere de chaque Nation : Enfin, il en dit assez, pour donner une connoissance raisonnable de ces Païs, à ceux qui n'y ont pas été ; & il n'en dit point trop, pour ennuier ceux qui ne sont pas fâchés de se remet-

tre

tre l'idée des choses qu'ils ont vûës ; j'ai cette Relation entre mes mains, & je n'ai encore pris aucune resolution de ce que j'en dois faire. Pour celle des Indes, qui est la suite de celle-ci & de la vie de Monsieur de Thevenot, j'espere avec l'aide de Dieu la donner dans peu de tems ; même son retour en Perse & toute sa marche depuis Ispahan jusqu'à Miana, petit lieu éloigné d'environ trente lieuës de Tauris ; car son Journal écrit de sa propre main ne finit que peu de jours auparavant sa mort, qui arriva le 28. de Novembre de l'année 1667. dans ce même Bourg de Miana, lieu fatal qui a terminé la course avec la Vie de cet illustre Voiageur, que ses proches & ses amis pleurent encore tous les jours, & que le public même ne sauroit assez regretter, puis qu'il perd en sa personne, un exemple de pieté, un modèle de vertu, & un tresor de sciences. Vous-même, mon Cher Lecteur, regrettés sa perte, car quelque satisfaction que vous puissiez tirer de cette Relation, vous devez

être persuadé que ce n'est rien ; au prix de ce qu'elle auroit été, s'il vous l'avoit donnée lui-même : C'est un miserable enfant posthume qui a reçû l'être de son Pere, mais à qui tout le reste a manqué ; néanmoins son malheur vous oblige à le regarder avec encore plus de bonté, & vous le devez même en consideration de celui dont il porte le nom. Il est mort en travaillant pour vous, faites le vivre dans vôtre souvenir, & sur tout ne lui refusez pas vos Prieres.



AVERTISSEMENT.

JE vous demande encore, mon cher Lecteur, un moment de vôtre patience, pour lire deux avis que je suis obligé de vous donner: Le premier est touchant une remarque de nôtre Auteur, dans laquelle il nous dit: Que c'est un fort argument contre les hérétiques Européens, de leur objecter les Chrétiens Levantins, qui sont depuis long-tems ennemis declarez des Catholiques Romains; & qui néanmoins s'accordent tous avec les Catholiques Romains touchant le saint Sacrement & la Messe, tant Jacobites que Nestoriens & autres. Comme il semble que cet article ait eté fait exprès, pour donner à Monsieur Claude le témoignage d'un homme, qu'il ne puisse pas desavoüer; puis qu'il a cité lui-même Monsieur de Thevenot pour un Voiageur exact & curieux: On pourroit croire peut-être, ou du moins l'on pourroit dire, que

Dans la Réponse à Monsieur Arnaud, pag. 220.

par

par trop de zele pour ma Religion, j'aurois pris plaisir à faire parler nôtre Auteur; veu particuliérement que dans la premiére Relation de ses Voiages, où il a parlé assez amplement des Chrétiens du Levant & de leur Religion, il n'a point touché expressement leur créance sur le mystére de l'Eucharistie, & que dans celle-ci il en fait un article qui paroît hors d'œuvre en quelque maniére. Cette consideration, mon cher Lecteur, m'oblige à vous prévenir pour ma justification, en vous disant que j'ai l'Original écrit de la main de Monsieur de Thevenot, où je ferai voir mot pour mot cet article tout entier; & si l'on vouloit pousser la chose jusqu'à douter de son écriture, j'ai dequoi la vérifier & par son Testament olografe, & par une Lettre d'avis de payer quelque argent prêté, dont le reçû est endossé de la propre main de Monsieur Chardin, qui est mort dans la Religion de Monsieur Claude. Du reste, si ce témoignage d'un homme d'honneur, savant, » sincere, exact comme étoit Monsieur

» de

„ de Thevenot, en qui se rencontre
„ tout-à-fait juste, tout ce que Mon-
„ sieur Claude a dit pour relever l'au-
„ torité d'un de ses auteurs, qui a été
„ sur les lieux depuis ceux que ce Mi-
„ nistre a cités, qui y a fait un séjour
„ considerale, & qui a pris soin en
„ particulier de s'informer de la créan-
„ ce de ces peuples sur le mystére de
„ l'Eucharistie, sans aucun égard de la
„ dispute qui a été depuis entre Mon-
„ sieur Arnaud & Monsieur Claude, &
„ n'aiant eu vûë que de s'éclaircir de
„ la vérité:" Si, dis-je, ce témoignage fait connoître à tout le monde, que Monsieur Claude, qui a si hautement avancé le contraire, & l'a toûjours maintenu opiniâtrément, ou s'est trompé, en soutenant ce qu'il ne savoit pas, ou a bien voulu tromper les autres; il ne doit pas entrer en mauvaise humeur contre nôtre Auteur, puis qu'il n'a jamais eu la pensée de l'attaquer; & qu'après tout, ce qu'il en dit, ne fait que confirmer ce dont on étoit déja fortement persuadé.

Paroles de Monsieur Claude, en parlant de Monsieur Caliole, dans le même Livre ci-dessus, p. 537. & la suivante.

L'autre avis est, qu'aiant trouvé dans ce Livre de Voiage de feu Monsieur de Thevenot, quelques mots Orientaux, dont l'érudition est entiérement contraire à celle qui est emploiée dans le Livre du Couronnement de Soliman, que Monsieur Chardin, fils de celui dont je viens de parler, donna au public il y a quelque tems; quoi que je ne pusse pas douter de l'habileté de nôtre Auteur, j'ai crû néanmoins que je devois consulter là-dessus ceux qui sont versez dans les Langues Orientales; & comme Monsieur de la Croix, Secretaire, Interprète de Sa Majesté, un des bons amis de feu Monsieur de Thevenot, & qui a eu la bonté de m'aider à mettre ses Memoires en ordre, est un de ceux à qui je me suis adressé, j'ai été bien-aise de mettre ici la Lettre même qu'il m'a écrite, pour l'instruction du Lecteur, sur cette matiére d'érudition Orientale.

LETTRE
DE
MONSIEUR DE LA CROIX SECRETAIRE,

Interprète du Roi, sur quelques poincts d'érudition Orientale qui sont dans ce Livre.

JE répondrai, Monsieur, en moins de paroles que je pourrai au billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, sur la crainte que vous témoignés avoir, que l'on trouve à redire à quelques mots d'érudition Orientale, qui sont dans le Livre du Voiage de Monsieur de Thevenot, parce que vous les rencontrés autrement dans celui qui est intitulé *le Couronnement de Soliman*; mais vous me permettrez de vous dire que cette crainte me paroît être contre la justice que vous devés à cet illustre Voiageur, & que n'ignorant pas sa capacité, c'est à vous de croire, puis qu'il les a écrits, qu'il ne peut y avoir de manque, & qu'au contraire tout ce qui se lit qui n'y est pas conforme est reprehensible; Son premier Voiage dans l'Orient, lui avoit acquis la connoissance des Langues Tur-

 ques-

quesque & Arabesque, & le second celle de la Persienne: Ces trois Langues qu'il possedoit si bien, & qu'il faut necessairement savoir quand on veut se mêler des Livres Orientaux, jointes à l'Histoire, aux Mathematiques, à l'Astronomie, à la Botanique & autres Sciences naturelles où il excelloit, l'avoient rendu si profond dans toute cette érudition Orientale, comme vous devés l'avoir reconnu dans ses Memoires particuliers, qu'il y a peu d'Occidentaux qui l'égalent dans ces matiéres, & qu'il n'y en a point qui ne doivent profiter de ses instructions.

Je ne doute pas même que celui qui a écrit le Livre du Couronnement de Soliman ne soit de mon avis en cette rencontre, & je ne croi pas, par exemple, qu'il veüille soutenir que le mot de Mehter qu'il attribuë au grand Chambellan du Roi de Perse, & qu'il fait superlatif, par la signification qu'il lui donne, soit Arabe; quand il verra que nôtre Auteur dit que ce mot est Persien, & qu'il est comparatif, puisque son superlatif est Mehterin, qui signifie le plus grand.

Je m'assûre aussi qu'il confessera volontiers que Toboat est Arabe & non pas Persien, & qu'il reconnoîtra bien s'il sait

l'A-

l'Arabe ou le Persien, que ce mot, qui signifie des Cercueils, n'a pas le caractere des pluriels Persiens, qui se terminent ordinairement en Ha ou en An, mais des Arabes.

Pour ce qui est du mot Divanbeghi qu'il dit être corrompu de Divanûm Begh, cette proposition ne s'entend point; Divanum Begh n'aiant jamais été en usage ni dans la Langue Turquesque ni dans la Persienne, & ne pouvant donner de sens; au contraire de Divanbeghi, qui signifie, comme dit nôtre Auteur, en très-bon Turc le Seigneur du Divan, & dans lequel la Syntaxe Turquesque est parfaitement observée.

Vous n'avés pas aussi davantage à craindre pour les deux mots de Turban & de Munedgim que vous me marqués, & dont se sert nôtre Auteur: Quoi qu'en dise celui du Couronnement de Soliman, il auroit bien mal fait d'écrire Dhulbandt, ce mot seroit aussi monstrueux dans un Livre en François, qu'il pourroit l'être dans la bouche d'un homme qui le prononceroit: Turban est un mot François que l'usage a établi, & Dhulbandt est un mot Persien; pourvû qu'il soit écrit selon sa veritable orthographe (car il faut l'écrire Dulband) & quand un François s'énonce en sa langue

il ne doit point se servir des mots des autres Nations, pour se faire entendre quand il y en a de François qui expriment la même chose ; ainsi qu'un homme se rendroit ridicule qui en parlant François diroit Chimchir au lieu de Cimeterre, quoi que l'un vienne de l'autre : Mais il y a plus, car le mot de Dulband ne signifie point en Persien ce que l'on entend en François par celui de Turban, comme le croit l'Auteur du Couronnement de Soliman, & au lieu de blâmer les Ecrivains qui n'entendoient pas la Langue, & de dire que le bonnet du Roi étoit lié à l'entour en façon de Dhulbant par une fine toile, il devoit dire, puis qu'il prétend qu'on se serve des mots Persiens, que le bonnet du Roi étoit lié en façon de Destar, qui est le Turban, par une Dulband ou fine toile ; puisque Dulband n'est qu'une partie du Turban, que l'on nomme en Persien Destar ; comme en Turc Sarik, & ne signifie que la toile qui est tortillée autour du Kaouk ou bonnet du Turban ; & le Turban fait entendre une coiffure entiere à la Levantine.

Pour ce qui concerne le mot de Munedgim, qui signifie Astrologue, & duquel s'est servi nôtre Auteur, il n'y a point de dissertation à faire ; celui de Munehiziim,

qui

qui est emploié dans le Livre du Couronnement de Soliman, n'est pas un mot de Langue, il ne signifie rien, & comme celui dont il est question est entierement de science, il est purement Arabe, & sa racine est Nedgem, dont les lettres radicales sont Nun, Dgim, Mim, entre lesquelles vous voiez qu'il n'y a ni H ni Z, & qu'il faut Munedgim.

Il n'en est pas de même du mot de Khanum, qui est interpreté dans le Livre du Couronnement, par celui de Duchesse, il est moins de science que de Cour, mais pour cela il n'a pas moins bien été emploié par nôtre Auteur, & les gens qui ont penetré dans la Cour du Roi de Perse disent comme lui, que Begum est le titre des Reines & des Princesses, & Khanum celui des premieres Dames de son Serrail: Et je m'étonne aussi-bien que vous de la signification qui est donnée à ce mot dans le Livre du Couronnement de Soliman, puisqu'elle n'a aucun caractere qui approche de la signification naturelle de Khanum, & encore moins de l'artificielle, qui ne va au plus qu'à le faire signifier une Dame aimée. Ce mot à son origine de la galanterie, son étymologie est Khan, qui est en usage en Perse, principalement pour signifier un

Commandant ou Gouverneur de Province ou de Ville, & les deux autres Lettres, ou plutôt la consonante M, avec sa voielle ou motion qui l'accompagne, est une affixe qui lui tient lieu, soit en Persien, soit en Turc du pronom possessif de la premiere personne ; & ainsi ce mot Khanum signifie mon Khan, mon Commandant, mon Gouverneur en terme masculin, qui a été attribué par les Rois de Perse aux femmes qu'ils aimoient particulierement ; de la même maniére que quelque homme amoureux attribueroit en François celui de mon Vainqueur à une Dame qu'il affectionneroit beaucoup : Ce qui est fort éloigné de la serieuse signification de Duchesse, qui est dans le Livre du Couronnement de Soliman.

Venons, Monsieur, à ce qui reste dans vôtre billet, à savoir aux deux mots de Sarazins & de Sofi : Il n'y a assûrément rien à reprendre à l'érudition de Monsieur de Thevenot, ni en l'un, ni en l'autre, & quand il fait entendre que Sarazins vient de Sarak derober, l'on ne sauroit y trouver à redire ; il y a bien plus à se formalizer de l'étymologie de ce mot, qui est marquée dans le Livre du Couronnement de Soliman, non-

ob-

obſtant la longue diſſertation qui y eſt inſerée, & l'inſulte qui y eſt faite à ceux qui y ſont nommés Faiſeurs de Relations, & aux anciens Hiſtoriens même; Comment celui qui l'a écrit veut-il que Sarazin vienne de Sara Netchin, & où y trouve-t-il ſon étymologie? s'il a quelque inſtruction des Langues Orientales, ce que je ne puis aſſûrer, n'aiant point l'honneur de le connoître, ne doit-il pas ſavoir quand il eſt queſtion d'étymologie au moins dans ces Langues, que ce ſont les lettres radicales qui les établiſſent; Comment donc Sarazins en François, Saraceni en Latin d'où nous l'avons pris, ou en Grec Sarakeni Σαρακηνοι & en Arabe Sarakioun, peut-il être tiré de Saranetchin, ou pour mieux favoriſer ſa penſée de Saranechin, puiſque même ſelon les lettres qu'il attribuë à Sara Nechin le principal caractere de Nechin, qui eſt le premier Nun, n'eſt point du tout dans Sarazin, non plus que le Chin qu'il élude, & dont il fait les Anglois garands, il ne le peut pas: Mais de l'étymologie paſſons à la ſignification; où cet Auteur a-t-il trouvé que Sara Netchin ſignifie ceux qui s'aſſeoient dans la campagne? En quelle langue Sara ſignifie-t-il campagne? Ce mot

a plusieurs significations qui n'approchent aucunement de celle-là : Le mot qui designe un desert ou une campagne sterile, c'est sahhra avec un hha qui ne peut en aucune maniére non plus que le Sad qui commence ce mot, entrer dans l'étymologie de Sarazin, puisque les Auteurs Orientaux n'ont jamais emploié de Hha ni de Sad en écrivant le plurier Sarakioun ou Sarakin Sarakins, dont la racine Arabe est sarak dérober, qui est l'action principale de ces Peuples, & qui a pour lettres radicales un Sin, un Re, & un Kof, lequel Kof les Grecs marquent par un Kappa, & nous aussi-bien que les Latins par un C, dont nous avons encore adouci la prononciation par un Z ou par une S en disant Sarazins ou Sarasins, au lieu de Saracins : Surquoi il y a encore à faire remarquer que les Sarazins ne sont point les Turcomans, comme il est écrit dans le livre du Couronnement ; les derniers viennent du fond du Septentrion, & les Sarazins du Midi : Au tems que le mot de Sarazins ou Saracins a paru, l'on ne savoit ce que c'étoit que les Turcomans : Ceux à qui l'on a donné le nom de Sarazins étoient les Arabes Ismaëlites ou Agareneens,

néens, à savoir les Arabes du desert, qui n'habitent point dans les Villes, & qui exercent encore aujourd'hui, comme ils faisoient il y a plusieurs siecles, le métier de voleur, qui leur a donné le nom de Sarazins, bien auparavant sans doute que les Anglois qui ont la prononciation du Chin aussi facile que les François, eussent pû changer cette lettre du verbe Persien Netchinem en Zin, ainsi qu'il est mal supposé dans le livre du Couronnement de Soliman.

L'Auteur de ce même Livre ne trouve pas aussi à propos que l'on dise le Grand Sofi, en parlant du Roi de Perse; effectivement cette maniére de parler seroit à desaprouver en ceux qui se serviroient de ce mot en parlant ou en écrivant à un Roi de Perse & même à un Persan: Texeira & d'autres ont écrit il y a long-tems qu'il ne faut point user de ce terme: Mais ils n'ont pas dit qu'aucun Roi de Perse n'a jamais porté ce nom, ainsi qu'il est marqué dans le Livre du Couronnement: Ces Messieurs étoient trop bien informez de l'Histoire Orientale; & quand Monsieur de Thevenot écrit Ismaël Sofi, il fait bien connoître qu'il a lû les Auteurs Orientaux; & qu'il savoit que le nom

de Sofi a été un des principaux instrumens qui a élevé sur le trône de Perse la famille qui y regne aujourd'hui : Son premier Roi joignit le nom ou surnom de Sofi à celui d'Ismaël, & il le prit à l'imitation de son Pere & de son grand-Pere qui avoient déja fait plusieurs tentatives pour s'élever au dessus du commun des hommes par la puissance ; & ces deux Personnages n'affecterent de se dire Sofis, qu'afin de conserver à leur famille & la reputation, & la quantité d'Amis que leurs Ancêtres, qu'ils assûroient être des décendans d'Aly par l'un des Imans, leur avoient acquise, lorsqu'ils étoient les Chefs de cet ordre & secte des Sofis, qui dans les derniers tems s'étoit renduë formidable. Cette secte dont l'application particuliere étoit à la Theologie mystique & à la contemplation, au tems de sa pieté, a été dans le Mahumetisme la plus épurée de toutes celles de l'Orient, & il y a dans la Bibliotheque du Roi des livres manuscrits entiers touchant les Règles qu'elle observoit. La grande estime qu'Ismaël savoit que ses Peres avoient acquise sous ce Nom, lui fit croire qu'il lui seroit fort utile de le prendre, & il ne se trompa point, car il fut premie-

rement ſuivi de tout ce qui ſe rencontra de Sofis & de gens atachés aux Sofis, par le moien deſquels il établit la croiance que ſon Pere & ſon Aieul n'avoient preſque fait que propoſer, à ſavoir qu'Aly étant le vrai, ſeul & unique heritier de Mahomet, il le faloit ſuivre en toutes choſes, ſi l'on vouloit être ſauvé: Et de vrai l'on conçut une ſi haute opinion de ce Sofi, que les Amis de ſa Maiſon avec les Novateurs & les Mécontens n'eurent pas de peine à s'y joindre, & lui à les emploier pour perdre Farokh Roi ou Sultan de Schirvan, qui avoit fait mourir ſon Pere Aidar: Ce qui aiant ſi bien réüſſi à Iſmaël Sofi, il trouva en-ſuite les moiens d'attaquer & de vaincre les autres Sultans de Perſe, qui étoient de la famille des Akkoionlu, & de monter lui-même ſur le trône de l'Empire: Ainſi il n'eſt pas vrai de dire qu'aucun des Rois de Perſe n'a jamais porté le nom de Sofi, quoi que depuis Iſmaël ces Rois aient ceſſé de le prendre, aiant abbaiſſé cet ordre des Sofis pour des raiſons que je pourrai dire ailleurs, outre qu'ils n'ont pas eu beſoin d'artifice pour ſe maintenir. Et c'eſt ce Chah Iſmaël Sofi qui a donné occaſion aux Européens d'appeler les Rois

de

de Perse Sofis ; comme après Cezar ils ont nommé les Empereurs qui l'ont suivi, les Cezars, & après Osman ou Othman premier, ils ont appellé ceux de Turquie les Othomans.

Je vous dirai aussi que l'on ne doit pas se formaliser si l'on trouve quelque diversité de prononciation aux mots Orientaux dans ce Livre, principalement lorsqu'il est question de Voielles, ou de Consones Kha, hha, Kef & quelques autres : La difference des Païs fait qu'elles sont diversement prononcées ; en des lieux l'on prononce Naméh, Bender & Bazerghian & en d'autres Namah, Bendar, Bazerghion : les uns disent Kher & les autres Hher, les uns Gomron, les autres Komoron, & il en est ainsi de beaucoup d'autres ; mais les lettres figuratives se rencontrent toûjours aux uns & aux autres mots.

Ainsi, Monsieur, vous voiez que Monsieur de Thevenot est assez justifié sur les choses ausquelles vous soupçonniez que l'on pourroit donner quelque atteinte, si elles étoient considerées par rapport au Livre du Couronnement de Soliman, contre lequel je ne pretends pas m'ériger en Critique ; aussi ne l'ai-je pas entierement examiné, & cette réponse un peu longue

à

à vôtre billet, n'eſt que pour ſatisfaire à ce que vous avez deſiré de moi, & au devoir de l'amitié dont nôtre illuſtre Voiageur m'honoroit, auſſi-bien qu'à l'étroite obligation que j'ai d'avoir une éternelle veneration pour ſa memoire. Je ſuis, &c.

TABLE DES CHAPITRES

contenus dans ce troisieme Tome.

LIVRE PREMIER.

CH. XIII.

LIVRE SECOND.

DE LA PERSE.

Fin de la Table des Chapitres.

SUITE

SUITE DU VOYAGE DE LEVANT.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Du départ de l'Auteur, tant de Paris que de Marseille, & sa navigation jusqu'à Alexandrie.

QUoi que j'eusse passé une partie de ma jeunesse dans mes premiers voiages, ausquels j'avois donné sept années entiéres; néanmoins je n'étois pas tout-à-fait revenu de cette passion qui m'avoit déja porté assez loin dans l'Orient, & il me restoit toûjours un desir de voir la Perse & les Indes. Je n'eus pas goûté long-tems le repos parmi mes pro-

ches & mes amis, que cette envie se réveilla puissamment, & si elle ne fut pas assez forte pour m'arracher d'abord d'auprès les personnes qui m'étoient les plus chéres, du moins elle m'occupa à prendre les mesures qui m'étoient nécessaires pour faire un second voiage avec encore plus d'utilité que je n'avois fait le premier, si d'aventure je l'entreprenois. Dans cette pensée j'emploiai quatre années à l'étude des Siences, que je crus être les plus utiles à un voiageur, qui veut profiter de ses voiages, & qui prétend en communiquer l'avantage aux autres. Enfin après avoir balancé durant tout ce tems-là, entre le dessein de voiager, & celui de m'établir à Paris, me voiant si fort en avance à l'égard du premier; & considérant d'ailleurs que ce seroit en quelque façon s'accommoder au tems, que de differer l'autre, je cedai facilement à ma premiere passion; ce qui fit qu'aiant donné ordre le plus secretement qu'il me fut possible, à toutes les choses qui m'étoient de besoin, tant pour exécuter mon dessein, que pour m'épargner des combats dans lesquels j'aurois peut-être succombé; je sortis de Paris le seiziéme d'Octobre de l'année mil six cent soixante-trois, sous prétexte de faire un voiage de quelques semaines en Bourgogne avec un de mes amis. Je me rendis à Marseille le sixiéme de Novembre, & je m'y

Départ de l'Auteur.

m'y embarquai le douze, vers les dix heures du soir, sur une galére de Ligourne qui y étoit arrivée trois jours auparavant.

Cette galére partit de la chaîne le lendemain Mardi un peu après minuit, & vint donner fond, sur les cinq heures du soir, à Rocca Tagliata, éloignée de Marseille de cent dix milles, d'où elle sortit le Mécredi après minuit, & vint donner fond sur les cinq heures du soir à Saint-Reme, éloigné de Rocca Tagliata de septante-cinq milles. Saint-Reme est un beau bourg qui apartient aux Génois, où il y a une petite forteresse & de quoi faire un bon port, mais cette République ne le veut pas permettre; il est couvert d'un môle, & il n'y auroit qu'à le creuser. Le païs est tout de jardinages, il raporte de toutes choses en abondance, & principalement du vin, des huîles, des cedres, des orangers, & autres fruits.

Embarquement a Marseille. Rocca Tagliata. St. Reme, beau bourg.

Nous en partimes le Jeudi quinziéme de Novembre après minuit, & nous vinmes donner fond, sur les six heures du soir, devant Génes, éloignée de Saint-Reme de quatre-vingt dix milles. Nous quitâmes ce lieu le Vendredi après minuit, pour venir donner fond sur le midi à Portovenere, loin de Génes de soixante milles. Portovenere est une petite Ville dont les maisons sont belles & bien bâties. Il y a une forteresse

Génes. Portovenere petite, ville.

dont l'assiette est fort-avantageuse, étant sur un rocher éminent, qui commande l'embouchure du port. Ce port, ou plutôt golfe, est couvert d'un côté de terre ferme, & de l'autre d'une Isle bien fertile, qui s'avance jusques vers Lerice, entre lequel & cette Isle est le golfe d'ella Spetie. Cette place est la derniére des Génois, nous la saluâmes de quatre coups de canon, & elle nous rendit le salut avec trois boîtes. Ce Païs est fertile en vignes & oliviers. Depuis Marseille jusqu'à Portovenere nous eûmes toûjours bonasse. Nous sarpâmes à minuit suivant, & avec un bon vent de nort, nous arrivâmes sur les onze heures du matin à Ligourne, éloignée de Portovenere de soixante milles; c'étoit le Samedi dix-sétiéme Novembre.

Lerice, Golfe d'ella Spetie.

Ligourne.

Je m'embarquai à Ligourne le Jeudi vingt-quatriéme de Janvier, mil six cent soixante-quatre, à onze heures & demie du matin, sur le vaisseau du Capitaine Richard de la Ciouta, personnage recommandable pour sa pieté & sa civilité; ce vaisseau étoit appellé N. Dame de la Grace, il portoit cinq à six mille quintaux, ou deux cent cinquante à trois cent tonneaux; il avoit trente hommes d'équipage, & étoit armé de quatre canons & de six pierriers de bronze. Aussi-tôt que nous fûmes dedans, il fit voile avec un vent

de

de tramontane; nous tinmes la proüe à mi-jour & lebêche: Vers les six heures du soir le vent se changea en maëstral, & nous passâmes entre Capraïa & l'Elbe; la nuit le vent se rafraîchit beaucoup. Capraïa Elbe.

Le lendemain matin nous nous trouvâmes à cent quatre-vingt milles de Ligourne, & nous vîmes Monte-Christo bien loin derriére nous; nous cotoiâmes l'Ile de Corse, & parce que nous étions trop proche de terre, sur les dix heures du matin nous mîmes la proüe à mi-jour & siroc, & le vent diminua beaucoup. Nous eûmes tout le jour à main droite la Sardaigne, mais assez éloignée; sur l'entrée de la nuit le vent se rafraîchit un peu, mais bien moins que la nuit précedente. Monte Christo Corse, Ile. Sardaigne, Ile.

Le Samedi vingt-sixiéme au matin, nous ne vîmes plus la Sardaigne, & parce que le vent étant en poupe, il n'y avoit presque que la grande voile & la gabie qui le recevoient, l'on mit le coutelas & les lunettes afin d'en prendre davantage. Sur le midi le vent se changea en tramontane, & deux heures après en grec; c'est pourquoi l'on ôta le coutelas, & nous tinmes toûjours la proüe à mi-jour & siroc: Le soir le vent se diminüa de sorte, qu'il laissa la mer en bonasse toute la nuit.

Le lendemain Dimanche nous découvrî-

Maretimo, Ile. mes à prouë l'Ile de Maretimo; & sur les onze heures du matin nous mîmes la prouë à siroc. Sur les deux heures après midi la sentinelle découvrit une voile bien loin sous vent; la bonasse dura toute la journée jusqu'à la nuit, que le vent se rafraîchit de telle maniére, que nous passâmes vers la minuit entre Maretimo & Levanzo & la Favignane, laissant la premiére de ces Iles à main droite, & les deux autres à gauche; en-suite nous tinmes la prouë à siroc-levant; un peu après le vent diminüa de sorte, qu'il laissa la mer en bonasse.

Levanzo, Ile. Favignane, Ile.

Sicile. Capo Coco. Marsala. Le Lundi au matin nous nous trouvâmes à la pointe du jour fort-proche de la terre de Sicile, au dessus de Capo Coco, vis-à-vis de Marsala; elle est éloignée de Ligourne de cinq cent milles. Nous avançâmes toûjours un peu sur la route de siroc-levant, nonobstant la bonasse qui dura jusqu'à midi, après quoi le vent s'étant rafraîchi, nous côtoiâmes toûjours la Sicile de fort-près. Sur les quatre heures après midi le vent aiant un peu augmenté nous mimes la prouë à siroc-mijour, & ce beau-tems commençant avec la nouvelle Lune, fit répentir le Capitaine de n'avoir pas passé par le Phare de Messine, par où le chemin est plus court de cinquante milles; mais en-suite il me dit, qu'il n'avoit osé se hazarder dans un passage si dangereux.

Phare de Messine.

geneux en tems d'hiver, durant lequel les tempêtes sont si frequentes, & de plus sur la fin de la Lune, auquel tems, ordinairement les vents changent. Sur le soir le vent cessa & à une heure de nuit il se rafraîchit, & il cessa & augmenta ainsi plusieurs fois durant la nuit. Nous primes ce jour-là, deux Murênes qui étoient dans des Paneaux de Pêcheurs; la chair de ce poisson est delicate, mais sa peau est glüante, & il est si rempli de petites arêtes, que si l'on n'y prend garde, on en peut être étranglé; il est fait comme une anguille & il meurt incontinent après qu'il est hors de l'eau. Murêne. poisson.

Le Mardi le Soleil se leva avec le vent de Grec-levant, mais fort-frais, & nous tinmes toûjours la route de siroc-mi-jour; ce vent dura jusque sur les dix heures du matin qu'il nous laissa en bonasse, vis-à-vis du mont Gibel, que nous voïons si distinctement, qu'il nous étoit aisé de remarquer qu'il étoit tout couvert de néges: Un peu après nous découvrîmes un vaisseau à prouë, mais parce qu'il gagna vers la terre, nous crûmes qu'il avoit peur de nous. La bonasse dura jusqu'à la nuit, pendant laquelle, il fit de tems en tems quelques bouffées de vent entremêlées de bonasse, qui ne laisserent pas de nous faire un peu avancer. Mont Gibel.

Le Mecredi au matin, nous nous trouvâmes

Malte, Isle. mes la vûë de Malte, éloignez de Ligourne de sept cent milles, & de la Sicile que nous n'avions point perdu de vuë environ deux cent milles. La sentinelle découvrit un vaisseau du côté de Malte. Il faisoit d'abord une fort-grande bonasse, mais un peu après nous eûmes du côté du Ponant une fort-grosse mer, qui nous faisoit bien dancer, quoi qu'il ne fit point du tout de vent : c'est pourquoi nous embroüillâmes les voiles, & cette grosse mer dura environ jusqu'à une heure aprés midi; qu'il se leva un petit vent grec-tramontane, qui nous fit déplier nos voiles, & mettre la prouë à siroc-levant, pour aller reconnoître Candie, éloignée de Malte de sept cent milles. Candie, Isle. Ce vent ne dura pas plus d'une heure, après quoi il fit bonasse jusque sur les onze heures du soir, qu'il se leva une tramontane, qui se rafraîchit fort, avec laquelle nous tinmes toûjours la route de siroc-levant.

Ce vent dura dans cette frascheur tout le Jeudi jusqu'à la nuit, qu'il fit une bourasque accompagnée d'un peu de pluïe : après qu'elle fut passée nous restâmes en bonasse, la mer étant devenüe calme en un moment, quoi qu'auparavant la pluïe elle fût extrèmement élevée : mais demi-heure après le même vent & la mer recommencerent plus fort qu'auparavant, & s'appaiserent aussi de même,

me, & cela par deux diverses fois durant cette nuit. Pendant ces bourasques la mer étoit si grosse qu'il n'étoit pas possible de se tenir droit en aucun lieu du vaisseau qui étoit puissamment secoüé, parce que nous avions la mer grosse de trois endroits, à savoir en pouppe & aux deux côtez; celle de pouppe venoit de la violence du vent, & celle qui donnoit à main droite, des courans du golfe de Venise, devant lequel nous étions, & cependant nous faisions huit à dix milles par heure. Vers la minuit le vent se changea en maestral très-frais, avec lequel nous mimes la proüe à un quart de levant, tirant vers le siroc, pour ne pas passer trop loin du Gozo de Candie.

Golfe de Venise.

Gozo de Candie.

Ce vent dura tout le Vendredi premier de Février; sur le soir la mer s'apaisa & il nous resta seulement celle qui batoit à pouppe, laquelle avec le vent, qui se changea en ponant fort-frais, nous faisoit avancer plus de douze milles par heure: Mais sur les dix heures du soir la mer redevint grosse à main droite, ce qui nous fit rouler toute la nuit.

Le lendemain nous eumes un même tems & la même peine, avec des bourasques de fois à autre. Sur le soir n'aiant point découvert la terre de Candie comme nous avions esperé, à cause de l'obscurité du jour causée par les nüages, l'on tint conseil pour savoir qu'elle route l'on tiendroit; chacun

apporta sa carte, & elles s'accordoient presque toutes, tenant la route au dessus du Gozo de Candie; mais parce qu'il y en eut un, qui selon son compte, marquoit nôtre route, entre Candie & le Gozo; quoi que l'on connût bien qu'il avoit fait erreur, puisque par son compte même, nous eussions dû alors être fort-proches, & presque dessus le dit Gozo; néanmoins pour le plus sur, on resolut de ne pas aller si vite: c'est pourquoi l'on plia toutes les voilles excepté celle du trinquet, & l'on mit la prouë justement à siroc-levant, de peur de s'approcher trop de terre, & l'on fit bonne garde toute la nuit, durant laquelle le vent fut très-violent, & souvent accompagné de grosses bourasques; ce qui nous tourmenta beaucoup.

Le Dimanche à la pointe du jour, nous renversâmes le bord & mîmes la prouë à Grec, pour venir reconnoître Candie; deux heures après l'on vit à prouë quelque obscurité, qu'on crut être la terre de Candie: on alla tout le jour vers ce côté-là, sans la reconnoître plus clairement à cause des nüages. La nuit étant venuë, on continüa la même route, jusque sur les onze heures du soir, qu'on renversa les bords, pour se tenir sur les voltes; allant du côté de Levant pour s'approcher de Candie. Deux heures après l'on renversa le bord vers tramontane, pour

la

la même fin; toute cette nuit il fit grande tempête à cause de l'extrême violence du vent.

Le Lundi avec le jour, il se leva une tramontane, qui nous étant absolument contraire pour Candie, nous fit résondre d'abandonner le dessein d'aller vers cette Ile, dont nous n'avions reconnu le terrain que fort-obscurement, & de prendre la route d'Alexandrie en Egypte, éloignée de Candie de quatre cent milles; c'est pourquoi nous mimes la proue à siroc. Sur le soir le vent s'abatit, & laissa la mer en bonasse, jusqu'au Mardi matin; qu'il s'éleva un fort-petit vent de siroc, qui nous fit mettre la proue à tramontane: nous étions obligez de nous tenir ainsi sur les voltes, pour ne nous pas éloigner d'Alexandrie, d'où nous n'étions plus qu'à environ deux cent quatre-vingt dix milles. Alors chacun blâmoit & maudissoit le marinier, dont l'erreur étoit cause que nous n'étions pas dans le port d'Alexandrie. Sur les six heures du soir nous renversâmes le bord, & nous mîmes la proue à Jebêche-mi-jour; le vent étoit si fort, que nôtre vaisseau baisoit la mer des deux côtez, l'un après l'autre.

Eloignement de Candie à Alexandrie.

Le Mécredi sixiéme de Février au matin, le vent se rendit si violent, qu'on craignoit qu'il ne rompit les arbres, parce que les

Etrail Espece de gros cable.

étrails étoient fort-lâches, à cause de l'effort du vent du jour précedent; (Etrail est un gros cable qui tient un arbre droit; chaque arbre a le sien: celui de l'arbre du maestre, qui est le plus gros, a un bout ataché sur la prouë, & l'autre bout ataché sous la hune, ou gabie de l'arbre du maestre.) Pour éviter ce malheur l'on plia toutes les voiles; On mit la prouë à grec, & un quart-d'heure après, aiant bien bandé les étrails, on fit voile du trinquet & de la mezane, après avoir tourné la prouë à lebêche-ponant: l'aprédinée le vent étant un peu diminüé, l'on mit la voile du maestre, & sur les six heures du soir, l'on renversa le bord & l'on mit la prouë a grec-levant; le vent diminüant alors de plus en plus.

Le Jeudi au matin nous nous trouvâmes presque en bonasse, mais sur les dix heures du matin, le siroc recommençant, nous renversâmes le bord & mimes la prouë à lebêche-mi-jour; sur les six heures du soir nous renversâmes le bord encore une fois & mîmes la prouë à grec-levant.

Le Vendredi sur les deux ou trois heures après minuit, incontinent après que la Lune fut couchée le siroc cessa, & le ponant & maestre tant desiré lui succéda; ce qui nous fit mettre la prouë à siroc & déplier toutes nos voiles, & avec cela nous ne fimes pas beau-

beaucoup de chemin parce que ce vent étoit si foible qu'il faisoit presque bonasse : Il dura ainsi jusque sur les cinq heures du soir, qu'il se changea en maestral, mais fort-doux, laissant la mer fort-tranquille : sur les dix heures du soir, s'étant changé en gregal, il nous fit beaucoup avancer durant cinq ou six heures, n'y aiant que fort-peu ou point de mer ; mais il se rafraîchit en-suite, ce qui fut cause que nous n'allions plus si vite, parce qu'il nous faloit aller à Orse, pour ne pas nous trouver sous le vent d'Alexandrie ; cependant nous avions toûjours la prouë à siroc.

Le Samedi au matin le tems fut fort-couvert, & peu aprés il fit presque bonasse. Sur les onze heures du matin la sentinelle découvrit à prouë une voile, & un peu aprés, une autre, que l'on reconnut être des Saïques qui venoient d'Egypte. Sur les deux heure aprés midi le vent se changea en siroc, & nous mîmes la prouë à grec ; une heure aprés il se remit gregal, mais si foible, que la mer étoit en bonasse ; & nous mîmes la prouë à mi-jour ; au bout de quelques momens il se remit siroc, mais sans troubler la mer ; qui étoit unie comme de l'huile, tant il étoit petit. Nous mîmes la prouë à lebéche-mi-jour jusqu'à six heures du soir, qu'aprés avoir renversé le bord, on la mit à grec-levant. Sur la minuit le vent se changea en lebêche-ponant, & l'on

mit la prouë à siroc-mi-jour; un peu après l'on vit l'eau blanche, ce qui fit croire que nous n'étions pas loin d'Egypte, étant la seule marque qu'on en pût avoir; car la terre est si basse qu'on ne la découvre que dans le moment qu'on est dessus, principalement quand il fait obscur, comme il faisoit pour lors, & cette blancheur vient du Nil, qui la communique bien avant dans la mer, après y être entré.

Terre d'Egypte.

Le Dimanche dixiéme de Février, à la pointe du jour, l'on crut avoir découvert le Farillon d'Alexandrie, mais il se trouva que c'étoit une Saïque; & parce que nous apprehendions d'être sous vent d'Alexandrie; sur les neuf heures du matin nous renversâmes le bord & mîmes la prouë à maestral, & sur les trois heures après midi nous renversâmes encore le bord & mîmes la prouë à lebêche: ensuite il fit plusieurs bourasques, qui nous donnerent de grosses pluïes, qui ne firent que passer. Sur les cinq heures du soir le vent se changea en ponant & maestral, & nous renversâmes le bord pour tâcher de gagner le vent sur Alexandrie, dont nous étions encore éloignez d'environ cent dix milles, & pour cela nous mîmes la prouë à tramontane. C'étoit de la sorte que nous nous promettions contre nôtre gré; & le malheur étoit que nous ne sçavions où nous étions,

Erreur de calcul en la Navigation.

ons, & tout cela, pour n'avoir pas bien reconnu la terre de Candie, d'où nous serions venus facilement à Alexandrie avec ce vent, en deux jours & une nuit ; & la cause pourquoi nous ne la reconnûmes pas bien, fut que le vaisseau fit deux cent milles plus que nous ne comptions, & que lorsque nous croions être au commencement de Candie, nous l'avions presque toute passée, comme nous remarquâmes depuis. La nuit le vent se rafraîchit fort & nous eûmes plusieurs bourasques.

Nous tinmes toûjours la même route jusqu'au lendemain Lundi, que sur les onze heures du matin, nous renversâmes le bord & nous mîmes la proue à lebêche : Le soir la Lune qui étoit dans sa plaineur depuis environ trois heures après midi, fut éclipsée : je ne sai pas à quelle heure cette éclipse commença, ni de combien de parties elle fut, ni combien elle dura ; parce qu'elle se leva couverte de nüages, de maniere que nous ne la pûmes voir que dans le tems qu'elle commençoit à s'en développer ; il y avoit alors, selon ce que je pus juger, près d'une heure qu'elle étoit levée, & il n'y avoit que demi-heure que le Soleil étoit couché, & elle étoit éclipsée presqu'à la moitié. L'eclipse diminüa toûjours depuis que nous l'eûmes apperçüe ; & elle finit demi-heure après : les Al-

ma-

manachs de Marseille la prometroient très-grande, à deux ou trois heures après midi, & assûroient par consequent qu'elle ne seroit pas apperçuë : la nuit le vent s'adoucit beaucoup, & la mer aussi qui étoit durant le jour fort-élevée.

Le Mardi douziéme de Février au matin, nous vimes l'eau de la mer fort-blanche autour de nous, & la sentinelle cria qu'il voioit terre ; les uns croioient que ce fût Damiette, les autres Bouquer ; cependant pour ne pas rester sous vent, nous continüâmes de tenir la prouë à lebêche, sur les huit heures nous renversâmes le bord & mîmes la prouë à gregal ; & un quart d'heure après le vent s'étant fait maestral, on la mit à lebêche-ponant, au bout d'une heure nous trouvâmes l'eau peu salée & presque douce, & la sentinelle crut découvrir Rosette : C'est pourquoi pensant savoir où nous étions, nous renversâmes le bord & mîmes la prouë à grec-tramontane. Sur le midi le vent se rafraîchit, & le soir il se tourna vers tramontane, mais fort-doux ; & sur les six heures du soir nous renversâmes le bord & mîmes la prouë à ponant.

Le Mécredi sur les quatre heures du matin, nous renversâmes le bord & mîmes la prouë à grec-levant, & deux heures après, le vent s'étant rafraichi, nous renversâmes le

bord

bord & mimes la proüe à ponant lebêche. Sur les sept heures du matin, nous vimes à main gauche une terre fort-proche, que nous crûmes tous être celle qui est entre le Bouquer & Rossette; de sorte que nous continüames nôtre route en esperance de voir bien-tôt le Bouquer, & cela jusque sur les onze heures du matin, qu'aiant découvert plusieurs arbres de Saïques, nous crûmes être vis-à-vis de Rossette, & ainsi nous nous trouvâmes bien éloignez de nôtre compte; c'est pourquoi après avoir renversé le bord, nous mîmes la proüe à grec-levant: sur les dix heures du soir nous renversâmes encore le bord & mîmes la proüe à ponant & lebêche, & après minuit nous eumes plusieurs bourasques.

Le Jeudi quatorziéme de Février au matin, le vent s'adoucit un peu, mais il fit ensuite plusieurs bourasques jusqu'à midi, sur les onze heures du matin la sentinelle découvrit le Bouquer, & une heure après nous le vimes fort-aisément de dessus la couverte, un peu après l'on découvrit le Farillon d'Alexandrie, où nous arrivâmes sur les trois heures après midi; que nous entrâmes dans le port par mi-jour.

Bouquer. Farillon d'Alexandrie.

CHAP.

CHAPITRE II.

De quelques curiositez remarquées durant la Navigation & dans Alexandrie.

J'Apris dans cette navigation une chose que j'avois lue dans le Voiage de Monsieur de Breves, mais que j'avois peine à croire, parce que je n'en avois jamais entendu parler, c'est que lorsqu'on approche de la terre d'Egypte, & qu'aiant jetté la sonde, l'on ne trouve que quarante brasses de fond, c'est une chose assûrée que l'on est justément à quarante milles de la terre, le nombre des brasses de fond, depuis quarante, en décendant, jusqu'à un, marquant au juste le nombre des milles qu'il y a, depuis le lieu où l'on sonde, jusqu'à la terre: Mais sous le nom de terre d'Egypte, on doit entendre seulement la terre, qui est depuis Damiette jusqu'à Rossette, entre les deux branches du Nil, cette règle n'étant que pour cette étenduë de terre.

Marques pour connoître la proximité de la terre d'Egypte.

Outre les Murênes dont j'ai fait mention, nous primes encore dans ce voiage deux autres poissons, à savoir un Marsouin, qui fut pris avec un Trident au dessus de de Malte, vis-à-vis de Cap Passaro, il étoit long d'environ cinq piés, & gros presque comme un homme, il étoit sans écailles,

Marsoüin, poisson. Cap Passaro.

les, livide par le dos, blanchiſſant ſous le ventre, ſa tête longue d'environ un pié & demi, & d'un bon pié de diamêtre; ſes yeux gros comme ceux d'un homme, & entre les deux yeux, ce poiſſon a un trou comme celui que les hommes ont à la tête, qu'on appelle la fontaine, & c'eſt par là qu'il attire & rejette l'eau, en faiſant comme une couronne; il a deux joües qui ne ſont que du lard épais de deux pouces, elles commencent aux yeux, & viennent finir preſque en rond ſur le muſeau, qui a de longueur, depuis la fin des joües juſqu'au bout, environ cinq pouces, & eſt fait à peu près comme un bec d'oye; ſa langue eſt blanche épaiſſe d'un doigt, & large de deux; il avoit cent ſoixante & ſeiſe dents toutes fort-petites: Sa queuë eſt autrement tournée que celle des autres poiſſons, à qui une des pinnes répond au dos & l'autre au ventre; à celui-ci elles répondent toutes deux à ſes côtez, il a le membre & les teſticules de même groſſeur & longueur que les verats, les entrailles toutes ſemblables à celles des pourceaux ſa peau eſt tout lard épais d'un doigt, dont on fait de l'huile pour les lampes, la chair eſt ſemblable à celle de beuf, & eſt fort-bonne, j'en ai goûté, & à la vûë & au goût, on la prendroit toûjours pour du beuf, il n'a que des os & point d'arêtes, il a grande quantité de ſang,

sang, qui est aussi chaud que celui d'un animal terrestre, il se plaint & gémit comme un homme, il ne meurt pas si-tôt qu'il est hors de la mer, mais il bat fort de sa queuë, où est sa plus grande force.

Poisson nommé Fanfre. L'autre Poisson qui fut pris aussi avec le trident, est nommé des Provençaux Fanfre, ils étoient alors deux ensemble, mais il y en eut un qui esquiva le coup. Ce poisson est fait comme un Maquereau & a la même longueur & grosseur: je n'y ai rien trouvé de particulier, il a tout le dos ceint de bandes larges de deux doigts, dont l'une est de couleur violette presque noire, & l'autre bleüe, & ainsi alternativement depuis la tête jusqu'à la queuë, & le ventre en est blanc. Les mariniers disent que ce poisson s'étant une fois acosté d'un vaisseau, il le suit toûjours sans le quiter, jusqu'à ce qu'il soit au port; & deux jours après en aiant pris un autre, ils assûroient tous, que c'étoit le camarade du premier qui n'avoit point discontinué de suivre le vaisseau. Au reste ce poisson est fort bon à mon goût, & à celui de tous ceux qui en avoient goûté autrefois, & qui goûterent de ceux-ci.

Comme il y a peu de choses à Alexandrie que je n'aie remarquées dans mon premier voiage, je ne me suis guéres mis en peine d'en charger beaucoup mes memoires

dans

dans celui-ci. Cette ville est justement au trente & uniéme degré de latitude, & Rosſette au trente-un & demi, au moins un Capitaine Flamand qui en avoit pris les hauteurs me l'a assûré. De tout ce qu'il y reste de l'antiquité, la chose la plus considerable est cette fameuse colonne de Pompée, dont je me souviens d'avoir déja écrit : néanmoins comme j'ai été bien-aise de la voir encore plusieurs fois, possible que les curieux ne seront pas fâchez que je leur fasse part de mes observations. Je mesurai son ombre, à l'heure que les ombre sont égales aux corps qui les causent, & je trouvai soixante & quinze piés de Roi, du fût seulement, sans compter ni pié d'estal ni corniche, mais l'ombre étoit sur une étenduë de terre, qui alloit fort en décendant : Un autre jour lorsque les ombres des corps étoient doubles, je trouvai près de cent soixante piés, du fût seulement, & huit piés de largeur ou de diametre, & je remarquai que le pié d'estal a près de douze piés de haut. Chacun sait que la corniche de cette colonne est à la Corinthienne.

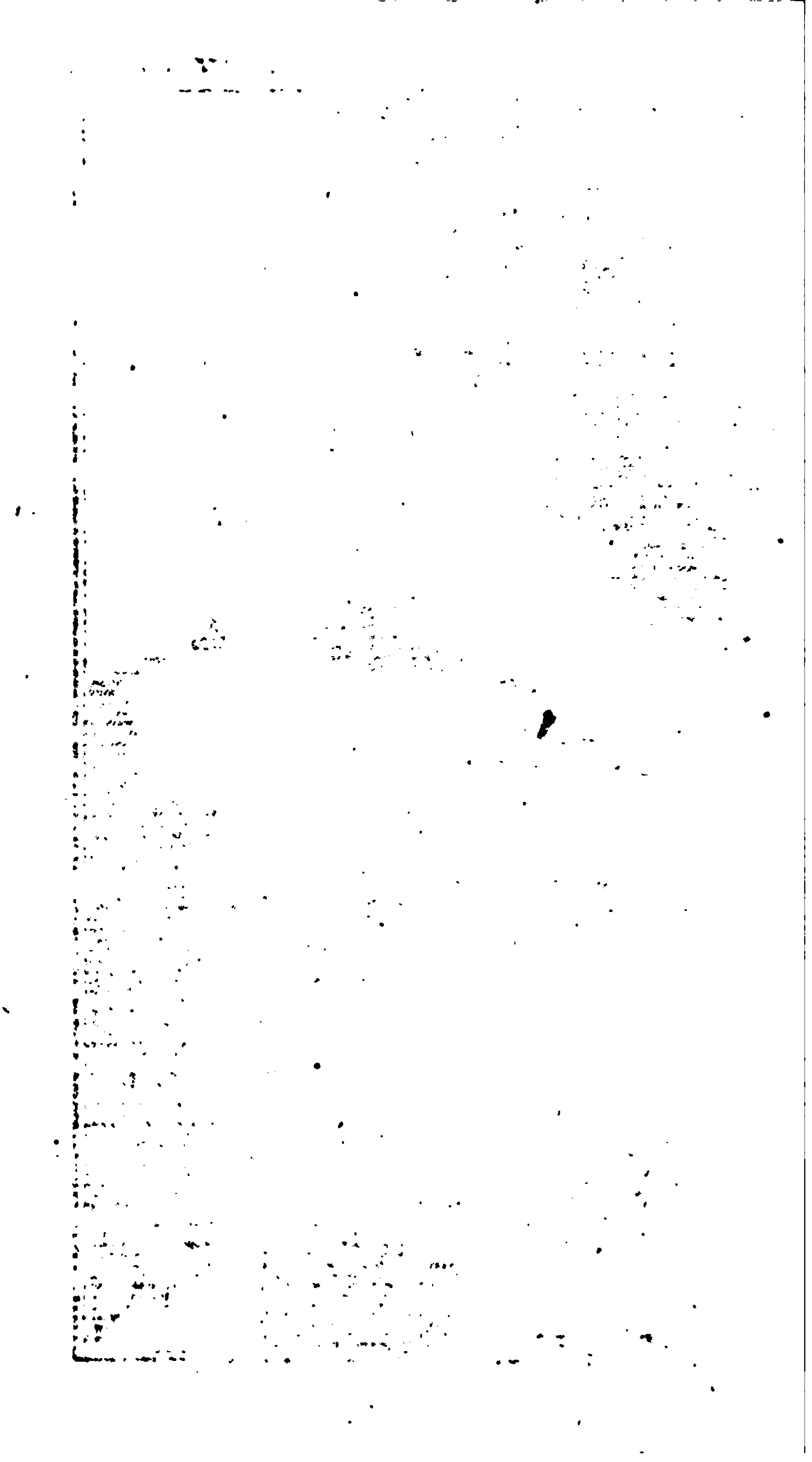
Situation d'Alexandrie.

Colonne de Pompée.

Je vis aussi ce même jour une chose assez considerable à quoi je n'avois pas fait assez de reflexion dans mon premier voiage. Etant sorti avec quelques personnes par la porte del Pepe, qui va entre le midi & le couchant, à

Cimetieres des anciens Egyptiens.

à un millier de pas de cette porte, allant entre le midi & le couchant, tout droit vers le Palus Maréotis, laissant à main gauche la colonne de Pompée, nous vimes des grottes creusées dans le roc : nous entrâmes dedans une, tout courbez, & comme l'on dit, à quatre pattes avec des cierges allumez ; étant dedans, nous trouvâmes que le plancher étoit de plus de dix piés de haut & taillé fort-uni, & de tous les côtez nous vimes des sepulcres taillez dans la muraille, qui est le roc même; & il y en a quatre étages l'un au dessus de l'autre, & d'un rang à un autre & d'étage en étage, il n'y a que demi-pié de distance, de sorte que les entre-deux paroissent autant de piliers, qui soûtiennent ceux de dessus, leur profondeur va jusqu'au fond des sepulcres, & ainsi ils servent de murailles pour separer les uns d'avec les autres. Nous vimes dans ces sepulcres plusieurs os de morts que nous maniâmes, & ils étoient aussi frais, & aussi durs, que s'ils eussent été de gens morts un jour auparavant. Il y en avoit quelques-uns à terre devant l'ouverture de la grotte, qu'on y avoit jettez; j'en maniai & rompis une partie, & je trouvai qu'ils s'étoient pourris à l'air, mais ils ne se reduisoient pas en poussiere, seulement ils se rompoient en long, comme du bois blanc pouri, & ils étoient humides : aussi en de-



dans & avoient même une espêce de moëlle.

Etant sortis de cette grotte, nous entrâmes dans une autre, qui est vis-à-vis, où nous vimes des sepulcres comme à l'autre, nous y trouvâmes au fond un chemin qui alloit fort-loin, mais parçe qu'il y falloit aller courbez, de la maniere que nous avions entré dans la premiere grotte, & marcher en cette posture, du moins aussi loin que nous pûmes voir à la clarté de nos cierges, nous jugeâmas à propos de n'y point entrer, & de nous contenter d'entendre dire, qu'il alloit plus de deux lieuës loin: C'est sur ce sujet tout ce que nous pûmes tirer des Turcs, qui étoient avec nous, & qui nous dirent encore, que les anciens habitans d'Alexandrie avoient creusé ces lieux, pour mettre leurs morts, il y a bien de l'apparence que cela est ainsi, & que c'étoit-là quelque cimetiére Je considerai en-suite le Palus Maréotis: il s'étend en largeur à perte de vûë, & n'est éloigné que de quelques centaines de pas du Khalis, qui a son cours entre ce même Palus Maréotis, & la colonne de Pompée, mais ils n'ont aucune communication ensemble.

Palus Maréotis.

Je montai un autre jour la montagne, où est la tour, dans laquelle se tient ordinairement une sentinelle, pour faire baniere, si tôt

Tour de sentinelle.

tôt que quelque vaisseau paroît: de là je découvris facilement toute la ville, & la mer, avec le Palus Maréotis, & tous les environs. En étant décendu, je fis à pié le tour des anciennes murailles d'Alexandrie, commençant par la porte de la marine, qui regarde le nort, & allant droit au nort durant quelque tems; après quoi la muraille se détourne en angle droit, vers le levant; & après une cinquantaine de pas, se retourne vers le nort, jusque vis-a-vis le Palais de Cleopatre, qui étoit sur les murailles à l'opposite de la bouche du port, aiant une galerie en dehors soutenuë de plusieurs belles colonnes, dont on voit encore les restes sur le bort de la mer. Cette galerie venoit, ce dit-on, & même avec quelque apparence, jusque dans le Palais, en sorte que l'on s'y pouvoit embarquer.

Le tour d'Alexandrie.

Palais de Cleopatre.

La auprès, l'on voit dans une tour, trois colonnes sur pié, qui soutiennent un petit dôme, qui étoit autrefois soutenu de quatre, mais il y en manque une, je ne sai à quoi pouvoit servir ce petit dôme, qui est dans un lieu où il n'y a point de jour, peut-être qu'il étoit au dessus de quelque citerne qui est bouchée à present. A dix ou douze pas de cette tour, l'on voit une citerne, où il y a deux étages de colonnes, & l'on y voit en plusieurs autres endroits des citernes soutenuës de

Citernes à colonnes.

de même; si bien qu'il semble que la plupart de la ville fût soûtenuë de colonnes.

A quelques pas de là, l'on voit deux obélisques de pierres Thebaïques, dont l'une est couchée & ensevelie en terre. & il n'en paroît que le pié; l'autre est toute droite, mais il faut que la terre se soit bien haussée en cet endroit; car il y a de l'apparence que cette obélisque est sur son pié d'estal, dont on ne voit rien, non pas même le pié de l'obelisque. Obelisques.

Vis-à-vis de cet endroit, la muraille se détourne encore vers le levant, & fait avec l'autre pan, un angle rentrant presque droit, & après un assez long espace se replie en dedans, faisant un quarré, & après une centaine de pas, elle retourne assez loin vers le gregal, tirant vers le nort; en-suite faisant un angle aigu, elle vient entre le levant & le siroc, jusqu'à la porte de Rosette, qui est au levant; & de là tire bien loin droit au midi; après quoi elle fait un angle obtus, & va entre lebêche & le couchant. On voit le long de ce côté-là le Khalis, & à quelques pas au delà, le Palus Maréotis, qui lui est parallele; il est si large, qu'à peine voit-on aucune terre de l'autre côté. Lorsque l'on est arrivé vis-à-vis de la colonne de Pompée, qui est au midi à l'égard de la ville, & en deçà du Khalis, on trouve la porte del Pepe ou Sitre, qui Khalis. riviére.

est opposée au lebêche & couchant ; en-suite la muraille, qui est repliée en dedans en cet endroit, pour faire la porte, continuë vers lebêche & couchant, jusqu'à un château neuf, qui paroît être bien fort, & auprès duquel, peu loin de la porte del Pepe, le Khalis entre sous la muraille, dans les conduits de la ville, d'où chacun en tire l'eau dans sa citerne par le moien des Pousserasgues.

Aqueducs. Après cela la muraille tourne droit au nort & passe le long du vieux port, à l'opposite duquel, on voit à main droite les Aqueducs, qui portoient autrefois l'eau du Khalis, du château du vieux port, au Bouquer. En-suite la muraille vient droit, entre le gregal & le nort, jusqu'a la porte de la marine. Nous fûmes deux heures à faire le tour d'Alexandrie, dont l'enceinte s'étend en long, du levant au couchant, mais elle est fort étroite.

CHAPITRE III.

De ce qui s'est passé dans la route d'Alexandrie à Saïde, & de Saïde à Damas.

Départ d'Alexandrie. JE partis d'Alexandrie le Jeudi vingt-huitiéme de Février, vers les neuf heures du matin, sur une germe ; mais parce qu'il faisoit peu de vent, & qu'après midi il fit bonasse, nous retournâmes nous mettre à couv rt au port du Bouquer, que nous avions déja passé.

passé. Il y avoit sur cette germe, un corsaire de Barbarie qui faisoit le cours depuis long-tems, & qui avoit encore un vaisseau à lui à Alexandrie ; cet homme qui avoit vû tant de François & qui en avoit même eu plusieurs en son pouvoir, ne vouloit pas croire que je le fusse ; & il m'assûra qu'on ne me prendroit jamais pour tel, mais plutôt pour un Levantin : je ne fus pas fâché de me voir si bien déguisé, car il est avantageux, quand on voiage par la Turquie, d'avoir si bien l'air du païs qu'on ne vous prenne pas pour étranger, que lorsque vous le voulez bien. Nous partimes le lendemain sur les cinq heures du matin, & sur les dix heures nous entrâmes dans le canal du Nil, où nous trouvâmes un homme dans un bâteau, qui nous montra le chemin : quoi qu'il y ait des roseaux fichez de distance en distance pour montrer les séches, il est encore besoin de cet homme pour servir de guide : parce que le fleuve portant avec soi quantité de sable, il remplit de jour à autre des passages, qui étoient fort navigables deux heures auparavant ; & tout au contraire, entraînant quelquefois des Iles, qu'il avoit faites, & qui paroissoient hors de l'eau, il fait des passages aux vaisseaux, en des lieux où autrefois l'on pouvoit se promener à pié sec ; & cet homme a soin tout le jour de sonder à toute heure, afin de pouvoir ensei-

Canal du Nil.

gner le chemin : ce sont les maîtres des germes qui le païent de sa peine.

Rosette.

Maniere de faire le Sorbet.

Nous arrivâmes à midi à Rosette: Durant que j'y fus je vis faire le Sorbet. L'on y emploia cent cinquante rottes de sucre, que l'on rompit en morceaux, & qu'on mit en-suite dans une grande chaudiere, sur le feu avec un peu d'eau pour le faire fondre. Quand on vit qu'il étoit près de boüillir, on l'écuma, & l'on y versa encore cinq ou six pintes d'eau, pour le faire mieux écumer ; on la mettoit cuillerée à cuillerée, & on en repandoit un peu sur les bords de la chaudiere, pour les rafraîchir. Demi-heure après on mêla une douzaine de blancs d'œufs, dans quatre ou cinq pintes d'eau, & les aiant un peu batus avec l'eau, on versa le tout dans la chaudiere en quatre ou cinq fois ; après quoi l'on recommença à écumer, & un peu après on le passa par un drap blanc, c'est ce qu'on appelle clarifier le sucre. On partagea en-suite cette liqueur en trois parties, & l'on en mit un tiers sur le feu dans une grande chaudiere: Comme ce sucre de tems en tems s'élevoit jusqu'au haut, on le faisoit abaisser, en y jettant du lait, plein une ou deux coquilles d'œufs. Après qu'il eut été une heure sur le feu, & que l'on eût connu qu'il étoit assez cuit, on l'en retira ; il étoit alors fort jaune, & deux hommes se mirent à le remüer avec

des



des pêles de bois; & à mesure qu'on le remüoit & qu'il se refroidissoit, il épaississoit & blanchissoit. Quand il fut un peu épais, l'on y mit environ deux verres de jus de limon cuit, de la maniere que je dirai ci-après: En-suite, l'on remüa encore pour le bien mêler, & un peu après, l'on y jetta environ deux cuillerées d'eau rose, où il y avoit du musc mêlé, plusieurs y ajoûtent de l'ambre gris: En-suite on le remüa jusqu'à ce qu'il fut comme de la pâte, après quoi on le mit dans les pots, & l'on fit le même des deux autres portions. De ces cent cinquante rotes, on emplit vingt-neuf pots; il s'y consomma une petite fiole d'eau rose, avec du musc, laquelle coûtoit un écu. Quand on veut le faire violet, après le jus de limon, l'on y met du sirop de violette; qui se fait en pilant des violettes avec du sucre, dont ensuite en ôte le marc. Pour faire le jus de limon, il faut mettre plusieurs limons sous la presse, & faire boüillir le jus dans une grande chaudiere; mais il faut qu'elle soit pleine & qu'elle boüille long-tems, jusqu'à ce qu'elle soit reduite à la valeur de deux jarres d'eau, c'est-à-dire six ou sept pintes; cependant l'on brûle plus d'un quintal de bois, & l'on n'en sauroit faire cuire par jour plus de deux chaudieres, ou environ dix ou douze pintes. Il est rouge, noirâtre, aigre & amer.

Jarres d'eau.

Desta. Dans le Desta, vis-à-vis de Rosette & jusqu'à Damiete, il y a quantité de fort belles poules, que les gens du païs appellent coqs de jardin; qui se dit en Arabe *dic elgait*: Elles sont grosses comme des poules ordinaires, elles ont le ventre & les aîles violettes pardessus & noires pardessous, la tête & le cou violet, le dos vert-brun, une queüe de beccasse, qui est blanche dessous, le bec long comme un perroquet, & un peu crochu, mais rouge d'une fort belle couleur; il prend du haut de la tête, où il y a comme une plaque toute platte de même étoffe, le tout semble de corne; ses piés sont gros comme ceux des poules, mais plus longs, & sont rouges, d'un rouge un peu plus pâle que le bec; elles se tiennent dans les marécages.

Dic elgait coq de jardin.

Je trouvai à Rosette une barque pour Baruth, mais parce qu'il y avoit des soldats prêts d'aller en Candie, l'on ne laissoit partir aucune voile, de peur que les Chrétiens n'en eussent avis. Enfin les soldats étant partis pour Alexandrie, nôtre barque, sur laquelle l'Aga du château de Rossette avoit part, eut permission secrette de sortir: De maniere que nous partimes le Lundi dix-neuviéme de Mars, sur les neuf heures du matin. Lorsque nous fûmes auprès de l'embouchure de la riviére, il nous falut envoier plusieurs fois le cai-

Départ de Rosette.

caïque, jetter l'ancre loin devant nous, pour nous remorquer, jusqu'à ce qu'étant sortis du fleuve vers le midi, nous mimes toutes les voiles au vent de lebêche-ponant, qui souffloit pour lors, après avoir tourné la prouë au grec. Trois heures après on la mit à levant & siroc, parce que le vent s'étoit fait lebêche, quoi qu'il fût si petit qu'il faisoit presque bonasse. La nuit nous vimes loin de nous beaucoup d'éclairs, en-suite dequoi le vent s'étant rafraîchi & tourné à mi-jour, nous mimes la prouë à grec-levant : Ce n'est qu'avec déplaisir que je fais le recit de cette navigation, tant elle m'a déplu. Il y avoit dans nôtre vaisseau quinze hommes d'équipage, qui ne faisoient que dormir jusqu'au midi, & après le diné, ou ils se querelloient, ou ils se mettoient tantôt à chanter, tantôt à joüer au mancala, & ne daignoient pas se remüer, ni pour aller faire sentinelle en haut, ni pour vuider la sentine, ni pour faire aucun service. Tout ce que je pus gagner sur eux pendant tout le voiage, fut de leur faire vuider une seule fois la sentine. Ils n'avoient pour vuîder l'eau qu'une gorge de bouteille, & au moindre tremblement du vaisseau ils se croioient perdus : & une nuit qu'il fit fort mauvais tems, le bâtiment roulant deçà delà, ils furent sur le point trois ou quatre fois, de mettre le caïque en mer, & d'abandonner le vaisseau.

Equipage faineant.

ſeau, qui n'avoit beſoin que d'un peu de vigilance. Ils n'avoient point de carte pour marquer leur route ; & quand je leur démandois où nous étions, ils me repondóient qu'ils ne le pouvoient pas ſavoir, après avoir tant de fois renverſé le bord. Ils me diſoient à tous momens *Allah Kerim*, c'eſt-à-dire, Dieu eſt grand ; & me rapportoient en même tems, qu'une fois ils ne furent qu'une nuit dehors pour faire ce voiage. On ne connoiſſoit point de Maître parmi eux, ils ſe railloient & s'injurioient hautement ſans que perſonne y mit le hola. Le Reis ne faiſoit jamais de commandement qu'en criant, & preſque en pleurant, & frappant des piés comme un enfant; de ſorte qu'il ſembloit que tout fût perdu; auſſi ſe moquoient-ils tous hautement de lui, & contrefaiſant ſa voix, ils ſe donnoient l'un à l'autre le commandement qu'il faiſoit, & pas un ne s'en remüoit. Enfin je croi, que ces gens-là n'avoient jamais vû de mauvais tems ſur mer, partant ordinairement & arrivant ainſi qu'ils me dirent, avec le beau-tems.

Le Mardi & preſque tout le Mécredi nous eumes ſucceſſivement les vents de levant, & de ſiroc, qui nous faiſoient mettre la proüe à grec-tramontane, en renverſant le bord à mi-jour-lebêche : Enfin ſur les dix heures du ſoir du Mecredi le vent ſe fit ponant

nant, & nous mimes la prouë à grec-levant.

Le lendemain qui étoit justement la mi-carême, ce même vent se renforça, de sorte qu'il fit tempête, la mer étant fort haute, nous faisoit à tous momens rouler presque sans dessus dessous : Le ciel qui étoit extrêmement chargé de tous côtez, nous envoioit de tems en tems de grosses bourasques ; & entr'autres, il en vint une sur les cinq heures & demie du soir, qui nous pensa faire perir. Comme on l'avoit prevûë, ces Messieurs les fainéans prirent la peine de plier la grande voile, & ne laisserent que le pouprai. Quand nous passâmes sous cette bourasque, nous étions dans l'obscurité ; de même que si nous eussions été sous quelque grande voute ; elle dura près de demi-heure avec grande violence, cependant chacun gardoit le silence. De quelque côté que nous pussions regarder, nous ne voions que bourasques, & celle-ci nous suivoit toûjours ; néanmoins comme elle étoit sur la fin nous apperçumes le Mont-Carmel : Aussitôt nous mimes la prouë à levant & vogâmes avec toutes les voiles en poupe du côté d'Acre ; mais comme nous n'avions plus que demi-heure de jour, quelque diligence que nous fissions, nous ne pûmes en approcher, qu'après une heure de nuit ; ce qui nous obli-

Mont-Carmel.

Acre.

gea de mettre-là prouë à tramontane pour ne pas aller échoüer. La nuit nous eumes plusieurs bourasques très-furieuses avec quantité d'éclairs. Un peu avant cette grande bourasque, dont je viens de parler, nous vimes passer à deux cent pas de nous, une troupe de petits oiseaux tout rouges; je crus d'abord que le soleil leur donnoit cette couleur, mais comme elle continüa tant que je les pus appercevoir, & que même les raïons du soleil étoient cachez, je conclus qu'elle étoit naturelle.

Oiseaux rouges.

Le Vendredi vingt-deuxiéme Mars au matin, nous eumes encore plusieurs bourasques; néanmoins le tems s'étant un peu éclairci, nous mimes la prouë à greco-levant, & nous passâmes sur le midi devant Saïde, que nous laissâmes pour aller à Baruth; éloignée de Saïde de vingt milles. Mais comme nous étions proche du Cap de Baruth, le vent s'étant changé en maestral, nous obligea de mettre la prouë à mi-jour-lebêche, pour regagner Saïde, ne pouvant aller à Baruth, & ce fut un bonheur pour nous; car nous aprimes à Saïde, qu'il y avoit un corsaire vers Baruth, entre les mains duquel nous serions tombez si nous eussions passé outre. D'abord que je fus entré, le Doüanier qui étoit à son bureau m'appella, & m'aiant demandé qui j'étois, je lui dis que

Cap de Baruth.

j'étois

j'étois Franc, ce qu'il ne voulut pas croire, jusqu'à ce qu'un Turc qui savoit l'Italien, m'aiant parlé en cettte langue pour me demander d'où j'étois, je lui répondis dans ce même langage que j'étois François; ce qu'il rapporta au Doüanier. J'allai loger chez Monsieur le Chevalier d'Ervieu, qui me fit toute sorte de bon accueil & voulut prendre la peine d'aller lui-même faire débarquer mes hardes qu'il fit passer à la doüane sans qu'il m'en coûtât rien: j'ai reçu de lui tant d'honêteté pendant mon séjour dans cette ville, que je voudrois pouvoir publier par toute la terre, qu'il est un des plus galants hommes & des plus obligeans qu'il y ait au monde.

Saïde est une petite ville fort mal bâtie, qui a un bon château situé sur un rocher dans la mer, vis-à-vis de la ville; il est issolé & séparé de terre-ferme par un pont de dix ou douze arches. Le port qui est à côté de ce château est peu de chose, & il y en a un meilleur tout auprès de la ville, mais un jour l'Emir Fécardin étant à Saïde, & craignant que les galeres qui venoient querir l'argent du grand Seigneur, ne lui fissent quelque mauvais tour, il en fit boucher l'entrée, afin que l'incommodité de l'autre port, les obligeât à n'y pas rester long-tems. A quelques pas de la ville on voit dans un jardin une peti-

Saïde, petite ville.

fepulcre de Zabulon. te chapelle, où il y a un tombeau avec deux pierres dressées au dessus, les gens du païs disent que c'est le sepulcre de Zabulon, & que la distance des deux pierres, marque la grandeur de son corps, si cela est, c'étoit un homme de belle taille, car ces pierres sont éloignées l'une de l'autre d'environ dix piés. Il n'y a que trois ans qu'il y a un Bacha à Saïde, auparavant c'étoit un Vaïvode, mais l'on a joint le Sangiacat de Sefet avec Saïde & ses dépendances, & l'on en a fait un Bachalic. Je vis entrer le Bacha dans la ville le jour que j'en partis, il étoit accompagné d'environ trois cent cavaliers bien montez & armez, les uns de carabines, les autres d'ares & de fléches avec le bouclier, & tous le sabre à la ceinture: à la queuë de la compagnie il y avoit plusieurs joüeurs de tymbales, haut-bois, & autres semblables instrumens, entr'autres, un homme frapoit en cadence deux petits plats de cuivre l'un contre l'autre.

Le principal trafic de Saïde est en soïe, c'est pourquoi il y a quantité de meuriers à la campagne, & dès qu'ils ont un petit morceau de rocher, s'ils y peuvent faire tenir deux doigts de terre, ils y plantent un meurier. Je fis marché à Saïde avec un Moucre pour aller à Damas. Moucre vient de Kira en Arabe, qui veut dire loüage, comme qui diroit loüeur d'animaux. Il me devoit fournir un cheval

pour

pour moi, & deux mulets pour mon valet & mes hardes, de plus il s'obligea de m'affranchir de tous les caffares, & je lui païai seise boqueles & demie.

Prix de voiture de Saïde à Damas.

Départ de Saïde.

Je partis de Saïde le Mardi vingt-cinquiéme de Mars sur les onze heures du matin; nous vinmes coucher à Labatia, où nous arrivâmes sur les cinq heures du soir: Nous avions cheminé toûjours en montant par des terres semées de fort bon blé, & le reste du chemin qui n'étoit pas semé, étoit couvert d'Asphodèles & Genêts épineux en fleurs, & autres semblables arbrisseaux, qui faisoient un fort bel objet. D'abord que nous fûmes arrivez, un Tchorbadgi de Damas, qui étoit campé là auprès sous sa tente, aiant sû du Moucre qu'il y avoit un Franc, m'envoia querir; & m'aiant fait donner du cavé, me demanda si j'étois parent d'un Monsieur Bermond Chirurgien Marseillois, qui faisoit à Damas quelques affaires pour les Marchands de Saïde: je lui dis qu'oüi, sans lui specifier à quel degré, car nôtre parenté étoit tirée du Patriarche Noé. Il me dit qne c'étoit son ami, & me fit dire plusieurs fois, que si je voulois acheter des cendres il m'en vendroit; mais je répondis toûjours, que j'étois trop pauvre pour être marchand; & que j'allois trouver mon parent.

Asphodèles & Genêts arbrisseaux.

Labatia est un méchant petit village, où nous

Labatia petit village.

nous ne pûmes trouver à loger, & nous n'y eûmes point d'autre gîte qu'une petite place, au bout de laquelle il y avoit un pan de muraille; l'on atacha là auprès nos mulets, & nous nous postâmes contre cette muraille, à la belle étoile. Le lendemain Mécrédi vingt-sixiéme de Mars, nous en partimes sur les cinq heures du matin, par un vent froid qui avoit gelé la terre. Nous allâmes par de mauvais chemins en montant, & vimes bien tôt devant nous, sur une haute montagne un château appellé Skheïp, qui est quarré & assez grand, il est de la dépandance de Sefet, qui n'en est qu'à deux journées: Ce château est fort par sa situationn, car il est inaccessible, cependant il étoit inhabité. Nous le laissâmes à droite, & allâmes bien loin chercher une décente en un lieu, d'où nous vimes un vallon fort profond, dans lequel court une riviére, qu'ils appellent Lëitani, qui va serpentant & faisant plusieurs tours, elle a bien cinq toises de largeur & est fort rapide. Nous décendimes durant un quart-d'heure par un chemin étroit fort dangereux, car si l'on y faisoit un faux pas, l'on rouleroit sans doute jusque dans la riviére; mais non pas sans faire auparavant beaucoup de chemin. Etant en bas, nous allâmes le long de cette eau, suivant son cours, & à quelques pas de là, nous la traversâmes sur

Château de Skheïp.

Sefet ville.

Leïtani, riviére.

un pont de pierre de deux arches, hautes environ de trois toises, que l'on nomme Hardala, on y paie une piastre & demie de cassare par tête, j'entens les Chrétiens, car les Turcs ne paient pas tant. Après avoir passé ce pont nous nous écartâmes un peu de cette eau, en montant toûjours, & nous avions pour perspective la montagne que nous venions de quiter, qui étoit de l'autre côté, & nous paroissoit plus agreable, que lorsque nous étions dessus; car elle étoit fort haute & droit, & toute couverte d'arbres. Après avoir cheminé environ demi-heure par des chemins où il seroit fort dangereux de tomber; nous nous trouvâmes vis-à-vis du château de Skhëip, qui est sur une montagne très-élevée & toute droite: Quelque tems aprés, nous rencontrâmes une plaine, & au bout d'une heure une autre plaine beaucoup plus grande, mais en friche, & remplie de pierres aussi bien que la premiére, quoi que l'une & l'autre fussent toutes vertes. Nous eûmes dans cette plaine la rencontre d'une caravane de chameaux chargez de meules de moulin, chacun portant la sienne; on me dit que ces pierres venoient d'Oran, qui est à cinq journées de là, & qu'on les conduisoit à Saïde, pour les envoier en Egypte. Après avoir passé cette plaine, nous vinmes par un mauvais chemin

Hardala, pont.

Oran.

à un pont de pierre de trois hautes arches, qui traverse un torrent large de quatre ou cinq toises; l'aiant passé nous montâmes par un chemin encore plus mauvais, & rempli de pierres propres à faire casser le cou aux mulets, même sans charge: Et cela dura jusqu'au gite de Banias, où nous arrivames environ deux heures après: dans tout ce chemin nous eumes outre les pierres, des torrents & un terrain fangeux, que les mulets ne s'en pouvoient tirer.

Banias, village.

Ce village de Banias est fort peu de chose, & cependant autrefois, du tems que les Chrétiens en etoient les maîtres, c'étoit une bonne ville: il est au pié d'un montagne, sur le haut de laquelle, il y a un grand château qui n'est habité de personne; ce lieu dépend du Bacha de Damas. Nous n'y trouvâmes pas un meilleur logement que le précedent: après avoir traversé une cour quarrée, nous entrâmes sous une voute où il y avoit deux piés de fumier & de poussiére mêlez ensemble; l'on nous marqua nôtre gîte en ce lieu-là; & comme il y avoit des voutes tout autour de la cour, sous lesquelles on avoit mis les mulets & une caravane d'ânes; nous y étions si incommodez, que d'abord que ces bêtes se remüoient, elles emplissoient de poussiére ce que nous avions preparé pour manger: toute la douceur que nous y avions venoit d'une

petite porte, qui donnoit sur le bord d'une riviére qui i passe par là, & qui a bien trois toises de largeur mais point de profondeur, quoi qu'elle soit fort rapide; on la nomme riviére de Banias.

Nous quitâmes ce mauvais gîte, le lendemain à cinq heures du matin, & aiant monté environ une heure, en tournant par de fort mauvais chemins, quoi que les terres prochaines fussent semées; nous nous trouvâmes vis-à-vis de nôtre gîte, entre lequel & nous, il n'y avoit qu'un très-profond vallon, fort agréable par sa verdure, & par la quantité d'arbres dont il est rempli, & même par une riviére qui l'arrose. Un peu après nous vimes dans son étenduë le château de Banias, qui est grand & fort. Nous montâmes encore environ une heure, par des chemins qui n'étoient pas meilleurs; mais nous avions toûjours la vûë du beau vallon, & il y avoit sur nôtre route plusieurs arbres, dont l'ombre & la verdure nous diminüoient quelque chose de la fatigue: A la verité il n'auroit pas falu faire un faux pas, parce que le chemin étant tout en talus, fort uni jusqu'au fond du vallon, il n'y auroit pas eu moien de se dispenser d'aller au fond: Nous trouvâmes durant ce chemin plusieurs faux chateigniers secs & sans feüilles, mais qui avoient leurs fruits. Aiant un peu décendu nous entrâmes

dans

dans une grande plaine ; & après l'avoir passée & monté un peu parmi des arbres, nous trouvâmes des plaines pierrieuses, où il nous falut cheminer jusqu'à environ trois heures après midi, par le plus mauvais chemin qui se puisse imaginer ; car c'étoient toutes grosses pierres, entre lesquelles il n'y avoit pas place, pour asseoir un pié de mulet. Après midi il fut un peu meilleur, mais nous ne vimes pas une seule terre semée, toutes étant encore remplies d'une quantité prodigieuse de pierres. Cependant nos Moucres me voulurent faire croire, qu'autrefois il y avoit eu des vignes : à la verité l'on voit encore en plusieurs endroits des maisons semblables à des poulaliers, faits de pierres entassées les unes sur les autres, où l'on pourroit croire, que s'étoient retirez ceux qui cultivoient les vignes : mais il faut que depuis ce tems-là, il ait passé par ces terres, quelque tête de Meduse, ou qu'enfin la terre ait produit des pierres au lieu de raisins. Aiant ainsi cheminé jusque vers les trois heures après midi, nous trouvâmes un village appellé Kefarhevar, où nos Moucres, se mettant sur l'histoire, me dirent, qu'avoit demeuré autrefois Nimrod, & que c'étoit de là, qu'il avoit tiré des fléches contre le ciel. Nous passâmes ce village & aiant décendu dans un vallon, & ensuite un peu remonté, nous vinmes à un village

Kefarhevar, village.

lage appellé Bëitima, où nous primes nôtre gîte dans une noble étable, car il y avoit un lieu relevé de deux piés de terre, pour loger les personnes séparément des bêtes. Bëitima village.

Nous en partimes le lendemain Vendredi vingt-huitiéme Mars, à cinq heures & demie: D'abord nous ne fimes que monter & décendre pendant deux heures, en-suite nous entrâmes dans une grande plaine remplie de pierres, excepté en quelques endroits qui étoient semez, & cette plaine conduit jusqu'à Damas. Elle est peuplée de quantité de villages, nous en vimes d'abord un nommé Catana, qui étoit à environ demi-lieuë de nous sur nôtre gauche: Nous passâmes en-suite près d'un autre appellé Artous; un peu après nous en aperçumes un à main droite appellé Mahtamia, & ainsi quantité d'autres: Apres quoi nous laissâmes le grand chemin qui mène à la ville, & nous marchâmes à gauche, jusqu'à un grand village appellé Soliman, & de là à un autre nommé Salaïa, qui étoit celui de nos Moucres, où ils me vouloient faire coucher, si je n'eusse fait grand bruit; ces gens vont ordinairement en ce village pour y laisser leurs bêtes & en donner d'autres. Nous continuâmes donc nôtre marche, & après avoir passé proche de plusieurs Jardins, j'arrivai à Damas sur les trois heures après midi: Nous

Plusieurs villages au territoire de Damas.

Arrivée à Damas.

Nous ne trouvâmes dans tout ce voiage que quatre loups gris-blancs, ils étoient ensemble, & ne témoignoient pas avoir peur de nous, car au lieu de s'enfuïr, ils ne se retiroient qu'au petit pas : Nous y vimes plusieurs bandes de perdrix.

CHAPITRE IV.

La Ville de Damas.

APrès m'être reposé quelques jours à Damas, je fis dessein de voir la ville; mais avant que de l'entreprendre, je pris mes mesures pour cela; & comme il m'étoit necessaire d'être appuïé de quelqu'un qui eut du pouvoir, je ne manquai pas à rendre visite au Topgi Bachi, qui me reçut avec toute sorte de bonté & d'honnêteté; je dirai dans la suite quel il est, & les bons offices que j'en ai reçus.

Nombre des portes de Damas & leurs noms.

La Ville de Damas a huit portes; à savoir, la porte du levant, ou Bab-Charki, qui regarde du côté du midi, le long des murailles qui sont opposées au levant: Rab-Tchiaour, qui regarde le midi: Bab-Jabie qui regarde le couchant, tirant un peu vers le midi: Bab-Choucaroüa ou Bab-Espahi, c'est-à-dire, porte des Espahis, à cause qu'on y vend les harnois qui sont necessaires aux cavaliers; elle regarde le couchant: on la nom-

nomme encore là porte du Serrail, à cause qu'elle est vis-à-vis du Serrail : Bab-Paboutche, ainsi nommée à cause que c'est le lieu où l'on vend les paboutches ou souliers; elle regarde entre le couchant & le nort, mais un peu davantage le couchant: Bab-Fardis, c'est-à-dire, porte de Paradis. qui regarde entre le couchant & le nort, mais plus vers le nort: Bab-Salem ou porte de paix, ainsi nommée, à cause que l'on n'y paie aucun droit d'entrée ni de sortie, un grand Seigneur lui aiant donné cette franchise, elle regarde le nort; Enfin Bab-Thoma qui porte le nom de ce Saint, à cause qu'il y a tout auprès en dehors, une Eglise ruïnée, dediée à saint Thomas, qui regarde le nort.

J'ai fait le tour de la ville en dehors suivant les murailles, en cinq quarts-d'heures, en allant assez bon pas; mais les faux-bourgs sont deux fois plus grands que la ville, & entr'autres le Baboullah, qui est un faux bourg hors la porte Jabie, qui s'étend trois ou quatre milles en longueur. On l'appelle Baboullah, comme qui diroit porte divine; à cause que c'est par là, que passe le present que l'on envoie de Damas à la Mèque. Dans ce tour je remarquai qu'on ne voit des murailles par dehors, que depuis Bab-Tchiaour, passant par devant Bab-Charki, & en-suite devant Bab-Thoma, jusqu'a Bab-Salem; le reste

Circuit de la ville.

étant

étant couvert de maiſons bâties par dehors. Depuis Bab-Tchiaour juſqu'à Bab-Thoma, les murailles ſont doubles, bien hautes, bien bâties de bonnes groſſes pierres, & garnies de beaux creneaux; flanquées de belles tours, d'eſpace en eſpace, la plupart rondes; il y en a quelques-unes de quarrées, mais peu. Les murailles interieures ſont hautes d'environ quatre toiſes: les exterieures, qui en ſont éloignées de près de deux toiſes, ſont hautes d'environ trois toiſes & demie, & l'entre-deux eſt rempli de terre à quatre ou cinq piés prés du haut. Devant ces murailles, il y a un foſſé large d'environ cinq toiſes, & profond de deux & demie.

Les tours de la muraille interrieure ſont éloignées l'une de l'autre, d'environ quarante pas, de deux piés chaque pas: & elles ont environ huit pas de diamétre. Les tours de la muraille exterieure ſont éloignées l'une de l'autre, d'environ ſoixante pas, & elles ont environ dix pas de diamétre; mais cela n'eſt pas juſte en tout. Les tours quarrées, ont pour le moins quinze ou ſéze pas de large: Et de Bab-Thoma juſqu'à Bab-Salem, les murailles ſont ſimples, avec un foſſé devant.

Longueur de Damas.

Une fois je meſurai la longueur de la ville; à ſavoir depuis Bab-Charki, juſqu'à Bab-Jabie, qui eſt le vicus rectus; je fus un quart-

d'heu-

d'heure à faire ce chemin, & je comptai deux mille cent pas.

Voions les lieux & les choses en détail. Ce qu'on visite ordinairement à Damas avant toutes choses c'est la maison d'Ananias, qui est habitée par un Schik : j'y fus avec quelques-uns de mes amis, & nous y entrâmes moiennant quelques âpres. Après avoir passé la porte, & tourné à main gauche, nous décendimes par quatorze dégrez dans une cave qui étoit autrefois une Eglise, dont le plancher & le pavé étoient de Mosaïque, & l'on en voit encore quelque reste dans le pavé, à présent c'est une Mosquée qui est assez claire, pour être si avant sous terre : Ce lieu, dit-on, étoit la chambre où logeoit Ananias, lorsque Dieu lui ordonna d'aller trouver Saul, ainsi qu'il est rapporté dans les Actes des Apôtres.

Aprés avoir visité cette maison, où il n'y a rien de curieux que l'antiquité ; nous allâmes gagner la porte nommée Bab-Charki, c'est-à-dire porte de levant ; on l'appelle aussi porte saint Paul, à cause qu'elle est proche du lieu par où ce saint Apôtre fut décendu dans une corbeille. Cette porte commence le vicus rectus, dont il est fait mention dans la sainte Ecriture, & qui va jusqu'à la porte Jabie.

Maison d'Ananias. Bab-Charki porte de levant. porte S. Paul. Commencement du vicus rectus. Porte Jabie.

Aiant passé cette porte nous tournâmes à main

main-droite, & après avoir cheminé quelques pas; nous vimes à une des tours quarrées, qui sont dans la muraille de la ville, à environ deux toises de hauteur; deux pierres de taille, sur chacune desquelles il y a une fleur-de-lis fort bien gravée: Et entre ces deux pierres, où sont ces deux fleurs-de-lis il y en a une troisiéme avec une inscription en Franc, mais les caracteres en sont si usez qu'on ne les sauroit plus lire. A côté de chaque fleur-de-lis sur deux autres pierres, il y a deux lions gravez, & proche de chaque lion un grand chardon. Il y en a qui veulent croire que ce sont les François qui ont fait bâtir cette tour; cela pourroit être, mais il est plus vrai-semblable de croire que les Turcs ont apporté ces pierres toutes taillées, & ainsi cizelées de Banias, ou de quelque autre lieu qui avoit été possedé par les François, & que les Turcs ont ruïné; car ils sont assez paresseux, pour aimer mieux faire venir de loin des pierres toutes taillées, que d'en tailler sur les lieux. Après cela nous vimes dans la campagne, à quelques centaines de pas, le lieu où l'on enterre les Chrétiens & les Juifs, chaque religion aiant néanmoins son cimétière separé par quelque espace.

Cimetiére des Chrétiens & des Juifs.

Nous étant en-suite éloignez de quelques pas des murailles, nous vinmes à l'endroit où fut lapidé saint George le Portier, par les Juifs,

Tombeau de S. George.

Juifs, qui l'accusoient d'avoir fait sauver Saint Paul. Ce lieu est comme une cour, au milieu de laquelle est le tombeau de ce Saint; il est fait de pierres de taille, & couvert d'un petit pavillon en pyramide, & au bas il y a une petite ouverture, dans laquelle les Chrétiens entretiennent ordinairement une lampe; leur devotion y est grande, & elle est imitée par les Turcs même, qui disent aussi bien que les Chrétiens, qu'il s'y fait tous les jours des miracles, & que plusieurs Turcs malades, y aiant passé une nuit, en sont sortis le matin en bonne santé: Le jour de la fête de ce Saint, l'on voit quantité de monde, tant hommes que femmes & enfans, Chrétiens & Turcs qui viennent à ce tombeau. A l'entrée de la cour, où il est à main gauche, il y a un endroit destiné pour enterrer ceux qui meurent pour la Foi de JESUS-CHRIST; & lorsque quelque Chrétien est defunt, l'on porte premiérement son corps en ce lieu-là, & après y avoir chanté l'Office des Morts, on le transporte au lieu destiné pour sa sepulture.

Etant sortis de ce lieu nous cheminâmes toûjours en droite ligne des murs de la ville; & peu après nous les joignîmes à l'endroit, où S. Paul fut décendu dans une corbeille par dessus la muraille. Il y a là une porte que les Turcs ont fait murer, parce qu'ils sont per-

Lieu de la décente de S. Paul.

persuadez que la ville ne sera prise que par cette porte; & au dessus, ils on fait mettre une grande pierre, avec quelques lignes Arabes gravées, qui portent que c'est-là le lieu par où saint Paul Apôtre de JESUS décendit pour se sauver des Juifs.

Porte fatale.

Nous revinmes en-suite dans la ville par la porte appellée Bab-Tchiaour; nous allâmes dans le vicus rectus, & suivant cette ruë, nous passâmes dans un beau bazar fort large, & couvert de charpenterie en dos-d'âne, bien garni de boutiques des deux côtez; on l'appelle le bazar des toiles, à cause qu'on n'y vend rien autre chose; & j'y apris en passant, que la rotte de Damas est un poids, qui repond à cinq livres de France.

Bab-Tchiaour.

Bazar des toiles.

Rotte de Damas.

Après avoir traversé la moitié de ce bazar, qui est fort long; nous détournâmes à main gauche; & nous allâmes par une petite ruë à la maison de Juda, qui est là proche; où l'on tient en ce païs, que saint Paul se tint caché durant trois jours, & que ce fut où Ananias l'alla trouver. Nous entrâmes dans cette maison, qui étoit autrefois une belle & grande Eglise, & l'on y voit encore un belle porte de fer, par où nous passâmes; après quoi nous vinmes dans une petite chambrette, où est le tombeau d'Ananias, muré contre la muraille, dessus lequel il y a une couverture de drap vert, où sont des letres A-

Maison de Juda.

Tombeau d'Ananias.

rabes cousuës ; je les lus, & il y a ces paroles, *Veli allah el ahmed rivan*, ce qui veut dire, le saint de Dieu *Ahmed* ici dormant ou enseveli. Les Turcs lui portent grand respect, & ils ont pris cette maison à cause du profit qu'ils en reçoivent des Francs, qui leur donnent quelque chose quand ils y vont.

Nous revinmes en-suite dans le bazar des toiles, ou le vicus rectus ; & de là à main gauche, nous arrivâmes proche d'une porte, qui separe ce bazar des toiles, d'un autre bazar qui est au bout, où il y a une fontaine, de l'eau de laquelle on dit qu'Ananias baptiza saint Paul : Aprés avoir passé cette porte, nous entrâmes dans un autre bazar, qui est encore du vicus rectus, dont le commencement est couvert en d'os-d'âne, & le plancher du reste est plat, & fait de solives rondes: L'on y vend aussi des toiles. Enfin nous vinmes jusqu'à la porte de la ville appellée Bab-Jabie où finit le vicus rectus. Bab-Jabie. Fin du vicus rectus.

L'aiant passée, & aprés quelques pas, tourné à main gauche, nous nous trouvâmes dans un grand bazar, où l'on fait des boîtes de bois. Ce bazar est plus large que pas un autre ; il est couvert de charpenterie en dos-d'âne, soutenuë par plusieurs grandes arcades de pierre, qui y sont d'espace en espace: Ce lieu est nommé Sinanie, du nom d'un Bacha de Damas appellé Sinan, qui le fit Bazar nommé Sinanie.

 bâtir,

bâtir, comme il a fait plusieurs autres beaux ouvrages publics en divers endroits de Turquie, & tous ses ouvrages portent son nom.

Mosquée verte. Passé la porte, en entrant dans ce bazar, l'on voit la Mosquée verte, ainsi nommée à cause qu'il y a un clocher tout revêtu de briques vertes recuites, ce qui le rend tout-à-fait luisant; le haut est couvert d'un pavillon de même étoffe, excepté la pointe du clocher qui est couverte de plomb. Nous passâmes devant la porte de cette Mosquée, & je vis dans le peu de tems que j'osai la considerer, une grande cour pavée de belles pierres, avec un bassin de fontaine au milieu; au bout de cette cour, il y a un portique soutenu de huit colonnes de marbre d'ordre Corinthien, dont les six du milieu sont canelées; ces huit colonnes portent autant de petits dômes couverts de plomb, qui couvrent le portique, duquel on entre dans la Mosquée par trois portes. Elle a un gros dôme tout couvert de plomb, & à côté vers le couchant, il y a un clocher ou minaret revêtu de même & couvert d'un pavillon de même matiére. Les Turcs disent que cette Mosquée fût faite en cet endroit, parce que Mahomet étant venu jusque là, ne voulut pas entrer dans la ville, disant qu'elle étoit trop delicieuse; & pour s'en éloigner promp-

pte-

ptement il mit un pié sur une montagne qui n'en est pas loin, & sur laquelle il y a une petite tour, & de là ne fit qu'un saut à la Mèque; c'est pour cette raison qu'ils ont affecté de couvrir cette Mosquée de vert, qui est la couleur de ce faux Prophète. D'autres avoüent bien que Mahomet vint jusqu'en cet endroit, & ne voulut point entrer dans la ville, mais ils disent que ce fut Hali qui fit ce beau saut: Quoi qu'il en soit ils nomment Damas Chamscherif, c'est-à-dire, Damas la noble, à cause que Mahomet y est venu.

Chamscherif, c'est-à-dire, Damas la noble.

De là nous fumes regagner les murailles de la ville, & venant le long de la ruë du Serrail; nous vîmes à nôtre gauche un beau tombeau fait en dôme, élevé de plusieurs toises & couvert de plomb, en-suite duquel il y a une belle Mosquée accompagnée d'une cour ou parvis; sa face est vers le nort, & au bout de la cour, on trouve un portique soutenu de six colonnes, par où l'on entre dans la Mosquée, qui est couverte d'un fort gros dôme, qui en a un autre moindre à chacun de ses côtez; tous trois sont couverts de plomb: son fondateur fut un Bacha appellé Hasan, qui à sa mort laissa de l'argent pour bâtir cette Mosquée & son tombeau.

Mosquée de Hasan à Damas.

Continüant nôtre chemin nous vinmes jusqu'à un endroit de la ruë où est à main gauche le Serrail du Bacha, qui paroît assez

Serrail du Bacha.

de Damas. beau. Il y a au dessus de la porte un pavillon en pyramide, mais céla n'est fait que de terre, & n'est point revêtu, c'est l'appartement du Kiaya du Bacha, & à main droite est le Château. La porte appellée Bab-Espahi ou
Porte du Serrail ou du Bazar-Espahi. Bab-Bazar-Espahi, est en cet endroit. Nous entrâmes dans la ville; & nous allâmes le long du château, qui étoit à nôtre gauche, aiant le fossé entre-deux, où il y a de l'eau:
Château de Damas. Ce château sert de muraille à la ville de ce côté-là, & son étenduë est jusque vers la porte des paboutches; il est grand & quarré, & bien bâti, tout de pierres taillées en table de diamans; ses murailles sont fort hautes, & il y a d'espace en espace de grandes & hautes tours quarrées, bâties de même que le reste, & qui sont fort proches les unes des autres. Aiant cheminé le long de tout ce côté-là, nous prîmes le second côté, qui sert aussi de muraille à la ville: Nous y vîmes une chaîne de pierre faite d'une seule pierre, quoi qu'elle soit composée de plusieurs chaînons taillez l'un dans l'autre; elle est atachée fort haut à la muraille: Il y en avoit encore une autre plus longue, mais elle tomba dans le fossé par un mauvais tems il y a six ans, & se rompit.

De là nous passâmes devant la porte du château où nous vîmes quelques canons qui en défendent l'entrée; en-suite nous vinmes

gagner

gagner le marché des paboutches, & l'aiant passé nous allâmes par de petites ruës en trouver une, où il y a deux Mosquées, dans lesquelles sont les sepulcres de quelques Rois de Damas: C'étoient autrefois des Eglises de Chrétiens. Il y en a une dans laquelle on ne sauroit voir: mais nous regardâmes dans l'autre par de belles grilles d'acier bien poli. Cette Mosquée est toute ronde & couverte d'un beau dôme de pierres de taille, au dessous duquel il y a tout à l'entour plusieurs fenêtres, elle est revêtuë en dedans de marbre de plusieurs couleurs, depuis le pavé jusqu'à la hauteur d'environ trois toises; & de là jusques aux fenêtres, ce sont plusieurs belles peintures d'Eglises & d'arbres à la Mosaïque. Au milieu de la Mosquée on voit deux tombeaux l'un contre l'autre, sur une estrade de marbre élevé d'environ demi-pié: Ces tombeaux sont de bois de cedre bien travaillez; ils sont hauts d'environ quatre ou cinq piés, & faits en dos-d'âne. On dit que l'un renferme le corps du Roi Daër, qui de Chrétien se fit Turc & tourmenta fort les Chrétiens; & les Turcs disent qu'on n'y peut tenir aucune chandelle, ni lampe allumée; il est certain qu'en deux fois que j'y ai passé je n'y en ai point vû. Proche de ces tombeaux il y a quelques alcorans enchaînez à des pupitres de même matiére que les tombeaux, & quoi

Deux Mosquées autrefois Eglises

que toutes les deux fois que j'y ai passé, je n'y aie vû personne, je m'imagine néanmoins qu'il y a des gens gagez pour lire ces alcorans pour les ames de ces Rois ; selon la coutume des grands Seigneurs de la religion Mahometane, qui laissent ordinairement à l'heure de leur mort de grands biens pour faire ces Priéres.

La grande Mosquée de Damas.

Aiant autant que nous pûmes consideré cette Mosquée, nous vinmes à une autre qu'on appelle la grande Mosquée. Je tournai tout autour pour la voir à plusieurs fois, par les portes qui étoient ouvertes : car un Chrétien n'oseroit y mettre le pié, n'y même s'arrêter devant la porte. Quelques Turcs m'offrirent bien de m'y faire entrer avec un turban de Turc, mais je ne voulus point accepter cette offre : car étant reconnu il auroit falu mourir, ne voulant pas (avec la grace de Dieu) renier ma foi. Du côté du couchant l'on entre dans cette Mosquée, par deux grandes portes de bronze, hautes de près de quatre toises, qui sont fort bien travaillées, & pleines de figures bizarres: l'on voit au milieu de chacune un calice bien gravé. Je vis par ces portes la largeur de la Mosquée, qui peut être environ de dix-huit toises : elle a deux rangs de grosses & grandes colonnes de marbre gris à la Corinthienne, qui la separent en trois nefs: & toutes ces colonnes soutiennent

à

à deux une arcade ; & au dessus de chaque arcade, il y a deux autres petites arcades, divisées par de petites colonnes ; ce qui ressemble assez à des fenêtres : Le pavé est tout de belles pierres luisantes comme des miroirs. Cette grande Mosquée qui s'étend du levant au couchant, est couverte de charpenterie en dos-d'âne, & son dôme, qui est fort gros, est au milieu ; mais du côté du nort, à l'endroit où ce dôme est le plus large, il y a des petites fenêtres en voute tout autour ; & depuis les fenêtres jusqu'à une hauteur semblable à celle des fenêtres, qui peut être de trois ou quatre piés, il est revêtu de pierre verte cuite ; ce qui fait un bel objet à la vûë, & le reste est couvert de chaux.

A chaque côté de la face de la Mosquée, il y a un clocher quarré avec des fenêtres comme les nôtres ; mais celui qui est au côté du levant est plus haut & plus large : & l'on dit qu'il fut fait du tems qu'on bâtit premiérement cette Eglise, qui depuis a été reduite en Mosquée. Les Turcs assûrent que c'est par ce clocher, que Jesus doit revenir en ce monde. Il y a un troisiéme clocher derriére le dôme, qui est diamétralement opposé à celui du Messie, & ce dernier est rond, & a été fait par les Turcs aussi bien que le quarré plus petit. J'allai une nuit du ramadan par-dessus des terrasses, jusqu'aux fenêtres de cet-

Clocher du Messie.

te Mosquée, qui sont faites comme celles de nos Eglises, & ont des quarreaux de verre ajustez dans du plâtre, qui sont travaillez en figures. Je regardai dedans par un quarreau d'une de ces fenêtres, d'où je vis le bout de la Mosquée, ce que je ne pus pas faire par les autres, parce qu'elles sont garnies en dehors de fil d'archal. J'y apperçus à la lueur des lampes, dans le Keblay qui est exposé au midi, un trou grillé de fer doré, dans lequel on dit qu'est la tête de saint Zacharie: je n'en pus voir les autres ornemens excepté les lampes, dont il y a grande quantité, & les colonnes dont j'ai parlé.

Tête de S. Zacharie.

Outre les deux rangs de colonnes qui sont dans le corps de la Mosquée au nombre de trente-huit à dix-neuf pour chaque rang: il y en a encore pour le moins soixante, tant dans la cour, qu'aux portiques qui sont aux entrées de la cour. Voici ce que j'ai pû remarquer de cette cour, & de ses portiques, & de tout le dehors de cette Mosquée, en aiant fait plusieurs fois le tour.

Description d'une belle Mosquée.

Du côté du couchant il y a trois portes de bronze embellies de plusieurs ouvrages: & devant ces portes au dedans de la cour, il y a un portique qui est divisé en deux allées, par huit grosses colonnes, dont quatre sont en longueur, & quatre en largeur: & ces colonnes supportent des arcades, au dessus des-

desquelles il y a deux autres petites arcades, faites en façon de fenêtres divisées par une petite colonne. De ce portique l'on va à la cour, qui est fort grande & spatieuse, & toute pavée de grandes pierres de marbre gris fort luisant, de même que celui de la Mosquée & des portiques. Vers le bout de la cour, il y a une maniére de petite chapelle avec son dôme couvert de plomb, qui est soûtenu de plusieurs colonnes de marbre, & l'on dit que c'étoit le baptistaire. De cette entrée du couchant, l'on voit à l'extrémité de la cour la porte du levant, & à main droite le corps de la Mosquée.

Du côté du midi, au bazar du pic (ainsi nommé, à cause que l'on y vent des draps qu'on aûne avec le pic, qui est une mesure, revenant à peu près à deux tiers d'aûne;) il y a une entrée dans la Mosquée & deux belles portes revêtues de bronze, où l'on voit des calices dans le milieu de chacune. Pic, mesure.

Du côté du levant, il y a trois portes de bronze, & un portique comme celui dont je viens de parler, & en-suite une cour; vers le bout de laquelle, près la porte du couchant, il y a encore une forme de chapelle beaucoup plus haute que celle qui est du côté du levant, qui est soûtenuë & couverte de même; & de cette porte l'on voit celle du cou-

chant, & alors on a la Mosquée à main gauche.

Du côté du nort il y a aussi une porte de bronze, par où l'on entre dans la cour, & l'on voit en face le côté de la Mosquée qui lui est opposé: Dans la muraille de ce côté il y a plusieurs fenêtres faites comme celles de nos Eglises; mais qui commencent à deux ou trois piés de terre, & elles sont vitrées, & garnies en dehors de fil d'archal. Il y a encore dans cette cour, un reservoir d'eau dessous une coupelle, soutenu de plusieurs colonnes, & outre cela, un fanal qui n'est soutenu que de deux. Voilà tout ce que j'ai pû remarquer de cette Mosquée.

Bab-Thoma. Un jour je sortis de la ville par la porte appellée Bab-Thoma, & tout auprès je vis l'Eglise dédiée à saint Thomas. La porte en étoit fermée, parce que le dedans est tout ruïné, & ressemble plutôt à un jardin qu'à une Eglise, étant tout découvert & plein d'herbes. Néanmoins il y reste encore une maniére de portail, qui est un ceintre soutenu de deux colonnes, mais outre que ces colonnes n'ont pas plus d'un pié au dessous du chapiteau, elles sont enfoncées dans la muraille: dessous il y a trois autres ceintres soutenus de trois colonnes de chaque côté, & le travers de la porte est aussi soutenu d'une colonne de chaque côté: Toutes ces colonnes

sont de marbre & canelées. A l'opposite de cette porte il y a une petite tour ronde faite en damier, car elle est bâtie de petites pierres d'environ demi-pié en quarré, mais qui sont posées de telle maniére, qu'après chaque pierre il y a un trou quarré de même grandeur, & ainsi par tout alternativement. On appelle cette tour la tour des têtes, à cause qu'il y a peu d'années, que plusieurs Druses voleurs de grands chemins, contre qui l'on faisoit la guerre fort & ferme, aiant été pris, l'on en mit les têtes dans ces trous, de sorte qu'ils en étoient tous remplis.

Temple de Serapis, Mosquée. Sepulture de S. Simeon Stilite.

De là nous tournâmes à main gauche & suivant le long des murailles, nous vinmes à une Mosquée, qu'on dit avoir été un temple de Serapis, cependant l'on pretend que le corps de saint Simeon Stilite y repose, y aiant été apporté d'Antioche. Quoi qu'il en soit les Turcs disent, que le Muesem n'y peut crier la priére comme aux autres Mosquées, & que lorsqu'il veut crier, la voix lui manque; ils lui portent grand respect, & l'on me raconta qu'un jour un Venitien aiant corrompu par argent les gens du Scheik qui gouverne ce lieu, voulut enlever le corps de saint Simeon pour le conduire à Venise; mais que le Scheik en aiant eu quelque soupçon, fit une grosse avanie de plusieurs miliers d'écus à ce Venitien, & depuis ce tems-là, ils ont

fait griller la ſepulture de ce corps, outre qu'il y a toûjours des Scherifs qui y liſent l'Alcoran.

De ce temple nous allâmes en un endroit, où trois riviéres qui paſſent par Damas, ſe joignent à la ſortie de la ville, & font tourner des moulins à farine. Nous fûmes en-ſuite à la ladrerie, qui eſt entre les portes Bab-Thoma & Bab-Charki, mais plus près & preſque tout contre cette derniére; elle n'eſt éloignée des murailles de la ville que de quelques pas. Les gens du païs diſent que c'eſt le même hôpital, que fit faire Naaman Lieutenant du Roi de Damas, à Guehaſi valet d'Eliſée, dont l'hiſtoire eſt dans le quatriéme livre des Rois chapitre cinquiéme. Cet hôpital a de grands revenus.

Ladrerie de Damas.

Hôpital de Naaman.

Etant de retour dans la ville, je vis dans la ruë des tailleurs, par une grille de fer, une chambre où il y a deux corps, que les Mahometans diſent être de deux Saints de leur Loi. A quelques pas de là il y en a une autre où il y a auſſi un corps à qui ils rendent le même honneur; je ne pus aprendre les noms de ces faux Saints.

Belles fontaines à Damas.

Il y a quantité de belles fontaines dans Damas, & entr'autres celle qui eſt vis-à-vis de la porte de la grande Moſquée qui regarde le levant: elle eſt ſous un dôme preſque plat. C'eſt un baſſin rond, d'environ deux toiſes de diamétre;

métre; où il y a au milieu un tuïau qui jette quantité d'eau à la fois, & avec tant de force qu'elle saillit presque jusqu'au haut du dôme; & si l'on vouloit il seroit aisé de la faire jetter encore plus haut, parce que sa source est bien plus élevée.

CHAPITRE V.

Suite des remarques de Damas.

Aiant fait dessein pendant que j'étois à Damas, de voir ce qu'il y auroit de plus curieux dans son territoire; je fis partie avec des amis pour aller au lieu que l'on appelle les Quarante Martyrs. Nous sortimes de la ville par la porte du Serrail, & aiant traversé le marché aux chevaux, nous allâmes par une belle ruë large & longue toute pavée, & qui a assez de rapport à l'avenuë de la porte di Popolo de Rome: Elle nous conduisit presque jusqu'au village appellé Salaïn Crache; après l'avoir passé nous montâmes une montagne fort rude & fort sterile, parce qu'elle n'est que de roche vive. Il nous falut décendre de dessus nos ânes & cheminer à pié, dans des chemins, par où il faut monter, qui sont presque perpendiculaires. Après bien de la peine nous arrivâmes au lieu des Quarante Martyrs, éloigné de la ville d'une bonne demi-lieuë, je n'ai jamais mon-

Les Quarante Martyrs.

Salaïn Crache, village.

monté de montagne plus droite. Il y a là une petite maison où demeure un Scheik, qui nous mena dans une grotte taillée dans le roc; où il nous fit voir un endroit où l'on dit qu'Elie jeuna quelque tems, & y fut nourri par un corbeau. Tout proche dans un trou, il nous montra le lieu où les gens du païs disent, que sont enterrez les Quarante Martyrs; mais il n'y a ni tombeau, ni os, ni cendres. Il nous fit voir encore dans le plancher de cette grotte, qui est un roc vif, bien dur, & de pierre semblable à celle dont on fait du feu, & d'où il découle beaucoup d'eau, la figure d'une main qu'ils disent être la main d'Elie, mais qui n'est autre chose que des veines du roc, qui represente assez imparfaitement des doigts fort grands & gros, & au nombre de plus de cinq, même de six; & je ne sai si Elie a jamais été là. Pour les Quarante Martyrs, voici comme ils en content l'histoire. Un Juif aiant été faire secretement ses ordures dans une Mosquée; le Roi ou le Bacha aiant sû le matin qu'on y avoit trouvé ce paquet, en fut fort en colere, & fit faire recherche de l'auteur. Le Juif qui étoit ennemi des Chrétiens, lui dit qu'il savoit assûrement que c'étoient eux qui l'avoient fait en mépris de sa religion; sur quoi il les fit tous emprisonner, & après quelque tems il y en eut quarante, qui par un zele de charité,

Grotte d'Elie.

afin

afin de ſauver la vie aux autres, s'accuſerent de ce prétendu crime; ce qui fut cauſe qu'il les fit mourir tous quarante, quoi qu'il jugeât bien qu'ils n'en étoient pas tous coupables. Sur la même montagne, mais à quelques centaines de pas de là, eſt le lieu des Sept Dormans, ſelon que le penſent les gens du païs. On y montre une grotte où il y a ſept trous bouchez, dans leſquels ils croient qu'étoient les Sept Dormans, & même quelques-uns diſent qu'ils y dorment encore; mais en racontant ces choſes, ils confondent tant d'hiſtoires, qu'il eſt bien difficile de ſavoir la verité de ce qu'ils en croient: Nous rentrâmes dans la ville par la porte des paboutches. Sept Dormans.

Pour bien voir Damas, il faut aller à ce lieu des Quarante Martyrs. Il eſt au milieu d'une montagne qui eſt au nort à l'égard de la ville, elle s'étend du levant au couchant, & eſt longue & étroite: Du côté du levant elle eſt en pointe, & du côté du couchant l'on voit le faux-bourg appellé Bab-Ullah, dont j'ai dêjà parlé, qui s'étend en longueur vers le couchant, de plus de trois ou quatre milles. Lieu pour bien decouvrir Damas.

Cette ville eſt au milieu d'une grande plaine bordée tout autour de montagnes, mais toutes éloignées de la ville preſqu'à perte de vûë; celles du côté du nort où ſont les Quarante

rante Martyrs ſont les plus proches. Du côté du nort elle a quantité de jardins tous remplis d'arbres, la plupart fruitiers ; ces jardins occupent le terrain, depuis la montagne des Quarante Martyrs, juſqu'à la ville ; de ſorte qu'il ſemble de loin que ce ſoit une forêt.

Une autre fois j'allai paſſer devant le Serrail du Bacha, & aiant encore cheminé quelques pas vers le nort, je trouvai dans la premiére ruë à main gauche, une Moſquée qui étoit autrefois une Egliſe dédiée à ſaint Nicolas: j'entrai dedans, & remarquai que cette Egliſe étoit très-grande & magnifique, accompagnée d'une fort grande cour, entourée d'un cloître, & dont les voutes ſont ſoûtenuës de pluſieurs grandes colonnes de marbre. Tout ce cloître & la cour, qui eſt encore pavée de belles grandes pierres, étoient de l'Egliſe, avec un grand eſpace fermé & couvert, qu'ils ont changé en Moſquée ; & ils ont abatu toutes les voutes qui couvroient ce que j'appelle cour, & ils y ont fait entrer une des riviéres de Damas appellée Banias, qui traverſe la longueur. C'eſt là qu'on va charger d'eau les chameaux qui vont à la Mèque ; & c'eſt pour cela ſeulement qu'ils y ont fait paſſer cette riviére : Il y a auſſi pluſieurs arbres qui rendent ce lieu fort agréable.

L'Egliſe de S. Nicolas changée en Moſquée.

Etant ſorti de cette cour j'allai aux Dervichs, qui ſont à quelques pas de là, & du même

Les Dervichs.

même côté : Ils sont fort bien logez, & ont plusieurs jardins par où passe la riviére Banias auparavant que d'aller à l'Eglise de saint Nicolas Le nom de Dervich est composé de deux mots Persiens, à savoir de der, qui veut dire porte, & visch, qui signifie sueil, comme qui diroit le sueil de la porte ; leur instituteur prit ce nom, pour témoigner qu'il prétendoit que cet Ordre fit particuliére profession d'humilité, en se comparant au sueil de la porte, que tout le monde foule aux piés

Après avoir vû cette maison je continuai mon chemin, & je vins au Champ Damascene, qui en est peu éloigné. C'est un grand champ plein d'herbes, qu'on appelle le Meïdan: il est tout entouré de jardins, & la riviére Banias y passe. Environ vers le milieu il y a une petite colonne en terre, haute d'environ quatre piés, & ils disent que c'est l'endroit où Dieu forma le premier homme. Ce lieu est fort agreable, & pour cela quand il passe quelque homme de qualité à Damas, il plante ses tentes en cet endroit.

Endroit où Dieu forma le premier homme.

Etant arrivé à ce champ je tournai à main droite, & j'entrai dans le Morestan, qui est au milieu d'un des côtez de ce champ. Je me trouvai dans un cloître quarré, couvert de petits dômes, soûtenus de colonnes de marbre, dont les premiéres bases sont de bronze ;

Le bel hôpital du Morestan.

au côté par où j'entrai, & à celui qui est vis-à-vis, il y a des chambres pour recevoir les Pelerins de quelque religion qu'ils soient. Chaque chambre est couverte d'un gros dôme, & a sa cheminée, deux armoires, & deux fenêtres, à savoir une sur le préau, & une de l'autre côté. Le cloître a deux fois autant de dômes que les chambres. Ce côté à main droite est destiné pour les cuisines, où il y a plusieurs grandes chaudiéres, dans lesquelles on fait cuire tous les jours, même durant le ramadan, du pilau & autres viandes semblables, que l'on distribue à tous ceux qui se présentent, de quelque religion qu'ils soient. Le côté opposé aux cuisines est la Mosquée, devant laquelle il y a un beau portique, couvert de dômes, comme le reste du cloître, mais ils sont un peu plus élevez, & soutenus de colonnes plus hautes. Cette Mosquée est couverte d'un fort gros dôme, accompagné d'un beau minaret de chaque côté, & tous ces dômes & minarets sont couverts de plomb. Le long du cloître en dedans du préau il y a un beau jardin, où sont plantez plusieurs arbres; il est fermé des quatre côtez de balustrades de bois, hautes de cinq ou six piés; de sorte qu'il laisse au milieu une grande place pavée de belles grandes pierres, dans laquelle il y a un bassin de figure oblongue, ou plutôt un canal fort large,

ge, par où paſſe la riviére Banias. Cet hôpital fut bati par Soliman ſecond, qui prit Rhodes, pour loger les pauvres pélerins de toutes religions; & quand j'y paſſai, il y avoit dêja pluſieurs perſonnes qui étoient venus pour faire le voiage de la Mèque. Je ſortis de cet hôpital par le côté oppoſé à celui par où j'étois entré; & je vîs à main gauche, les écuries où l'on met les chevaux des pélerins, s'ils en ont. Continuant mon chemin je trouvai à main droite un autre cloître de même architecture que le précedent, & qui eſt du même hôpital; il eſt pour les pauvres écoliers, & il a auſſi ſa Moſquée.

Etant ſorti du Moreſtan, marchant en droite ligne, je paſſai par une ruë où ſont des deux côtez de petites chambres, auſſi pour les pauvres pélerins, & au deſſus il y a des chambres pour les pauvres pélerines. Je vins enſuite à une grande maiſon, qui a une cour quarrée, où l'on fait le biſcuit pour la Mèque; & j'y en vis pluſieurs centaines de grands ſacs tout pleins, quoi qu'il y eût encore plus de trois ſemaines juſqu'au tems du voiage; l'on faiſoit cette proviſion, parce que c'eſt la coutume, qu'à Damas l'on charge aux dépens du grand Seigneur, deux cent chameaux de biſcuit, & autant d'eau pour faire des aumônes par le chemin aux pauvres pélerins.

Sui-

Suivant ma route je traversai le marché aux chevaux, où est dressée une grande pierre, haute de quatre à cinq piés, large d'environ trois & épaisse d'environ demi-pié, où il y a plusieurs lignes d'écriture gravées en Arabe; mais si usées qu'on ne les sauroit lire qu'avec bien de la peine; elles disent que lorsque cette pierre sera couverte d'eau, Damas sera pris. Néanmoins Monsieur de Bermond, qui me conduisoit en ces lieux-là, me dit qu'il avoit vû quelques années auparavant une si grande inondation, qu'il croioit que cette pierre fut couverte d'eau; au moins selon ce qu'il put voir d'un lieu élevé assez proche, d'où il découvroit toute cette place, & ne voioit plus cette pierre; près de laquelle on a fait autrefois mourir plusieurs Religieux de saint François pour la Foi.

Nous vinmes en-suite au bazar des selles de chevaux; on le nomme ainsi, parce que c'est la seule marchandise qui s'y vend; après y avoir cheminé quelques pas, nous vîmes à main gauche le grand bain que je décrirai: Nous rentrâmes en-suite dans la ville par la porte des paboutches; des deux côtez de cette porte il y a une grande fleur de lis taillée dans la pierre. Nous passâmes devant la porte appellée Bab-Fardis qui étoit à nôtre gauche, pour aller gagner la porte Salem, hors de laquelle, mais tout auprès, l'on voit la

Fleur de lis.

jon-

jonction de trois riviéres, & comme en cet endroit il y a plusieurs jardins, le lieu est tout-à-fait agréable. Côtoiant toûjours les murailles, nous rentrâmes dans la ville par la porte appellée Bab-Thoma & revinmes à nôtre logis.

Tous les cavez de Damas sont beaux, & ils ont beaucoup d'eau; mais les plus beaux sont dans les faux-bourgs. Entr'autres celui qui est dans la Sinanie & qu'on appelle le grand cavé, à cause de sa vaste étenduë, est charmant par la quantité de fontaines jaillissantes que l'on y voit dans de grands bassins pleins d'eau. Celui qui est proche de la porte du Serrail, & que l'on nomme le cavé du pont, parce qu'il est auprès d'un pont sur une riviére, est d'autant plus delicieux que la riviére le borde d'un côté, & qu'il y a des arbres tout du long, à l'ombre desquels ceux qui sont sur les mastabez du cavé, joüissent agréablement du frais, & de la vûë de la riviére qui passe au dessous d'eux. Le cavé des deux riviéres qui est proche de la porte des paboutches, & où finit la longueur du château, est encore beau & grand; il y a deux riviéres qui y passent, & qui font au bout d'une grande sale couverte, une petite Ile pleine de rosiers & d'autres plantes, dont le vert & la diversité des couleurs avec l'odeur des fleurs réjoüissent en même tems plusieurs Cavés de Damas.

sens,

sens, & donnent beaucoup d'agrément à une situation dêja si avantageuse: car il faut savoir que ces riviéres que je nomme petites, n'ont cependant pas moins de quatre toises de large, & en ont ordinairement cinq ou six. Chacun sait ce que c'est que la graine de cavé, dont ces lieux prennent leur dénomination; j'en ai parlé dans mon premier voiage, j'ajoûterai seulement ici ce que j'ai apris des qualitez de ce breuvage; à savoir qu'étant pris fort chaud il tire les fumées de la tête, mediocremend chaud il resserre le ventre, & froid il le lâche.

Effets du Cavé.

Il y a à Damas des Capucins & des Religieux de Terre-sainte, qui ont leurs maisons proche les uns des autres dans la contrée des Maronites, & tout vis-à-vis de leur Eglise, où même ils vont célebrer la sainte Messe; parce que chacun de ces Ordres y a sa Chapelle. Il y a aussi dans cette ville des Peres Jesuïtes, mais ils demeurent assez loin de là dans le quartier des Grecs, & ils célebrent dans leur propre maison.

Je demeurai à Damas vingt-quatre jours, mais j'aurois bien voulu n'y être pas si longtems à cause des avanies qui me menaçoient. Comme un faux bruit s'étoit répandu dans la ville, par la malice de quelques gens, & peut-être par celle d'un valet que je chassai, que j'avois trente mille sequins; l'on tâcha par tou-

toute ſorte de moiens d'attraper quelques-uns de ces pretendus ſequins : & pour cela je ſus que les Capicoules ou Janiſſaires me guéterent pluſieurs fois, pour m'arrêter ſous quelque faux prétexte : il y eut même ce Chorbagi que j'avois rencontré ſur le chemin en venant de Saïde, qui aiant envoïé querir Monſieur Bermond Marchand François, dont il étoit ami, lui dit, peut-être pour le preſſentir là-deſſus, qui je lui avois fait accroire que j'étois ſon parent, mais qu'enfin il ſavoit que j'étois grand Seigneur & riche, & que je priſſe garde à moi, parce que pluſieurs me menaçoient, & qu'il me ſerviroit en ſa conſideration, ſi j'avois beſoin de lui. Comme ce bruit s'augmentoit tous les jours, & que j'étois fort connu de viſage, le ſeul rémede étoit de ſortir de Damas : mais comme il n'y avoit point d'occaſion de caravane, je ne pus me delivrer par ce moien, ſi-tôt que j'euſſe ſouhaité, & je fus contraint de me reſoudre à me tenir enfermé dans la maiſon, ou du moins à n'en ſortir que le moins que je pourrois, en attendant qu'il en partit quelqu'une ; je ne pouvois douter du danger où j'étois, veu même que je ſavois que l'on guétoit le R. P. George Jeſuïte, qui entre toutes les bontez qu'il avoit pour moi, ſe donnoit la peine de venir m'enſeigner l'Aſtrolabe ; ce qui nous obligea à ne nous plus entretenir que

 par

par lettres : Toutes ces précautions n'empêcherent pas que ma condition & ma bourse n'augmentassent continüellement dans la bouche du peuple: Cependant le hazard voulut que la derniére soirée, avant mon depart, il me vint un messager exprès, que m'envoioit Monsieur Bertet, un des premiers Marchands d'Alep, sur ce que je lui avois écrit de m'avertir quand il y auroit quelque caravane prête à partir pour Bagdad. En un moment toute la Ville sut la venuë de cet homme quoi qu'il fut nuit, & chacun disoit qu'il venoit querir tous les Francs; mais le lendemain matin le bruit courut que ce n'étoit que pour ce Franc qui étoit si riche; & un Turc me rapporta, qu'il y en avoit d'assez fols, pour dire, que j'étois le frere du Roi de France. Comme tous ces honneurs me déplaisoient beaucoup, & que j'apris qu'une caravane se disposoit à partir: je fis marché avec un Moucre pour me mener à Alep, pour voiturer mes hardes & païer les caffares : & nous convinmes de prix à treize boquelles, ce qui est un fort bon marché; & c'étoit pour partir avec une caravane, qui conduisoit le hazna de la poudre du Caire à Constantinople, dont il y avoit cent cinquante charges, de soixante & dix à quatre-vingt oques chacune, portées par des chameaux & des mulets : Cette caravane étoit commandée par un Aga, &

de-

devoit être escortée par cinquante à soixante cavaliers; de sorte qu'aiant sû qu'il y auroit bien deux cens personnes, tant en maîtres, qu'en valets, je fus bien aise de la rencontrer.

Aiant fait charger mes hardes, j'allai prendre congé du Reverend Pere George, & en sortant de sa maison, je m'apperçus que les terrasses étoient pleines de femmes amassées pour me voir passer; je fus en-suite trouver le Seigneur Michel Topgi, pour le remercier de toutes les honnêtetez qu'il m'avoit faites à Damas, & pour lui dire adieu; ce galant homme voulut me continuer sa faveur jusqu'au bout, & me donna deux lettres, une en Arabe, & l'autre en Turc, en forme de passeports, à tous les Seigneurs & Gouverneurs, depuis Damas jusqu'à Bagdad : dans ces lettres, il me disoit son frere, & me nommoit François le Canonier; je ne sai si j'eusse pû soutenir cette qualité si l'occasion se fût présentée: Et comme il craignoit qu'on ne m'arrêtât, ou que l'on ne me fit quelqu'autre insulte, il m'obligea de monter à cheval à sa porte, quoi que je le priasse de me laisser aller à pié, à cause que les Chrétiens n'oseroient aller à cheval par la ville; mais il le voulut ainsi, & il me donna deux cavaliers pour me servir d'escorte, leur ordonnant de marcher dans la ville, l'un devant moi, & l'autre der-

riére, & en-suite de m'escorter jusqu'à mon premier gîte, ce qu'ils exécuterent fort honnêtement. Du depuis l'on m'écrivit que le Bairam étant venu, le Lieutenant du Bacha avoit demandé à nos Religieux, & à Monsieur Bermond un présent, mais que le Seigneur Michel lui aiant répresenté qu'on ne donnoit point de présent, où il n'y avoit point de Consul, il s'étoit contenté; & ils crurent tous que cet homme n'avoit demandé un présent, que parce qu'il croioit que je fusse encore à Damas.

Le Topgi Bachi.

Ce Topgi Bachi, quoi qu'il se dise François, est un Candiot, qui aiant rendu à Sultan Murad des services considérables dans l'artillerie, à la prise de Bagdad, ce Prince lui donna en recompense un bon village en Timar, & plusieurs beaux privileges, & entr'autres celui d'aller à cheval par les villes, quoi qu'en plusieurs villes les Chrétiens n'aient pas cette permission, & il va de pair avec les grands Seigneurs du païs. Il est obligé d'aller tous les ans visiter les fortifications de Bagdad, & il y va par le desert, enseigne déploiée, faisant traîner avec soi deux fauconneaux, pour épouvanter les Arabes, parmi lesquels il vit avec discretion, & il prend à chaque ville des gens de guerre gagez exprès pour l'escorter, jusqu'à la ville prochaine, où il en prend d'autres, & ainsi jusqu'à Bagdad:

dad: Ces Arabes lui veulent bien du mal, à cause qu'il les traite un peu rudement, mais lors qu'il sait qu'ils l'attendent en un endroit, il va gîter à un autre; ce n'est pas que s'ils vouloient ils ne le tüassent bien, car un de ses parens m'a dit, qu'un jour en un petit combat qu'il eut contre eux, qui ne fut pourtant quasi que de coups de pierre & de bâton, quoi qu'il y eût quelques coups de fusil tirez, un Scheik Arabe vint par trois diverses fois, lui appliquer sa lance entre les épaules, se contentant de lui faire voir qu'il avoit pû le tuer: Cependant ils ne l'oseroient faire, car ils savent bien qu'en suite l'on envoieroit contre eux tant de gens de guerre, qu'on les extermineroit s'ils n'abandonnoient entiérement le païs. Ces Arabes sont de très-grands voleurs, & ils n'ont pas dégeneré de leurs peres les Sarazins, qui furent sans doute ainsi nommez, à cause du metier qu'ils exerçoient. Ce brave homme à qui les Capucins ont fait avoir du Roi des lettres de Consul pour les François à Bagdad, les protege autant que son credit se peut étendre, même il est bien-aise de passer pour François chez les Turcs; mais il est un peu fier, & il faut qu'un Franc nouveau venu l'aille visiter, s'il veut être dans ses bonnes graces, & qu'il lui fasse quelque petit présent d'Europe, qu'il estime plus par la nouveauté, & la façon avec laquelle on le lui

offre que par le prix; après quoi il est tout à lui, là où s'il manquoit de l'aller voir, il pourroit en recevoir quelques mauvais offices, & il en peut rendre en plusieurs maniéres. Il a bien montré de mon-tems que sa protection n'étoit pas inutile, tant en mon endroit, en me faisant escorter par un Janissaire, lorsque je l'allois voir, dans le danger où j'étois d'être arrêté par les Capicoules, qu'envers nos Religieux; en ce que les Capicoules de la contrée des Chrétiens, qui prétendent tous les ans à Pâques quelque chose des Maronites, n'en pouvant plus rien avoir à cause de leur pauvreté, qui est si grande, que quand j'arrivai à Damas, leur Curé étoit depuis longtems en prison pour trois piastres, ils voulurent tirer cet argent des Francs, parce qu'ils disent la Messe dans la même Eglise; mais le Topgi l'empêcha, & fit toûjours délivrer de prison le Reverend Pere Président, que les Capicoules y mirent plusieurs fois, jusque-là, que la bulle aiant été apposée à la Maison des Capucins; aussi-tôt qu'il le fut, il y amena le Cady & la fit débuller.

Pauvreté des Maronites.

Capicoules.

Ces Capicoules de Damas, sont ceux que l'on appelle ailleurs Janissaires, dont il y en a trois à quatre mille à Damas, quelquefois plus & quelquefois moins, & ils sont du nombre des cinquante mille répandus par l'Empire, dont il y en a douze mille à Constantinople,

Cinquante mille Janissaires.

ple, six mille à Bagdad, autant au Caire, & autant à Bude: & il faut compter ces cinquante mille Janissaires parmi les trois cent mille hommes, qu'on dit que le grand Seigneur soldoie en tout tems.

Avant que de quiter tout-à-fait Damas, il faut que j'écrive quelques remarques que j'y ai faites, quoi qu'elles soient sans suite de matiére, & avec peu d'ordre, par exemple: Que dans ces quartiers & dans le reste de la Turquie, l'on ne veut point souffrir qu'une personne se tienne à cheval les deux jambes tout d'un côté, comme faisoient les Dames de France lorsque j'en suis parti: La raison de cette bizarre Ordonnance, c'est que les Turcs croient que les deux Géans Gog & Magog, qui furent rebelles à Dieu, alloient à cheval de cette maniére; ils sont si bien entêtez de ce faux zele, que dès qu'ils voient quelqu'un en cette posture, ils lui jettent des pierres jusqu'à ce qu'il se soit mis autrement.

Posture à cheval defenduë.

A Damas & Alep, lorsqu'on veut blanchir les murailles de chaux, l'on coupe du chanvre en petits morceaux, & on le mêle parmi de la chaux détrempée; après quoi on l'applique contre la muraille, où elle ne tiendroit pas sans ce chanvre, parce que les murs ne sont que de terre.

Maniere d'accommoder la Chaux.

J'ai remarqué à Damas, que les Turcs

Trou aux tombeaux. laissent sur leurs tombeaux, un trou de trois doigts de diamétre, où il y a un canal de terre qui répond sur le corps mort : il sert pour rafraîchir les morts ; car les femmes y allant prier le Jeudi, à quoi elles ne manquent point toutes les semaines, elles leur versent par ce trou de l'eau pour les desalterer & rafraîchir, & plantent au bout du tombeau une grosse branche de buis qu'elles portent exprès, & la laissent là pour donner de la fraîcheur aux morts. Elles ont encore une autre coûtume qui n'est pas moins plaisante ; c'est que lorsqu'une femme a perdu son mari, elle ne laisse pas de lui demander conseil dans ses affaires. Par exemple, une femme, quelquefois deux ans après la mort de son mari, s'en ira sur la tombe, & lui dira qu'un tel lui a fait une injustice, ou qu'un tel la veut épouser, & lui demande conseil sur ce qu'elle doit faire ; après quoi elle s'en retourne au logis attendre la réponce que son feu mari ne manque pas de lui venir donner la nuit suivante, qui est toûjours conforme à ce que la Veuve desire.

Les femmes demandent conseil à leurs Maris morts.

Deüil des femmes. C'est aussi quelque chose d'assez ridicule, que de voir le deüil que les femmes font paroître à Damas, à la mort de leurs proches, & même les Chrétiennes. J'en eus le divertissement un jour que j'étois sur les huit heures du soir devant le logis des Capucins J'apperçus plusieurs femmes Maronites, qui re-

venoient du logis d'un de leurs parens, qui étoit mort trois heures auparavant; elles étoient plus de vingt, & faisoient grand bruit les unes chantant & les autres criant; deux hommes portoient chacun une chandelle pour les éclairer, & elles avoient les mains jointes, dont elles se batoient la poitrine. Lorsqu'elles furent vis-à-vis de l'Eglise des Maronites, qui est devant la Maison des Capucins, elles s'arrêterent, & se mirent plusieurs en rond, & firent durant un long-tems claquer les doigts de la main droite, en façon de Castagnette, au nez les unes des autres, à la cadence des chansons qu'elles chantoient en même tems, semblant se réjoüir, pendant que quelques-unes crioient de tems en tems comme des Bacchantes: Enfin après avoir fait cette musique durant un bon espace de tems, elles firent plusieurs saluts à la Levantine, portant la main droite sur la tête & après en terre, s'inclinant en même tems; après quoi elles continüerent leur chemin, avec la même musique qu'auparavant.

A Damas & presque par tous les païs de Turquie, l'on ne bat pas les blés; mais après qu'ils sont coupez, on les entasse dans une place les uns sur les autres, & à l'entour du monceau, ils en étendent en rond la largeur de quatre ou cinq piés, & l'épaisseur de deux: cela fait ils ont une espéce de traîneau, qui est Maniére de batre les blés.

bâti avec quatre piéces de bois en quarré ; dont deux servent comme d'essieux à deux gros rouleaux, dont les bouts entrent dans ces deux morceaux de bois, en sorte qu'ils y tournent facilement : A l'entour de chacun de ces rouleaux, il y a trois pignons de fer, d'environ demi-pié d'épaisseur, & un pié de diamétre ; ces pignons sont tout dentelez comme autant de scies ; il y a un siege qui est posé sur les deux principales piéces de bois, un homme s'assied dessus, & chasse les chevaux qui traînent toûjours cette machine en rond, sur le tas haud de deux piés, & cela coupant la paille fort menuë, fait sortir le grain de l'épi sans le rompre, car il glisse entre les dents de fer Quand la paille est bien hachée ils en mettent d'autre, & en-suite ils séparent le grain d'avec cette paille hachée, en jettant le tout en l'air avec une pelle de bois, car le vent chasse un peu plus loin la paille, & le blé tombe tout seul : Ils donnent cette paille coupée à manger aux chevaux. En quelques endroits cette machine est differente, comme j'ai vû dans la Mésopotamie ; où au lieu de ces pignons à l'entour des rouleaux, ce sont plusieurs piéces de fer longues d'environ six pouces, & larges de trois, à peu près en forme de coins, mais un peu plus larges par le bas que par le haut, qui sont fichées sans ordre dans les rouleaux ; les unes tout droit, & les au-

autres de travers ; & cette derniére machine est couverte au dessus des fers de planches de bois, sur lesquelles s'assied celui qui chasse les chevaux, car il n'y a point d'autre siége. C'est la même chose en Perse ; toutefois en quelques endroits ils ne coupent point la paille, mais seulement font marcher des beufs ou des chevaux par dessus, pour en faire sortir le grain qu'ils en separent comme j'ai dit.

Nourriture des chevaux.

Entre tous les grains qu'ils accommodent de cette maniére, ils se servent de l'orge pour la nourriture de leurs chevaux : Ils distribuent à chaque cheval au matin une Oque de cet orge, & le soir quatre, qu'ils mêlent parmi de la paille coupée, & ne leur donnent rien autre chose tout le long du jour. En Perse les chevaux n'ont de l'orge que le soir, mais le jour on leur donne un sac de paille.

Maniére de faire le beure.

Voions de quelle maniére l'on fait le beurre à Damas, qui est la même que dans le reste de la Turquie. L'on atache un bâton par les deux bouts aux piés de derriére d'une Outre, c'est-à-dire, chaque bout de bâton à chaque pié ; & l'on fait la même chose à ceux de devant, afin que ces bâtons servent comme de manches : En-suite ils mettent le lait dedans l'Outre, après quoi ils la ferment bien, & la prenant par les deux bâtons, ils la remüent, & au bout de quelque tems ils y mettent un peu d'eau, & remüent comme auparavant,

 jus-

jusqu'à ce que le beure soit fait; alors ils en vuident une eau ou petit lait, qu'ils appellent yogourt, & qu'ils boivent. Quand ils veulent que cet yogourt soit plus friand, après avoir fait chauffer du lait, ils y mettent une cuillerée de lait aigre, qu'ils ont fait aigrir avec de la présure, & tout ce lait par ce mêlange étant devenu yogourt, ils le laissent refroidir pour le manger; ou s'ils le veulent garder ils le mettent avec du sel dans un sac de toile, qu'ils lient bien, en sorte que ce qui est dedans soit pressé, ils le laissent couler, jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus rien: de cette maniére il ne reste dans le sac qu'une espece de beure ou plutôt de fromage blanc, duquel quand ils veulent avoir de l'yogourt, ils prennent un morceau qu'ils délaient avec quantité d'eau, & le prennent avec grand plaisir; ils en usent beaucoup pour se rafraîchir, principalement dans les caravanes où ils en ont toûjours bonne provision. Cet yogourt est fort aigre, mais principalement celui qui reste après avoir fait le beure.

Yogourt ou petit lait.

Vins violens à Damas. Smirnium Creticum.

Je finis mes remarques de Damas par cet avertissement, que les vins y sont violens & traîtres; & que le Smirnium Creticum croît en cette ville sur toutes les terrasses des maisons.

CHAP.

CHAPITRE VI.

Du voiage de Damas à Alep.

JE partis de Damas, le Lundi vingt-uniéme d'Avril, au matin, avec les deux cavaliers du Topgi en la maniére que j'ai dêja dit. Nous passâmes par la porte appellée Bab-Thoma, & allant droit au levant, en trois heures, nous vinmes à Essaïr, qui est un petit village, où passe une petite riviére, qui au dessus se separe en deux: il y a là un Han qui a deux cours. Nous y trouvâmes toute la caravane qui devoit conduire la poudre: je campai avec elle, & mon Moucre aussi. Elle décampa dès le lendemain sur les cinq heures & demie du matin, & nous marchâmes vers le levant, dans une plaine de grande étenduë, quoi que nous eussions proche de nous à main gauche des montagnes de roches blanches: Sur les huit heures nous commençâmes d'avoir des montagnes des deux côtez, qui laissoient entre elles des plaines steriles, & trois heures après, c'est-à-dire, sur les onze heures, nous arrivâmes à Cteïsa, au dessus duquel nous campâmes, vis-à-vis du Han.

Départ de Damas.

Essaïr petit village.

Cteïsa, village.

Cteïsa est un gros village, auprès duquel il y a un grand Han bien bâti de belles & hautes murailles, toutes de pierre de taille,

Han de Cteïsa.

avec des creneaux ; il a une grande porte au midi, & une au nort, & deux petites aux côtez. Celle du midi est le commencement d'une longue entrée voûtée des deux côtez, dans laquelle il y a des boutiques garnies de tout ce qui peut être nécessaire à une caravane, & un cavé & un bain. Après cela vous entrez dans une grande cour quarrée, qui a tout autour des mastabés ou relais de pierres pour loger la caravane. Cette cour a en dedans de grandes portes, une à chaque face, dont celles du côté d'orient & de celui du midi, sont revêtuës de fer. Etant entré dans la cour, la porte que vous trouvez vous conduit à la Mosquée, qui a un beau dôme couvert de chaux, & un beau minaret: étant sorti de la Mosquée par la cour, vous entrez par la porte de levant; prémierement dans une allée voutée, qui a des relais des deux côtez; de là dans une autre cour un peu plus longue que large, & qui est bien pavée, au milieu de laquelle il y a un grand reservoir d'eau en quarré, bâti de pierres de taille, il sert pour abreuver les bêtes: cette eau coule d'un petit conduit, qui tient toûjours le bassin plein, & je crois qu'elle vient d'un ruisseau, qui court derriére le Han, du côté du levant, presqu'au pié de ses murailles Il y a dans cette cour des relais sous une galerie voutée, qui regne tout à l'entour, & elle est

sou-

soutenë de chaque côté, en longueur, par onze arcades, & par neuf en largeur. Derriére cette galerie, il y a une espece d'écurie voutée, qui regne aussi autour de la cour, & cette écurie a ses relais, pour placer les hommes séparément des bêtes; ces relais sont partagez en plusieurs appartemens, avec chacun sa cheminée, & l'on y entre par une porte qui est au milieu de chaque côté. Tout cela est bâti de pierres de taille, & bien renté; c'est un Vizir qui en a été le fondateur. Le château que *Pietro della Valle* dit être en ce bourg, avec une forte garnison, n'y est point, & aparemment n'y a jamais été; si ce n'est qu'il ait voulu entendre une grosse tour ronde, qui est dans le village, & que l'on voit aisément du Han & même du chemin; parce qu'elle est beaucoup plus haute que les murailles du village, dans lequel je n'entrai point, n'aiant pas jugé à propos d'y aller, outre qu'il y a un bon espace de chemin du Han à ce village. Un homme du païs me dit, qu'autrefois ce bourg avoit été tenu des Francs, & que pour lors il y avoit une belle Eglise à l'endroit où est présentement le Han.

Nous en partîmes le Mécredi vingt-troisiéme d'Avril, environ trois bonnes heures avant l'aube du jour, & nôtre départ fut si prompt, qu'aussi-tôt que l'on m'eut éveillé

on

on chargea en diligence, & l'on partit pour ſuivre la caravane qui étoit en marche avant que nous euſſions commencé à charger. J'avois cru que la Lune ne ſe levant que peu avant le jour, l'on attendroit que le jour fût venu; mais nous allâmes à la lumiere d'une lanterne que je prêtai. Dans cette obſcurité tout ce que je pus remarquer, c'eſt que nous allions vers gregal; & que nous entrions dans des montagnes, ſans toutefois monter que fort peu; mais ſeulement nous les avions tout proches des deux côtez; & elles étoient toutes de pieces de roc pointuës. Nous paſſâmes auſſi au bord d'un précipice, mais il ne dura pas long-tems. Un peu après nous nous trouvâmes devant une eſpéce de Han, qui eſt tout ſeul; je ſouffris beaucoup de froid cette nuit, quoi que j'euſſe mon capot, mais il faiſoit un vent qui perçoit tout. Lorſque le jour commença de paroître, je m'apperçus que plus nous avancions, plus les montagnes s'éloignoient de nous des deux côtez, & toûjours en diminüant de hauteur. Le jour nous trouva dans une grande plaine toute couverte de bruiéres & d'*Abrotonum fœmina*, dont il y a quantité ſur le chemin de Damas à Alep, mais il eſt fort bas. Nous cheminâmes toûjours dans cette plaine juſqu'à Nebk, où l'on paie ordinairement dix piaſtres d'un mulet; nous avions aupa-

Abrotonum fœmina. Il s'appelle en François Aurone.

ravant

ravant passé devant un village où il y a un Han.

Nous arrivâmes à Nebk sur le midi, c'est un bon village bâti sur un haut, il est arrosé d'une petite riviére qui passe au dessous, sur laquelle il y a un petit pont de trois arches, & nous campâmes auprès; l'on y a fait depuis un Han qui s'achevoit pour lors. Il est tout de pierres de taille, qu'on a tirées des carriéres voisines, qui sont fréquentes en cet endroit, & qui fournissent autant de pierres qu'on veut. Il y a dans ce village des Grecs, & tout le long de la riviére est bordé de plusieurs jardins, plantez la plupart de vignes. Nebk, village.

Nous partîmes de Nebk, le Jeudi vingt-quatriéme d'Avril, trois heures avant le jour; nous prîmes nôtre chemin vers le nort, & à l'aube nous passâmes dans Cara, qui est un bon bourg, auprès duquel passe un ruisseau. L'on y voit bien des ruïnes qui marquent qu'il a été autrefois quelque chose de plus; & en effet, les gens du pais disent, que lorsque ce lieu appartenoit aux Chrétiens, c'étoit une ville considerable. Il y a encore plusieurs Grecs, qui ont une Eglise ornée de belles peintures. Un peu après nous trouvâmes une grosse caravane de plusieurs centaines de chameaux & mulets, chargez d'hommes, de femmes & d'enfans, avec leurs har- Cara, bon bourg.

des, qui alloient à Damas pour faire le voiage de la Mèque. Sur les neuf heures nous passâmes devant un petit château quarré, appellé El Bouraïdgé, dont les portes sont revêtuës de fer: je vis sur les murailles deux petits fauconneaux ou pierriers, qui avançoient un peu entre les creneaux. En-suite nous détournâmes, durant plus d'une heure, vers le maestral parmi de petites montagnes; & sur les dix heures & demie nous entrâmes dans une grande plaine où il n'y a que des bruiéres & de l'*Abrotonum fœmina* Dès l'entrée de cette plaine nous découvrîmes Assia, où nous arivâmes environ une heure après midi.

El Bouraïdgé, Chateau,

Assia, petit Château,

Han d'Assia,

Nous campâmes tout auprès d'Assia, qui est un petit château très-foible, mais il est joint à un grand Han de pierres de taille, sous la porte duquel se tient le marché, comme à celui de Ctëifa. Au long d'un de ses côtés, à savoir celui qui est opposé au couchant, il regne un relais couvert de plusieurs voutes en arcades pour loger les personnes; il en est de même dans la moitié des deux côtez opposez au nort & au levant: Les autres deux demi-côtez son occupez de portes, de boutiques & caves: Au milieu du quatriéme côté, qui est opposé au levant, est une por-

porte, par où l'on entre dans une cour, où sont encore plusieurs appartemens, relevez de terre de deux ou trois piés, pour que les hommes soient séparez d'avec les bêtes, & chacun a sa cheminée; & il y en a ainsi tout autour, derriére les arcades de la premiére cour, enfin il est presque comme celui de Crëisa, mais pas si beau. Dans le milieu de la cour il y a une petite Mosquée quarrée, couverte d'un dôme revêtu de chaux; & tout-proche il y a un petit abreuvoir que trois éviers remplissent continüellement d'une belle eau qui court assez proche de ce Han. De la seconde cour l'on entre en un lieu, que l'on dit être le château, & qui est bâti de moëlon; mais il n'a aucune figure de château, c'est une simble enceinte de murailles assez basses: Néanmoins plusieurs familles dont la plûpart sont Grecques, y font leur demeure. A cinquante pas de ce prétendu château, il y a un petit village, qu'on ne voit que par hazard, comme il m'arriva en me promenant; car ce sont environ vingt maisons, hautes d'une toise & faites de terre, qui sont bâties dans une grande fosse quarrée, si profonde qu'ils s'en faut plus de deux ou trois toises, que les toits ou terrasses des maisons, n'arrivent au niveau de la campagne; & quand on est sur le bord de cette fosse, ces maisons paroissent si basses;
que

que d'abord je croiois que ce fut une carriére.

Nous partîmes d'Assia le Vendredi vingt-cinquieme d'Avril trois heures avant le jour; à la pointe du jour, nous rencontrâmes une caravane de mulets qui portoient à Damas des Pélerins qui se rendoient en cette ville, pour de là faire le voiage de la Mèque. Un peu après nous passâmes devant un petit château appellé Chemsin.

Chemsin, petit Château.

Nous continüâmes en-suite nôtre marche vers le nort, dans une grande plaine remplie d'Aspodéles, Renoncules, Anemônes, Lysimachies, Hyssope, folio luteo, grandes Serpentaires, & plusieurs autres fleurs; dont la diversité & la multitude faisoient un fort bel object. On trouve aussi dans ce païs quantité d'*Harmolans*, & j'en ai vû beaucoup par tous les lieux d'Asie où j'ai passé Nous arrivâmes à Hams avant midi & nous vinmes camper dans une place le long de la ville, proche du cimetiére. Les habitans croient que cette ville étoit le païs de Job. Je vis en passant le château, qui est situé sur une colline en ovale, qui va en étrecissant du pié jusqu'au sommet; elle est toute revêtuë d'herbes, mais tellement escarpée, que je crois qu'il n'y a qu'un seul chemin par où l'on y puisse monter, encore est il fait exprès; là dessus est le château qui est bien ébreché en quelques

Asphodéles, Ranoncules, Anemónes, Lysimachies, Hyssope, Serpentaires, Harmolans, fleurs. Hems, ville. Païs de Job.

en-

endroits : En ces quartiers tous les châteaux sont ainsi bâtis sur des collines. Je vis bien que la ville est longue, mais ce fut tout ce que je pus appercevoir ; parce que mon Moucre me fit mettre sous la tente d'un de ses amis, pour éviter le caffare qui étoit de vingt piastres ; & même il vouloit que je prisse un turban blanc, avant que d'arriver à la ville, afin de me faire passer pour Turc ; mais je n'en voulus rien faire. Il y a dans cette plaine où nous campâmes, plusieurs sepulcres anciens, en Pyramide ; & entr'autres, j'en vis une que je jugeai être celle, où Belon & Pietro della Valle ont remarqué une inscription ; mais comme je n'y allai qu'après le soleil couché, je n'en puis rien dire. Il y a en ce lieu un Cachef, qui y est mis du Bacha de Damas.

Nous partîmes de Hams, le Samedi vingt-sixiéme d'Avril, un peu après minuit, & continüant toûjours de marcher vers le nort, & par la même plaine que le jour précedent, sur les huit heures du matin, nous passâmes près d'un petit village appellé Restan, où il y a au milieu une Mosquée couverte d'un dôme revêtu de chaux. A quelques centaines de pas de là nous trouvâmes un beau pont de pierre & pavé de grandes pierres : Pour y arriver nous passâmes devant la porte d'un Han, qui s'étend le long de la riviére ; il est flanqué à chaque angle, d'une tour ronde, & au milieu Restan petit village

il

il y a une Mosquée couverte d'un dôme revêtu de chaux. Nous passâmes en-suite le pont qu'ils appellent Dgeser Restan, c'est-à-dire, le pont de Restan. Je croiois que ce pont avoit pris son nom du village; mais l'on me dit que la riviére s'appelloit aussi Restan, quoi que son nom ordinaire soit Asi, c'est-à-dire, rebelle; à cause, me dit un des hommes de la caravane, que l'eau de ce fleuve est fort rapide, & principalement en cet endroit. Ce pont a dix arches, larges d'un peu plus d'une toise, & un peu plus hautes, & c'est le fleuve Oronte des anciens qui passe dessous: Avant que d'y arriver il fait deux petites Iles, en maniére de jardin fort agréables. Vis-à-vis de la moitié du pont, du côté du Han, il y a un gros bâtiment quarré dans l'eau, percé à l'opposite de cinq des arches du pont, ce qui fait que l'eau passant par là, & sortant par l'autre côté, fait de belles cascades; de sorte qu'il semble que dedans il y aie quelque moulin, mais je n'en entendis point le bruit. Le fleuve occupe en cét endroit la largeur du pont, mais en-suite il se rétrecit à six ou sept toises, comme auparavant, & encore à moins, serpentant fort entre des montagnes, dont il arrose le pié, mais l'eau en est trouble. Aiant passé ce pont, nous quitâmes ce fleuve, pour aller vers le nort, & nous vîmes plusieurs grandes piéces de bonnes terres

Dgeser Restan, pont.

Asi, riviere.

Oronte, fleuve.

ſémées ; deux heures après nous découvrîmes Hama, où nous arrivâmes après midi. Hama, ville.

Hama eſt l'ancienne Apamée de Syrie, qui eſt une grande Ville ſituée ſur le penchant d'une colline, qui a un Bacha, & un château. Pour faire plaiſir à mon Moucre, je me mis comme le jour précedent, ſous la tente d'un ami, au delà du cimetiére, ou étoit campée la caravane ; & lui s'en alla camper à un autre côté, afin de gagner le caffare. Après ſoleil couché il m'envoia querir, & je paſſai ſur le pont, où ſont ces roües, dont parlent Belon & Pietro della Valle, qui tirent l'eau pour la porter par toute la ville ; c'eſt encore l'Oronte qui paſſe là, mais je ne ſai combien il y a d'arches, car il étoit nuit, quand j'y fus: Mon Moucre en étoit campé ſi proche que toute la nuit nous eumes la muſique de ces rouës, qui mêlée avec celles des ſonnettes de nos mulets, à meſure qu'ils mangeoient, repréſentoit fort bien un carillon de paroiſſe, dont les rouës faiſoient la baſſe. Apamée, ville.

Nous partîmes de Hama le Dimanche vingt-ſéptiéme d'Avril, à l'aube de jour ; laiſſant la caravane de la poudre à Hama, où le chemin de Conſtantinople ſe ſepare de celui d'Alep ; nous continuâmes toûjours vers le nort, & demi-heure après nous rejoignîmes l'Oronte ; mais nous le quitâmes

trâmes incontinent, prenant à droite entre des montagnes, parmi lesquelles à peine eumes-nous cheminé demi-heure, que nous entrâmes dans une plaine, qui s'étend de tous côtez à perte de vûë, & qui est tout-à-fait abondante en bons pâturages. Sur les huit heures nous passâmes tout contre un village, appellé Taïbit El Hama & sur les dix heures nous en trouvâmes encore un autre appellé Lacmi; mais il est abandonné à cause des voleries des Arabes. Sur les onze heures nous découvrîmes quelques arbres, & je n'en avois pas vû un seul pié, depuis Damas jusque là, excepté dans les jardins des Villes & Villages; aussi le bois est il fort cher sur cette route, & assûrément la Beausse n'est pas si nuë que ce païs.

Taibit El Hama, village. Lacmi, village.

Un peu après vers le midi nous arrivâmes à Han Scheikhoun, devant lequel nous campâmes; nous trouvant mieux dehors sous une tente que dedans, quoi que ce Han, qui est tout seul, soit assez bien bâti. L'on y entre d'abord dans une grande cour quarrée, par une porte opposée au couchant, & à main droite en entrant, l'on trouve une petite porte, par où l'on entre dans une écurie, dont la largeur est divisée en deux parties, par une rangée d'arcades qui regnent dans toute sa longueur, mais il n'y a aucune couverture: à l'autre bout de la cour, presque vis-à-vis de cet-

Han Scheikhoun.

cette porte, eſt une petite maiſon habitée, & à main gauche au milieu du mur, il y a une grande porte, par laquelle on entre dans une autre cour, auſſi grande que la premiére, & où il y a des relais couverts pour loger les perſonnes. Au-deſſus de la porte de cette ſeconde cour, l'on voit un gros bâtiment quarré, aſſez bien bâti en forme de tour, avec un Donjon ſur le devant; & le dôme de la Moſquée eſt au milieu; c'eſt où loge l'Aga, car ce lieu eſt un château, qui depend du Bacha d'Alep. En tirant vers le nort, à quelques centaines de pas de là, derriére une butte, il y a un village de même nom que ce Han. Nous partîmes de ce lieu le même jour à dix heures du ſoir; & dans nôtre chemin, durant toute la nuit nous trouvâmes quantité de citernes peu profondes, creuſées ſur de petites buttes, pour recevoir l'eau de la pluïe; & au pié de la butte, il y a une autre ouverture, par où l'on décend trois ou quatre pas, juſqu'à l'eau pour la puiſer; nous en avions dêja trouvé quelques-unes le jour précedent, qui ſervent pour les Arabes & les Bergers.

Le lendemain Lundi 28. d'Avril, ſur les deux heures aprês minuit, nous paſſâmes devant un Han ruïné, appellé Han Hherte; & à la pointe du jour nous arrivâmes à la ville de Marra, & nous campâmes tout devant le Han. Cette Ville ne vaut pas un bon village; Han Hherte. Marra, ville.

nous eûmes de la peine à y trouver du pain, & l'on n'y voit de tous côtez que cavez & voutes ruïnées; ce qu'il y a de plus beau c'est le Han, qui est bien bâti de pierres de taille. C'est une grande cour quarrée, au tour de laquelle regne un portique, où sont des mastabez; comme je me sers souvent de ce terme, qui est le mot propre du païs, quoi que j'aie ce me semble dêja donné à entendre ce que c'est, néanmoins pour la commodité du Lecteur, je dirai encore ici; qu'un Mastabé est une espéce d'estrade, c'est-à-dire, que le pavé est relevé de deux ou trois piés de terre, & c'est là que logent les passans. Au milieu de la cour de ce Han, il y a une petite Mosquée, avec un dôme couvert de plomb, au bout c'est une petite cour quarrée, au tour de laquelle regne un portique, dont la couverture est soûtenuë de chaque côté, de deux arcades separées par une colonne qui est entre deux; tout auprès il y a un bain, avec un gros dôme couvert de plomb, mais il est fermé & inutile à faute d'eau; ensuite vous trouvez une ruë couverte, où il y a un cavé, & cinq ou six boutiques de chaque côté; & tout au bout l'on voit quatre arcades de reste d'un aqueduc, qui venoit rendre presqu'à angle droit, sur ces quatre arcades; on l'avoit conduit-là, depuis une Mosquée qui est dans la campagne, à quelques cen-

Ce que c'est qu'un mastabé.

taines

mines de pas, où il y avoit une roüe qui tiroit de l'eau d'un ruiſſeau qui y paſſoit; ce ruiſſeau vient du côté d'Antioche. Cet aqueduc conduiſoit cette eau par derriére le haut de la ruë couverte, dans le bain qui eſt ataché d'un côté à la ruë, & de l'autre au Han; il étoit bâti de moëlon, comme ſont encore les arcades qui reſtent, & qui de l'autre bout, ſont atachées à la grande Moſquée; cette grande Moſquée a ſix petits dômes revêtus de chaux, & à l'extrémité il y a un minaret aſſez beau. Tout le reſte de cette ville n'eſt que gueuſerie: il y avoit encore un Han dont il ne reſte plus que la porte, & quelques arcades qui periſſent tous les jours, faute d'y mettre quelques pierres. Les maiſons ſont deçà, delà, faites comme des nids de hiboux; les murailles ſont hautes de deux ou trois piés, & compoſées de pluſieurs pierres miſes l'une ſur l'autre ſans artifice; l'on y voit de tous côtez pluſieurs fort grandes & groſſes pierres de taille & des morceaux de colonne, dont quelques-uns ont encore des fragmens d'inſcription. Parmi ces vieilles pierres, je vis une porte haute d'environ quatre piés, & épaiſſe d'un demi, où ſont gravées des croix & des roſes; elle eſt toute d'une piece avec ſes gonds, qui entrent dans des trous faits exprès en haut & en bas: Cette porte eſt d'une pierre grizâtre, fort dure,

 auſſi

aussi bien que le jambage contre lequel elle ferme, & il ne faut pas moins de deux hommes pour l'ouvrir & la fermer; elle est encore à présent en état, & sert journellement. Il est certain que Marra étoit autrefois une bonne ville, mais la tyrannie des Turcs est cause de sa desolation; ils disent qu'il y a encore un reste d'Eglise, bâtie par les Chrétiens, du tems qu'ils étoient maîtres de cette ville; mais parce qu'elle est un peu éloignée de la campagne je n'y allai point. Les Francs païent en ce lieu quatre piastres de caffare, & nous y arrêtâmes tout ce jour, à cause que les Turcs celebroient le Baïram, la Lune aïant paru le soir précedent.

Nous ne partîmes donc que le Mardi vingt-neuviéme d'Avril à deux heures après minuit; à la pointe du jour nous passâmes devant un Han appellé Han Meraï, près duquel est un bon village. Environ une heure après nous en trouvâmes un autre appellé Han Herbé, avec un village tout auprès; & guéres loin de celui-ci un troisiéme. Sur les huit heures du matin nous vînmes camper proche d'un autre appellé Han Serahheb. Les trois autres, aussi bien que celui-ci, sont tous nommez Han Serahheb, c'est-à-dire, les Hans des puits; à cause qu'il y a auprès de ces Hans, dans la campagne plusieurs puits, dont la bouche est au niveau de la campagne; mais

Han Meraï.

Han Herbé.

Han Serahheb.

mais ce dernier est nommé plus particuliérement Serahheb. Il est en mauvais ordre, la plupart des voutes en étant ruïnées; il y a un village qui n'en est pas éloigné. Nous vîmes dans ce chemin quantité d'oliviers, & ce fut la seconde fois que nous trouvâmes des arbres depuis Damas.

Nous partîmes de ce gîte le même jour, incontinent après le soleil couché, & sur les onze heures du soir, nous passâmes devant un village appellé Zarbel où il y a un Han. En ce lieu nous eûmes une alarme, parce que celui qui marchoit à la tête, avec la lanterne, cria qu'il avoit vû des cavaliers, ce qui fit que l'on se prépara à les bien recevoir, mais il n'en vint point. Le Mécredi trentiéme d'Avril, nous passâmes à la pointe du jour, devant Han Toman, & trois heures après nous arrivâmes à la ville d'Alep, où si-tôt que j'eus mis pié à terre, je fus dedans le grand Han, loger chez Monsieur Bertet, un des honnêtes hommes que l'on puisse rencontrer, & des plus ardents pour servir ses amis, aussi bien que Messieurs ses freres qui étoient pour lors à Marseille & qui ont tous eu pour moi des bontez particuliéres. Monsieur Bertet qui residoit à Alep, m'avoit obligé dès Damas par ses avis & ses soins. Ce qui fit que je remerciai Monsieur Baron, qui eut la bonté de m'offrir son logis: Monsieur

Zarbel, village.

Han Toman.

Baron étoit alors Consul de France en cette ville, & il en exerçoit la charge avec honneur, & avec l'approbation de tout le monde.

CHAPITRE VII.

Des Remarques d'Alep.

Alep, ville.

COmme Alep, que je crois être l'ancienne Boerea, est une des plus considerables villes de l'Empire des Ottomans en Asie à cause du trafic; j'en écrirai ce que j'ai observé, le plus exactement qu'il me sera possible. Cette ville est éloignée d'Alexandrette, qu'elle a au couchant, de vingt-deux lieuës, & de l'Euphrate, qu'elle a au levant, de vingt-huit à trente. Cette Alexandrette, qui lui sert de port sur la mer Mediterranée, est l'ancienne Hierapolis. Il fait fort chaud dans Alep, & j'ai trouvé qu'il y faisoit à mon Thermométre, le premier jour du mois de Juin à midi, trente degrés de chaleur. L'air y est fort subtil & sain; en sorte qu'à la fin de Mai, l'on commence à coucher les nuits sur les terrasses, jusqu'à la mi-Septembre, & cela sans crainte d'en être incommodé; car dans ce tems il ne fait point de rosée, & l'on dit que durant Mai, Juin & Juillet, il n'y fait aucun nüage; néanmoins pendant que j'y

Alexandrette.

Degrés de chaleur à Alep. L'air.

étois

étois il en faisoit souvent, & des pluïes aussi, dont chacun paroissoit étonné.

J'ai fait deux fois le tour d'Alep, une fois à cheval & l'autre à pié; je jugeai la premiere fois qu'un homme à pié le pouvoit faire en une bonne heure; & de fait; aiant entrepris de le faire à pié, avec un de mes amis, en suivant toûjours les murailles par dehors, nous n'y emploiâmes que cinq petits quarts d'heures; & si nous ne nous fussions pas amusez, il est certain qu'il ne nous auroit falu qu'une bonne heure. Nous laissâmes les faux-bourgs, & nous passâmes par le milieu de Dgêdid, qui est comme un Bourg, ou faux-bourg, & qui est bâti depuis peu de tems, ainsi que son nom Dgêdid le denote, car en Arabe, il veut dire nouveau. Les Chrétiens du païs logent en ce quartier-là, mais il y a aussi plusieurs Turcs, & les maisons en sont bien bâties: Il y a une Eglise de Maronites, une d'Armeniens, une de Grecs & une de Syriens. Ce faux-bourg est entre les portes Bab-el-Feradge & Bab-el-Nasre, & il est assez proche du cimetiére des Chrétiens. Les murailles de cette ville sont peu fortes, quoi qu'elles soient sur le rocher, & il y a des maisons bâties tout auprès.

Circuit d'Alep

Dgêdid faux-bourg.

Murailles d'Alep.

La ville d'Alep a dix portes, à savoir, Bab-Antakie, porte d'Antakia, par où l'on va à Antakia, ou Antioche, elle regarde le cou-

Portes d'Alep.

chant & maestral; Bab-el-Dgenaïn, porte par où l'on va à un village appellé Genaïn, elle regarde aussi le ponant & maestral; Bab-el-Feradge, porte de belle vûë, parce qu'au sortir de cette porte on a la vûë de plusieurs jardins; elle regarde aussi le ponant & maestral: Bab-el-Nasre, porte de la victoire, à cause que les Turcs entrerent par cette porte dans la ville, lorsqu'ils s'en rendirent les maîtres; les Chrétiens l'appellent porte de saint George, elle regarde le gregal: Bab-el-Barcousa, autrement Bab-el-Hadid, ou porte de fer, elle regarde le levant & le siroc: Bab-el-Ahmar, la porte rouge, elle regarde le siroc: Bab-el-Aateme, la porte obscure, elle regarde le siroc, mais on l'a bouchée depuis peu de tems, à cause qu'il s'y commettoit beaucoup de mal: Bab-el-Naïrem, porte par où l'on va à Naïrem, elle regarde le siroc: Bab-el-Macam, du nom d'un Santon nommé ainsi, qui est enterré tout auprès; elle est encore appellée porte de Damas, elle regarde le midi: Bab-kennésrim, du nom d'un Capitaine qui la gardoit du tems des Chrétiens; elle est aussi appellée, porte des prisons, à cause que les prisons sont auprès, elle regarde le lebêche. J'entens que la ville aux endroits où ces portes sont situées, regarde ces parties du monde, car il y a quelques-unes de ces portes

tes qui regardent le long des murailles.

Dehors la porte des prisons, il y a plusieurs belles grandes cavernes taillées dans le roc, qui sont larges, & dont le plancher est bien haut; elles vont plus de cent pas sous le rocher: on y fait de la corde à l'entrée, & l'on y met aussi sécher des raisins pour faire de l'eau de vie: Ce rocher est blanc & assez tendre.

Cavernes taillées dans le roc.

Comme j'étois curieux de visiter tout ce qui se pouvoit voir, l'on me mena un jour dans un lieu, qu'on appelle Scheik Bakir, du nom de celui qui l'a fondé; c'est un convent de Dervichs, qui est fort agréable. L'on entre dans une cour, où il y a une fontaine avec un beau bassin; à main droite au bout de la cour il y a une belle grande sale, couverte d'un grand dôme, dont le pavé est d'un beau marbre grisâtre, & à main gauche est la Mosquée couverte d'un dôme: au reste quoi qu'il y ait de l'eau dans cette maison; ce n'est que par le moïen d'une poussrague. De là nous fûmes passer devant le jardin de Sultan Murad qui est peu de chose; & ensuite nous allâmes nous rafraîchir à la fontaine des poissons, qui est une cour entourée de murailles, où il y a plusieurs beaux platanes, & un canal revêtu de marbre qui est rempli de l'eau d'une fort bonne source, qui est auprès, & cette eau

Scheik Bakir.

La fontaine des poissons.

 est

est fort legére. Il y a dans ce canal quantité de poissons qu'on n'oseroit prendre, car les Turcs ne le permettent pas, & ils disent que qui en mange en devient malade : On les voit joüer au travers de l'eau, qui est si claire, que la vûë penétre facilement jusqu'au fond ; ce lieu est fermé d'une porte de pierre fort épaisse, & dont les gonds sont tout d'une piéce avec sa porte, & entrent en bas dans le seüil & en haut dans le linteau.

Château d'Alep. Le Château d'Alep s'étend le long du gregal au lebêche, & est de figure ovale aussi bien que la ville, laquelle il faut voir de dessus le mont Angeletti, qui est au maestral à son égard, & à un quart de lieuë : On la découvre fort bien de là, & l'on voit qu'elle s'étend en longueur du gregal au lebêche. Ce mont est appellé des Francs *Monte delli Angeletti*, à cause qu'il s'y trouve toûjours quantité de petits oiseaux, nommez des Arabes Mêcez, & des Turcs Pendgeasi.

Angeletti, montagne.

La grande Mosquée d'Alep. Toutes les maisons d'Alep sont mieux bâties, qu'en aucune autre ville de Turquie que j'aie vûë. Il y a plusieurs belles Mosquées, & entr'autres la grande Mosquée que l'on voit du grand Camp, & qui est à son égard entre le nort & le levant. Elle a une grande cour presque quarrée, pavée de beau marbre noir & blanc ; vers le milieu il y a un grand bassin couvert d'un dôme revêtu de chaux,

sou-

soutenu de six colonnes de marbre ; & à côté vers le midi, il y a une fontaine couverte d'un dôme de même, mais plus petit, qui est soutenu aussi de six colonnes de marbre. Tout à l'entour de la cour regne une galerie ou porche vouté fort large ; & cette galerie a dix-sept arcades en longueur, & onze en largeur, & c'est sous ces voutes que se fait la priére, de ceux qui font, ou ont fait l'abdest, ou autre Purification ; le dessus de cette galerie est terrassé. Du côté du nort au milieu de la face, est la Chaise de saint Jean Damascéne, dans laquelle il prêchoit ; elle est sur le bord de la terrasse. Cette chaise est de pierre, couverte d'un dôme de même ; l'on entre dedans, de dessus la terrasse, par une arcade qui est à chaque côté, au devant il y a un balcon rond de pierre percé à jour & au dessus un auvent de pierre pour garentir le Predicateur de la pluïe. Dans le coin qui est entre le couchant & le nort, il y a un clocher quarré fort haut, où monte le Muësin pour anoncer la priére.

L'on entre dans cette Mosquée par le côté de l'Orient & par celui du couchant. Joignant la Mosquée du côté du couchant, il y a une cour, où l'on entre de la grande Mosquée par une petite porte, au milieu de cette cour il y a une bassin, & de la cour on entre dans une petite Mosquée couverte d'un dôme de pierre revêtu de chaux : cette Mos-

quée avec la cour, étoient autrefois l'Eglise de saint Jean Damascéne, & même l'on y voit encore un Crucifix peint en dedans, mais les voutes qui couvroient la cour ont été toutes abatuës.

L'Adelie, Mosquée. Il y a une autre Mosquée, proche du grand Khan, vers le couchant, couverte d'un dôme d'excellente architecture; il est de fort grande circonference, & en dehors il y a des arc-boutans d'une structure fort délicate, pour apuïer les murailles: ce dôme est couvert de plomb. Cette Mosquée est appellée l'Adelie du nom de son fondateur, & son minaret a été abatu du foudre. Il y a encore une autre belle Mosquée, assez proche du grand Khan, entre le levant & le midi, qui a une belle cour, où deux rangs de colonnes soutiennent & font deux fort beaux portiques. Cette Mosquée a un beau dôme fort élevé & couvert de plomb, ainsi que sont ceux de toutes les autres Mosquées de cette ville.

Le grand Khan d'Alep. Il y a dans Alep plusieurs beaux Khans, & entr'autres, le grand où sont logez les Consuls de France & d'Angleterre, & plusieurs des Marchands François. Le Portail en est fort beau, & il y a des roses travaillées, aussi délicatement, qu'on puisse faire en aucun lieu de la Chrétienté. Il y a deux grosses portes de fer, toutes couvertes.

verties de gros clous & quoi qu'elles soient épaisses de demi-pié, il y a néanmoins un trou, qui perce de part en part; que l'on dit avoir été fait d'un coup de mousquet, tiré par un des soldats d'Asan Bacha, lorsqu'il étoit rebelle au grand Seigneur. Par ces portes l'on entre dans une fort grande cour, dans laquelle il y a au milieu une petite Mosquée faite en dôme couvert de plomb; à la verité cette Mosquée gâte un peu la beauté du Khan.

Il y a dans Alep quantité de dômes, & il semble que cette maniére de bâtir, soit venüe en mode dans cette ville; car la plupart des habitans font tous leurs bâtimens en dômes, à quoi ils réüssissent tout-à-fait; & même tous leurs villages sont en dômes, quoi que de terre, & un peu pointus. Ils font aussi des minarets de pierre, forts hauts & déliez, & ils montrent bien qu'ils ne sont pas entiérement ignorans de l'architecture. Effectivement les gens d'Alep sont fort industrieux & adroits, & contrefont aisément tout ce qu'ils voient, & tout ce qu'on leur apporte de la Chrétienté. Les Maisons d'Alep sont faites en dôme.

Il y a de fort beaux bazars & de fort belles maisons à Alep. Vous y voiez de belles sales, où il y a des fontaines au milieu, & trois Divans en croix, & le tout à la Mosaïque jusqu'en haut, ou du moins bâti de pierres de taille blanches, & de certaines pierres noi- Divans à Alep.

res, que l'on trouve proche d'Alep, qui sont posées alternativement l'une après l'autre en échiquier; quelquefois même ces Divans sont ornez d'or & d'azur à l'Arabesque. Il y a d'autres Divans entourez de colonnes de marbre fort hautes; & la plupart de ces Divans sont percez de grandes fenêtres, devant lesquelles il y a des stores, pour avoir belle vuë, & grand frais.

Comme la ville d'Alep est une de celles où il se fait un plus grand negoce, il est à propos de dire quelque chose de la valeur des poids & des monoies qui y ont le plus de cours. Les poids, dont on se sert pour les grosses Marchandises dans ces païs, sont la Rottle & l'Oque: La Rottle est communément de six cent dragmes, ou cinq livres de Marseille; la Rottle de soie de Perse, est de six cent quatre-vingt dragmes, qui sont cinq livres un quart de Marseille: La Rottle de soie blanche ou du païs, est de sept cent dragmes, ou cinq livres un tiers de Marseille; la Rottle d'Alep, est de sept cent vingt dragmes, ou cinq livres & demie de Marseille. L'Oque est de quatre cent dragmes, ou trois livres de Marseille, & il en est de même à Damas. A Alep la piastre de reaux vaut quatre-vingt âpres; la boquelle soixante & dix, le schaïed vaut cinq âpres, & il y a pour une piastre, seise schaïeds, & pour une boquelle quatorze.

Poids & Monoies.

Rottle, sorte de poid.

Oque, sorte de poids.

A

A Alep & à Damas l'on frotte tous les piés des vignes, d'une certaine espéce d'*Asphaltum*, qu'on fait fondre exprès, pour oindre les vignes, depuis le pié, jusqu'à la hauteur d'un pié & demi; & cela sert pour empêcher que les raisins ne soient mangez de certains vers qui autrement perdroient tout. Cette drogue est noire, luisante, & presque transparante, & fort légere; elle vient de Damas à Alep, & on la nommee *Kfr*; elle se tire de terre proche de Damas, d'autres l'apellent *Malbomar*. On en envoia de mon tems d'Alep à Venise pour le même effet; elle avoit été demandée par un Marchand resident à Venise, qui avoit residé autre fois à Alep. Je me souviens d'avoir lû sur ce sujet dans l'histoire des pierreries, qu'à composé Anselme Boece de Boot, dans le Chapitre du Lythantrax ou charbon de pierre, que les Paisans Liégeois font un onguent de charbon de pierre, dont ils oignent les yeux des seps de leurs vignes, de peur que les insectes ne les rongent. *Mixto oleo hic carbo emollitur, eoque unguento agricolæ vites obliunt, ne earum oculi ab insectis erodantur.* On m'a dit, qu'en Chypre & plusieurs autres lieux de Turquie, l'on use de semblable drogue & à même fin.

Rémède contre les vers des vignes.

Kfr, sorte de drogue appellée par d'autres Malbomar.

A Alep quand le raisin est meur, on l'apporte à la ville, dans des sacs de poil de che-

Raisins à Alep.

chevre, sans qu'il s'écrase, quoique quelquefois on le prenne à huit lieuës de cette ville. Ces raisins ont la peau fort grosse; l'on en fait des vins fort violens, & qui sont tous blancs; le tems auquel ils sont meilleurs à cueïllir, est le mois de Mai. Chacun en achéte autant qu'il lui en faut pour faire son vin, car c'est la coutume des habitans d'Alep de le faire chacun chez soi en cette maniére. Ils le mettent dans une grande Caisse de bois quarrée, où ils le font presser avec les piés, après quoi il coule dans un baquet, ou cuvier par un trou & une coulisse qui est au bas de la Caisse: lorsqu'il est tout coulé, ils le mettent avec le marc, dans de fort grandes jarres de terre où il bout durant trente ou quarante jours; ils couvrent ces jarres, en mettant simplement une planche, avec une toile pardessus; sans crainte qu'il s'évante. Ils le laissent ainsi tant de tems qu'ils veulent, quelquefois même durant une année, le faisant remüer soigneusement tous les jours: Et lorsqu'ils veulent en boire ils le tirent de là, pourvu qu'il ait, tout au moins, passé le tems qu'il faut pour boüillir, & ils le remettent avec le marc, dans la Caisse, où ils le font couler une seconde fois: quand il cesse de couler, ils mettent le marc dans un sac, & le pressent dans la même Caisse avec les piés, tant qu'il n'en puisse plus rien sortir, & ce qui en sort, coule avec l'au-

Maniére de faire le vin à Alep.

l'autre : en-ſuite ils étendent dans la Caiſſe ces raſſes de raiſins, qui ont été ainſi preſſées, & renverſent pardeſſus tout le vin qui a coulé, & le laiſſent couler une troiſiéme fois; après quoi il eſt très-clair, prêt à boire, & n'a point de lie. Ils le mettent dans des barils; & de cette façon l'on fait du vin à Alep tous les mois de l'année; mais comme j'ai dêja dit, c'eſt tout vin blanc; car il ne croît point de raiſin noir, ni de rouge dans ces quartiers. Les Chrétiens font en cette ville de très-bonne eau de vie, mais nonobſtant qu'elle ſoit bien forte, ceux qui la vendent, ſont obligez de mêler dans un ſeau d'eau de vie, environ ſix dragmes d'alun, afin d'en fortifier encore le goût, parce qu'autrement les Turcs ne la trouveroient pas bonne.

L'eau qui ſe boit à Alep eſt fort ſaine, à cauſe des précautions que l'on y obſerve pour ſon uſage; cette eau vient bien de la riviere, mais elle en eſt détournée à trois lieuës au deſſus d'Alep; près d'un lieu appellé Aïlan, d'où elle eſt conduite en la ville, par des aqueducs découverts, qui étant proches de la ville, ſont conduits ſous terre juſqu'à certaines fontaines où on la va prendre : Ces aqueducs ont été faits pour purifier un peu l'eau, qui eſt fort bourbeuſe, & auſſi pour ne pas laiſſer manquer la ville d'eau; car l'Eté, la riviere étant baſſe, les jardiniers en prennent

nent presque toute l'eau, avec leurs poussérargues. Les Francs ont aussi des citernes, qu'ils emplissent de l'eau de ces aqueducs, en débouchant un trou qui est dans la citerne par où vient l'eau, puis ils le referment aussi bien que la bouche de la citerne, qu'ils n'ouvrent que l'Eté; & ces citernes sont faites autant pour boire l'eau fort fraîche, que pour l'avoir bien pure & claire. Ils ont encore une autre maniére pour la clarifier très-excellente; c'est qu'ils mettent l'eau, dans de grandes jarres de terre non cuite au travers desquelles, elle se distille & tombe dans des vases, que l'on met dessous pour la recevoir. Cette riviere d'Alep vient d'Antab, à deux journées de là, & se perd sous terre à demi-lieuë au de là d'Alep; plusieurs croient qu'elle vient de l'Euphrate, près duquel elle se cache sous terre & n'en sort qu'à Antab.

Quoi que l'on mange peu de poisson à Alep pour l'ordinaire, néanmoins il y en a quelquefois abondance, mais c'est lorsque l'on en apporte de l'Euphrate: sa petite riviere fournit plusieurs truites, qui ne sont pas plus longues que le doigt & fort menuës, mais excellentes. L'on y pêche de bonnes anguilles, qui quoi que petites, sont très-délicates: Il y a encore dans cette riviere beaucoup d'écrevisses larges & plates, qui sont assez bonnes, & on s'épargne la

Ecrevisses à Alep.

peine

peine de les pêcher, lorsque les meures sont formées; parce que ces écrevisses qui les aiment, ne manquant point de s'épandre, & de monter sur les meuriers, pour en manger le fruit, il n'est pas difficile de les y attraper.

Les Concombres sont si bons à Alep, que non seulement les gens du païs, mais encore les Francs les mangent tout cruds, sans sausse, & sans ôter la peau, & ils ne font aucun mal, quoi que l'on en mange quantité; il en est de même dans toute la Mesopotamie. Concombres.

On n'use point en cette ville, d'autre sel, que de celui qui est apporté d'un lieu éloigné d'Alep d'une journée & demie de caravane, tirant vers grec-levant; il se fait de l'eau de pluie, qui tombe l'hiver, dans un lieu bas & spatieux, qui fait une espéce d'étang; & cette eau aiant tiré le sel de la terre, qu'elle couvre, se congele, & se forme en cube de sel, tel que celui de la mer, & on l'apporte sur des mules à Alep, mais il sale beaucoup moins que celui de la mer. Maniére de faire le sel.

On fait à Alep de fort beau maroquin. On y travaille aussi bien qu'à Damas le sagri, qui est ce que l'on appelle chagrin en France; mais l'on en fait une bien plus grande quantité en Perse. Ils sont si jaloux du secret pour préparer le maroquin, qu'ils ne laissent en-

entrer personne dans leurs maisons. Le sagri se fait de croupe d'âne; ils ratissent tellement cette peau, qu'ils la font venir unie, blanche & mince, comme un parchemin; mais comme pour le reste de la façon, ils en font mystére, quoi que j'aie pû faire, je ne l'ai pû aprendre; j'ai seulement sû d'un Juif, qui l'achéte d'eux & en fait trafic, qu'ils mettent sur cette peau préparée, certaine graine fort menuë, laquelle étant pressée, y fait d'abord de petits creux, mais dans la suite ces creux venant à se renfler, ils font ce grain que nous voions au sagri; mais il m'assûra qu'il ne savoit point de quelle graine ils se servent. J'ai sû depuis en Perse, que pour faire le sagri, après avoir ratissé la peau, ils la moüillent, & la mettent sur un petit chassi de bois, où ils l'atachent avec de cordes bien bandées; en-suite ils y mettent de la graine, (ou peut-être n'est-ce que du sable) assez épais par tout, après quoi ils l'exposent au soleil; lorsqu'elle est séche, ils font tomber ce sable ou graine en frappant dessous avec un bâton, & en-suite ils la remoüillent, & y remettent une seconde fois de la graine, qu'ils ôtent par après de la même maniére; & c'est tout.

Maniére de faire le chagrin.

On fait à Alep un assez grand trafic de poils de Cabrons, (ce sont les poils de dessous le ventre de certains boucs, qui sont ex-

trê-

trêmement fins, & qu'on mêle parmi les vigognes pour faire des chapeaux:) L'on m'a dit que lorsqu'on les embarque, il faut bien prendre garde qu'ils ne soient point moüillez, parce qu'ils seroient en hazard de prendre feu d'eux-mêmes en peu de tems, comme le foin qu'on serre étant humide; & il y en a eu quelquefois des vaisseaux brûlez, quoi que cela n'arrive pas toûjours infailliblement.

Les ouvriers de ce Païs font de la teinture bleüe fort excellente. Ils y mettent comme nous de l'indigo, & des écorces de grenades; mais ils ont outre cela ce secret ici particulier. Ils emplissent d'eau leurs chaudiéres qui sont de terre, & y mettent deux ou trois oques d'indigo selon la grandeur de la chaudiére, & la bonté de l'indigo; & durant quelques jours, ils remüent dans la chaudiére jusqu'à ce que l'indigo soit tout fondu & bien délaïé; après ils y mettent de la fiente de chien préparée de cette maniére: Ils prennent environ une oque de cette fiente & la font boüillir dans de l'eau, en-suite ils passent cette eau, & la mettent dans la chaudiére; après quoi ils y mettent aussi de l'eau de dattes. Pour faire cette eau de datte, il n'y a pas d'autre façon que de mettre environ une oque de dattes dans de l'eau, & les bien remüer, & frotter dans cette eau avec les mains, Teinture bleüe.

mains, en ſorte que toute la ſubſtance des dattes ſe diſſolve, & qu'il ne reſte que le noïau; après quoi aiant paſſé par une paſſoire cette eau, qui eſt pour lors comme du miel, ils la mettent dans la chaudiére. Au defaut des dattes, ils y mettent le ſuc des raiſins noirs bien foulez, & au defaut de raiſins, ils y mettent le ſuc de figues foulées. A Alep ils uſent de raiſins n'aiant pas de dattes. Quatre jours après qu'ils ont mis ces eaux de fiente de chien & de dattes, ils y mettent environ plein les deux mains de chaux vive. La préparation de cette teinture demande ſept ou huit jours, & quelquefois quinze. Durant tout ce tems, ils entretiennent ſous la chaudiére, un fort petit feu de fiente de chameau, mais ſi foible qu'il ne ſert qu'à maintenir cette teinture toûjours chaude; ils n'y mêlent point d'urine, mettant à la place de la fiente de chien, qu'ils diſent faire mieux lier l'indigo aux choſes que l'on teint.

Il y a un Indien qui demeure à Alep, qui peint des boites & des cannes de pipe, où il fait une quantité de cercles & de petits points de diverſes couleurs; mais comme il eſt ſeul qui ſache ce ſecret, il en eſt ſi jaloux, qu'il ne le veut enſeigner à perſonne, & c'eſt en vain que Monſieur Bertet lui a offert vingt-cinq piaſtres pour l'obliger à me l'aprendre.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Suite des Remarques d'Alep.

DUrant que j'étois à Alep on fit une Zinéh, ce mot veut dire à la lettre ornement, mais ici il signifie une fête, ou si vous voulez une réjoüissance publique. On y fait ces Zinéhs plus belles qu'au Caire, où il n'y a que les maisons des Consuls & des Beys, & le grand Bazar, qui soient bien ornées, & tout le reste n'est que gueuserie. Mais comme à Alep il y a plusieurs riches Marchands, à cause du grand trafic qui s'y fait; lorsqu'il y a une Zinéh, chacun tend sa boutique, & dedans & dehors, des plus belles étoffes qu'il peut avoir, couvre le bas de beaux tapis & met par dessus de riches carreaux, allume quantité de lampes & de cierges, & comme tous les Bazars sont couverts, cela fait un fort bel effet. On verra un Bazar dont toutes les maisons seront tenduës de velours à plusieurs bandes, un autre d'étoffe d'or & d'argent, un autre de draps, un autre de toiles travaillées, & ainsi chaque Bazar est orné selon la profession, & la richesse des Artisans qui y demeurent. Les portes des grands sont aussi ornées d'étoffes précieuses, de belles armes de toutes sortes & de lampes. Pendant ce tems ils se tiennent jour & nuit sur leurs Divans, qui ne sont tou- Zinéh, ou rejoüissance publique.

te-

tefois que leurs boutiques déguisées en Divans : Mais chaque boutique en Turquie est relevée de terre deux à trois piés, & ils y étendent, comme j'ai dêja dit, des tapis, & mettent des coussins tout à l'entour, & en dehors un balustre de bois qu'ils couvrent aussi de tapis. Chacun se visite tour à tour & reçoit ses visites dans son Divan : & là ils se régalent de cavé & de sorbet, de musique à leur maniére, & de leur petit lut qu'ils appellent tamboura.

Zinéh pour la naissance d'un Prince.

Cette Zinéh que je vis à Alep, fut ordonnée pour sept jours, dont le premier commença le Dimanche vingt-deuxiéme Juin ; l'on faisoit cette réjoüissance, parce qu'il étoit né au grand Seigneur un garçon qui étoit son premier fils, & l'on avoit envoié aussi-tôt de Constantinople des Agas par toutes les villes de Turquie, annoncer cette nouvelle, & ordonner les Zinéhs. D'abord que l'Aga fut arrivé l'on cria par toute la ville la Zinéh, en-suite le canon du château le fit encore savoir plus hautement, ce qu'il continüa tous les jours en-suite matin & soir : Si quelqu'un avoit manqué de faire réjoüissance & d'orner sa maison ; de quelque nation, religion ou condition qu'il fût, on lui auroit fait une grosse avanie ; & étant sujet du grand Seigneur, il auroit eu de plus des coups de bâton.

Pen-

Pendant la Zinéh l'on se promene librement jour & nuit par toute la ville qui est éclairée durant la nuit d'une grande quantité de lampes allumées dans toutes les ruës, où il y a toûjours si grande foule, qu'à peine peut on passer; l'on se traite, & l'on se divertit avec ses amis: il n'y a pas jusques aux Juifs qui ne s'éforcent à témoigner de la joie, & on les voit par troupes en plusieurs endroits danser au son des instrumens. Le second soir de la Zinéh le Musellem étant venu au grand Khan, visiter le Scheik Bandar (c'est le Juge des Marchands, & il est le maître du grand Khan;) on le reçut sur un Divan dressé devant la porte, où on le régala d'abord de cavé, de sorbet & de vin. En-suite sur les dix heures on le mena sur un autre Divan préparé contre la muraille au fond de la cour, pour voir une Comédie que des Juifs devoient représenter. La cour servit de Théatre, il y avoit seulement deux falots de bois de Pin que l'on eut soin d'entretenir. Cela rendoit assez de lumiére pour éclairer toute cette cour qui est grande; à vingt pas du Divan étoient assis à terre quatre ou cinq Juifs, qui joüoient de divers instrumens, & chantoient ensemble. Comédie à la Turque.

Le ballet commença par l'entrée d'un Turc qui fit au son des instrumens, mille souplesses de son corps en dansant, mais tou-

tes très-infames; cette entrée fut suivie de celle de deux jeunes Juifs vêtus en filles à nôtre mode, qui firent environ les mêmes postures, tournant de tems en tems fort vîte & assez long-tems : en-suite il y eut plusieurs autres entrées toutes differentes, & entr'autres, une où il y avoit un Juif vêtu en Franc, ce qui plut extrêmement aux gens du païs, qui trouvent nôtre habit tout-à-fait ridicule. Mais toutes ces entrées étoient remplies de saletez de la derniére infamie, tant pour les gestes que pour les paroles, figurant en présence de tout le monde tout ce qui se peut imaginer de plus des honête & disant à tous momens les paroles les plus impudiques. Tous leurs discours generalement n'étoient composez d'autres choses que de ces ordures, dont si le Théatre en quelques endroits de la Chrétienté n'est pas tout-à-fait exempt, pour le moins elles y sont moins fréquentes, & prononcées en paroles couvertes, & à double entente; mais eux, ils les disent à découvert, & c'est ce qui est trouvé de meilleur par les Turcs; & je remarquai même, que des sottises dites sans raison ni suite suffisoient pour les faire tous rire à gorge déploiée, pourvû que les paroles en fussent sales & infames : Enfin c'est une chose horrible & incroiable, de voir jusqu'où va l'impudence des Turcs pour la lubricité & principalement pour la péderastie. Ou-

Outre ce honteux regal, plusieurs sonneurs d'instrumens, qui vont par la ville, & dont chaque troupe est ordinairement composée de deux haut-bois, & d'un petit garçon qui joüe des timbales, s'arrêtoient devant la porte du grand Khan à joüer, pour avoir quelque chose du Scheik Bandar qui étoit toûjours sur son Divan vis-à-vis de la porte, & qui après qu'ils avoient joüé un peu de tems, leur envoioit aux uns demi-piastre, aux autres un quart, & à quelques-uns une piastre entiére.

Ce qui est de plus beau dans ces Zinéhs, c'est de voir passer les métiers. Ce plaisir commença le troisiéme soir sur les neuf heures, par le métier des Cordonniers qui marcha en cet ordre. Premierement il y avoit plusieurs petits garçons, qui avoient tous la tête couverte de capes de papier pointuës comme des pains de sucre, ils crioient de toute leur force & souhaitoient des benedictions au grand Seigneur; ils étoient suivis de soixante, ou quatre-vingts hommes de métier, deux à deux, vêtus & coifez en differentes maniéres, mais toutes extravagantes, & la plûpart étoient couverts de mailles ou de peau de tigre; ils avoient tous le mousquet sur l'épaule, l'épée & la targue au côté, avec un cierge à la main; ils étoient suivis des plus vieux du métier, qui

La marche des métiers à Alep.

Marche des Cordonniers.

n'avoient point d'armes; mais tous ensemble & sans ordre, faisoient un chœur de musique à leur mode, souhaitant des benedictions au grand Seigneur; ils se mettoient quelquefois tous en rond, & chantant avec grande action, secoüoient si fort la tête, l'un vers l'autre, qu'ils sembloient se la vouloir jetter l'un à l'autre. Immediatement après eux venoient huit hommes, portant sur leurs épaules un petit Divan entouré d'un balustre, sur lequel il y avoit plusieurs cierges: sur ce Divan il y avoit deux petits garçons du métier, dont l'un tailloit des paboutches, & l'autre les cousoit; quand ils furent devant le grand Khan ils s'arrêterent, & le plus vieux du chœur de musique, cria à haute voix vers le Scheik Bandar, qu'il faloit souhaiter des benedictions au grand Seigneur, & dire le fatah pour l'amour de lui; & aussi-tôt ils le dirent tous ensemble, après quoi ils passerent leur chemin.

Marche des Confituriers. Le lendemain sur les neuf heures du soir; le métier des Confituriers passa avec le même ordre que celui des Cordonniers, si ce n'est qu'après le chœur de musique, il y avoit deux hommes qui portoient, chacun sur la tête, un château de confitures fort belles, mais à leur mode, le Divan venoit en-suite, porté par plusieurs hommes, sur lequel il y avoit un petit garçon tout droit, avec le tablier, &

devant lui sur une petite table, un rond de bois plein de confitures; pendant que les autres crioient comme des Demons, celui-ci chantoit à gorge déploiée des chansons du métier.

Demi-heure après passa le métier des fileurs d'or; ils étoient tous bien vêtus; & sur leur petit Divan, il y avoit deux petits garçons, assis sur les deux bouts, dont l'un souffloit avec le souflet, pour faire fondre l'or, & l'autre le filoit. Quelque tems après vinrent les Tisserans, qui avoient sur leur Divan portatif un métier, où un petit garçon travailloit. En-suite passerent les Boulangers, la plupart le visage enfariné, & leur Divan portatif étoit tout entouré de grands épics de blé; & le petit garçon qui étoit dessus, pêtrissoit la pâte dans une huche qu'il avoit devant lui. Les derniers qui passerent ce soir, furent les Tailleurs, dans le même ordre que tous les autres, mais plusieurs de leurs gens étoient tous couverts de pelisses, & avoient aussi des marottes revêtuës de pelisses, & leur Divan, sur lequel il y avoit un petit garçon qui cousoit, en étoit tout bordé.

Marche des fileurs d'or.

Marche des Tisserans.

Marche des Boulangers.

Marche des Tailleurs.

Le cinquiéme soir passa prémierement le métier des Teinturiers, qui fut un des plus beaux. Après les petits garçons coifez de cornes, venoient environ cent hommes, couverts de peaux de tigres ou de mailles,

Marche des Teinturiers.

 aiant

aiant le mousquet sur l'épaule avec la targue & l'épée au côté, & un cierge à la main, criant & dansant comme des fols; en-suite venoient trois chœurs de musique composez des plus vieux du métier, qui chantant de toutes leurs forces, & dansant au moins de la tête, dirent le fatah pour le grand Seigneur devant le grand Khan: après parut le Divan porté de plusieurs hommes, sur lequel étoient étenduës plusieurs toiles teintes en rouge, & au milieu il y avoit un petit garçon, qui chantant à pleine gorge, prit une toile blanche par deux coins, & l'aiant fait voir à tout le monde dans toute son étenduë; la plongea dans un grand seau qui étoit devant lui, & aussi-tôt la tira toute rouge, il la tordit, & l'étendit en-suite. Cela me surprit d'abord, & tous les autres aussi, de voir que cette toile eût pris la teinture si promptement; mais je crois qu'il l'avoit laissée dans le seau, & en avoit tirée une autre déjà teinte; quoi qu'il en soit, cela fut fait fort adroitement: ce Divan fut suivi d'un autre, sur quoi un petit garçon batoit des toiles teintes en bleu, pour en faire sortir l'eau.

Marche des Cardoüans. A ce métier succeda celui du Maroquin, qui avoit en tête plusieurs jeunes gens coifez de cornes de Maroquin de diverses couleurs, de quatre ou cinq piés de long; ils étoient suivis de plusieurs enfans, tous vêtus de Maro-

roquin; en-ſuite marchoit la milice, les Vieillards, & le Divan, ſur lequel il y avoit deux petits garçons, dont l'un teignoit le Maroquin en rouge, & l'étendoit ſur le baluſtre, & l'autre le poliſſant avec un petit rouleau, l'étendoit ſur un plus gros.

Après ce métier vint celui des Epiciers, ou quelque choſe d'approchant; car ces gens vendent de l'huile, des olives, des fruits, & autres ſemblables denrées. Le Divan étoit tout orné de pommes & d'autres fruits pendus à l'entour, & en bas il y avoit pluſieurs paniers remplis de differentes choſes; au milieu étoit un petit garçon debout, tenant d'une main une balance, dans un des plats de laquelle il mettoit une poignée de fruits, qu'il jettoit en-ſuite ſur le Peuple, tantôt des noiſettes, tantôt des dattes, pommes & autres fruits. Marche des Epiciers.

Le quatriéme métier fût des faiſeurs de Bonnets, tant pour les hommes, que pour les femmes; ceux-là ne faiſoient pas porter de Divan, mais après les Vieillards venoient pluſieurs garçons, coifez de cornes fort longues, les unes de velour, dont ils font les bonnets des hommes, & les autres de brocart d'or, dont il font ceux des femmes; d'autres avoient des bonnets, où pendoient par derriére de grandes manches de même étoffe; & il y avoit parmi eux ſept ou huit hom- Marche des Bonnetiers.

mes entierement vêtus de ces mêmes étoffes, les uns en façon de chasube, les autres en façon de cappes, à peu près comme les enfans de chœur de Nôtre-Dame de Paris en portent, sinon qu'elles finissoient en pointe sur les reins, & tous étoient coifez de grands bonnets de même étoffe, faits quasi en maniére de mitre.

Marche des Vendeurs de Cavé.

Le cinquiéme fut des Vendeurs de Cavé; sur leur Divan il y avoit deux enfans, dont l'un tournoit une roüe par la manivelle, pour moudre le cavé, & l'autre le faisoit cuire. Les faiseurs de Targues les suivoient, avec les faiseurs de Foureau d'épée, & sur le Divan il y avoit deux jeunes garçons dont l'un cousoit une Targue, & l'autre polissoit un foureau.

Marche des faiseurs de Targues.

Marche des Bouchers.

En-suite vinrent les Maîtres Bouchers, dont les garçons, qui étoient en tête, aprés avoir un peu dancé, devant nôtre Khan, au son de leurs tambours de Basque, s'avancerent pour recevoir l'argent, que le Scheik Bandar leur donna, qui fut environ douze ou quinze âpres, pour plus d'une vingtaine qu'ils étoient; en quoi je remarquai que les Turcs font largesse à peu de frais. Les Maîtres suivirent les Valets, & leur Divan étoit tout entouré de verdure, avec plusieurs piéces de viandes penduës; dessus il y avoit un petit garçon qui éguisoit ses couteaux.

Ceux-

Ceux-ci avoient à leur trousse les Fileurs de soïe, sur le Divan desquels il y avoit un petit garçon qui tournoit une roüe, laquelle faisoit tourner six métiers de soïe, & au dessus il y avoit une espece de dévidoir, qui tournoit aussi, par le moïen d'un des fils de ces métiers: A chaque essieu il y avoit deux bâtons en croix, & à chaque bras de la croix, deux lampes atachées qui ne s'éteignoient, ni ne versoient aucune goute d'huile, quoi qu'elles tournassent fort vite; un petit More de bois, tenoit la manivelle de ce dévidoir, qu'il sembloit faire tourner.

Marche des Fileurs de soïe.

Les derniers furent les Faiseurs de cette piéce d'étoffe de la bride, qui couvre le nez des chevaux, au bout de laquelle pendent des floques de soïe; leur Divan en étoit garni tout autour, & dessus il y avoit deux enfans, dont l'un les peignoit, & l'autre les cousoit.

Marche des faiseurs de Muselière.

Le sixiéme soir les Menuisiers, les Jardiniers, & le Maréchaux passerent, mais il y eut de la bagarre, parce que ces derniers se bâtirent contre un autre Corps.

Marche des Menuisiers, Jardiniers & Marêchaux.

Le sétiéme les Barbiers, & plusieurs autres passerent devant le château, mais non pas devant le grand Khan. Enfin, toute la fête fut terminée par un feu de joïe, qui fut allumé le soir devant le château.

Des Barbiers.

Feu de joïe.

On ouvrit la moisson à Alep, durant que

Tems de la Moisson.

que j'y étois, à ſavoir au commencement de Juin, & l'on me dit que les autres années, ils la commencent au quinziéme de Mai, & l'achevent au commencement de Juin. L'on y coupe les blés comme chez nous, mais ils n'y ſont pas hauts, quoi qu'ils ſoient pour lors bien meurs.

Animaux de ſervice toûjours dehors.

Depuis le Printems juſqu'en Automne, les Turcs laiſſent leurs chevaux, mules, mulets, & chameaux toûjours dehors, expoſez au ſoleil, à la pluïe, au ſerein, & au vent; ſans crainte qu'ils en prennent aucun mal, & il les tiennent atachez par les quatre piés; à ſavoir les deux gauches d'un lien, & les deux autres de même; & il y a à chaque bout de corde, une bande de ſangle qui lie le pié du cheval & une corde qui y tient; & outre cela l'animal eſt ataché par une corde à un pieu fiché en terre. Pour les chameaux, ordinairement on ne les atache point; quelquefois ſeulement, on leur met un lien aux deux piés de derriére: La nuit ils les couvrent d'une couverture de poil de chevre, qu'ils doublent l'hiver d'un feutre. Pendant qu'ils tiennent ces chameaux & autres bêtes de charge dehors, ils ne leur donnent point d'autre nourriture que l'herbe qu'ils broutent; ce qui eſt cauſe que pour lors ils ſont moins forts qu'en autre tems; pour litiére ils leur préparent leur propre fumier, qu'ils laiſſent pour

Litiére de ces animaux.

cet

cet effet, exposé au soleil tout le jour, & il s'y séche tellement qu'il se reduit presqu'en poudre, & le soir ils ont grand soin de l'étendre fort proprement & fort uniment; ce qu'on ne peut pas faire chez nous, à cause des longues pailles qui y sont mêlées.

On se sert à Alep de Pigeons qui portent en moins de six heures, des lettres d'Alexandrette à Alep, quoi qu'il y ait vingt-deux bonnes lieuës. Pigeons Messagers.

Avant que de quiter Alep, je me sens obligé d'avertir charitablement Messieurs nos Medecins, qu'il n'y a rien à faire pour eux en Turquie; une seule consultation d'un demi-quart d'heure faite à Paris, vaut mieux que le traitement entier d'une longue maladie à Alep; parce que les Turcs sont si avares, qu'ils n'auront point de honte d'offrir vingt sols pour une cure, dont on ne leur demandera que deux ou trois écus, & pour laquelle des gens de mediocre condition en païeront du moins dix en France. Bien plus, si le malade ne guerit pas, ou qu'il meure, l'on s'en prend souvent au Medecin, & on lui fait avanie. Et j'apris à Alep qu'un jour un certain Docteur de cette Profession, entre les mains duquel étoit mort un malade, fut promené par la ville d'Alep avec des sonnettes, afin de donner avis au Peuple de ne s'en pas servir. J'avertis aussi ceux qui

viendront à Alep, de ne pas manquer à voir les oiseaux de Grandoüilles.

CHAPITRE IX.

Da la route de Mosul par Bir & Orfa.

APrès deux mois de sejour à Alep, je laissai partir deux caravanes qui alloient à Erzerum, parce qu'il faut attendre quelquefois long-tems à Erzerum une caravane pour Revan, & à Revan une pour Tauris, & les Francs n'ont en ces lieux aucune protection, & de plus il y a sur ce chemin quantité de Voleurs. Enfin, il s'en fit une pour Mosul, & je resolus d'aller avec elle, contre l'avis de tous les Francs, qui me vouloient persuader d'attendre que la chaleur fut passée.

Caravanes pour Erzerum.

Je fis marché avec un Turc qui avoit pris à loüage plusieurs mulets, & je lui donnai trente piastres de reaux, pour me conduire avec mon Valet, & mes hardes par terre à Mosul, & de Mosul à Bagdad par Kelec, & m'affranchir de tous caffares; quelques jours après il voulut encore avoir trois piastres de plus, & des bas de drap de quatre piastres, je lui donnai le tout par avance, ainsi qu'il demandoit, quoi que ce ne fût pas mon sentiment, mais seulement pour ne pas dédire une personne de qui j'avois reçû bien de l'honnêteté,

Marché pour être conduit d'Alep à Mosul & à Bagdad.

teté, & qui avoit fait ce marché : Comme il n'avoit jamais fait ce voiage, & qu'il croioit que chacun fût aussi honnête homme que lui, il se persuadoit d'avoir fait une bonne affaire pour moi. Cependant il n'y a rien de tel, que de faire marché avec les Muletiers, & de ne les pas païer par avance ; car si j'eusse fait ainsi, il ne m'en auroit pas tant coûté. Ce Turc ne donna au Muletier que quinze piastres pour les deux mulets & demi que j'avois chargez, & tous ceux de la caravane ne païerent pas davantage de six piastres pour mulet. Outre cela, cet Infidèle par les chemins me dit plusieurs fois qu'il n'avoit fait marché, ni pour les hardes, ni pour les caffares, & vouloit encore avoir je ne sai combien de piastres; & enfin il falut que j'allasse à nouveaux frais de Mosul à Bagdad. Six piastres pour Mulet.

Je partis d'Alep, le Dimanche vingt-neuviéme de Juin, accompagné de plusieurs des Marchands François à cheval, qui voulurent me faire cet honneur, que de me conduire jusqu'à la caravane, qui étoit au Meïdan, le long des jardins, tout proche de la ville. Je sortis par la porte Bab-el-Barkousa, & j'apris de mon valet, qui étoit là avec mes hardes depuis deux jours, qu'on avoit pris un de mes fusils la nuit precedente, & des hardes à quelques autres : Il me falut païer de cette excuse tirée du malheur d'autrui, & de ce que Départ d'Alep. Vol.

l'on me dit qu'on avoit vû les Voleurs, & couru après sans les pouvoir atteindre. Ces Voleurs se coulent adroitement le ventre à terre, comme des serpens ; c'est pourquoi dans tout ce voiage, l'on ne passe point la nuit sous les tentes ; mais au contraire on les détend le soir, parce qu'elles ne servent, comme ils disent, que de lunettes aux Voleurs.

Nous nous mîmes en chemin dès le lendemain à la pointe du jour & nous fûmes d'abord incommodez durant quelque tems du froid. On chemina jusque sur les neuf heures que nous campâmes dans une campagne appellée Sammaïa, proche la riviére d'Alep, qui passe en cet endroit, où il y a un petit pont qui la traverse.

Sammaïa, campagne.

Nous en partîmes le Mardi premier de Juillet, à la pointe du jour ; vers les neuf heures, nous rencontrâmes une grosse caravane qui venoit de Mosul, dans laquelle il y avoit un Horlogeur, appellé le sieur le Roi, qui venoit de Perse ; où il avoit demeuré longtems avec sa femme & ses enfans. Comme il avoit apris quelques jours auparavant d'un Arabe, qui venoit d'Alep, qu'il viendroit bientôt un Franc, il me chercha, mais aiant passé toute nôtre caravane sans me connoître, il fut obligé de me demander à quelques uns de nos gens, qui me montrerent à lui. A-

près

près avoir un peu discouru ensemble, nous nous separâmes, & leur caravane alla à Sammaïa, & la nôtre s'arrêta sur les dix heures du matin, dans une campagne appellée Chetanli, où il passe une eau courante parmi les roseaux. Depuis Alep jusque-là nous avions toûjours été vers grec-levant, & de là jusqu'au Bir nous prîmes nôtre route du côté du levant.

Chetanli, campagne.

Nous partîmes de Chetanli, le lendemain Mécredi deuxiéme de Juillet à la pointe du jour, & nous vinmes à dix heures du matin, à un grand village appellé Mazar, près duquel nous campâmes: Il y a quantité de bois & d'eau, qui rendent ce lieu agréable, & entr'autres il y a une fort belle cascade de huit ou dix étages, qu'on a fait pour un moulin qui est auprès. Nous commencâmes pour lors à sentir grand chaud jour & nuit.

Mazar, village.

Le lendemain Jeudi troisiéme de Juillet, deux heures après minuit, nous délogâmes; & à la pointe du jour nous passâmes entre deux grandes piéces de terre, où il y avoit quantité de figuiers plantez à la ligne. Sur les sept heures & demie, nous passâmes entre deux butes, sur l'une desquelles, à main droite, il y a un bâtiment, avec une espéce de pyramide. Demi-heure après nous vinmes au bord de l'Euphrate, qui ne me parut pas plus large que la Seine; mais on dit que l'hi-

ver il eſt fort large, & en effet ſon lit l'eſt deux fois davantage. Cette riviére eſt appellée Frat, & Mourat Soüi, c'eſt-à-dire, eau de déſir, à cauſe, diſent-ils, qu'un Calife de Bagdad, aiant fait apporter un peu de toutes les eaux du païs, & les aiant fait peſer, celle de l'Euphrate ſe trouva la plus legere.

L'Euphrate, riviére. Eau de l'Euphrate fort legere.

Cette riviére va fort lentement, & eſt toûjours navigable, pour les petites barques, juſqu'à l'endroit où elle ſe joint avec le Tigre; mais les groſſes barques ne vont du Bir, que juſqu'à Rouſvania, qui eſt un village éloigné du Bir, d'environ dix journées; & là elles déchargent leurs marchandiſes qui ſont transportées ſur des chameaux juſqu'à Bagdad, qui n'en eſt éloigné que d'une petite journée, où on les charge ſur le Tigre. C'eſt ainſi que vont à Baſſora les barques chargées de verre, dont je parlerai incontinent. Ce n'eſt pas que cette riviére ſoit ſi peu navigable que quelques-uns veulent dire; car durant que j'étois à Alep, le Scheik Bandar loüa une barque, pour porter ſur l'Euphrate, juſqu'à Rouſvania, cinq ou ſix cent caiſſes de verre qu'il envoioit aux Indes. La raiſon pourquoi les groſſes barques ne paſſent pas Rouſvania, c'eſt qu'il y a dans la riviére quelques rochers qui empêchent le paſſage, & les petites barques les évitent. Je me ſerois néanmoins ſervi de cette occaſion, pour aller à

Rouſvania, village.

Bag-

Bagdad, n'eût été qu'on me dit que les barques restent quelques jours dans de certains endroits, & dans le plus peau chemin vont fort lentement; & que de plus, je ne pourrois m'éloigner si peu de la barque, que je ne fusse en danger d'être dépoüillé des Arabes; outre que l'on soufre beaucoup de chaud, parce qu'on n'a point de couvert. J'étois étonné de voir, que ceux qui embaloient ces caisses pour le Scheik Bandar, les remüoient si fort qu'ils cassoient tout; mais l'on me dit qu'il n'importoit pas qu'il fût tout en petites pieces, parce que les Indiens & Indiennes ne l'achétent que pour en faire enchasser de petits morceaux dans des anneaux qui leur servent pour se mirer de tems en tems. Ce verre est d'un côté tout enduit de vif-argent, & c'est une marchandise qui se vend bien aux Indes, & sur laquelle les Marchands font un profit considerable.

Nous passâmes l'Euphrate avec de grands bateaux, dont le gouvernail est éloigné du bateau d'environ trois piés par bas (comme rapporte *Pietro della-Valle;*)& je ne vois pas qu'il en faille chercher d'autre raison que celle de l'épargne; parce que ces sortes de bâtimens leur coûtent moins que s'ils étoient comme les nôtres; car ce ne sont que des perches, avec quelques petits morceaux de bois cloüez au bout en travers, qui servent d'ai-

Bateaux de l'Euphrate.

d'aileron, & cela ne serviroit de rien, s'il étoit ataché contre la pouppe comme chez nous. Nous décendîmes à terre au Bir, qui est une petite ville, bâtie sur le bord de la riviére en Mesopotamie, dont les bâtimens commencent depuis l'eau, jusqu'au haut d'une montagne; le château qui paroît assez beau est situé de même sur un panchant. Les murailles de la ville sont entieres & bâties, de même que les maisons, de petites pierres quarrées, prises de la montagne, qui est toute de roc tendre; mais le dedans de la ville n'est que mazures. Nous allâmes camper au haut de la montagne hors la ville, & nous y arrivâmes à huit heures & demie; après avoir païé en passant la Doüane de toutes les marchandises, à tant pour charge. Le cimetiere du Bir est de l'autre côté de l'eau en Syrie; & ils disent pour raison, que nôtre Seigneur étant venu jusqu'à l'Euphrate, donna à un homme un mouchoir où son image étoit empreinte pour aller en Mesopotamie convertir les Peuples; mais que cet homme poussé de curiosité de voir ce que c'étoit, aiant déplié le mouchoir, contre l'ordre de nôtre Seigneur, il s'envola dans un puits, & que nôtre Seigneur aiant sû cela, dit que cette terre ne valoit rien & pour cette raison ne passa pas outre: voilà le sujet pourquoi ils ne veulent pas y enterrer leurs morts: D'autres gens con-

Bir, petite ville.

Face de Jesus-Christ empreinte sur un mouchoir.

content l'hiſtoire d'une autre maniere, dont je ferai le recit en parlant d'Orfa.

Nous partîmes du Bir, le Vendredi quatriéme de Juillet, à deux heures après minuit; & nous prîmes une route peu differente de celle que nous avions tenuë jusque-là, car nous la prîmes par le grec-levant, ce que nous continüâmes jusqu'à Orfa. Ce jour nous campâmes sur les neuf heures du matin dans une campagne proche d'une montagne, où il y avoit autrefois une grande ville appellée Aidar Ahmet; maintenant il n'y a plus rien, & il paſſe là une eau courante parmi des roſeaux.

Départ du Bir.

Aidar Ahmet, autrefois grande ville.

Le lendemain Samedi cinquiéme Juillet à deux heures après minuit, nous continüâmes nôtre marche; sur les cinq heures nous paſſâmes à Tcharmelic, qui étoit autrefois une petite ville, qu'un Dilaver Pacha, qui étoit Bacha de Diarbeckr, avoit fait bâtir avec un château, sur une petite éminence, & un Han pour la commodité des caravanes; & tout cela à cauſe de la grande quantité de voleurs qu'il y avoit sur ce chemin, comme il y en a encore à preſent. Le tout étoit bâti de pierres priſes des démolitions de Aidar Ahmet; mais il n'y reſte plus qu'un peu du château, avec un petit village au pié; & une partie des murailles de la ville, dont on voit encore deux portes; pour le Han il eſt entier & fort

Tcharmelic, autrefois petite ville.

beau.

beau. Nous passâmes outre, & vinmes camper sur les neuf heures du matin, à un lieu où étoit autrefois une grande ville, appellée Yogonboul ; à present ce n'est plus qu'un amas confus de pierres, parmi lesquelles il y a quelques puits d'eau de pluie. Nous en partîmes le même jour à dix heures du soir, & nous montâmes par de mauvais chemins. Le lendemain Dimanche sixiéme de Juillet, à une heure après minuit, nous passâmes par un beau chemin taillé dans le roc, de la profondeur de deux toises, large d'autant & long de huit. Avant qu'on eût fait ce chemin l'on ne pouvoit passer par là : Nous décendîmes ensuite par un penchant très-facheux qui dure juqu'à la ville d'Orfa, où nous arrivâmes à deux heures après minuit & nous campâmes auprès de ses murailles.

Yogonboul, autrefois grande ville.

La Ville d'Orfa, qui est l'ancienne Edesse, a environ deux heures de circuit, ses murailles sont belles, & assez entieres, elle est presque quarrée, mais en dedans l'on ne voit gueres que des ruïnes, & néanmoins elle est fort peuplée. Du côté du midi elle a un château qui lui est joint, ce château est sur une montagne, il a de très-beaux fossez, qui sont larges & bien profonds quoi qu'ils soient taillez dans le roc ; il est assez grand, mais tout plein de ruïnes ; il n'a que des méchans canons tout rompus ; au plus

Edesse Orfa, ville.

haut

haut du château il y a une petite chambre quarrée, d'où l'on voit fort loin, & les gens du païs disent, qu'Elie a demeuré dans cette chambrette. Chambre d'Elie.

Du côté qui regarde la ville, il y a deux grandes colonnes de pierre, éloignées l'une de l'autre de six ou sept pas, toutes droites sur leurs piés d'estal, elles sont d'ordre Corinthien, & sont composées chacune de vingt-sept assises de pierres, chaque assise n'est que de deux pierres, & chaque pierre à dix-neuf pouces de hauteur, de sorte que ces colonnes ont environ quarante-deux piés de hauteur, & leur diamétre est de deux piés & demi. Colonnes d'ordre Corinthien. Les gens du païs disent, qu'il y en avoit autrefois deux autres semblables, & que sur ces quatre colonnes, étoit posé un des thrônes de Nemrod, que ce fut de cét endroit, auquel ils portent grand respect, qu'on précipita Abraham dans la fournaise, qui étoit au bas, & que dans le moment même il en sortit une eau, qui en sort encore à present, & emplit un canal, qui est tout proche; il est long de plusieurs toises, & large de cinq ou six, & son eau, après avoir arrosé toute la ville, va se perdre sous terre, à quelques heures de chemin loin de là. Thrône de Nemrod. Il y a dans ce canal une si grande quantité de poissons qu'ils paroissent par gros monceaux; je crois que ce sont des carpes, mais ils disent que si un homme en prenoit

dans

dans ce canal & qu'il en mangeât, il ne manqueroit pas d'avoir la fievre; c'est pourquoi ils ne permettent à personne d'en prendre, si ce n'est passé un petit pont qui est au bout du canal: car ils disent qu'étant pris au delà de ce pont il n'y a plus de danger.

Entre le château & ce canal, il y a un autre canal plus petit, qui est éloigné d'environ cinquante pas du premier, & son eau se mêle avec l'autre, incontinent qu'elle est hors du canal. Comme les Habitans d'Orfa croient que tout est miracle dans leur païs, ils disent que c'est une autre source, qui sortit du lieu où l'on jetta une esclave, qui aiant vû qu'Abraham n'avoit point eu de mal de sa chute, & qu'il étoit miraculeusement sorti de l'eau, du lieu où on l'avoit précipité; dit à Nemrod, que cet homme étoit un veritable Prophete, & non pas un Sorcier comme il disoit; à cause dequoi il la fit précipiter aussi: Sans cela Orfa n'auroit pas pû subsister si long-tems, & elle auroit peri par la soif; car il n'y a point d'autre eau dans cette ville que celle de ces deux sources.

Il y a du côté du château, qui regarde le midi, plusieurs montagnes assez proches qui le commandent; sur tout une que les gens du païs appellent Nemrod Tabhtasi, c'est-à-dire, le trône de Nemrod; parce qu'ils croient que son principal trône étoit sur le sommet de cette montagne; l'on voit dans ces montagnes

Nemrod Tabhtasi, montagne.

tagnes plusieurs grottes, où ils disent que logeoient cent mille soldats de Nemrod.

Le jour suivant je sortis de la ville, par la porte qui regarde le midi, qu'on nomme Eyam-Capisi, & je vins voir le puits, que l'on appelle le puits du mouchoir, qui est à mille pas de cette porte. Leur histoire dit, qu'Abgarus Roi d'Orfa, étant tout lépreux & aiant oüi dire beaucoup de merveilles de nôtre Seigneur, envoia des gens le prier de venir le guerir; avec charge de l'assûrer de sa part, qu'il le protegeroit contre tous ses ennemis, & il fit aller avec eux un peintre pour tirer son Portrait. Ils disent que nôtre Seigneur répondit à ces gens, qu'il ne pouvoit pas y aller; parce que le tems de sa Passion s'approchoit, & que s'étant apperçu que le peintre tiroit son Portrait, il mit un mouchoir sur son visage, après quoi son Effigie y resta empreinte; & il leur donna ce mouchoir pour porter à leur Prince: Ces gens bien satisfaits de leur legation s'en retournerent, mais comme ils étoient proches de la ville ils furent rencontrez par des voleurs qui les mirent en fuite; celui qui avoit le mouchoir le jetta vitement dans le puits, dont il est question, & se sauva à la ville, où il raconta le tout au Roi, qui s'en vint le jour suivant en Procession, avec tout son Peuple au puits, dont ils trouverent l'eau

L'Histoire d'Abgarus.

La face de Jesus-Christ empreinte sur un mouchoir.

ac-

accruë jusqu'à la bouche & le mouchoir dessus : Le Roi le prit & aussi-tôt fut gueri de sa lépre, & se fit Chrétien avec tout son Peuple : Ils disent qu'ils ont long-tems gardé ce mouchoir, mais qu'enfin les Francs l'ont dérobé & porté à Rome.

Demeure de Job. Un Turc me conta bonnement une autre histoire de ce puits ; il me dit que Job demeurant là auprès, & étant devenu fort pauvre, les vers le mangerent, en sorte qu'il ne lui resta que la langue, qu'ils lui vouloient aussi manger ; mais que lui aiant recours à Dieu, s'écria : Quoi Seigneur ? ne me laisserez-vous point la langue pour vous chanter des loüanges: Qu'alors Dieu l'envoia laver à ce Puits, dont il revint sain & entier, & peu après recouvra de grandes richesses ; que les vers se retirerent dans une grotte qui est tout proche, dont ils mangerent une partie de la muraille ; & ils ne manquent pas d'en faire voir la marque.

Puits des Lépreux. Ce puits est enfermé de murailles, & il y a quantité de monde tant hommes que femmes, pour se laver : Ils se mettent derriére de petites murailles de pierres, & là se dépoüillent, & reçoivent sur le corps l'eau de ce puits, qui coule d'une petite auge percée, qui est sur la petite muraille, & qu'ils ont emplie auparavant. Je vis en cette ville d'Orfa, aussi-bien qu'à Damas, plusieurs Lépreux Ils sont

Lépreux comme ils sont.

noirs,

noirs, hideux, mélancoliques; ils ont de la peine à parler & tout le corps leur fait mal; leur maladie approche fort de la vérole, mais c'est autre chose & l'on dit qu'elle provient d'une cause différente.

Durant que j'étois à Orfa je m'enquis comment l'on y tailloit les hommes de la pierre, & un certain Chirurgien, fils de Franc, mais né en Alep, appellé Domenico Cabei, me dit qu'on les y tailloit de la même maniére qu'en Europe; mais qu'il y avoit pour lors un Turc à Orfa qui paroissoit fort grossier, & qui cependant les tailloit tous heureusement de cette maniére. Il fourroit le doigt dans le fondement du malade, & le poussant jusqu'à la vessie trouvoit aussi-tôt la pierre, qu'il conduisoit avec le même doigt, jusqu'au scrotum, qu'il ouvroit de l'autre main à l'endroit où étoit la pierre, après quoi il le recousoit & le pensoit avec de l'onguent, & il avoit toûjours eu un heureux succez dans toutes les cures qu'il avoit entreprises. Le même Chirurgien me dit en avoir ainsi trouvé, peu de jours devant que j'arrivasse, dans la vessie d'un enfant, qu'il devoit tailler dans peu de jours. Comme après cela il me parla de son habileté à guerir les excroissances de chair aux parties naturelles, je lui dis que durant que j'étois à Rosette, il y avoit un Médecin François, appellé Monsieur Sarazin, qui guerissoit ces

Maniére de tailler & d'ôter la Pierre.

Maniére de guerir les Excroissances.

excroiſſances de cette maniére. Il prenoit deux bâtons, avec leſquels il ſeparoit cette chair ſuperfluë des parties, faiſant en ſorte qu'au deſſous des bâtons, il n'y eût juſtement que ce qu'il faloit couper; en-ſuite tenant bien ferme ces bâtons d'une main, de l'autre il tranchoit net, avec un biſtouri, toute la chair ſuperfluë, qui étoit demeurée priſe deſſous les bâtons: Que s'il arrivoit qu'il eût coupé quelque vaiſſeau qui rendit beaucoup de ſang, il avoit ſes boutons de feu, tout prêts ſur les charbons, pour l'arrêter; après cela il recouſoit le ſcrotum, penſoit cette plaïe juſqu'à une entiére gueriſon. Cette enflure vient d'une chair qui s'engendre dans le ſcrotum, au deſſous des parties, avec des veines par leſquelles elle prend nourriture: Et je lui dis que ce Medecin m'avoit aſſûré, d'en avoir coupé à un homme à Alexandrie une piece, qui traînoit juſqu'à terre, & que l'aiant peſée, il avoit trouvé qu'elle peſoit vingt-cinq livres. Comme il lui venoit beaucoup de ces malades, parce qu'en Egypte la plupart en ſont affligez, les uns plus & les autres moins, je fus curieux d'en voir un, à qui le ſcrotum venoit preſque juſqu'aux talons. Comme j'eus raconté cette maniére d'operation au Chirurgien Domenico, il me dit qu'il étoit prêt d'en faire un de ce même mal, mais quoi que ſa maniére fût bonne, qu'il voudroit bien ex-

experimenter celle du Medecin d'Egypte, sur la personne qu'il avoit à penser; & de fait il la lui proposa, l'assûrant même, que toute sa vie il lui resteroit une peau pendante, qui lui seroit bien importune, s'il faisoit sur lui son operation à l'ordinaire; au lieu que s'il la faisoit de la maniére que je lui avois apris, il ne lui demeureroit aucune incommodité; mais le malade ne vouloit pas s'y résoudre, & lui dit, qu'un autre Franc lui avoit autrefois proposé de se faire traiter de cette sorte, mais qu'il n'avoit pas voulu, & qu'il aimoit mieux avoir l'importunité de cette peau & ne rien hazarder, que d'en être délivré, & hazarder sa personne. Ce Malade étoit un homme âgé de plus de cinquante-cinq ans; pour le guérir, Domenico fit incision en croix au scrotum, ensuite il en dépoüilla cette chair superfluë qu'il coupa; & après avoir recousu la peau, laissant seulement une petite ouverture, il appliqua le premier appareil; ce morceau de chair qui étoit plus gros que le poing, avoit beaucoup de petites veines. Pendant qu'on fit cette operation, ce Vieillard fumoit une pipe de tabac & ne cria jamais; seulement il se recommanda plusieurs fois à Mahomet, les assistans priant en même tems pour lui: Mais le Chirurgien qui fit cette operation, étoit si pauvre qu'il n'avoit pas seulement un bouton de feu.

Le Mécredi au soit neuviéme Juillet le Doüanier vint prendre les droits de nôtre caravane; & prit mon épée dans ma tente, qu'il laissa entre les mains du Kervan Bachi, pretendant de moi une piastre comme Franc; mais aiant parlé à mon Moucre, il m'alla requerir mon épée.

Voleur. Le lendemain un Voleur prit le Doliman d'une personne de nôtre bande, mais d'une maniére bien hardie & en quelque façon plaisante. Nous étions restez à coucher chez un Medecin Franc & nous reposions dans sa cour au frais sur un mastabé; lors qu'environ une heure avant le jour, un drole aiant ouvert la porte adroitement, s'en vint tout doucement au Doliman qui étoit proche de celui à qui il appartenoit; celui-ci s'étant éveillé au bruit que le voleur faisoit en vuidant ses poches, ne s'en allarma nullement, au contraire croiant que c'étoit son valet, il l'appella deux fois par son nom; alors mon Voleur qui n'avoit pas, comme je crois, dessein d'emporter le Doliman, mais seulement ce qui étoit dans les poches, se croiant découvert, prit le Doliman & s'enfuït. Cependant le meilleur expedient fut de ne s'en pas vanter, car si le Sous-Bachi l'eût sû, il seroit venu au logis se saisir de tout ce qu'il auroit trouvé, protestant qu'il n'y avoit point de Voleurs dans la ville, & qu'il faloit prouver

ver qu'on eût été volé, en representant le Voleur. On trouve à Orfa d'assez bon vin, tant blanc que clairet.

CHAPITRE X.

Continuation du Voiage de Mosul par Kodgiasar païs de Merdin & Nisibin.

NOus partîmes d'Orfa le Samedi douziéme de Juillet à deux heures après minuit; il y avoit deux jours qu'on remettoit le départ de jour à autre, afin de savoir des nouvelles des Arabes; mais enfin, après que nous fûmes en chemin, l'on aprit qu'il y avoit plus de milles tentes d'Arabes à l'endroit où nous devions faire nôtre premier gîte. Ce qui donna l'allarme si grande parmi toute nôtre caravane, quoi qu'elle fût composée de deux cent hommes armez de mousquets ou de lances, qu'il fût resolu de quiter le droit chemin, qui étoit presque levant, ou est-nord-est, tirant au levant vers siroc; au lieu dequoi nous prîmes nôtre route droit au greclevant. Nous trouvâmes de ce côté-là quelques Curdes, avec des troupeaux, qui nous aiant apperçûs, eurent eux-mêmes grande peur, car ils croioient que nous fussions Arabes. Autrefois ils voloient attroupez à cheval, mais les Arabes les aiant plusieurs fois maltraitez, ils ont abandonné le métier, seulement ils viennent la nuit le ven-

Départ d'Orfa.

tre contre terre, pour tâcher de prendre quelque chose dans les caravanes, mais ils sont plus hardis sur les frontieres de Bagdad & de Perse, qu'en ces quartiers.

Dgiallab, petite riviére.

Sur les dix heures, aiant traversé deux fois la petite riviére ou ruisseau de Dgiallab, nous campâmes dans une plaine, appellée Edne, où je gueris un de nos Moucres, du mal de tête qu'il avoit depuis trois jours, avec un fronteau trempé dans de l'eau de vie, & dans le fronteau du poivre grossierement concassé.

Edne, plaine.

La plaine d'Edne est traversée du ruisseau Dgiallab, qui est large en cet endroit, comme la riviére des Gobelins à Paris, sa source est à une heure de chemin de là, vers grec-levant en un lieu appellé Poüar Bachi, c'est-à-dire, source de la fontaine, en quoi a manqué Samson qui l'a fait venir du mont Taur, au nort, à l'égard d'Orfa, par où il la fait passer, & en-suite aller à l'Euphrate; & cependant elle ne passe point à Orfa, mais après avoir arrosé plusieurs vilages, elle se va perdre sous terre à quelques journées d'Edne. Il y a dans cette plaine une vingtaine de tombeaux de pieres de taille, & sur la plupart il y a une figure de pierre, qui represente grossierement un lion, & à côté un bouclier & une épée peinte de rouge. Ce sont des tombeaux de braves Curdes morts en guerre.

Erreur de Geographie.

Nous

Nous partîmes d'Edne, le Dimanche treiſiéme de Juillet, à trois heures & demie après minuit, ainſi qu'on l'avoit publié le ſoir précedent dans le camp; on avoit auſſi averti un chacun par un cri public, de prendre garde à ſoi, à cauſe de la quantité de voleurs qu'il y avoit en cet endroit; & que pour cette raiſon l'on ne chargeroit qu'au jour. Nous allâmes vers gregal, & une heure après nous entrâmes dans des montagnes, ſans toutefois monter, nous y vîmes la ſource de Dgiallab. Nous ne fumes que trois quarts d'heure parmi ces montagnes, au ſortir deſquelles nous nous trouvâmes dans une plaine, où chacun reconnut que nous avions perdu le chemin, nous ne laiſſâmes pas d'aller toûjours vers grec-levant, mais ſeulement nous prîmes un peu plus vers gregal, pour trouver de l'eau, près de laquelle nous puſſions camper. Source de Dgiallab.

Sur les onze heures nous trouvâmes une vingtaine de cavaliers Turcomans, armez de mouſquets & de lances, mais ils ne nous dirent rien; & je crois que c'eſt qu'ils n'oſerent, quoi que l'on m'ait dit qu'ils ne voloient plus, depuis qu'un Bacha de Diarbeckr, appellé Dilaver, irrité par les grandes voleries qu'ils faiſoient, marcha contre eux & en fit un grand carnage. Turcomans.

Après cela nous traverſâmes un Païs tout

plein de colines, entre lesquelles il y avoit de petites plaines, remplies de chardons & de pierres, qui faisoient le plus méchant chemin du monde, & l'on étoit si las de marcher de coline en coline, que chacun craignoit qu'il ne falût cheminer ainsi jusqu'au lendemain: Mais enfin, à une heure & un quart après midi nous arrivâmes à demi-rôtis sur une de ces colines appellée Toubangiou, où aiant trouvé un puits d'eau vive nous campâmes auprès; nous avions de dessus ces colines, la vûë des montagnes nommées Caradgia-Daglar.

Toubangiou, coline.

Caradgia-Daglar, montagnes.

Sur les onze heures du soir nous eûmes allarme de vingt-cinq cavaliers Curdes, qui vinrent vers nôtre camp, dont quelques-uns des nôtres s'étant apperçus, ils crierent allarme, car on avoit encore fait publier le soir, que chacun eût à veiller l'un pour l'autre. Tout le monde prit les armes au son d'une flute, faute de tambour, & quelques uns des nôtres étant sortis du camp; & s'étant mis en posture de tirer sur ces Curdes; ils crierent qu'ils prioient qu'on ne tirât point sur eux, & qu'ils alloient à la chasse, & passerent ainsi leur chemin. Toutes les nuits se passoient de même, à s'inciter l'un l'autre de veiller, & à chanter pour s'empêcher de dormir.

Nous partîmes le lendemain à trois heures un quart après minuit, car nous ne nous met-

tions plus en marche qu'à la pointe du jour, pour n'être pas surpris. Nous allâmes au levant & tirant un peu vers le siroc; à six heures nous trouvâmes quinze ou vingt tentes de Curdes, faites de poil de chevre noir, sous lesquelles il y avoit plusieurs femmes & enfans; sur les huit heures, nous en trouvâmes plus de soixante, & à huit heures & trois quarts, nous campâmes près d'un puits d'eau vive, en un lieu appellé Alaki. Ces Curdes vinrent vendre plusieurs denrées dans nôtre camp; la plupart ne vouloient pas d'argent, mais seulement du savon, ou du tabac, & principalement du savon; & quoi qu'on leur offrit dix sols de ce qui en valoit huit, ils n'en vouloient point, disant qu'ils ne le donneroient pas pour une piastre, mais pour du savon. La nuit suivante il fit un vent tout-à-fait froid, ce qui n'arriva pas de même le jour d'après, car nous eûmes grand chaud. Tentes de Curdes. Alaki.

Nous partîmes d'Alaki, le Mardi quinziéme de Juillet à trois heures après minuit, & nous tirâmes encore droit au siroc-levant; une heure après, nous quitâmes le mauvais chemin plein de pierres, que nous avions toûjours eu depuis Orfa, & nous entrâmes dans une grande plaine, aiant toûjours à gauche les monts Caradgia, qui sont les monts Taurus, qui s'étendent depuis le dessus d'Orfa, jusqu'à Diarbeckr, vers le levant; & de Monts Caradgia, ou Taurus.

 là,

là, jusque vis-à-vis de Kizilken, vers le siroc; & jusqu'auprès de Nisibin, vers le gregal; & de la vers le siroc, jusqu'à deux journées de Mosul.

Ville de Diarbeckr. Sur les six heures l'on me dit que la ville de Diarbeckr, appellée en Armenien, Amid, étoit à nôtre gauche, environ à deux bonnes ou trois petites journées; & c'est le plus près que nous en aions approché. Sur les sept heures & demie, nous passâmes auprès d'une petite Chapelle, couverte d'un dôme de pierre; dans laquelle il y a un tombeau, que les gens du Païs disent être de Job, & presentement derriere cette Chapelle, il y a un Santon qui y prie; car ce lieu est un celèbre Pelerinage, & ce Santon a un petit logement auprès d'un puits de bonne eau vive.

Tombeau de Job.

Nous arrivâmes à huit heures & demie au pié d'une butte, sur laquelle est assis un village, appellé Telghiouran, Tel en Arabe, veut dire coline, & nous campâmes dans la plaine près d'une fontaine. Le jour de devant & celui-ci, nous avions trouvé par le chemin, plusieurs plantes appellées Agnus Castus, ou Canabis; car elles viennent hautes d'environ trois piés, & ont les feüilles divisées de cinq en cinq, comme une main; celle du milieu étant plus longue, & en-suite les deux qui lui sont plus proches, & les deux derniéres sont les plus petites; elles sont dentelées au

Telghiouran, village.

Agnus Castus, ou Canabis, plantes.

au milieu, blanches dessous; enfin cette plante finit en haut par un épi de plusieurs petites fleurs, de couleur bleuë fort claire; elles naissent parmi les pierres & on les y voit par gros bouquets.

Erreurs de Geographie.

Il faut que je remarque encore ici quelques fautes dans la carte de Diarbeckr de Samson. A mi-chemin d'Orfa à Telghiouran, nous devions passer une riviére qu'il nomme le fleuve Soaïd, & la fait venir du mont Taur, & passer par Caraemid, & se rendre beaucoup après dans l'Euphrate; cependant dans toute nôtre caravane, il n'y eut personne qui me pût dire des nouvelles de cette eau; & depuis Orfa jusqu'à Telghiouran, nous ne passâmes point d'autre eau, que celle de Dgiallab. De plus il a fait tant de fautes dans les positions des lieux, & dans les distances, & en alterant les noms, qu'on n'y connoît rien; & quoi que je nommasse à plusieurs de nôtre caravane, la plupart des noms qu'il a mis dans son Diarbeckr ou plutôt Diarbekir, le mieux que je pouvois, ils n'en reconnurent pas deux ou trois. Il fait deux villes de Caraemid & d'Amid, & ce n'en est qu'une, à sçavoir Diarbeckr. Il fait la riviére Alchabur la même, que celle de Dgiallab, & celle d'Orfa. Cette riviére d'Alchabur prend sa source à environ quatre journées de Merdin, tirant vers le midi, & se rend dans l'Euphrate:

Caraemid, Amid & Diarbeckr ne sont qu'une même ville.

Alchabur, riviére.

on dit que l'eau de ce Fleuve est si bonne, que si un homme après avoir mangé un Agneau tout entier, boit de cette eau, il n'a point d'indigestion. Mais il faut observer qu'il y a encore une autre riviére, appellée Chabur, qui est le Chobar, dont il est fait mention dans le Prophete Daniel; elle est plus petite, & prend sa source au dessous de Mosul, à main gauche de ceux qui décendent le Tigre, & vient à Bagdad se perdre dans le Tigre, & selon que j'ai pû aprendre d'un Vieillard Syrien de Mosul, qui a fait plusieurs fois, par divers chemins, le voiage de Mosul à Alep, & d'Alep à Mosul. Il y a plusieurs autres fautes dans la carte de Diarbeckr, ce qui me fait croire qu'elle a été faite sur de mauvais Memoires.

Chobar, riviére.

Telghiouran, château

Telghiouran est un château fermé de plusieurs pierres entassées les unes sur les autres; c'étoit autrefois une grande ville, mais les tyrannies des Turcs l'ont fait deserter. Il y a cent maisons d'Armeniens, & il n'y a de Turc que l'Aga avec ses serviteurs, & cet Aga est aussi Doüanier & Chorbagi. Nous y trouvâmes un peu de vin rouge, fort gros & fort couvert, qu'ils vont querir à Merdin. Au pié de la montagne, sous des arbres, il y a une petite Chapelle, où sont des chaînes que l'on met au cou des fols, & ils disent qu'à ceux qui doivent guerir, elles se détachent

d'el-

d'elles-mêmes ; aux autres elle ne se détachent point, si l'on n'y met la main : Le Doüanier de ce lieu vint à nôtre caravane prendre ses droits.

Nous en partîmes le lendemain Mécredi seisiéme de Juillet, à deux heures & trois quarts après minuit, & nous continüâmes vers le siroc-levant ; à cinq heures & demie nous vîmes le long de ce chemin plusieurs pierres & quelques mazures encore debout. Sur les six heures nous eumes une grande allarme, à cause que ceux des premiers rangs avoient vû quelques cavaliers ; chacun se prepara, les uns allumerent leur mêche, les autres prirent l'arc & deux fléches en main ; les uns couroient deçà, les autres delà ; & cependant j'avois beau demander où étoient ces Arabes, personne ne me les pouvoit montrer, parce qu'ils étoient alors dans un petit fond. Un peu après nous reconnûmes que c'étoit l'Aga de Telghiouran, qui venoit de quelque lieu où il avoit eu affaire & qui étoit accompagné de dix cavaliers, armez les uns de mousquets & les autres de lances ou de dards. Sur les huit heures nous vîmes à main gauche, proche d'un puits, plusieurs tentes noires de Curdes, qui aiant füi de devant les Arabes, s'étoient venus camper en cet endroit. Passant outre, nous vinmes camper à dix heures & trois quarts, près d'une butte,

Carakouzi. en un lieu appellé Carakouzi, où il y a un puits de bonne eau vive, qui porte le même nom.

Le lendemain Jeudi dix-sétiéme de Juillet, nous en partîmes à deux heures & trois quarts après minuit, & continüant nôtre route de siroc-levant nous entrâmes dans des montagnes, où nous ne fimes que monter & décendre durant près d'une heure, par des chemins pleins de grosses pierres; après en être sortis, & entrez dans la plaine, nous tirâmes toûjours vers le siroc-levant, approchant des monts Caradgia; sur les six heures & demie, nous trouvâmes un puits de bonne eau vive; sur les sept heures nous vîmes une piece de terre semée de Maiz, ou blé Sarazin; & une autre toute pleine de Ricinus, ou Palma Christi, haut tout au plus d'un pié; plusieurs en tirent de l'huile, pour brûler & pour frotter les Chameaux, afin que leur poil revienne, car il tombe tous les ans.

Maiz ou blé Sarazin. Ricinus ou Palma Christi.

Après avoir en-suite passé par de méchantes mazures, & traversé un petit ruisseau, sur les neuf heures & demie nous nous trouvâmes près d'une grande fosse ronde, pleine d'eau de pluïe fort jaûne, où il y avoit des Curdes qui abreuvoient quantité de bétail; le principal & le plus ordinaire de leurs bestiaux, ce sont des chevres noires, du poil desquelles ils font leurs tentes.

A dix heures & demie nous passâmes près d'un grand village, appellé Teldgizre, qui étoit à nôtre gauche; & en-suite nous nous trouvâmes si près du mont Taurus, que nous avions aussi à gauche, qu'il n'y avoit pas plus d'une heure de chemin jusqu'au pié: suivant le courant d'un petit ruisseau, qui étoit de ce même côté, nous vinmes à onze heures & demie, camper près d'un grand village appellé Kizilken, auprès duquel passe ce ruisseau. Ce jour je remarquai en chemin qu'on ne faisoit que couper les blés, au lieu qu'à Alep on les coupe à la fin de Mai, ou au commencement de Juin. Etant campez nous sentîmes tout le jour, malgré nos pavillons, un vent si chaud, qu'il sembloit avoir ramassé toute la chaleur de l'air pour la porter avec soi, & je croi que si un homme étoit auprès d'une grande flamme & que le vent la lui portât au visage, il ne sentiroit pas un air plus échauffé. Teldgizre, village. Mont Taurus. Vent chaud.

Kizilken est un grand village habité tout de Syriens, nous y trouvâmes quelques carpous, ou melons d'eau, qui étoient bons & meurs, ce qui nous fit grand bien. La nuit il vint des voleurs à plusieurs fois; mais ceux qui veilloient aiant fait mine de tirer sur eux, ils dirent de mauvaises raisons & se retirerent. Kizilken, village.

Nous partîmes de Kizilken, le lendemain

Ven-

Vendredi dix-huitiéme de Juillet, à une heure & demie après minuit, & nous continüâmes nôtre route vers le siroc-levant; sur les quatre heures nous vîmes à main droite deux maisons fort bien bâties & fort solides, & cependant abandonnées, aussi bien que quelques mazures qui étoient à gauche. A sept heures & demie, nous arrivâmes à un grand village, appellé Kodgiasar, dont le Doüanier vint prendre ses droits, mais ne sachant pas que je fusse Franc, il ne me demanda rien. C'étoit autrefois une fort grande ville, & l'on y voit encore à present plusieurs bâtimens fort hauts, & fort solides; & entr'autres, il y a une grande Eglise très-bien bâtie. On entre premierement dans une grande cour, le long de laquelle est l'Eglise qui a sept portes toutes bouchées, excepté celle du milieu, qui à chaque côté a une grande niche; au dessus de ces portes il y avoit des Mosaïques dont on remarque encore la place, & à chaque coin de la cour, il y avoit quatre clochers quarrez, fort hauts & couverts de petits dômes, dont maintenant il n'y a plus que trois, encore n'y en a-t-il qu'un seul d'entier, aux deux autres il y manque seulement le dôme; ils sont bâtis de belles petites pierres de taille, avec des ornemens d'architecture, aussi bien que l'Eglise, dont le milieu est couvert d'un dôme revêtu de chaux:

Kodgiasar, village.

ses

ses murailles sont appuïées par de bons & grands arc-boutans de pierre. Les Turcs en aiant fait une Mosquée, y ont fait un Keble, & une petite chaire à prêcher. Près de cette ville, il coule un eau qui passe sous un pont de cinq arcades, elle n'est pas à la verité fort bonne, mais il y a de bons puits, & chaque maison a le sien : Il y en a un au milieu de la çour de cette Eglise, & tout auprès une espece de dôme soutenu de plusieurs piliers, je ne sai à quel usage, si ce n'est pour se laver, ainsi que font les Turcs lorsqu'ils vont à leur Mosquée.

Kodgiasar est vis-à-vis de Merdin, qui est sur une montagne, au gregal de Kodgiasar, son château est tout au haut de la montagne, & se découvre de fort loin, elle est éloignée, de Kodgiasar de quatre heures de chemin. Le Doüanier de Merdin vint à nôtre caravane prendre ses droits, & voulut avoir de moi comme Franc, cinq piastres, & pour cela prit mon Valet prisonnier, mais mon Moucre l'en fit sortir; il avoit sû que j'étois Franc, par un Turc de la caravane, qui de tous étoit le seul qui me témoignoit de l'aversion. Merdin ville.

Le château de Merdin est si fort, que les Turcs disent, qu'il n'y a point d'armée qui le puisse prendre, ils ont de l'eau de source & des citernes. Ils veulent que Temirleng ait été Le château de Merdin selon les Turcs est imprenable.

été sept ans devant, & que pour leur montrer qu'il vouloit y être jusqu'à ce qu'il l'eût pris, il fit couper les arbres qui étoient au dessous, & en fit planter de nouveaux, & quand ils porterent fruit il leur en envoia; & que les assiegez, pour faire bonne mine, lui envoierent des fromages faits du lait d'une chienne, en guise de fromage de lait de brebis, ce qui eut un bon effet; car il se persuada là-dessus, qu'ils n'avoient point encore mangé aucun de leurs moutons, & desesperant de les forcer, il leva le siege, quoi qu'il fût venu à bout de toutes les autres places qu'il avoit assiegées.

Il y a à Merdin un Bacha, & à Kodgiasar les habitans sont presque tous voleurs. Nous restâmes-là tout le Samedi, à cause que le Doüanier ne s'étoit pas encore accordé avec nos gens de ce qu'il prendroit de chaque charge, & qu'il demandoit trop; il y a encore à Kodgiasar, en plusieurs endroits, quantité de beaux clochers & d'autres beaux restes sur pié. Le même jour Samedi dix-neuviéme de Juillet, de bon matin, il arriva près de nôtre camp une petite caravane, qui venoit d'Alep & alloit à Van.

Nous partîmes de Kodgiasar, le Dimanche vingtiéme de Juillet, sur les trois heures après minuit; sur les cinq heures & demie, nous passâmes le long d'un grand village, appellé

pellé Toubijasa, qui étoit à nôtre gauche, il n'est habité que de Syriens : après l'avoir passé, nous nous trouvâmes dans une grande plaine toute semée de concombres & de melons, dont les gens de nôtre caravane prirent autant qu'ils en purent manger & emporter, malgré les cris de ces pauvres gens, tant hommes, que femmes & enfans, qui n'eurent pour paiement que des injures, comme s'ils eussent eu grand tort de se plaindre de voir emporter leur bien. Sur les neuf heures nous passâmes une petite eau, après quoi nous trouvâmes quelques tentes de Curdes; à neuf heures & trois quarts nous vinmes camper près d'un village apellé Futlidge, près duquel il y a un puits de bonne eau ; l'hiver on campe à un village proche des montagnes, apellé Caradere, qui est un peu en deçà, parce qu'il y a des grottes où l'on se retire.

Toubijasa, village.

Melons & Concombres.

Futlidge village.

Caradere, village.

Nous partîmes sur les deux heures après minuit, & nous continuâmes d'aller vers siroc-levant ; il s'élevoit de terre des vapeurs si chaudes, que je fus obligé de m'éventer pour pouvoir respirer & ne pas étouffer ; ce qui me fit penser au Samiel, dont on m'avoit déja tant parlé. Sur les cinq heures & demie nous vîmes à nôtre gauche, sur le bord du chemin, des ruïnes d'un grand château appellé Sertschehan, dont il y a encore

à present plusieurs pans de murailles debout.

Sur les huit heures nous trouvâmes quelques tentes de Curdes; nous passâmes ensuite au moins douze canaux, dont l'eau va se rendre à Nisibin, où nous arrivâmes à huit heures & trois quarts, & nous fûmes camper au delà du pont, qui est d'onze petites arches sous lesquelles passe une grande eau, qui est divisée en trois, par des terres semées qui viennent jusqu'au pont, & rendent trois de ces arches inutiles: Ils appellent toutes ces eaux de Nisibin; car de quelque façon que vous leur demandiez le nom d'une riviére, ils ne vous en disent point d'autre, que celui du lieu où elle passe. Cette eau vient des montagnes, & devant qu'elle arrive à Nisibin, ils la divisent en plusieurs canaux, afin d'arroser leurs terres qui sont semées de cotton, ris & autres choses qui demandent de l'eau; cette eau est pesante & mal-saine, aussi bien que l'air, qui y est tellement mauvais, qu'on m'assûra, que si l'on y dort jour ou nuit, l'on court grand risque d'être malade, & c'est ce qui rend les gens du païs jaûnes comme ils sont.

Nisibin, autrefois grande ville.

Nisibin étoit autrefois une grande ville, maintenant elle est partagée en deux quartiers separez par une terre labourée, & ces deux quartiers ne valent pas un bon village: Il

Il y avoit autrefois une Eglise dediée à Mar-Jacob, c'est-à-dire, S. Jaques, qui est appellé frere de nôtre Seigneur; elle étoit fort grande; mais on n'en voit à present que les arcades des portes & un petit espace qui étoit (je croi) le fond de l'Eglise, que les Syriens ont fermé & ils y celebrent encore aujourd'hui, & les Armeniens aussi. Le Doüanier de Nisibin vint prendre ses droits de nôtre caravane, quoi que Nisibin soit dépendant du Bacha de Merdin, dont le Doüanier avoit dêja pris ses droits à Kodgiasar, mais il ne prit rien de moi, parce qu'il crut que j'étois Grec.

Mar Jacob, c'est-à-dire, S. Jaques.

Nous partîmes de Nisibin, le lendemain Mardi vingt-deuxiéme de Juillet, à une heure après minuit à la clarté des étoiles, & nous passâmes encore un canal; en-suite nous tirâmes vers le siroc-levant; il faisoit pour lors une forte tramontane, mais qui ne rafraîchissoit quasi pas l'air. Sur les cinq heures nous commençâmes de voir à nôtre droite, mais loin de nous, comme environ à deux journées, les monts Sendgiar, qui s'étendent du maestral au siroc. Sur les sept heures & demie nous passâmes une eau, sur les huit heures & demie une autre, & à neuf heures & un quart nous en passâmes une troisiéme fort belle, qu'on nomme Dgerrahhi Soüi: nous pensions camper auprès comme c'est l'ordinaire, mais parce qu'il auroit falu envoier paître

Monts Sendgiar.

Dgerrahhi Soüi.

tre les mulets au delà, & qu'il y auroit eu de la peine à les faire repasser le soir, nous passâmes outre, & nous vinmes camper, proche d'une source de bonne eau, en un lieu appellé Kiamrlik, d'où nous partîmes le soir à onze heures, pour aller traverser une grande eau que nôtre caravane fut long-tems à passer, à cause de l'obscurité & de la quantité de grosses pierres qui sont dans cette eau; à sortir de là nous tirâmes vers le levant.

Kiamrlik.

Le Mécredi vingt-troisiéme de Juillet sur les deux heures après minuit, nous trouvâmes une nouvelle eau, & encore une autre à quatre heures, & trois quarts d'heure après une petite riviére fort agréable, qui serpente dans une petite plaine enfermée de colines. Sur les cinq heures & trois quarts, nous vîmes à main gauche, sur le bord du chemin, une butte où il y a sur le haut un dôme, sous quoi est enterré un certain Imam-Ahmed, pour qui les Turcs ont une grande veneration, & c'est un lieu de pelerinage. Sur les sept heures nous passâmes devant un méchant village appellé Candgi, & demi-heure après nous campâmes proche d'une source de bonne eau, dans une plaine de même nom que ce village. Les Habitans de ces quartiers sont si adonnez à voler, qu'ils n'attendent pas la nuit comme les autres; mais viennent le

Imam-Ahmed, est en grande veneration parmi les Turcs.

Candgi, village.

jour

jour dans le camp, ſous pretexte de vendre du grain pour les chevaux, & ſe promenant par tout, s'ils apperçoivent quelque choſe qui ne ſoit pas bien gardée, ils ne manquent pas leur coup.

Nous partîmes de ce gîte, le même jour, à ſept heures & demie du ſoir, & nous allâmes vers ſiroc-levant ; nous eumes un fort grand chaud, juſqu'au lendemain que ſur les deux heures après minuit l'air ſe rafraîchit. Nous cheminâmes ſans trouver ni eau, ni habitation, juſqu'à ſix heures & demie du matin, que nous vinmes camper dans une plaine appellée Adgiſou, à cauſe de l'eau qui y coule parmi des roſeaux, & qui eſt amere, conformément à ce dont j'avois été averti, que depuis Candgi juſqu'à Moſul, il n'y avoit ni habitation ni bonne eau ; ce qui avoit fait que je m'en étois pourvû, néanmoins en aiant goûté je ne la trouvai pas ſi amere. Adgiſou, plaine.

Nous partîmes d'Adgiſou le Vendredi vingt-cinquiéme de Juillet à trois heures & demie après minuit, n'aiant pas voulu nous mettre en chemin de nuit de crainte des Arabes. Nous allâmes vers le midi ; & ſur les huit heures nous traverſâmes un ruiſſeau d'eau amere ; demi-heure après nous en traverſâmes un autre, dont l'eau étoit aſſez bonne ; tout auprès ſur une butte, l'on voit une muraille ſur pié, qui paroît avoir été l'enceinte d'un

d'un château, dont il n'est resté que cette muraille. Sur les neuf heures & demie nous traversâmes un grand ruisseau d'eau amere, & sur les onze heures & trois quarts, une petite riviére qui passe sous un pont de quatre arches, dont il y en a deux de rompuës, aussi semblent-elles inutiles, car l'eau ne s'étend en largeur que l'espace des deux qui sont entieres, & il faut qu'elle soit bien haute pour passer sous les deux autres, qui sont sur un terrain assez relevé: Ce pont est au dessous d'un petit château ruïné, qui est sur une butte; il étoit quarré, & il n'en est resté que les quatre murailles, & une petite tour ronde à un coin. Nous campâmes tout auprès de ce château, tout brûlez du Soleil, & tout trempez de sueur; ce lieu est nommé Kesik Cupri, c'est-à-dire, pont rompu, & cette eau est appellée Cupri sou, c'est-à-dire, eau du pont, & l'on ne sauroit tirer d'eux d'autres noms des riviéres.

Kesik Cupri, c'est-à-dire, pont rompu.

Je me suis informé de la source de cette riviére, que Samson semble avoir confonduë avec celle de Nisibin, & l'on m'a dit que c'en est une autre, & que sa source est peu éloignée de ce pont: Cette eau n'est pas fort bonne, mais elle n'est pas amere, comme l'on m'avoit fait entendre, & il y a tout proche une fontaine dont l'eau est encore moins bonne. Nous quitâmes ce gîte, le même

Erreur de Geographie.

jour

jour à sept heures & trois quarts du soir, & nous prîmes nôtre route du côté du levant. Sur les onze heures nous passâmes près d'un village appellé Vulhayat, qui est entierement abandonné à cause des tyrannies des Turcs. A minuit nous eumes une grande allarme, mais il se trouva que c'étoit douze cavaliers armez de mousquets, qui venoient de Mosul, où nous arrivâmes le Samedi vingt-sixiéme de Juillet à cinq heures & trois quarts du matin; un peu avant que d'y arriver un des nôtres aiant mis pié à terre, & aiant retourné sur ses pas pour chercher son épée qu'il avoit laissée tomber, fut dépoüillé entierement par les Arabes. Vulhayat, village.

CHAPITRE XI.

De Mosul.

NOus entrâmes à Mosul par Bagdad Capisi qui regarde le midi; je paiai à cette porte une piastre aux Janissaires.

J'allai loger chez les Capucins, qui y étoient arrivez depuis peu, pour y établir une Mission, par ordre de la Congregation, *de Propaganda fide*, c'est pourquoi ils étoient encore très-mal logez; mais on leur préparoit une maison dont un Prêtre Syrien les avoit accommodez assez cherement: Ils n'étoient là que deux Capucins, à savoir, le Reverend

Pere Jean, Superieur de Bagdad, & le Frere George, qui par charité exerçoit la Medecine envers tout le monde, sans acceptation de Religion: Ce qui joint à la connoissance qu'il avoit de toutes sortes de maladies, attiroit tant de malades en leur maison, qu'elle en étoit toûjours pleine comme un hôpital, il en venoit même de dix journées, & les plus puissans envoioient le prier de tous les côtez de la Mesopotamie, de les venir trouver.

Mosul ville, anciennement appellée Aasour.

La ville de Mosul, anciennement appellée Aasour, est bâtie sur le bord du Tigre, qui est au levant à son égard; elle est toute entourée de murailles de petit moëlon, revêtu de plâtre; avec de petits creneaux pointus en haut, épais de deux doigts, & larges de quatre ou cinq, à peu près comme des palissades de bois. Je croi qu'on peut faire le tour de cette ville en une heure. Il y a dans l'eau un château qui est étroit, mais il s'étend en long du nort au midi, & il est presque de figure ovale: du côté de la riviére il est tout bâti de pierres de taille, & ses murailles sont hautes d'environ trois toises; du côté de terre il est separé de la ville par un fossé, large de cinq ou six toises & fort profond, où l'eau de la riviére entre; & en cet endroit il a de profondeur environ quatre toises; mais il n'est revêtu de pierre de taille, que jusqu'à la hauteur d'environ une toise, depuis le fondement

&

& le reste n'est que de moëlon. L'entrée est du côté de la ville, & la porte est au milieu d'une grosse tour quarrée, bâtie sur une grande arcade, sous laquelle passe l'eau du fossé; & il y a un petit pont-levis, qu'il faut passer avant que d'arriver à la porte, qui étoit autrefois bien munie d'artillerie, car l'on y voit encore au devant, en dehors, six grosses pieces de baterie, mais il n'y en a qu'une de montée, & une de cassée; il y a environ autant de pieces de campagne, dont deux sont montées; l'on me dit que ce château avoit été bâti par les Chrêtiens, & qu'il y a dedans une belle Eglise.

Le Tigre semble un peu plus large que nôtre Seine, il est fort profond & rapide; il ne laisse pas d'y avoir un pont de bâteaux vers le château, un peu au dessous, & vis à-vis une des portes de la ville appellée Dgesir Capisi, c'est-à-dire, porte du pont: il est d'environ trente bâteaux pardessus lesquels on passe jusqu'à une Ile; l'autre bout ne donne pas jusqu'en terre ferme, si ce n'est par le moien d'une chaussée de pierre qui est aussi longue que le pont même, à laquelle il aboutit. L'hiver on ôte ce pont, parce que le fleuve se débordant, devient en cette saison plus d'une fois aussi large qu'en Eté: A quelques pas de la riviére il y a de grandes fosses qu'elle emplit d'eau, que l'on tire en-suite pour arroser

terres; & pour cela ils se servent d'une invention assez simple. Ils ont de grands seaux de cuir, qui tiennent plus d'un baril; & au cul du seau il y a un gros tuïau de cuir, long de trois piés ou environ; de même que j'en ai vû autrefois à Paris atachez à des tonneaux pleins d'eau, dont on se servoit pour arroser le cours de la Reine. A ce seau il y a une corde, qui passe pardessus une roüe de bois, dont les essieux entrent dans des apentis qui sont aux deux côtez du puits; & il y a une autre corde atachée au bout du canon de cuir, qui le tient la bouche en haut, de peur que l'eau ne tombe, & cette derniere corde passe sous la roüe; ces deux cordes sont atachées ensemble à une autre grosse corde; & parce qu'il faudroit plusieurs hommes pour tirer ce seau plein d'eau, ils atachent cette grosse corde à un beuf qu'ils font marcher en avant, environ vingt pas dans une décente, afin qu'il tire plus aisément & plus vite: Quand le seau est en haut, on laisse couler l'eau par le tuïau de cuir, dans un petit canal, d'où elle se distribuë dans leurs terres: Après quoi ils font revenir le beuf sur ses pas pour faire redécendre le seau dans l'eau & l'emplir derechef. Je ne sai pourquoi en ce païs, aussi bien qu'en Perse, ils ne se servent pas de pousseragues, comme en Egypte, & dans le reste de la Turquie.

Pen-

Pendant que j'étois à Mosul le Doüanier, qui avoit sû que j'étois Franc, m'envoia querir avec mon valet, & après m'avoir fait presenter du cavé, il me demanda dix piastres pour la Doüane de deux charges qu'il disoit que j'avois ; je fis semblant de ne savoir point de Turc, ni d'Arabe, étant mieux d'en user ainsi, lors qu'on est connu pour Franc, pour plusieurs raisons. Je fis donc dire que je n'avois point deux charges, & que ce n'étoit que des livres : il se trouva là par hazard un Marchand Syrien, appellé Codgia Elias, qui est le tout-puissant de Mosul, & est ami des Capucins : il étoit chez le Doüanier pour ses affaires ; ce Codgia me voiant, tira de sa bourse deux piastres, qu'il jetta au Doüanier, le priant de me laisser aller pour cela, mais parce que ne le connoissant pas, j'étois surpris de cette generosité jusqu'à m'en deffier, je lui fis dire que s'il donnoit quelque chose pour moi, je ne le lui pourrois rendre ; cela mit le Doüanier si fort en colere, qu'après avoir maltraité de paroles mon valet, il l'envoia en prison ; pour moi je restai là, & il me traita toûjours avec assez de douceur & d'honnêteté. Enfin, Codgia Elias voulant encore tirer quelque chose de sa bourse ; je lui témoignai en Franc, & par signe, que je ne le lui rendrois point ; c'est pourquoi il resserra son argent, & s'en alla

assez mal-satisfait de moi ; aiant néanmoins auparavant fait revenir mon valet, à qui le Doüanier donna permission d'aller au logis querir un de mes Livres pour le lui faire voir; il revint avec le Reverend Pere Jean, qui fit en sorte, que j'en sortis pour deux piastres.

Avis utile. J'ai crû qu'il n'étoit pas inutile de rapporter ces choses, qui semblent des bagatelles, & néanmoins peuvent servir d'instruction aux Francs, qui voudront voiager en Turquie, lorsqu'ils se trouveront dans de pareilles rencontres & en des lieux où il n'y a point de Consul ni de Marchans; car où il y en a, il vaut mieux laisser faire ceux à qui vous vous êtes adressé, qui connoissent l'humeur des Doüaniers & savent comme il faut en user avec eux. Ce n'est pas que je pretende que ma conduite serve de modelle aux autres, mais il me semble que ces avertissemens ne sauroient nuire & peuvent servir, parce que lorsqu'on est instruit, l'on se peut mieux regler sur ce qu'on doit dire ou faire dans de semblables occasions : Pour moi, graces à Dieu, je m'en suis assez bien trouvé, & je me suis toûjours apperçû, qu'il ne faut mettre la main à la bourse, en ce païs, que le plus tard que l'on peut : parce que si lorsque vous êtes reconnu pour Franc, vous venez à tirer de l'argent aussi-tôt qu'ils en demandent, ils font tant qu'ils trouvent les moiens d'en

d'en tirer encore davantage : Le nom de Franc les chatoüille tellement, que quand il leur en tombe quelqu'un entre les mains, ils en tirent tout ce qu'ils peuvent, dans l'imagination qu'ils ont que les Francs ne vont jamais par païs sans être chargez de sequins. Il faut même se bien garder de leur faire voir de l'or, mais seulement de la monoie blanche & le moins que l'on peut, enfin, il faut adroitement se faire passer pour pauvre. C'est pour cela que dans ce dernier voiage j'ai été toûjours simplement vêtu, tant que j'ai resté en Turquie: Le vrai secret seroit de ne point passer pour Franc, s'il étoit possible, & je m'étois si bien déguisé, quand je partis de Ligourne, que sachant le Turc, j'en étois venu à bout ; non pas à Alexandrie, où j'étois trop connu dès mon premier voiage, mais à Rosette & à Saïde ; néanmoins du depuis voiageant toûjours avec des gens qui m'avoient vû avec les Francs, ils publioient aussi-tôt que j'étois Franc.

Portes de Mosul.

Il y a cinq portes à la ville de Mosul, sans conter celle qui regarde le midi, appellée Bagdad Capisi, parce que c'est par cette porte, qu'on sort pour aller à Bagdad. Il y a une Mosquée qui étoit autrefois fort grande, mais les Turcs en ont ruïné une bonne partie, de peur que les Persans, venant assieger cette Ville, comme ils font tou-

tes les fois qu'ils possedent Bagdad, ne fissent de cette Mosquée un château pour battre la ville. Le dedans de cette Mosquée est entierement revêtu, depuis le bas jusqu'en haut, d'ornemens de plâtre appliquez sur la muraille, & travaillez avec le cizeau, de la profondeur d'un bon pouce: ces ornemens ne sont pas aussi reguliers, que ceux que l'on voit en Europe, ils sont même un peu confus, & comme ils sont assez petits, ils se font encore moins distinguer, quoi qu'ils n'échappent pas aussi à la vûë, & sur-tout l'on y remarque aisément quantité de roses: mais après tout c'est une agréable confusion, & comme il n'y a pas un petit endroit qui n'en soit couvert dans la voute même, & que le fonds est tout d'azur, cela surprend la vûë, & la contente en quelque façon davantage que des beautez plus savantes. De l'autre côté de la riviére, au bout du pont, commence le lieu où étoit autrefois cette fameuse ville de Ninive, qui aiant fait penitence, sur les menaces du Prophete Jonas, retourna après quarante années à ses premiers desordres; c'est pourquoi (disent les gens du païs) Dieu renversa la Ville sans dessus dessous, & les habitans aussi, qui furent enterrez sous les ruïnes, la tête en bas, & les piés en haut: L'on n'y voit plus rien que quelques buttes, qu'ils disent être ses

Ninive.

fon-

fondemens, les maisons étant dessous; & cela continuë jusque beaucoup au dessous de la ville de Mosul.

Un peu plus avant en terre, du même côté, est le tombeau de Jonas, dans la Mosquée d'un village, mais je n'y allai point à cause du grand chaud: car deux heures après le soleil levé, il n'est pas possible d'aller dehors, jusqu'à ce qu'il y ait du moins une heure qu'il soit couché; encore les murailles sont-elles si chaudes, qu'à demi-pié, l'on en sent de la chaleur comme si c'étoit d'un fer chaud; ce qui fait que durant les nuits de l'Eté, chacun dort à l'air sur les terrasses, tant hommes que femmes: & au dernier jour de Juillet, j'ai remarqué en cette ville, trente-sept dégrés de chaleur à mon thermométre, exposé au soleil. Enfin, il est certain que la chaleur est excessive en Mesopotamie; & quoi qu'en y voiageant, j'eusse sur ma tête un grand mouchoir noir, fin comme une coife de femme, afin de voir au travers, (parce que les Turcs se servent ordinairement de ces mouchoirs par les chemins;) néanmoins j'eus durant ce voiage plusieurs fois le front brûlé; c'est-à-dire, qu'il devint tout rouge, après quoi il s'enfla extrêmement, & en-suite la peau tomba, mes mains en furent aussi continüellement brûlées. Il y avoit tous les jours dans la caravane, quelqu'un qui avoit aussi les

Degrés de chaleur à Mosul.

Remède pour les yeux brûlés par la chaleur du soleil.

yeux brûlez ; à quoi l'on rémedie avec une poudre, qu'on fait de sucre, & de poivre long, & l'on reduit le tout en poudre ; & étant bien mêlé, on met cette poudre dans une bourse, ou plutôt un petit sac long & étroit, & lorsqu'on en a besoin l'on prend un bâton pointu comme un poinçon, & assez long pour atteindre au fond de la bourse, d'où on le retire plein de cette poudre, après quoi on le passe tout de sa longueur sur l'œil, entre la prunelle où il laisse toute la poudre, qui y étoit atachée ; & il faut en user ainsi à chaque œil en particulier.

Il y a dans la ville de Mosul une Mosquée, qui est partagée en plusieurs nefs, par le moien de plusieurs voutes ; elle est ornée d'ouvrages de plâtre comme la précedente, mais qui sont beaucoup ruïnez ; elle est du moins aussi grande que Nôtre-Dame de Paris. Le plâtre, dont ils embellissent ces Mosquées, est fait d'une certaine pierre qu'ils brûlent, & qu'ils écrasent en-suite, avec des rouleaux tirez par des chevaux. Les maisons de cette ville sont mal bâties & sont plutôt des mazures, que des maisons, le Serrail même du Bacha, (car Mosul est un Bachalic) étant fort chetif.

Plâtre.

En ce païs & au reste de l'Assyrie, les Melons ne sont pas raboteux, ni divisez par côtes, comme en Europe ; mais ils sont longs, &

Melons à Mosul.

& ont la peau fort lice, & la plupart la chair blanche. Il sont fort bons, & il semble qu'ils soient remplis de sucre, mais on les y cüeille si meurs, qu'on les peut facilement manger avec la cüillier; aussi tous les Levantins, les mangent presque toûjours ainsi. Il se trouve encore quelques petits melons, tout ronds, qui ont bien la chair blanche & fort courte, mais ils ne sont pas bons. Etant arrivez à Poul en Perse, nous en avions trouvé qui étoient faits tout de même, mais qui sont néanmoins d'une nature bien differente, car ils ne méurissent jamais trop, & j'en ai mangé d'un qui étoit ferme, & paroissoit vert, que je trouvai fort bon: & cependant il avoit déja toutes les graines germées, jusqu'à porter l'herbe, de longueur d'un pouce de Roi, & même j'y vis un petit melon tout formé de la grosseur d'une noix, avec une queüe, où les graines qui l'avoient produit étoient encore atachées; il n'étoit pas rond, mais peu s'en faloit, & il avoit la forme qu'il avoit pû prendre dans le vuide qu'il avoit rencontré: l'aiant coupé j'y trouvai des graines, mais si petites, qu'on ne les pouvoit voir, qu'en le présentant à la chandèle, & regardant au travers, & pour lors on les voioit fort bien; ces melons viennent en Automne.

Durant que j'étois à Mosul, il y eut le sétiéme d'Août une Eclypse de Lune, elle Ecl[ipse] d[e]

commença environ une heure après minuit, & dura jusqu'à quatre heures du matin, pendant tout ce tems l'on voioit cet Astre de couleur de sang. Tant qu'elle dura toutes les terrasses furent pleines de monde qui étoit occupé à faire un tintamarre continüel, en frappant avec des bâtons sur des chauderons, & cela pour épouvanter une grosse bête que les gens de ce Païs-là, disent vouloir devorer la Lune. J'apris d'un savant, que l'Auteur de cette momerie, avoit été un Astrologue, qui avoit predit à un Roi une Eclypse de Lune, ce qui aiant excité sa curiosité il voulut la voir; mais après avoir été quelque tems à l'attendre, quoi que le moment marqué par l'Astrologue approchât, l'impatience le prit, & ce Prince fâché de ce que l'Eclypse n'arrivoit pas assez-tôt à sa fantaisie, déchargea sa mauvaise humeur sur l'Astrologue, comme celui qui en devoit être garant, après quoi il s'endormit. Cependant l'Eclypse aiant commencé un peu après, l'Astrologue se trouva dans un nouvel embarras, parce que d'un côté il n'osoit éveiller le Roi, & de l'autre il craignoit, que ne s'éveillant qu'après l'Eclypse passée, il n'en voulût rien croire, & que cependant il ne lui en fit sentir les mauvaises influences. Enfin, pour se tirer d'affaire, il s'avisa de dire au Peuple qu'il y avoit une grosse bête, qui vouloit engloutir la Lune, &

que

que pour la chasser il faloit faire grand bruit, ce qu'ils firent, & par ce moien ils éveillerent le Roi. Il semble néanmoins que cette coutume de faire du bruit avec des chauderons & des tambours, quand la Lune est en Eclypse pour la secourir dans ce travail, ait été chez les anciens Romains, ainsi qu'on voit dans la sixiéme Satyre de Juvenal, vers quatre cent quarante trois, & quatre cent quarante quatre.

Nemo tubas atque æra fatiget.
Unde laboranti poterit succurrere Lunæ.

CHAPITRE XII.

Du vent de Samiel, des Kelecs, & de l'embarquement de l'Auteur dessus cette espece de bâtiment.

LOrsque nous fûmes arrivez à Mosul, on resolut de faire cinq Kelecs, parce que plusieurs de la caravane vouloient aller par eau, afin d'éviter le Samiel, & moi je fus de ceux-là. Pour les autres ils partirent le Mécredi trentiéme de Juillet, & prirent leur chemin par la Mesopotamie, qui est assûrement le plus court, mais l'on n'y trouve aucun village, & deux jours après nous sûmes qu'il en étoit déjà mort demi-douzaine. Quelques jours en-suite vint le hazna, qui est l'argent pour paier les soldats de Bagdad, & par-

ce que ces Kelecs se faisoient lentement, il y en eut beaucoup qui prirent cette occasion & s'en allerent le Mécredi sixiéme d'Août, avec le hazna, par le Curdistan, & ils passerent l'eau sur le pont de Mosul. C'est le plus long chemin, mais l'on y trouve plusieurs villages, & mon Moucre avoit envie de me mener par cette voie; je ne voulus pas le suivre, en partie à cause du Samiel, en partie aussi de crainte qu'il ne me fit quelque piece, parce que je lui avois refusé quelques piastres, qu'il vouloit avoir au dessus de nôtre marché, quoi qu'il fût païé au double de ce qu'il faloit; c'est pourquoi il s'en alla & me laissa. Cela doit servir d'avis de ne point donner à ces sortes de gens l'argent par avance. Le lendemain de leur départ la nouvelle vint, qu'il y en avoit neuf qui se mouroient.

Avis utile.

Samiel, vent chaud.

Mais après avoir tant parlé du Samiel, il est juste que je dise ce que j'en ai apris; Sam en Arabe, veut dire poison, & iel en Turc signifie vent; si bien que ce mot composé veut dire vent de poison, & ce pourroit être le *ventus urens*, dont parle Job, Chapitre vingt-sétiéme, article ving-un. M'étant curieusement informé de ce vent, chacun m'en a dit la même chose: à savoir, que c'est un vent fort chaud qui regne en Eté, depuis Mosul jusqu'à Sourat, mais seulement à terre, & non sur l'eau; & quand une personne a respiré

ſpiré ce vent, elle tombe tout d'un coup morte ſur la place, quoi qu'il y en ait quelquefois, qui ont le tems de dire qu'ils brûlent en dedans. D'abord qu'un homme eſt tombé mort de ce vent, il devient tout noir comme de l'ancre, & ſi on le prend par le bras ou par la jambe, ou par tout autre endroit, ſa chair quite les os, & reſte entre les mains de celui qui le veut lever. Ils diſent que dans ce vent il y a un feu menu comme un cheveu, & que quelques-uns l'on vû; & ceux qui reſpirent ces raïons de feu en meurent, les autres n'aiant point de mal: ſi cela eſt ainſi, l'on pourroit croire, que ces feux volans viennent des exhalaiſons de ſoufre qui s'élevant de terre, & étant chaſſées par ce vent, s'embraſent (car elles ſont fort ſuſceptibles de feu;) & étant attirées avec l'air, par la reſpiration, conſument en un moment tout au dedans. Ou bien ſi ce n'eſt qu'un ſimple vent, il faut que ce vent ſoit ſi chaud, qu'il corrompe en un inſtant tout le corps où il eſt entré; & s'il ne tüe perſonne ſur l'eau, cela vient de ce que ces exhalaiſons enflammées ſont diſſipées ou éteintes par celles qui s'élevent ſans ceſſe de l'eau, & qui ſont groſſieres & humides; ou de ce qu'il fait toûjours ſur l'eau quelque vent frais. Enfin, laiſſant aux ſavans à raiſonner là-deſſus, ce que j'ai rapporté des effets du Samiel eſt aſſûrément la ve-

vérité, l'ayant demandé à quantité de personnes, dont la plupart ont vû & manié des gens qui en étoient morts, cela étant fort ordinaire en Eté: Si ce vent regne depuis Mosul, jusqu'à Sourat, comme quelques-uns disent, il faut que ce soit le long du bord de l'eau; car par terre il y a beaucoup d'endroits, où il ne regne point.

Aiant donc été si bien informé de ce vent, je ne voulus point courir le hazard d'en être incommodé, mais parce que plusieurs étoient allez avec le hazna l'on eut bien de la peine à se resoudre à faire des Kelecs, qui est une sorte de bateau, qui n'a ni cheville ni clou, ni même aucun morceau de fer, quoi qu'il soit composé au moins d'autant de pieces, que nos bâteaux. Il n'a ni arbre ni voile, & néanmoins si le vent lui manquoit, il couleroit tout d'un coup à fond: & tout au contraire de nos bâteaux, d'où l'on est obligé de tirer souvent l'eau de la sentine, à ceux-ci il est necessaire d'y en jetter. Pour faire donc ces bâteaux, ils atachent avec des cordes, plusieurs outres ensemble, en figure quarrée, mais un peu plus longue que large: Le nôtre avoit vingt outres en longueur, & treise en largeur, ce qui faisoit en tout cent soixante. On atache sur ces outres un train, ou lit de perches liées ensemble avec des hares, & l'on pose sur ce lit de perches qua-

Kelec, sorte de bâteau.

tre bancs, qui ne ſont autre choſe que des maſſes de perches, groſſes d'environ demi-pié; on les met en diſtante l'une de l'autre, d'environ deux piés & demi, & à hauteur d'autant; de cette ſorte il reſte en dehors tout à l'entour un chemin ou rebord de deux ou trois piés de large. Après cela ils mettent ſur ces bancs, des perches dont les bouts poſent chacun ſur un des bancs, & ils chargent ſur ces bâtons la marchandiſe & les hommes, & chacun s'y met le mieux qu'il peut ſur ſes hardes. Ainſi ces bâteaux ont par le bas environ quatre toiſes de longueur & trois de largeur; & par le haut, quand ils ſont chargez, environ trois toiſes de long, & deux de large; & ils ont de hauteur, compris leur charge, environ cinq ou ſix piés. Il faut de demi-quart d'heure, en demi-quart d'heure, arroſer ces outres, de peur qu'elles ne ſe deſenflent; ce que les bateliers font avec un ſac de cuir ataché au bout d'une perche. Il n'y a ni gouvernail ni voile, comme j'ai dit, & tout l'équipage conſiſte en trois mariniers, dont deux font aller ce bâtiment avec deux rames, qui ſont vers un des bouts, une de chaque côté; & ces rames ne ſont autre choſe que des perches, au bout deſquelles il y a des ailerons atachez d'environ deux piés & demi de long, ils ſont compoſez de pluſieurs morceaux de canne, longs de ſix

ou

ou ſept pouces, & le troiſiéme matelot arroſe les outres. Il n'y a ni pouppe ni prouë, & cela va de tous côtez, mais ordinairement de largeur, au contraire des nôtres : Il faut tous les ſoirs reſouffler ces outres, ce qu'ils font avec des bouts de canne, & lorsqu'il y en a de crevez ils les racommodent. Ces Kelecs abordent à terre tous les jours deux fois, pour ſatisfaire aux neceſſitez humaines : Cependant ces beaux bâtimens ne laiſſent pas de porter quinze ou vingt quintaux de marchandiſes, & autant d'hommes. Ils ſont obligez de ſe ſervir de ces bâteaux, parce qu'en Eté, un petit bateau de bois, ne peut naviger ſur cette riviére, à cauſe de la quantité de bancs.

On fabriqua deux de ces Kelecs, & auſſitôt qu'ils furent achevez j'y envoiai retenir place ; mais la réponſe fut, qu'on ne m'y vouloit pas recevoir, parce que les uns diſoient que j'avois du vin & les autres que j'avois du muſc, dont l'odeur les échauferoit trop. Cependant comme je ne voulois pas perdre cette occaſion, le Reverend Pere Jean parla à quelques perſonnes, qui promirent que j'aurois place, à condition que je ne porterois point de vin ; car ils croient que cela feroit abîmer le Kelec : Et de fait je vis quelques Chrêtiens qui avoient beaucoup de credit, qui n'en eurent pas aſſez, pour embarquer du vin. J'envoiai auſſi-tôt mon valet

Point de vin ſur le Kelec.

avec

avec mes hardes; il demeura sur le bord de l'eau pour les garder, & me manda qu'on ne partiroit que le lendemain Le jour suivant au matin je ne manquai point de m'y rendre, mais ce fut inutilement, car la partie aiant été rémise au soir, & en-suite au lendemain, l'on me persuada de m'en retourner; ce que je fis d'autant plus volontiers, que je vis qu'il y auroit beaucoup à souffrir, pour ceux qui passeroient la nuit en cet endroit. Cependant aiant oüi les menaces, que faisoient des soldats de Bagdad, qui devoient passer avec nous, de jetter dans l'eau les hardes de ceux qui feroient embarquer du vin, je ne songeai plus à en porter.

Le lendemain du matin je me rendis au bord de l'eau où j'éprouvai d'abord la tyrannie & la barbarie de ces gens, qui voulant charger les hardes des passagers, sans les peser, les estimoient au double, pour un quintal écrivant deux quintaux, & faisant la même chose des Provisions; car il faut tout porter en ce voiage, où l'on ne trouve (comme l'on dit) ni feu ni lieu. Nous allâmes au Bureau païer deux piastres pour chaque personne, & quatre pour quintal de mes hardes. En-suite je vins garder ma place où je souffris beaucoup de chaleur, car tout y étoit si chaud, de quelque matiére qu'il fût, qu'il brûloit les mains, & je faisois de ma sueur des Fontaines de tous côtez.

Du-

Durant ce tems, je vis un essai de l'adresse qu'ont les gens du païs à passer l'eau sans pont. Je vis venir quarante, ou cinquante busles femelles, chassées par un enfant tout nud, de huit à dix ans au plus, qui venoit d'en vendre le lait; ces busles entrerent dans l'eau & se mirent à nager faisant un gros en quarré; le petit garçon monta tout droit sur la derniere, & passant de l'une à l'autre, les hâtoit d'aller à coups de bâton, avec autant de force & d'assûrance, que s'il eut été en terre ferme, s'asseiant quelquefois sur leur croupe: Il alla prendre terre, à plus de cinq cent pas au dessous de la ville, de l'autre côté de l'eau. Après midi l'on demanda encore une piastre à chacun, & Codgia Elias fut cause que je païai un peu moins: Mais en-suite comme l'on vint à parler de me mettre dans le milieu de l'autre Kelec, où je n'aurois pas eu assez d'air, je demandai mon argent & mes hardes disant que je voulois demeurer à Mosul, jusqu'à ce que le chaud fut passé. Enfin Codgia Elias fit tant, qu'on me laissa ma place, & l'on fit passer d'autres gens & des hardes de nôtre Kelec dans l'autre, qui étoit moins chargé. Dès lors chacun commença à me faire bonne mine & à m'assûrer que personne ne me feroit de déplaisir. Je crois qu'outre le credit de Codgia Elias, à qui j'ai beaucoup d'obligation de ce service & de tous les autres

qu'il

qu'il m'a rendus ; l'autorité du Tophi Bachi, dont j'avois semé le bruit dans la caravane que j'étois proche parent, ne me servit pas peu : j'avois droit de me dire tel après les lettres qu'il m'avoit données à Damas, par lesquelles il me disoit son Frere.

CHAPITRE XIII.

De la Navigation du Kelec jusqu'à Bagdad.

NOus partîmes de Mosul le Vendredi huitiéme d'Août, sur les trois heures après midi, du moins nôtre Kelec passa à l'Ile qui est de l'autre côté, où nous fûmes encore une heure à décharger des hardes & des personnes de dessus, parce qu'il étoit trop chargé, pour les mettre sur l'autre qui l'étoit moins. On ne laissa sur le nôtre que dix quintaux de hardes, & vingt personnes ; en-suite l'on me changea de place pour témoigner qu'on me vouloit obliger, & l'on m'en donna une meilleure sur le bord du Kelec, chacun alors commençant à me caresser. En cette place j'étois en liberté de me tourner, quand je voulois, du côté de l'eau, sans avoir personne devant moi, & j'avois assez de lieu pour m'étendre de mon long. Nous commençâmes donc à voguer tout de bon, & à peine eûmes nous un peu avancé que nous trouvâmes une Ile, que nous laissâmes à droi- Départ de Mosul.

droite, aussi bien que plusieurs autres; prenant toûjours à gauche le long de la terre ferme; ou Curdistan. Le côté de Mesopotamie est bien semé, mais celui du Curdistan est sec & inculte; comme si la malediction de Ninive s'y étoit communiquée; néanmoins je vis le soir de grands troupeaux de moutons & de chevres que l'on abreuvoit.

Le fleuve du Tigre est plus tortueux qu'aucun autre que j'aie vû. Il fait grande quantité d'Iles, & il est rempli de plusieurs bancs de pierre; lorsque nous passions proche de quelqu'un de ces bancs, tous les Turcs ensemble appelloient Mahomet à leur secours. Le long de ses bords l'on voit quantité d'oiseaux, & entr'autres, nous en vîmes lever une volée, qui étoient semblables en tout aux Francolins, sinon que leur odeur n'est point agréable, quoi que leur chair soit ferme & fort bonne à manger. Ils étoient en si grande quantité, que je crois qu'une dragée auroit eu peine à passer entr'eux, sans en frapper; & ils faisoient une nuée de plus de cinq cent pas de long & cinquante de large Sur les six heures nous commençâmes d'avoir à main droite des petites montagnes, qui durent environ deux heures: & nous passâmes proche d'une, d'où l'on tire du soufre qu'on purifie, & que l'on met en canne par la fusion, Ce soufre est une terre fort blanche, car nous

pas-

passâmes assez près de cette montagne, dont presque toute la terre est du soufre. Nous nous arrêtâmes à deux cent pas de là, du côté du Curdistan, à l'heure du coucher du soleil, & nous reposâmes en terre sur le bord de l'eau; il resta dans les Kelecs une partie de nos gens pour faire garde; car souvent les Arabes lorsqu'ils voient des Kelecs, viennent entre des eaux, prendre ce qu'ils peuvent, & après se sauvent de même. Ils ont encore cette finesse, de mettre sur leurs têtes lorsqu'ils nagent, quelque branche d'arbre, afin qu'on ne croie pas que ce soit un homme. L'eau vis-à-vis de ces montagnes n'est pas plus large, que la longueur du pont Marie à Paris. Nous eûmes cette nuit un vent fort chaud, qui envoioit aussi quelquefois des bouffées froides, & je pris garde qu'elles n'étoient pas si fortes que les autres; je craignois que ce ne fût le Samiel, parce qu'il venoit du côté de cette montagne de soufre.

Le lendemain Samedi neuviéme d'Août, à la pointe du jour l'on s'embarqna: Nous vîmes encore du côté de Mesopotamie, quelques montagnes de soufre, dont nous sentions l'odeur. Nous rencontrâmes plusieurs personnes, tant hommes, que femmes & filles, qui passoient l'eau tout nuds, avec une outre chacun sous leurs aisselles, & leurs hardes sur la tête, & nous vîmes, entr'autres, deux

Montagnes de soufre.

deux filles qui passérent sans outre à la nage. Demi-heure après le soleil levé, nous apperçumes sur le bord de l'eau, à main gauche, plusieurs maisons d'Arabes d'environ deux toises chacune en quarré; elles étoient faites de perches, & couvertes de feüillages, leurs bestiaux étoient auprès, aussi bien que leurs chevaux qui sont toûjours sellez: ce sont-là leurs maisons d'Eté; car en Hiver ils se mettent à l'abri sous leurs tentes de poil de chevre noire.

Maisons d'Arabes.

Alyhamam, village. Bains chauds.

Sur les six heures nous nous arrêtâmes à un village, appellé Alyhamam, qui est en Mesopotamie; il y a plusieurs bains chauds naturellement; je ne doute point que ces eaux ne passent par le soufre. Les gens du Païs ont fait en terre de grandes fosses sous de petits dômes, dans lesquelles on se baigne; pour moi je me contentai d'y moüiller un doigt, & je la trouvai fort chaude, mais non pas brûlante. Il y vient des malades de tous côtez, & ils y guerissent, principalement les Lepreux. Il y a toûjours beaucoup de monde de Mosul, qui n'en est qu'à une journée de caravane. Toutes les maisons de ce Village sont sur le bord de l'eau; elles ont chacune environ deux toises en quarré, & les murailles, aussi-bien que les couvertures, ne sont que de cannes, avec des branches d'arbres entrelassées; nous y restâmes environ deux heu-

heures, après quoi nous continuâmes nôtre chemin. Ce jour le soleil fut par plusieurs intervalles couvert de nuages, qui nous furent bien favorables; après midi nous nous arrêtâmes un peu, pour attendre l'autre Kelec qui étoit resté derriére.

Vers les trois heures nous vinmes à Asiguir, qui est un lieu où l'on voit les restes des fondemens d'un pont, par dessus lesquels l'eau passe avec un si grand bruit, que nous l'entendîmes, demi-heure avant que d'y être. Lorsque nous y fûmes arrivez nous décendîmes à terre à main gauche, parce qu'il n'y a qu'un petit passage proche de terre pour les Kelecs; & l'Eté il y a si peu d'eau, que souvent ils sont obligez d'aller passer tout au milieu, par dessus les pierres, qui sont à fleur d'eau, & font comme une cascade. Nous prîmes tous nos armes pour nous garder des lions, qui sont-là en quantité parmi des petits bois, & néanmoins nous n'en vîmes point. Après que le Kelec eut passé proche de terre le courant de l'eau l'emporta au milieu, de sorte qu'il ne put s'arrêter qu'à une Ile, qui est à environ cinquante pas de terre ferme, & nous l'y allâmes trouver aiant de l'eau jusqu'aux genoux. Un peu après nous eûmes à main droite plusieurs montagnes; sur la premiere desquelles il y a encore quelque reste d'un château, appellé Top-Calaï, c'est-à- Asiguir. Top-Calai.

Château ruiné. dire château de canons ; ils disent qu'il a été bâti par Nemrod, aussi-bien que ce pont, qu'il avoit fait faire pour passer commodément à l'autre rive, où il avoit une maîtresse.

Après cette montagne, nous en vîmes plusieurs de soufre ; & entr'autres une fort haute, dont nous apperçûmes le soufre extrémement jaune ; & nous en sentions fortement l'odeur. Environ demi-heure après nous vîmes la fin de ces montagnes, & nous en eumes d'autres à main gauche toutes couvertes de bois. Un quart d'heure après, nous vîmes à main gauche, le lieu

Zarb, riviére. où la riviére de Zarb se décharge dans le Tigre : C'est une grande riviére, qui est plus large que la moitié du Tigre ; elle est très-rapide & son eau est blanchâtre & fraîche : Ils disent qu'elle vient de fort loin, des montagnes du Curdistan, & que ce n'est qu'une eau de neges. Du même côté, l'on voit à environ une lieuë avant en terre, une montagne toute seule, sur laquelle sont les

Kchaf, château ruiné. restes d'un château appellé Kchaf. Après avoir passé cet endroit, qui semble une petite mer, nous eumes toûjours à main gauche des bois tout remplis de lions, sangliers & autres bêtes sauvages. Nous voguâmes jusqu'au soleil couchant, ne sachant où gîter, parce que nous n'osions aller du côté des bois, crainte

des

des lions; & du côté de Meſopotamie, nous voions des Arabes; enfin à l'heure que le ſoleil ſe couchoit, nous arrêtâmes proche des bois, qui ſont tout de tamariſſes & de regliſſes, & nous fîmes la garde contre les hommes & contre les bêtes. De Moſul juſqu'à à cet endroit, l'on conte deux journées & demie de caravane.

Après minuit il vint trois voleurs tout nuds, mais comme ils ſe virent découverts, ils ſe plongerent dans l'eau & diſparurent; cependant cela nous donna une grande allarme; car ceux qui les avoient vus, coururent vitement au Kelec, criant comme des gens qui étoient en extrême danger; & les autres qui ne ſavoient ce que c'étoit, croiant avoir un lion à leur trouſſe, ſe jetterent à corps perdu dans le Kelec, pendant que ceux du Kelec, qui dormoient s'étant éveillez au bruit, & s'imaginant qu'il y eût un lion dans le Kelec, cherchoient d'en ſortir: Enfin le deſordre fut ſi grand, que chacun ne ſachant ce qu'il faiſoit, c'eſt merveille comme on ne s'entretüa point les uns les autres.

Nous nous remîmes à l'eau le Dimanche dixiéme d'Août à la pointe du jour, & demiheure après nous paſſâmes au pié d'une montagne, à main gauche; ſur laquelle il y a une

Mosquée, avec un logement en forme d'un petit château appellé Sultan-Abdullah; autrefois il étoit habité de Dervichs, & maintenant il sert de retraite à des voleurs Arabes. Nous en vîmes environ une vingtaine, sur le bord de l'eau, avec leurs chevaux & leurs lances; ils envoierent trois des leurs vers nous. Ces gens s'étant dépoüillez tout nuds vinrent à la nage, & nous demanderent du pain, on leur en donna, & ils s'en retournerent, portant chacun deux pains, l'un sur la tête, & l'autre dans une main qu'ils tenoient hors de l'eau, nageant seulement de l'autre main. Nous continuâmes toûjours d'avoir à gauche des bois, & par intervalles quelques montagnes; nous ne tardâmes gueres d'avoir aussi des bois à droit. Nous vîmes de ce même côté en plusieurs endroits, quantité de maisons d'Eté d'Arabes, mais il n'y avoit personne.

Sultan Abdullah, château.

Sur les cinq heures & demie du soir, nous vîmes à la même main, sur une petite montagne, les restes d'un château, appellé Toprac-Calasi. Il y avoit là quelques maisons d'Arabes; & l'autre Kelec s'étant arrêté quelques momens proche de terre, ils y déroberent une Abe de drap, (c'est une espece de veste) sans que l'on en s'en apperçût, qu'après qu'ils en furent partis. Ces Arabes sement là auprès du millet, dont ils font leur

Toprac-Calasi, château ruiné.

pain,

pain, & n'en mangent point d'autre. Nous nous arrêtâmes ce jour, le matin & à midi, pour faire les néceſſitez, comme nous avions de coutume. Nous continuâmes nôtre chemin, aiant toûjours des montagnes à main droite; & au coucher du ſoleil nous nous arrêtâmes en terre à main gauche, en un lieu où il y a quantité de lions, & où il ſe faut bien garder des Arabes: Car il y a quelque tems que les Arabes volerent en ce même gîte un Kelec, où il y avoit près de quatre-vingt perſonnes, & aprés les avoir tous tüez, ils renverſerent le Kelec ſans deſſus-deſſous, afin que l'on crût qu'il s'étoit renverſé de lui-même. A peine fûmes nous arrivez, que trois Arabes paſſerent de l'autre côté vers nous à la nage, nous leur donnâmes du pain, & nous les congediâmes.

Nous partîmes le lendemain Lundi onziéme d'Août à la pointe du jour, & nous continuâmes d'avoir des montagnes à main droite. Sur les huit heures nous paſſâmes proche une de ces montagnes, ſur laquelle les gens du païs diſent qu'il y a eu un château appellé Mekhoul-Calaï, du nom d'un Franc qui l'avoit bâti. Sur les neuf heures nous vîmes la fin de ces montagnes. La regliſſe que je trouvois en chemin, au tems de nos décentes, me ſervoit beaucoup, car je la mettois en infuſion dans l'eau que je beuvois, & Eau de Regliſſe utile.

cela me plaisoit davantage que l'eau commune, qui non seulement me faisoit extrêmement suer, car il m'en sortoit autant par les pores, que j'en pouvois boire; mais encore elle m'avoit fait sortir plusieurs échauboulures, qui me piquoient comme autant d'aiguilles toutes les fois que je beuvois, ou m'asseiois; au lieu que beuvant de l'eau de reglisse, je ne sentois point ces incommoditez.

Sumac, graine. J'avois outre cela du Sumac, qui est presque comme du chenevis, dont je me faisois une autre sorte de boisson, en mettant un peu de cette graine dans de l'eau que je battois ensuite, cela me faisoit une eau rouge fort aigre, mais fort saine & rafraîchissante, & si l'on y jette un peu de sel, ce breuvage est encore plus agréable. On use beaucoup de ce Sumac, & lorsqu'on met dans le potage de cette graine broiée, cela est fort sain, & est un bon remede contre le flux de sang.

Sur ces Kelecs ils ne permettent point qu'on fasse de tente, pour se couvrir du soleil, & même ils ne voulurent pas souffrir que je tinsse une branche d'arbre, au dessus de ma tête, à cause du vent, qui auroit pû renverser le Kelec, mais je trouvai moien de me parer de la chaleur du soleil, en me couchant à demi, en sorte que j'avois la tête un peu haut, presque comme si j'eusse été à mon seant: dans cette posture j'atachois un bout de mon

Abe

Abe derriére ma tête, & me mettois à couvert du reste en façon de tente, par le moien de trois bâtons, dont l'un que je tenois entre mes jambes, la soûtenoit par le milieu, & étoit comme le principal mas, les deux autres la soutenoient des deux côtez. De cette maniére je joüissois assez commodément de l'ombre, & j'avois presque toûjours le vent d'un côté ou d'autre : Mais malgré toutes ces précautions, je souffris de très-grandes chaleurs : principalement à de certains jours, qu'il ne faisoit point du tout de vent. Sur le midi les montagnes recommencerent, & ces montagnes continuent jusqu'aux Indes. Ils les appellent Dgebel Hemrin, je crois que ce sont les monts appellez Cordaci par Quinte Curse, livre quatriéme, chapitre dixiéme. Vers les deux heures nous passâmes proche d'un château, qui est en Mesopotamie ; on le nomme Gioubbar Calaï ; & un peu après, nous vîmes à main gauche une petite montagne, appellée Altun Daghi, qui veut dire mont d'or ; à cause que les Arabes creusant deça delà, y trouvent un peu d'or. Sur les quatre heures nous passâmes cet endroit où l'on commence d'avoir à gauche, quand on va sur le Tigre en décendant comme nous faisions, les monts Hemrin, qu'on avoit eu jusque-là à droite, & du côté de Mesopotamie. La tradition est que le fleuve les a autre-

Dgebel Hemrin, Monts Cordaci.

Gioubbar Calai, château.

Altun Daghi, montagne.

fois ſeparez, & qu'ils vont par Iſpahan juſqu'aux Indes : Et l'on veut en ce païs que ces monts, qui ſont de roc tout blanc, entourent tout le monde. Au coucher du ſoleil, nous prîmes terre du côté de Meſopotamie, vis-à-vis de Kizil-Han ; qui eſt un Han, lequel en eſt peu éloigné, & c'eſt le cinquiéme gîte des caravanes qui viennent de Moſul.

Kizil-Han.

Nous n'allâmes point gîter de l'autre côté comme les ſoirs précedens, à cauſe des lions qui y ſont, & que l'on y voit en auſſi grande quantité, que des moutons ailleurs. Nous ne laiſſâmes pas de faire bonne garde, parce que nôtre gîte étoit aſſez proche de quelques maiſons d'Arabes, outre qu'il y avoit auſſi de ce côté-là quelques lions. Il y en a un entr'autres qui a grande reputation parmi les gens du païs : Il eſt nommé le lion de Kizil-Han ; l'on dit qu'il eſt gros comme un âne, & d'une force extraordinaire ; qu'il ne manque jamais d'enlever un homme de chaque caravane, ce qui devoit être bien glorieux pour la nôtre qui ne lui païa point ce tribut. Ils ajoûtent qu'il s'attaque ordinairement à ceux qui ſont derriére un peu écartez ; & pour qu'on ne croie pas que ce ſoit manque de valeur, mais plutôt par adreſſe qu'il en uſe ainſi, ils content qu'il eſt ſi hardi, que s'il ne voit que deux ou trois perſonnes, il vient effrontément à eux, & en prenant un d'une patte, le

Lion de grande ſtature.

le charge sur son dos & l'emporte. Quelque Caravanistes me firent sur ce sujet quantité de contes, à peu près de même nature, & que je donne pour le même prix que je les ai reçus.

Ils me disoient fort serieusement que le lion n'attaque jamais l'homme que lorsqu'il a grande faim, & qu'il le mange toûjours par derriére, commençant par les fesses, parce qu'il a peur de la face de l'homme. Que lorsqu'il prend un chameau ou un bufle, il le charge sur son dos & avec cette charge marche librement, mais qu'il n'en peut pas faire autant d'un bufle mâle, ni d'un mouton; car pour le bufle mâle il n'oseroît l'attaquer, parce qu'assûrément il en seroit tüé: Pour ce qui est du mouton il peut bien le prendre & le tüer, mais il ne peut pas le porter & il est obligé de le traîner; & cela parce qu'autrefois le lion prenant un bufle ou un chameau, disoit, je le porte par la force de Dieu, connoissant que cela étoit au-dessus de ses forces, mais aiant trouvé un mouton, il dit, je le porterai bien de ma force, c'est pourquoi Dieu punit sa vanité en faisant qu'il ne le put porter. Ils ont retenu cela des Apologues du Calilve damné. Ils assûrent encore que le lion entend ce que l'homme dit, & pleure quand l'homme parle. Les Arabes n'ont point peur des lions, & pourvû qu'un Arabe

Fable du Lion.

Les Arabes ne crai-

gnent point les Lions.

be ait un bâton en main, il ira après un Lion, & s'il l'atrape il le tüera.

Poisson grand comme un homme.

Un des hommes de nôtre Kelec, prit ce soir, sur les neuf heures, au clair de la Lune, avec un hameçon, un gros poisson; il avoit plus de cinq piés de long, & quoi qu'il fût gros comme un homme, il me dit que c'étoit un jeune, & qu'ordinairement ils sont beaucoup plus grands. Il avoit la tête longue de plus d'un pié; les yeux à quatre pouces au dessus de la gueule, ronds & grands comme un demi-denier; la gueule ronde, & quand elle étoit ouverte, elle étoit grande comme la bouche d'un canon, ma tête y auroit bien entré; à l'entour de la gueule en dehors; il avoit quatre barbes de chair, blanches, longues & grosses comme le petit doigt, il étoit tout couvert d'écailles semblables à celles de la carpe; il ne mourut que long-tems après qu'on l'eut tiré de l'eau, il expira lorsqu'on lui eut ouvert le ventre durant qu'on l'écorchoit, & c'étoit une femelle: Sa chair étoit blanche & presque semblable en goût à celle du Ton, & elle étoit molasse comme de la filasse.

Tikri, village autrefois grande ville.

Nous nous embarquâmes le lendemain douziéme d'Août à la pointe du jour, & nous arrivâmes sur les deux heures après midi à Tikri, qui est en Mesopotamie, & c'est le sixiéme gîte de la caravane, depuis Mosul: nous y passâmes le reste du jour. Je tâchai

deux

deux fois d'y aller, mais je ne pus à cause qu'il y a danger en dix ou douze endroits, de se rompre le col; de sorte que je me contentai de voir les maisons qui sont du côté de l'eau, & sont assez bien bâties pour ce païs, étant toutes de moîlon. J'apris qu'autrefois c'étoit une grande ville, mais à present il n'y a plus que des ruïnes; & elle ne vaut pas un bon village; aussi à peine y trouvâmes-nous du pain, & pour avoir de la viande, il falut que j'achétasse un mouton entier. Il est bâti sur un rocher fort haut, à cause des inondations du Tigre qui arrivent au Printems; car dans cette saison, il s'augmente si considerablement, qu'il semble une petite mer; & il est plus profond qu'en Eté de plus de quatre ou cinq piques, ainsi que j'ai pû voir par les marques qui en restent aux montagnes. Nous n'eumes point en ce lieu des lions à craindre, mais seulement des voleurs.

Nous en partîmes le Mécredi treiziéme d'Août à la pointe du jour, & sur les huit heures nous vîmes à nôtre gauche, un village appellé Imam-Muhammed-Dour; du nom d'une Mosquée où il y a grande devotion: tout ce que j'en pus remarquer en passant, c'est un Minaret quarré finissant en pyramide. Sur le midi nous vîmes plusieurs maisons desertes, les unes ruïnées, les autres non; & cela durant plus de deux heures de chemin, mais

Imam-Muhammed-Dour, village.

Eski Bagdad. mais avec des intervalles de l'une à l'autre; ils appellent cela Eski Bagdad, l'ancien Bagdad. Sur les deux heures après midi nous nous arrêtâmes à main gauche, parce qu'il faisoit grand vent. Dans cette occasion quelques-uns des nôtres aiant décendu en terre, pour se mettre sous un arbre, à peine eurent-ils fait un pas, qu'ils revinrent bien vite, parce qu'ils sentirent que le vent étoit Samiel, & ils me dirent qu'ils avoient senti comme un air de feu Nous restâmes-là environ deux heures, après lesquelles nous continuâmes nôtre chemin: Mais parce que le vent continuoit, aiant peur qu'il ne nous fît échoüer contre quelque banc, nous prîmes terre demi-heure après du même côté. Nous fûmes incontinent visitez des Arabes, qui nous dirent que le matin un lion avoit emporté un de leurs bufles, je demandai à un d'entr'eux, si quand il rencontroit un lion il s'enfuïoit, il me répondit, Dieu garde, un homme ne doit point s'enfuïr d'un lion; puisque quand le lion le voit résolu il s'enfuit lui-même. Nous fimes garde tout la nuit contre les Arabes, & contre les lions; dont nous entendions à tous momens les rugissemens, aussi-bien que la voix des Kara-Coulacs, le hurlement des Chakales, & l'aboiement des chiens Arabes.

Kara-Coulacs, animaux. Les Kara-Coulacs sont des animaux un peu plus grands que des chats & faits de même,

me; ils ont les oreilles longues de près de demi-pié & noires, & c'est d'où ils tirent leur nom, qui signifie oreille noire. Ils servent de chiaoux aux lions (comme disent les gens du païs;) car ils vont devant eux quelques pas, & sont comme leurs guides pour les conduire aux lieux où il y a de quoi manger; & pour recompense ils en ont leur part. Quand cet animal appelle le lion, il semble que ce soit la voix d'une personne qui en appelle une autre, quoi que pourtant la voix en soit plus claire; l'on me dit que le Kara-Coulac & le Leopard, étoient la même chose. Les Chakales sont grans comme des renards, & tiennent du renard & du loup; mais ils n'en sont point engendrez, comme plusieurs ont dit.

Chakale, animal qui tient du renard & du loup.

Il nous faloit donc garder du côté de terre, & du côté de l'eau tant des hommes que des bêtes. Plusieurs gens contoient, qu'il étoit arrivé à beaucoup de caravanes, que des lions leur étoient venus enlever des hommes, sans que presque l'on s'en apperçût: parce que quand un lion nage, il se cache tout le corps hormis le nez; si bien qu'il aborde si doucement qu'on ne l'entend pas, & lorsqu'il est à terre il prend un homme, & se jettant avec lui dans l'eau, l'emporte de l'autre côté. D'abord que nous entendions un poisson se remuer dans l'eau on étoit en allarme;

cela nous obligeoit de faire du feu & souvent de tirer des arquebusades, parce que l'on dit que le lion a peur du feu. Vers la minuit nous entendîmes proche de nous, une voix de Chakale, mais comme nous parlâmes elle cessa; & chacun crut que c'étoit un Arabe qui avoit contrefait le Chakale, afin que le voiant en-suite approcher à quatre pattes, nous ne prissions pas l'allarme, car ils ont la finesse d'en user ainsi. Un peu devant le jour une véritable Chakale s'approcha à la portée du fusil, mais se voiant découverte elle s'enfüit. Ces Chakales sont des animaux fort larrons, non seulement de ce qui est bon à manger, mais encore de tout ce qu'ils trouvent, emportant même souvent des Turbans; ils hurlent quasi comme des chiens, l'un faisant la haute, l'autre la basse, l'autre la taille, & d'abord que l'un crie, les autres crient aussi: De sorte qu'il font ensemble, ce que l'on peut véritablement dire une musique de chiens.

Nous partîmes de ce lieu, le Jeudi quatorziéme d'Août, à la pointe du jour, & un peu après nous vîmes à main droite un village appellé Aaschouk, & à main gauche un autre, appellé Maaschouk. Les gens du païs disent que ces lieux sont ainsi nommez à cause que dans chacun de ces villages, il y a eu autrefois une tour, dans l'une desquelles il demeu-

Aaschouk, Maaschouk, villages.

meuroit un homme qui étoit amoureux d'une femme qui habitoit dans la tour de l'autre village, & dont il étoit pareillement aimé. Ce lieu est le sétiéme gîte des caravanes qui viennent de Mosul à Bagdad. Sur les six heures & demie nous vîmes à main gauche, un village appellé Imam Sammerra. Sur les onze heures nous passâmes devant un autre village appellé Hedgiadge, qui est en Mesopotamie. Trois heures aprés nous en vîmes un autre du même côté appellé Elhan; & outre cela quelques maisons, & toute cette terre s'appelle Digel. A six heures & demie du soir nous nous arrêtâmes à terre à main gauche, où l'on me conta bien une autre proüesse de lion que celle qu'on m'avoit rapportée de celui de Kizil-Han. On me dit qu'il y avoit peu de tems qu'une caravane passant par cet endroit, il étoit venu un lion, qui s'étant adressé à un jeune garçon, monté sur un âne, qui étoit resté derriére les autres, il avoit emporté le garçon & l'âne à la vûë de toute la caravane. Aprés avoir soupé nous nous mîmes sur l'eau, vers les neuf heures du soir, & durant demi-heure, nous entendîmes à main droite plusieurs Chakales fort proches, qui appelloient les lions, & aprés cela nous ne vîmes plus de bois Nous commençâmes à voguer de nuit à cause qu'il n'y a plus de bancs & que la riviére est fort large, mais aussi elle

Imam-Sammerra, Hedgiadge, Elhan, villages. Digel, païs.

elle eſt ſi lente, qu'à peine voit-on de quel côté elle coule. Nous paſſâmes pluſieurs villages, dont la plupart étoient du côté de Meſopotamie.

Le lendemain Vendredi quinziéme d'Août, nous vîmes, après midi, pluſieurs bateaux proche de terre, qui ont des arbres comme des Saïques, & ſervent à porter à Bagdad du blé des villages voiſins: Nous découvrîmes en-ſuite pluſieurs Palmiers & quantité de ces roües, qu'on appelle Dollab, qui ſervent à tirer l'eau des puits comme à Moſul. Sur les ſix heures & demie du ſoir, nous nous arrêtâmes à un village appellé Yenghige, qui eſt à main gauche; il y a quantité de jardins, dont on nous vendit de bonnes figues, des grenades & des raiſins longs, fort gros. Nous n'étions pas encore en cet endroit tout-à-fait en ſûreté des lions, puiſque les gens du païs nous dirent, qu'ils viennent ſouvent dans leurs jardins, & qu'un matin un lion étoit venu juſqu'à un faux-bourg de Bagdad, qui eſt du côté du deſert, où il avoit pris un homme qui s'étoit levé trop matin. Il y a cependant depuis Yenghige, juſqu'à Bagdad, quantité de villages avec beaucoup de jardins. Nous en partîmes ſur les neuf heures du ſoir, & le lendemain Samedi ſeiſiéme d'Août, nous paſſâmes ſur les deux heures après midi, devant un village appellé Imam-Mouſa, qui eſt à

Yenghige, village.

Imam-Mouſa, village.

à main droite : c'est un lieu de pelerinage où l'on vient de plusieurs journées, & les femmes de Bagdad, y vont tous les Vendredis, n'y aiant qu'une heure de chemin par terre; un peu après nous vîmes à main gauche un autre village appellé Imam-Aazem, qui est aussi un pelerinage, & sur les cinq heures du soir nous arrivâmes à Bagdad. Imam-Aazem, village.

Dans ce voiage l'on parle Turc par tout, mais c'est un Turc de Perse, qui a quelque difference de celui de Grece; & plus on approche de Bagdad, plus la langue Turque est differente de celle de Constantinople. Langage Turc vers Bagdad.

CHAPITRE XIV.

De Bagdad & de la route de Bagdad jusqu'à Mendéli, dernière place des Turcs aux confins de Perse.

BAgdad est une longue ville, qui s'étend le long de la riviére; en y arrivant l'on voit premierement à main gauche sur le bord de la riviére, le château qui paroît par le dehors assez fort; il est bâti de belles pierres blanches, mais l'on m'a dit qu'au dedans il n'y a que des méchantes huttes. Au dessous de ce château, aussi sur le bord de l'eau, est le Serrail du Bacha, qui a de beaux Kiochks d'où l'on a belle vûë & bien du frais. Vous trouvez ensuite, un pont d'environ quarante ba- Bagdad, ville.

bateaux sur lequel l'on passe en Mesopotamie, où il y a encore une ville, ou plutôt un faux-bourg de Bagdad, mais les maisons en sont mal bâties. Toutes les nuits l'on défait ce pont.

Il faut au moins deux heures pour faire le tour de Bagdad, qui n'est pas bien fort du côté de terre. Il y a en cette Ville de beaux bazars & de beaux bains que les Persans y ont faits; & generalement tout ce qu'il y a de beau, a été bâti par eux. Elle n'est gueres peuplée eu égard à sa grandeur, aussi n'est-elle pas beaucoup bâtie; car l'on y voit quantité de grandes places vuides, où l'on ne trouve pas une ame; & excepté les bazars, où il y a toûjours beaucoup de monde, dans le reste elle paroît un desert. La milice y est fort libre & y commet toutes les insolences imaginables, sans qu'on ose presque l'en châtier. Quand j'y arrivai, ils avoient quelques semaines auparavant fait mourir le Bacha par poison, à cause de ses tyrannies, & l'on disoit que le grand Aga en avoit eu sa part, quoi qu'il ne fût point alité, mais il ne faisoit que languir. Outre cette milice Turquesque, il y a plusieurs Chrétiens, qui ont la solde du grand Seigneur, pour aller contre les Arabes quand on le leur ordonne.

Il fait fort chaud en cette Ville, ce qui fait que l'on y couche sur les terrasses. Le dix-hui-

huitiéme d'Août à midi mon Thermométre marquoit trente sept degrés, & cependant il faisoit du vent qui rafraîchissoit. Les Capucins où j'allai loger si-tôt que je fus entré à Bagdad, exercent en cette Ville la Medecine avec beaucoup de charité. Degrés de chaleur à Bagdad.

Le Tigre est fort large vis-à-vis de Bagdad; ils mettent l'eau qu'ils y puisent dans de grandes jarres de terre qui n'est pas cuite, & au travers de ces jarres, l'eau transpire & coule dans une terrine, qui est au dessous, de même qu'à Alep; ils appellent ce fleuve Chat Bagdad, qui veut dire riviére de Bagdad; & comme ils n'ont pas l'esprit de faire sur cette riviére des moulins d'eau, ils sont reduits à moudre tout leur blé avec des moulins à cheval ou à bras. Eau du Tigre.

La Mesopotamie est fort deserte, tout y aiant été ruiné par les tyrannies des Turcs, mais les lieux habitez sont bien peuplez. Il y a peu ou point d'arbres, si ce n'est de la reglisse, dont on voit par tout grande quantité. Mesopotamie est fort deserte.

On brule à Bagdad plus d'huile de Nafte, que de chandèle, & on la prend quelque part en ces quartiers-là. Ils ont des Pigeons messagers de meilleure race qu'en nulle autre part. Huile de Nafte. Pigeons messagers.

Il faut ici remarquer une erreur considerable dans toutes les Cartes; où Bagdad est mis beau- Erreur de Geographie

au confluant du Tigre & de l'Euphrate.

beaucoup au dessous du confluant des deux fleuves de l'Euphrate & du Tigre; quoi qu'il soit certain que ces deux fleuves ne se joignent qu'à dix ou douze journées au dessous de Bagdad, à l'extrémité de Degeziri: Il est vrai que l'Hiver quand l'inondation de ces deux fleuves est grande, ils se joignent à Bagdad mais cela n'arrive pas tous les ans. A environ huit ou neuf journées au dessous de Bagdad, il y a un canal fait de main d'homme, qui vient de l'Euphrate dans le Tigre.

Marché pour la route de Bagdad à Hamadan.

Incontinent après mon arrivée en cette Ville, se presentant une caravane pour Hamadan de Perse, je fis marché avec un Chrétien, & je lui donnai sept piastres pour chaque monture ou bête de charge; & je païai vingt-neuf piastres de reaux, tant pour trois chevaux, dont j'avois besoin, que pour un quatriéme pour Monsieur Jacob Horlogeur, qui faisoit le même voiage; moienant quoi le Chrétien devoit acquiter toutes Caffares & Doüanes jusqu'à Hamadan; car toutes choses generalement païent doüane, & cela sans distinction de la valeur, mais selon le poids; le prix ordinaire est de sept piastres de reaux, pour vingt-trois patmans: un patman fait trois rottles d'Alep, ou six oques & trois onces. L'abassi y vaut deux chaïs & demi; la piastre de-reaux vaut huit chaïs, & chaque chaï cinq para, & le para quatre âpres,

Nom & valeur des poids & des Monoies. Piastre. Abassi. Chaïs. Para. Apre. Boquelle.

pres, qui sont toutes pieces d'argent. La boquelle vaut sept chaïs, le sequin Turc vaut dix-huit chaïs, & le Venitien dix-neuf. Sequin Turc. Sequin Venitien.

Cette caravanne étoit composée de soixante & dix ou quatre-vingts hommes, tous gens sans peur, car ils n'avoient à eux tous qu'un pistolet & quelques sabres; & pour marquer que ce n'étoit pas le nombre qui les assûroit, ils se divisoient ordinairement, & marchoient separez les uns des autres sans crainte des voleurs; ils étoient presque tous Persiens. Ils apprehendoient aussi peu les injures du tems que les hazards, car ils n'avoient entr'eux que deux ou trois mechantes petites tentes faites en dos d'âne, couvertes de quelques vieux tapis: Pour moi qui n'étois pas si brave, j'avois un bon pavillon pour me mettre à couvert: & nous avions entre trois que nous étions, douze coups à tirer sans recharger.

Nous partîmes de Bagdad le Mécredi vingtiéme d'Août, sur les cinq heures du soir, pour venir trouver la caravane, qui étoit campée entre de petits arbres, hors la porte appellée Caranlu Cabi, qui regarde le levant: Nous païâmes à cette porte chacun un chaï; ces chaïs sont aussi nommez Bagdadi, parce qu'ils se font à Bagdad; ils pesent chacun une dragme. Départ de Bagdad. Chaï Bagdadi.

La

La caravane se mît en marche le lendemain Jeudi vingt & uniéme d'Août un peu après minuit : Nous entrâmes d'abord dans le desert, allant au nort, par une grande plaine de terre blanche fort unie & couverte d'un glacis de sel où il n'y a que des capriéres sauvages & des tribulus terrestres. Une heure & demie après, nous vîmes dans l'obscurité de la nuit à nôtre gauche, sur une petite butte, une tour en forme de petit château; elle s'appelle Aadgem Koulasi, c'est-a-dire, tour des Persiens.

Capriéres sauvages, Tribulus terrestres.

Aadgem Koulasi, tour.

Vers les neuf heures du matin, nous campâmes sur le bord du Tigre, à quelques milles au dessous de Yenghige, près d'un village appellé Locmam Hakim, ou Locman le Sage : nous y restâmes tout le jour, & le soir nous entendîmes plusieurs compagnies de Chakales qui nous regalerent de leur musique Nous partîmes le lendemain Vendredi vingt-deuxiéme d'Août après minuit, & aiant pris un guide à Locmam Hakim, nous allâmes droit au levant, & à neuf heures du matin nous vinmes sur le bord de la riviére Diala, que nous passâmes sur un bac : nous paiâmes de l'autre côté un abassi pour cavalier, à un Turc qui reçoit ce peage, & chacun paie autant de quelque Religion qu'il soit. Cette riviére est pour le moins aussi large, que les deux tiers de la Seine, elle va près de Bas-

Locmam Hakim, village. Diala, riviere.

Bassora, se décharger dans le Tigre après l'avoir traversée, nous allâmes loger dans un grand village appellé Aacoube, sous des Palmiers, dont il y a grande quantité. Aacoube, grand village.

Le lendemain à la pointe du jour l'on commença de marcher; nos gens ne voulurent pas partir plutôt, à cause qu'ils ne savoient pas les chemins. Nous continuâmes nôtre route vers le levant; & sur les sept heures nous vîmes à main gauche une Mosquée qui est un pelerinage: Un quart d'heure aprés nous passâmes au travers des restes d'un village ruïné, & en suite sur un pont d'une arche, au dessous duquel le canal étoit fort sec: Sur les neuf heures nous traversâmes un village appellé Harounia, auprès duquel nous campâmes contre des jardins, dont il y a quantité. Nous fimes cette petite journée de crainte du chaud. Il falut faire garde toute la nuit de peur des voleurs, mais nous n'entendîmes que des Chakales. Harounia, village.

Nous partîmes de ce lieu le Dimanche vingt-quatriéme d'Août à deux heures après minuit, allant toûjours au levant; à trois heures nous passâmes près d'un village appellé Adgia; & sur les six heures & demie près d'un autre appellé Imam Esker, où il y a un pont, sur lequel on fit païer pour chaque cheval, mulet ou âne, un abassi & un mahmoudi, qui vaut encore un chai, & un para; quoi Adgia, Imam Esker, villages.

que

que ce pont n'ait jamais coûté six abassis, car il n'est composé que de deux poutres de Palmier, qui portent toutes deux sur l'un & l'autre bord, avec quelques autres pieces de bois en travers, & demi-pié de terre par dessus; & la riviére qui passe dessous, est comme la riviére des Gobelins à Paris: Ils appellent ce droit le droit des brides. Nous nous reposâmes au delà du pont, parce que non seulement nos gens craignoient le chaud, mais d'ailleurs ils avoient apris que quelques Arabes nous attendoient sur le chemin, sur quoi ils voulurent tenir conseil pour voir ce qu'il y avoit à faire: Quoi qu'ils n'en eussent aucune certitude, ils ne laissoient pas d'en être épouvantez & cette fraïeur venoit de quelques-uns d'entr'eux, qui sachant que nous devions passer par un lieu étroit, s'imaginerent qu'une centaine d'Arabes nous y attendroient, lequel nombre enfin ils reduisirent à quinze. Nous eumes beau leur faire honte de leur timidité, leur disant qu'en quelque nombre qu'ils fussent nous ne les apprehendions pas. Quoi que cette resolution les assurât un peu, ils ne laisserent pas d'emploier leur credit pour faire attendre quelques Janissaires, qui alloient à Mendeli; & au cas qu'ils ne voulussent pas les accompagner, ils resolurent de prendre au village quatre cavaliers. Ils envoierent un

des

des leurs nous dire leur resolution, & nous prier fort honnêtement de contribuër quelque chose pour le païement de ces cavaliers: Nous le refusâmes d'abord, après néanmoins nous leur donnâmes quelques chaïs, avec protestation, que ce n'étoit pas pour aucune crainte que nous eussions, & que quand il y auroit cent Arabes nous n'aurions pas peur, mais que ce que nous en faisions étoit seulement par complaisance, puisque nous jugions que ces cavaliers n'étoient aucunement necessaires.

Nous partîmes le même jour à onze heures du soir, accompagnés des Janissaires au nombre de quinze armez, l'un de mousquet, l'autre de fléches &c. marchant tous en bon ordre, & allant bon train, car il n'y en avoit pas un d'eux qui n'eût bien peur, & nous continüâmes de marcher vers le levant. Sur les deux heures après minuit, le Lundi vingt-cinquiéme d'Août, nous rencontrâmes une caravane d'environ quatre-vingt ou cent personnes, dont les uns étoient montez sur des chevaux, mulets, ou ânes, & les autres étoient dans de grandes Cunes, bien couvertes en arc: dont il y en avoit deux sur chaque chameau, & je vis en cette compagnie sept ou huit de ces machines. Cette caravane venoit de Perse, & n'étoit pas mieux armée que la nôtre, ce qui di-

Cunes sur les chameaux.

minüa un peu la peur à nos gens, qui auparavant faisoient de frequentes décharges de deux méchans pistolets qui faisoient toute leur artillerie.

A la pointe du jour nous passâmes ce dangereux defilé, dont on avoit parlé : C'étoit un chemin un peu rétréci, proche d'une petite eau, mais il ne me sembla pas plus dangereux que le reste de la campagne. Nous y trouvâmes par les chemins plusieurs hommes & femmes, les uns sur des ânes; & les autres à pié ; les uns en compagnie, les autres non ; ce qui me fît croire que ce chemin est fort sur & fort beau : car depuis Bagdad jusqu'à Mendeli, le chemin est toûjours plein & uni comme une glace de miroir ; mais je le croi fort mauvais en Hiver, car il y a des pieces de terre toutes de mottes crevassées de la chaleur, qui mollissoient un peu sous les piés de nos chevaux ; ce qui me faisoit juger, qu'en une autre saison l'on y enfonceroit bien avant. Sur les six heures du matin nous vîmes à nôtre droite, un village appellé Nebitaran, & sur les sept heures & demie nous arrivâmes devant Mendeli, auprès duquel nous campâmes.

Nebitaran, village.

Mendeli, frontiere de Perse.

Mendeli est la derniere place des Turcs de ce côté-là, c'est un bourg dont les maisons sont bâties entre quantité de Palmiers : Il

y a un château avec quelques tours, mais le tout est bâti de bouë & de crachat: Il est cependant arrosé d'une eau courante, divisée en plusieurs petits ruisseaux. Nous y restâmes tout le lendemain Mardi vingt-sixiéme d'Août, & nous y paiâmes un abassi pour chaque charge: Ce même jour il arriva à Mendeli une caravane qui venoit d'Ispahan & s'en alloit à Bagdad; elle n'étoit pas plus grosse que la nôtre, & sans armes à feu; aussi y avoit-il à Mendeli des Arabes, qui ne leur promettoient rien de bon: Et l'on me rapporta, qu'un Turc leur aiant démandé pourquoi ils ne nous avoient rien fait, ils avoient répondu, que c'étoit parce que nous n'avions que des cuirs dont ils se soucioient peu; ils donnerent cette rodomontade, parce qu'ils virent qu'il y avoit dans nôtre caravane, quelques chevaux chargez de peaux de bufles; nous entendîmes durant la nuit plusieurs Chakales.

LIVRE SECOND.

DE LA PERSE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'entrée en Perse & de la route d'Hamadan.

NOus partîmes de Mendeli le Mécredi vingt-sétiéme d'Août à la pointe du jour, prenant nôtre route droit au levant; à peine fûmes-nous en chemin que nous entrâmes dans des montagnes, où nous vîmes plusieurs ruisseaux, dont il nous falut traverser une partie. Sur les six heures du matin nous guéâmes une riviére, qu'ils appellent Rogoura, qui est large de deux ou trois toises, & où nos chevaux avoient de l'eau jusqu'à mi-jambe. Sur les dix heures du matin nous eumes une rencontre à laquelle nous ne pensions point du tout.

Rogoura, riviére.

Comme je passois à quelques pas de trois huttes faites de cannes, je vis deux hommes vêtus à la Persane, dont celui qui paroissoit le principal avoit un juste-au-corps de brocart de soie à grandes fleurs: Ils vinrent à nous sans que j'y fisse autrement

ment reflexion, & même ils me parlerent que je n'y prenois pas garde : Cependant comme ils virent que je n'écoutois pas ce qu'ils me disoient, l'un d'eux, avec un bâton crochu, arrêta la bride de mon cheval ; ce qui m'obligea de mettre le pistolet à la main, & de considerer ces gens plus attentivement. Je vis qu'ils ne se mettoient pas en posture de faire aucune violence, quoi qu'ils fussent armez chacun d'un carquois plein de fléches, avec un arc, & d'une hache au côté, avec un cimeterre ; aussi ne s'en fussent-ils pas bien trouvez, aiant mes armes à feu toutes prêtes, aussi bien que ceux qui me suivoient, ce qui faisoit que je m'étonnois un peu de leur hardiesse. Dans ce même moment Monsieur Jacob, qui avoit vû leur action, avança sur eux, & prit un pistolet avec dessein de le tirer & leur dit plusieurs injures en Turc, comme à des coquins & des voleurs : Mon valet courut aussi avec un mousqueton en posture ; mais comme je m'apperçus que ces gens étoient dans un grand froid, & qu'ils ne mettoient pas seulement la main sur la garde de leurs épées, qu'au contraire le principal me traitant de Cardasch, c'est-à-dire, de frere, me demandoit fort civilement que je voulusse l'écouter ; je priai Monsieur Jacob de

s'arrêter, & ils nous firent entendre avec beaucoup d'honnêteté, qu'ils avoient ordre de ne nous pas laisser passer. Cela nous surprit un peu, parce que nous n'en savions pas la cause; mais après l'avoir aprise, nous ne nous mîmes point en peine de passer malgré eux, quoi que nous l'eussions peu faire. Ces gens sont des Rahdars, c'est-à-dire, gardes-chemins, dont il y a beaucoup de semblables en plusieurs endroits, principalement sur les frontieres, non seulement de Perse, mais encore de chaque Khanlik, ou Province, pour tenir les chemins surs; & pour leurs gages ils prennent quelques bistis de droit sur chaque mule, ou cheval de charge.

Rhadars gardes-chemins.

Ils arrêtent tous ceux qui ne sont point en caravane, quand ils ne les connoissent pas assez. Et la cause pourquoi ils nous arrêterent, fut que non seulement nous étions un peu separez de la caravane, mais qu'un homme qui nous avoit précedez, leur avoit dit, que dans nôtre caravane il y avoit deux Francs, qui étoient gens inconnus. Le Kervan-Bachi aiant apris que l'on nous avoit arrêtez, vint leur parler; mais ils lui dirent qu'ils ne vouloient pas nous laisser passer, parce qu'autrement on les priveroit de leur emploi. Nous eussions bien pû, comme

j'ai

j'ai dit, les forcer; mais il n'y avoit pas d'apparence de faire violence au premier passage d'un Païs où nous entrions; car c'est en cet endroit que commencent les terres du Roi de Perse. Enfin, de l'avis du Kervan-Bachi, nous les suivîmes à leurs huttes, où ils firent étendre des tapis, où nous étant assis avec eux, nous parûmes grans amis. Cependant l'on déchargea nos hardes, & je vis plusieurs de leurs gens qui entrerent où nous étions. Leur maître nous dit d'ôter nos épées; ce que nous fîmes assez librement, & il les tira l'une après l'autre hors du foureau. Nous eûmes quelque pensée, qu'il vouloit se vanger de ce que nous avions fait mine de tirer sur lui, mais après les avoir vûës, il les remit dans le foureau: il nous dit pour la seconde fois que sa charge étoit d'empêcher que personne n'entre en Perse qui ne soit connu, de peur que quelqu'un ne s'y sauve, après avoir fait quelque méchant coup; je lui répondis que plusieurs Francs y avoient passé autrefois sans être arrêtez, mais il m'assûra que non: & en effet, je crois que le chemin ordinaire est un peu plus vers le nort que Mendeli. Enfin, il protesta qu'il ne nous laisseroit point passer, si ceux de la caravane ne répondoient de nous, c'est pourquoi nous envoiâmes nôtre muletier,

avec un de ces Perſans au gîte, qui étoit à demi-heure de là. Cependant cet homme ſe plaignit pluſieurs fois à mon valet de ce qu'on avoit voulu tirer ſur lui, & des injures qu'on lui avoit dites, comme à un coquin : Il fit néanmoins ſervir honnêtement le dîner, qui conſiſtoit en une grande jatte de bois pleine de pain, deux jattes de lait aigre, deux aſſiettes de bois pleines de beurre tout frais batu, & une jatte de bois où il y avoit environ deux œufs préparez à une ſauſſe que je crois n'être point mentionnée dans le grand Cuiſinier; cela étoit pour environ une douzaine de perſonnes. Nous en mangeâmes un peu, & bûmes de l'eau dans des taſſes de bois. Après cela cet homme voulut voir nos coffres. Il mania les horloges de Monſieur Jacob, les unes après les autres; je lui ouvris auſſi mon ſépet, mais comme je vis qu'il vouloit tout viſiter ſeulement par curioſité, & pour faire tamaſcha, comme il diſoit; je lui dis qu'il n'avoit aucun droit de Doüane, ni par conſequent de viſiter nos hardes, qu'il faloit beaucoup de tems pour tout raccommoder, c'eſt pourquoi qu'il deſit tout ce qu'il voudroit, & qu'il le racommodât lui-même, mais que s'il ſe perdoit quelque choſe, je la lui ferois trouver; cela fut cauſe qu'il me le laiſſa refermer. En-ſuite l'homme que

nous

nous avions envoié avec nôtre muletier arriva, & lui apporta un papier ſigné de pluſieurs de nôtre caravane, qui répondoient de nous, & qui même avoient menacé, que ſi l'on nous faiſoit le moindre tort ils s'en plaindroient, & que ſi nous nous allions plaindre au Chan, aſſûrément cela leur feroit une affaire. Auſſi-tôt l'on nous congedia, & nous vinmes rejoindre la caravane.

Isterkil, petite plaine.

Rogoura ou Roudhhouna, riviére.

Elle étoit au gîte appellé Iſterkil, qui eſt une petite plaine entre des montagnes, dans laquelle paſſe la riviére Rogoura; mot peut-être corrompu, de Roudhhouna, qui veut dire, riviére qui paſſe: car les Perſiens donnent ce nom à toutes les grandes riviéres. Il eſt difficile de bien décrire ce païs, ſi l'on ne ſait parfaitement la langue, principalement à cauſe des riviéres. Il y avoit là auprès ſix ou ſept huttes de Curdes, qui d'abord que nous eumes tendu nos Pavillons, vinrent s'aſſeoir deſſous tout à l'entour, comme des ſots ruſtaux qui n'ont jamais rien vû, ce qui faiſoit enrager un Janiſſaire qui étoit avec nous; car quoi qu'il leur dit de s'en aller, ils ne s'en remuoient pas & ſe moquoient de lui, ce qui le fâchoit fort, de voir qu'il n'avoit plus en ce païs cette autorité, que tous ceux de ce corps ont par toute la Turquie: Enfin il le leur dit

tant de fois, qu'ils s'en allerent tout en colere, en lui chantant mille injures.

Nous commençâmes d'être exempts de faire garde la nuit, car il n'y a point là de voleurs, & nous y cessâmes aussi de voir des Palmiers. Nous partîmes de ce lieu le lendemain Jeudi vingt-huitiéme d'Août, à une heure après minuit, & incontinent après nous nous amusâmes à chercher deça delà le chemin que personne ne savoit; veu même qu'il faisoit fort obscur à cause de quantité de nüages, qui nous envoierent trois ou quatre fois quelques goûtes de pluïe. Il arriva aussi que plusieurs de nos charges tomberent, de sorte que nous y perdîmes plus de demi-heure de tems. Enfin, nous trouvâmes moien de passer un petit fossé d'eau courante, après quoi nous grimpâmes une montagne fort haute & droite, & tout le reste de la nuit nous ne fîmes que monter & décendre, avancer & revenir sur nos pas, pour chercher le chemin que nous avions perdu. Nous passâmes une fois la riviére Rogoura, ou Roudhhouna, qui roule entre ces montagnes avec grand bruit, parmi des pierres dont il y a quantité en son lit. Sur les cinq heures du matin nous vîmes les restes d'un pont fort élevé, avec deux étages d'arches, l'une au dessus de l'autre; ce pont traversoit cette riviére & étoit

étoit bâti de moîlon, mais il n'en est resté que la moitié, & cela me fait croire que cette riviére inonde quelquefois beaucoup. Un peu après nous la passâmes une seconde fois, & nous rencontrâmes une caravane, qui venoit d'Hamadan, & alloit à Bagdad. Nous continüâmes nôtre chemin en côtoïant cette riviére ; & remontant vers sa source, sur les six heures du matin nous vîmes un petit village de Curdes, c'est-à-dire, quelques huttes de cannes & de feüillages ; & en-suite nous passâmes encore sept ou huit fois la même riviére, qui étoit large au lieu où nous la passâmes la derniere fois, à savoir vers sa source, sept ou huit toises. Sur les huit heures du matin nous vîmes encore la moitié d'un pont fort élevé, bâti de même matiére que l'autre, & sur la même riviére, mais qui n'avoit qu'un étage d'arches : Sur les neuf heures nous passâmes près d'un village de Curdes appellé Samsurat, où nous croions camper, & en effet, une bonne partie de la caravane y campa ; mais comme nous, qui étions à la tête, vîmes que les premiers passoient outre, nous les suivîmes, & après nous être bien lassez à toûjours monter & décendre, depuis nôtre départ d'Isterkil ; nous nous arrêtames enfin, sur les dix heures & demie du matin, devant un village de Curdes

Samsurat ; village.

 ap-

Nian, village. Térebinthes, Chategniers sauvages, Vitex.

appellé Nian. Toutes ces montagnes sont couvertes de Térebinthes & Chategniers sauvages; & la plus grande partie de ces eaux bordée de Vitex & de lauriers roses.

Iman Hussein ou Kerbela, pelerinage.

Après que nous eumes planté nôtre pavillon, nous vîmes passer une caravane qui venoit de Perse, & alloit à Bagdad, pour passer en-suite à un pelerinage, où il y a grande devotion, qu'on nomme Iman Hussein, où Kerbela; c'est le lieu où Hussein fut tüé, & où est son tombeau: il est éloigné de Bagdad, d'environ quatre journées, tirant vers Mosul dans la Mesopotamie. Nous eumes ce jour-là, vers le soir, une guilée, mais elle finit presqu'aussi-tôt qu'elle eut commencé; & la nuit il fit un si grand froid, que quoi que je fusse tout habillé, car je ne me deshabillois jamais en campagne, j'eus besoin de ma couverture, & ce froid augmenta toûjours à mesure que nous allions en avant.

Nous partîmes de ce lieu le Vendredi vingt-neuviéme d'Août à deux heures après minuit, & après avoir encore cheminé trois heures parmi les montagnes; nous nous trouvâmes dans un chemin plus doux, aiant pourtant toûjours les montagnes à l'entour de nous, mais nous ne montions plus que de petites éminences, jusqu'à ce que cheminant vers le nort, une heure après nous

recommençames à monter & décendre des montagnes fort hautes, & par des chemins plus mauvais & plus dangereux que nous n'en eussions encore vû ; mais cela ne dura pas une heure ; après quoi nous nous trouvâmes dans une plaine entourée de montagnes. Tirant vers le levant nous vinmes par un village appellé Chegiafar, où il y a une quantité de maisons çà & là, dont une partie est de moîlon & de terre, & les autres de cannes & de roseaux, couvertes de feüillages ; celles de terre servent pour l'Hiver, & le tems de pluïe, & elles n'étoient pas pour lors habitées ; & celles de cannes sont pour l'Eté, afin de prendre la fraîcheur. Il y a aussi parmi ces maisons, une grande Mosquée batie de moîlon & de terre : nous ne nous y arrêtâmes pas, mais passant oûtre, nous vinmes camper auprès d'un autre village composé de maisons pour l'Hiver & pour l'Eté comme le premier, mais elles n'y sont pas en si grand nombre ; on le nomme Seraou, & il est éloigné de Chegiafar d'un quart d'heure de chemin. Nous y arrivâmes un peu après sept heures du matin ; ce vilage est sur un lieu un peu élevé, & au bas duquel il coule une fort belle eau de source. Sur le soir il vint quelques-uns de ces Curdes à nôtre pavillon, nous dire que nous prissions garde, parce qu'il y

Chegiafar, village.

Seraou ; village.

avoit des vòleurs dans les montagnes, qui venant de nuit le ventre à terre, prenoient ce qu'ils pouvoient: on leur fit voir nos armes dont ils parurent fort amoureux; plusieurs des nôtres crurent qu'il n'y avoit point d'autres voleurs qu'eux, & qu'ils venoient ainsi nous avertir, afin qu'on ne les accusât pas, si nous étions volez, & aussi afin de voir quelles armes nous avions.

Nous partîmes de là le Samedi trentiéme d'Août, à deux heures & demie après minuit. Nous montâmes & décendîmes par de très-hautes & très-facheuses montagnes, jusqu'à huit heures, après quoi nous cheminâmes durant deux heures, dans une plaine entourée de montagnes, où nous vîmes plusieurs tentes noires, & sur les dix heures nous campâmes sous des arbres, en un lieu appellé Rengpereng, proche duquel coule un petit ruisseau: Il y avoit tout proche un village de Curdes, qui nous apporterent quelques vivres.

Rengpereng.

Nous en partîmes le Dimanche trente & uniéme d'Août à quatre heures après minuit. D'abord nous cheminâmes vers le levant, parmi des bois de Chategniers, où il y a quantité de reglisse, ainsi que par tout ce Païs; nous montions toûjours, mais par des chemins fort doux & aisez. Nous vîmes sur le matin une piece de terre semée

de

de ris. Sur les ſept heures nous campâmes dans une plaine où il y a quelques arbres, proche d'un Hameau de trois ou quatre huttes de cannes; ce lieu eſt nommé Goaour. Goaour, plaine. Nous en partîmes le même jour ſur les ſept heures du ſoir & nous cheminâmes à la clarté de la Lune, vers le levant, dans la plaine ou vallon, juſqu'après minuit, que nous décendîmes fort bas par un méchant chemin, juſque dans une plaine, où après avoir cheminé près d'une heure nous paſſâmes une petite eau. Aiant encore cheminé environ une heure, nous paſſâmes ſur un Pont de pierre d'une arche, ſous lequel coule une petite riviére, dont je ne pus aprendre le nom; nous paſſâmes un peu après un autre Pont tout ſemblable, ſous lequel coule la même riviére.

Environ à deux heures & demie après minuit du Lundi premier de Septembre, nous campâmes au bout de ce Pont, près d'un village appellé Arnoüa, où il y a un beau Kervanſeraï de briques; il y a auſſi Arnoüa, village. pluſieurs maiſons de pierres, & autant de huttes de cannes; ces Ponts ſemblent nouvellement faits, la riviére qui paſſe deſſous n'a point parmi les gens du païs d'autre nom que celui d'eau d'Arnoüa. Il y a en ce lieu tant de grenoüilles que mon Pavillon en étoit toûjours plein, quoi qu'on les chaſſat

inceſſamment. Nous en partîmes le même jour ſur les dix heures & demie du ſoir, & nous marchâmes vers le levant, par un beau chemin, juſqu'à une heure & demie après minuit, du Mardi ſecond de Septembre, que nous eumes une décente très-facheuſe & très-dangereuſe, principalement dans l'obſcurité où nous étions, parce que la Lune ſe couchoit dans ce tems-là; après nous eumes durant trois heures un aſſez beau chemin. Nous traverſâmes pluſieurs ruiſſeaux & une petite riviére appellée Goumedli, & nous allions vers le nort. Sur les quatre heures & demie du matin, après avoir un peu décendu, nous tirâmes vers le levant par un aſſez beau chemin, aiant durant quelque tems à main gauche un gros ruiſſeau d'eau courante. Sur les cinq heures & demie nous décendîmes dans une grande plaine où nous cheminâmes environ une heure toûjours vers le levant. Nous vinmes en-ſuite camper ſur les ſix heures & demie, proche d'un Kervanſeraï qu'une Dame a fait bâtir: A un quart de lieuë de ce Kervanſeraï, il y a un village bâti de pierre, appellé Maideſcht; & un peu plus loin que ce village, il y a un autre Kervanſeraï appellé Scheik-Hali-Kan Kervanſeraï, du nom d'un Kan qui l'a fait bâtir. Nous y paſſâmes après avoir délogé de l'autre, ſur les huit heures & demie

Goumedli, riviére.

Maideſcht, village.

Scheik-Hali-Kan, Kervanſeraï.

mie du même soir. Nous le trouvâmes fort beau & commode, principalement à cause d'une petite riviére qui passe tout auprès; on la nomme du nom du village Maideſcht Soüi. Nous la passâmes sur un pont d'une arche, qui étoit bâti de même que la plupart des autres, en dos d'ane fort aigu; ensuite nous continüâmes nôtre chemin vers le levant, toûjours dans la plaine par un chemin fort uni. Maideſcht Soüi, riviére.

Le Mécredi troisiéme de Septembre un peu après minuit, nous montâmes une montagne, qu'il nous falut décendre incontinent après de l'autre côté; du reste le chemin étoit beau, & nous reprîmes en-suite la plaine. Sur les trois heures après minuit nous passâmes une petite riviére, & une heure & demie après nous arrivâmes à un village, appellé Poul Schah, c'est-à-dire, pont du Roi; il y a un beau Kervanserai où nous prîmes le couvert. Poul Schah, village.

Les Kervanseraïs de Perse sont beaucoup plus beaux & plus commodes que ceux de Turquie, au moins ceux qui sont sur les grans chemins; (car je ne parle point de ceux des Villes, y en aiant à Bourse de plus beaux qu'en aucun endroit du Levant.) Ces Kervanseraïs de Perse sont de grans bâtimens de briques en quarré, élevez de plus de trois toises; l'on y entre par un Kervanseraïs de Perse.

por-

portique, sous lequel il y a des boutiques où l'on trouve toutes les choses necessaires à la vie. Après avoir passé ce portique l'on entre dans la cour; au milieu de celle du Kervanseraï de Poul Schah il y a une fontaine, ce qui n'est pas dans les autres. Tout à l'entour de la cour ce sont de grandes arcades larges d'environ trois toises, & profondes d'une & demie ou deux, sous lesquelles il y a des mastabez, ou Divans de pierre, élevez de terre d'environ deux piés : dans la face du milieu, ou si vous voulez au fond du Divan, il y a une ouverture de porte large d'environ deux piés, par où l'on entre dans une chambre de même grandeur que le dessous de l'arcade par où l'on a passé; cette chambre a sa cheminée. Tout cela ensemble fait un appartement assez commode, car le mastabé sert de Divan & d'antichambre, & la chambre sert pour se retirer quand l'on ne veut pas être vû, & pour y mettre ses hardes. Ces appartemens sont separez l'un de l'autre par une muraille épaisse d'environ trois piés. Sur le derriére tout à l'entour du Han, sont les écuries, où l'on peut mettre les chevaux à couvert aussi bien que les hommes, & il y a encore d'un côté des arcades avec des mastabez & des cheminées, où l'on peut loger quand les appartemens de la cour sont occu-

occupez. On y entre par quatre portes, dont il y en a une à chaque coin de la cour. Tout cela est couvert d'une terrasse, sur laquelle on se peut promener tout à l'entour, & l'on y monte par deux escaliers, qui sont aux deux côtez du portique dont j'ai parlé, & qui est en entrant. On peut demeurer dans ces Kervanseraïs tant que l'on veut, sans que personne en demande rien de loier; mais les chambres ne ferment point, car il n'y a ni porte, ni fenêtre, ni aucun morceau de bois, si ce n'est la grande porte. Nous trouvâmes dans ce Kervanseraï des pommes, des poires & des raisins ordinaires; & encore d'une autre sorte dont les grains sont petits & n'ont point de pepins, ils sont fort bons, on les nomme Kisch-misch.

Kisch-misch, sorte de raisins qui n'ont point de pepins.

A quelque pas de ce Han passe une riviére appellée Poul Schah, c'est-à-dire, pont du Roi, du nom d'un beau pont fort élevé, que le Roi Abbas fit bâtir dessus, proche de ce village, auquel il a donné le nom. Ce pont est de six arches, dont les piles sont de pierre de taille jusqu'à la hauteur de cinq ou six piés au dessus de l'eau: & par-dessus ces piles, il y a encore autant de petites arches, qui ont de chaque côté un bon pilier rond en dedans, mais en Angle du côté de l'eau pour la couper, & en rompre

Poul Schah, riviére.

la

la force, lorſqu'elle eſt aſſez haute pour y atteindre: ces piliers viennent juſqu'au haut du pont contre lequel ils ſont appliquez. Ce Pont a cent trente quatre pas communs de long, depuis la premiere arche juſqu'à la derniere, ſans y comprendre les deux avenuës, qui ſont pavées comme le pont, & bordées de garde-fous de même de la hauteur de quatre ou cinq piés, & ces avenuës ont encore chacune environ quarante pas de long, la largeur du pont eſt d'environ dix pas communs. Tout ce pont eſt de brique excepté les piles avec leurs avant-becs & piliers boutans. Il eſt bien bâti & ſi bien entretenu qu'il n'y manque pas une brique, & il ſemble qu'il ſoit tout neuf. Il ſe prend de beau & bon poiſſon dans cette riviére; & on l'attrape ordinairement avec de la coque de levant dont ils uſent fort en ce païs; ils la mêlent avec de la pâte commune pour enivrer les poiſſons.

La Ville où reſide le Chan eſt éloignée du village d'une petite lieuë, elle eſt nommée Kerman Schahonr, c'eſt-à-dire, grange des Rois, à cauſe que ſon terroir rapporte quantité de ris, que Schâh Abbas avoit donné pour le Ziaret ou pelerinage de devotion qui ſe faiſoit à la Moſquée d'Iman Huſſein, dont j'ai parlé ci-deſſus: Mais à preſent que le Turc en eſt le maître, l'on

Kerman Schahon, ville.

envoie

envoie le ris à Iſpahan. Cette Ville eſt fort peu de choſe, néanmoins il y a un Bazar couvert, bien garni de marchandiſes & de denrées à manger. Il y a un Serrail pour le Chan ou Gouverneur : à la verité, encore qu'il paroiſſe quelque choſe de plus que les autres maiſons, il n'eſt pas en effet de grande valeur, au moins par le dehors; car je n'ai pas paſſé la porte, d'où j'apperçus quelques Divans pour prendre le frais.

Nous reſtâmes-là tout ce jour, & les trois autres ſuivans, à cauſe que le Vizir du Chan, (c'eſt ainſi qu'ils appellent l'officier qui commande en ſon abſence) ne nous voulut pas laiſſer aller qu'il n'eût ſû auparavant, ſi le Chan ne vouloit point de montres: En quoi j'ai remarqué, qu'il ne fait pas bon voiager en ce païs avec des Horlogeurs, puis qu'ils retiennent ainſi toutes les caravanes juſqu'à ce que le Chan ait vû s'il n'y a rien qu'il veüille acheter. Nous ne partîmes donc que le Samedi ſixiéme de Septembre à onze heures du ſoir, & nous cheminâmes vers le levant, par un beau chemin, aiant à main gauche, proche de nous, des montagnes de roc, fort hautes & eſcarpées; & à main droite d'autres montagnes un peu éloignées. Nous trouvions ſur ce chemin pluſieurs troupes de gens qui alloient & venoient, ce qui

Compagnie des Horlogeurs incommode en Perſe.

nous

nous parut bien plus agreable que de cheminer dans les deserts.

Sur les cinq heures du matin du Dimanche sétiéme de Septembre, nous passâmes par un village appellé Scheher-Now, c'est-à-dire, Ville neuve, où il y a un beau Kervanserai, avec plusieurs maisons de pierre, & plusieurs tentes noires. Il y passe une petite eau qui se separe en plusieurs ruisseaux ; elle est appellée Bisitoum, & sa source est à cent pas de là au pié d'une montagne, auprès de laquelle nous passâmes. Cette montagne jette en dehors des pieces de rocher separées les unes des autres par des veines ; & ces pieces de rocher sont un peu rondes, & prennent depuis le haut de la montagne jusqu'en bas, elles paroissent comme des figures de relief. Les gens de nôtre caravane me dirent que ce sont autant de figures, que Ferhad a taillées pour l'amour de sa chere Schirin, qui avoit son château sur cette montagne. Ce Ferhad étoit un excellent Sculpteur de ce païs, qui étoit si amoureux de Schirin qu'il en mourut. Ses amours sont décrits dans le Poëme intitulé Cosrouve Schirin, dont il y a un manuscrit dans la Bibliotheque du Roi à Paris. Sur les six heures nous trouvâmes un pont de quatre arcades, sous lequel passe une riviére qu'ils appellent eau de Scheher-

Scheher-Now, Village.

Bisitoum, ruisseau.

Ferhad excellent Sculpteur. Schirin.

Cosrouve Schirin, poëme.

Scheher-Now, de même que le pont, dont je viens de parler; ils disent que ce pont fut bâti par le même qui bâtit le village de Scheher-Now. Demi-heure après nous vinmes à un autre pont de deux arcades, sous lequel passe une riviére appellée Chadiar; mais parce que son pavé est fort mauvais, & qu'il n'a pas de garde-fous, nous passâmes cette riviére, qui n'a pas un pié de profondeur, un peu au dessus du pont, & nous allâmes camper à l'autre bord dans une plaine, où nous avions à l'entour de nous trois villages, éloignez seulement de deux ou trois fois la portée du mousquet: Celui de ces villages qui est au nort, s'appelle Zufear, celui qui est au couchant, Calantar, & le troisiéme qui est au midi, Sagas. Il nous falut faire garde toute la nuit, car les Habitans de ce quartier passent pour si adroits à voler, qu'ils enlevent les hardes même de dessous la tête d'un homme sans qu'il s'en apperçoive; & ils y sont si âpres & si obstinez, qu'ils sont attentifs à en épier l'occasion, non seulement jusqu'à ce qu'on ait chargé, mais encore jusqu'à ce que la caravane soit partie. Nous délogeâmes le même jour à onze heures & demie du soir, & continüant d'aller vers le levant par un beau chemin près des montagnes, nous passâmes plusieurs ruisseaux qui étoient à main droite.

Chadiar, riviére.

Zufear. Calantar. Sagas, Villages.

Sur les cinq heures & demie du matin, du Lundi huitiéme de Septembre, nous vinmes à un gros bourg, appellé Sahna, où passe un gros ruisseau, qu'ils n'appellent point autrement qu'eau de Sahna : Nous traversâmes ce bourg pour aller camper dehors, proche des jardins qui sont tout à l'entour en quantité, d'où l'on nous apporta de beaux raisins, & des pommes & des poires; & l'on nous y accommoda secretement d'un peu de vin, dont nous n'avions point bû depuis Mosul, si ce n'est à Bagdad, chez les Peres Capucins, qui en font en cachette pour la Messe; car il est défendu d'en faire n'y d'en vendre. Et un peu avant que j'arrivasse à Bagdad, un Armenien y aiant été surpris faisant de l'eau de vie, eut plusieurs centaines de coups de bâton; & pendant qu'on le batoit d'autres lui versoient son eau de vie sur la tête. Or dans tous les endroits de Perse, où il n'y a point de Chrétiens, non seulement l'on n'y en trouve point, mais même c'est un crime d'en parler; néanmoins en aiant demandé à un Habitant de ce bourg, qui nous avoit apporté des raisins, après avoir regardé de tous côtez si on ne l'entendoit pas, il nous en promit une jarre, qui est une cruche, qu'il apporta un peu après. Il étoit doux & rouge, & n'avoit pas encore boüilli, il

Sahna, bourg.

ne

ne laissoit pas d'être bon & delicat ; aussi leurs raisins sont ils excellens. On commence là de voir des terres ensemencées, & quantité de jardins remplis de vignes & de toutes sortes d'autres fruits ; & quoi que cela soit encore du Curdistan, il y demeure néanmoins des Sofis.

Sofis dans le Curdistan.

Nous partîmes de Sahna, le lendemain Mardi neuviéme Septembre, sur les deux heures après minuit, & sur les cinq heures du matin nous montâmes & décendîmes un peu. Sur les sept heures & demie nous traversâmes un pont de quatre arches, sous lequel passe une riviére assez large, mais peu profonde, qu'on nomme Camoutedona. Une heure après nous arrivâmes à une gros bourg, appellé Kenghever, où nous logeâmes dans un Kervanseraï. Ce bourg est grand, bien bâti & bien peuplé ; il y passe un ruisseau, qu'ils appellent eau de Kenghever. Il y a quantité de jardins à l'entour, remplis d'arbres fruitiers de toutes sortes, & il faut que ce bourg ait été autrefois fort considerable, car l'on y voit encore sur pié les murailles presque entieres d'une forteresse ; elle sont bâties de cailloux & autres pierres très-dures, fort grandes & grosses, & il y reste encore quelques tours, & plusieurs pieces de colonnes de marbre blanc, & des chapiteaux de telle grosseur

Camoutedona, riviére.

Kenghever, bourg.

qu'il faudroit trois hommes pour les embraſſer. Entr'autres, tout proche de cette fortereſſe, à quelques pas d'une tour, l'on voit des canonnieres, & une porte vers la campagne, où il y reſte deux piés d'eſtal de marbre, ſur leſquels il y avoit des colonnes, & ces piés d'eſtal qui ſont longs de quatre ou cinq piés, ſont poſez à trois ou à quatre piés l'un de l'autre, tous deux ſur un gros mur, bâti de fort belles pierres, avec un fort beau cordon en dehors: Suivant l'apparence ces colonnes portoient quelque pavillon, ou balcon pour avoir belle vûë, ou quelqu'autre choſe de fort peſant. Cette fortereſſe eſt bâtie ſur un lieu éminent, d'où l'on découvre de bien loin.

Fin du Curdiſtan. Ce bourg eſt le dernier lieu du Curdiſtan qui finit en cet endroit. Avant que de le quiter tout-à-fait il faut dire deux mots des Peuples qui l'habitent.

Curdes, Peuple. Les Curdes appellez anciennement Carduchi, vivent l'Eté ſous des huttes faites de cannes & de feüillages d'arbres, & l'Hiver ſous des tentes: Leur païs eſt ſi montagneux & ſi difficile à paſſer, que je ne m'étonne plus que le Roi de Perſe, toutes les fois qu'il a été aſſieger Bagdad, au lieu d'y conduire du canon, ait fait porter ſur des chameaux le métal pour le fondre, obligeant outre cela chaque cavalier d'en porter encore une

oque;

oque; car il eſt abſolument impoſſible de conduire du canon par ces chemins. Quoi que ces Curdes ménent une vie à peu près ſemblable à celle des Arabes, néanmoins ils ſont plus guerriers, & ſe ſervent fort bien des arquebuſes; & par tout où nous paſſions il y en avoit toûjours quelques-uns qui marchandoient nos armes, croiant qu'elles fuſſent à vendre: Entr'autres il y en eut un qui m'offrit une fois dix abaſſis de mon fuzil. Les Curdes ne brûlent au lieu de chandele que de l'huile de nafte, qui ſe prend en quelque endroit peu éloigné de Bagdad.

Nous partîmes de Kenghever le même jour à onze heures & demie du ſoir, & nous allâmes par un beau chemin vers le nort. Sur les trois heures après minuit du Mécredi dixiéme de Septembre, nous paſſâmes ſur un beau pont de ſix arches, appellé le pont de Scheich-Hali-Kan, du nom d'un Kan ſon fondateur; il paſſe une riviére deſſous, qu'ils appellent l'eau du pont Scheich-Hali-Kan; car ils donnent aux ponts le nom de leur Fondateur, & à l'eau qui paſſe deſſous, le nom du pont. Une heure après nous paſſâmes près d'un village que nous ne vîmes qu'au clair de la Lune, mais ils me ſembla grand & bien bâti: En-ſuite aiant long-tems cheminé par une grande plaine, nous

Scheich-Hali-Kan, pont.

arri-

arrivâmes sur les sept heures du matin à une ville appellée Asad Abad.

Asad Abad, ville.

Cette ville ou plutôt ce bourg, est d'une très-grande étenduë & bien bâti ; il y a de grandes ruës larges & droites, au milieu desquelles coule un ruisseau. Toutes les entrées des maisons sont belles, quoi qu'il y en ait plusieurs, dont les portes sont fort basses, & il y a quantité de jardins à l'entour. Nous logeâmes hors de ce bourg, mais tout proche dans la campagne, & nous en partîmes le même jour à dix heures du soir, dressant nôtre chemin droit au levant. Incontinent après nous montâmes par un beau chemin, une montagne appellée Eloüend ; elle est d'une telle hauteur, que nous fumes une bonne heure à la monter, & près de trois quarts-d'heure à la décendre de l'autre côté : Après quoi, nous trouvâmes une petite maison de Rahdars, où l'on païe pour chaque cheval deux casbeghis de caffare : En-suite nous cheminâmes plus de deux heures & demie entre des montagnes, après quoi nous vinmes dans une plaine, où aiant passé proche quantité de villages, & traversé plusieurs ruisseaux, & sur les cinq heures & demie du matin, aiant laissé à main gauche un bourg appellé Zaga, nous arrivâmes deux heures après à Hamadan, où nous logeâmes dans un Kervanseraï, où

Eloüend, montagne.

Zaga, bourg.

l'on

l'on païe pour une chambre un bisti par jour; qui vaut quatre casbeghis. Nous parlerons des monoies de Perse dans la description d'Ispahan.

CHAPITRE II.

De la route d'Hamadan à Ispahan.

Hamadan est une fort grande ville; mais aussi il y a dedans quantité de grandes places desertes, & plusieurs grans jardins, même des terres labourées. Les maisons n'y sont pas belles, & ne sont bâties que de briques cuites au soleil : il n'y a de belles ruës que celle où l'on vent les étofes & les habits tout faits, & d'autres marchandises semblables. Elle est droite, longue & large, & les boutiques en sont bien garnies; elle passe proche du *Bezestein*, qui est petit & assez bien bâti. Cette Ville est fort considerable pour le grand trafic qui s'y fait, & elle étoit autrefois bien forte : elle avoit un beau château, qui fut renversé de fonds en comble il y a dêja long-tems par les Turcs qui ruïnerent aussi beaucoup la ville. L'air y est fort mauvais, & les eaux aussi; on n'y trouve point de vin, mais seulement de l'eau-de-vie. Plusieurs de nôtre carava-

Hamadan, ville.

ne y devinrent malades durant le ſejour que nous y fîmes ; pour moi j'y fus accueilli d'un cours de ventre, qui fut bien-tôt accompagné d'une fiévre que j'apportai à Iſpahan, où je conſervai l'un & l'autre plus d'un mois, & l'Horlogeur qui venoit avec moi, un peu après être arrivé à Iſpahan, ſe trouva pris d'une fiévre quarte. Les Armeniens ont dans Hamadan, une Egliſe aſſez mal en ordre. Il y a ordinairement un Chan qui commande dans cette Ville ; pour lors il n'y en avoit pas, mais ſeulement un Déroga, auquel le Roi envoia une veſte de preſent durant que j'y étois. Il n'y eut point d'autre ceremonie, ſinon que le Déroga ſortit ſur les huit ou neuf heures du matin par la porte du Roi, ainſi appellée, parce que c'eſt par cette porte qu'on ſort pour aller à Iſpahan ; & il alla ſe rendre à une maiſon, qui en eſt éloignée d'environ un quart de lieuë, où il vêtit la veſte que le Roi lui envoioit, qui étoit de brocart d'or ; & auſſi-tôt s'en revint à la Ville au milieu d'un gros de cinquante ou ſoixante cavaliers des principaux Habitans, qui marchoient preſque tous de front dans la campagne ſans garder aucun ordre.

Ceremonie d'un Kalaat ou veſte du Roi.

Après avoir demeuré environ huit jours à Hamadan, nous fîmes marché avec un muletier à cinq abaſſis pour chaque cheval

de

de monture, & pour les hardes au prix de onze pour les cent patmans de Tauris; les cent patmans de Tauris, sont à peu près le poids de six cent livres, c'étoit fort grand marché: Mais ce muletier, qui peut-être se repentoit d'avoir fait ce marché, voulant atteindre la caravane avec laquelle nous étions venus, qui ne devoit partir que dans huit jours, & nous aiant eu avis qu'il étoit arrivé un Aga qui conduisoit du beure & d'autres provisions pour le Roi; nous envoiâmes querir son muletier, qui nous fît trouver des chevaux de monture à six abassis, & nous paiâmes pour les hardes le prix de quinze abassis, pour cent patmans de Tauris. Il se joignit à ce commencement de caravane plusieurs autres personnes qui étoient aussi lasses que nous du sejour d'Hamadan; de sorte que tout ce monde fît une caravane assez forte pour ne point apprehender les voleurs: car quoi qu'on dise qu'il n'y en a point en Perse, il y en avoit alors plusieurs troupes en campagne; à cause que le Chan de ce quartier étant mort, on n'en avoit pas encore envoié d'autre.

Cent patmans de Tauris sont le poids d'environ six cent livres.

Nous partîmes d'Hamadan, le Samedi vingtiéme de Septembre à cinq heures du matin, & après avoir traversé une bonne partie de la Ville, nous en sortîmes par la porte du Roi, ou porte d'Ispahan, prenant

nôtre droit chemin vers le levant. Nous passâmes plusieurs belles eaux, & sur les sept heures un pont de cinq arches, sous lequel coule un fort petit ruisseau qui se grossit beaucoup en Hiver. Après avoir cheminé encore environ une heure par de petites colines, nous trouvâmes deux chemins, & ne sachant lequel des deux prendre, parce que nous avions beaucoup devancé la caravane, nous fûmes obligez de nous arrêter là quelque tems pour l'y attendre, Monsieur Jacob, trois Turcs & moi. Après l'avoir attenduë plus de demi-heure en vain, nous ne jugeâmes pas à propos de retourner en arriere de peur qu'elle n'allât par un autre chemin, c'est pourquoi à tout hazard nous prîmes tous cinq le chemin à gauche, & nous continuâmes nôtre route jusqu'à

Nischar, bourg. un bourg appellé Nischar, par où nous savions que devoit passer la caravane; nous y arrivâmes sur les trois heures après midi, & nous prîmes le couvert dans un miserable Kervanserai tout ruïné qui est hors du bourg. Nous n'avions pour tout équipage qu'une couverture que nous étendîmes à bas, afin de ne pas coucher entierement sur la terre, & qu'un vaisseau de cuir qu'ils

Matara. appellent Matara, pour mettre de l'eau, car tout nôtre bagage étoit avec la caravane & mon valet aussi. Non prîmes toutefois

patien-

patience, & cependant la caravane incontinent après avoir passé le pont, avoit suivi l'eau & étoit allée loger à un village appellé Boulousch Kisar.

Bou-lousch Kisar, village.

Elle partit le lendemain Dimanche vingt-& uniéme de Septembre à deux heures après minuit, & arriva à Nischar environ sur les six heures: Après y avoir païé un droit de quatre bistis pour charge, sans s'arrêter elle passa outre, & nous y étant rejoints, nous vinmes sur les neuf heures & demie camper sous des arbres proche d'un village appellé Haran, où nos Moucres nous avertirent de faire la nuit bonne garde. En effet, le long du jour plusieurs passans s'arrêterent à considerer de loin nos armes, & à deux heures de nuit un homme passant proche de nous, & n'aiant point répondu au qui-va-là que cria mon valet, il s'en alla vers lui; alors ce voleur qui n'étoit venu que pour voir comme les choses étoient disposées, dit qu'il étoit de la caravane, ce qui lui fut incontinent nié par quelques uns des nôtres, qui lui firent entendre que s'il revenoit on lui donneroit un coup de fuzil.

Haran, village.

Nous partîmes de ce lieu le lendemain Lundi vingt-deuxiéme de Septembre à environ deux heures après minuit, & continüant toûjours vers le levant par un beau che-

min, nous passâmes plusieurs gros villages que nous rencontrions de quart-d'heure en quart-d'heure, & étant venus à une riviére large de plus de deux toises, qu'ils n'appellent point autrement que la riviére du Dizava; nous remontâmes le long de sa source environ demi-heure, après quoi l'aiant passée nous entrâmes dans une grande plaine, dont nous traversâmes une bonne partie en deux ou trois heures pour venir à un gros bourg appellé Dizava, qui est tellement couvert de jardins qui occupent toute la largeur de la plaine, que comme un rideau ils cachent non seulement le bourg, mais aussi une partie de la plaine qui s'étend encore assez loin au delà du bourg. Une heure avant que d'y arriver, en étant bien proches, il nous falut faire un très-grand tour pour passer un gros ruisseau qui étoit fort profond & fort bourbeux, jusqu'à ce que nous eumes trouvé un petit pont qui nous donna passage pour entrer dans Dizava, où nous cheminâmes encore quelque tems dans de grandes ruës où il n'y avoit des deux côtez que des grans jardins bien fermez de murailles, mais sans aucune habitation, & Dizava en est tellement couvert, qu'avant qu'on soit dedans l'on ne voit pas seulement une maison, pour près que l'on en soit; de maniére que qui ne sau-

Dizava, gros bourg.

roit

roit pas la carte du païs, croiroit être auprès d'une forêt, car il est d'une assez grande étenduë. Nous traversâmes en-suite une bonne partie du bourg, qui est fort mal bâti ; jusqu'à ce que nous arrivâmes sur les dix heures à un bon Kervanserai. L'ignorance de nos Moucres fut cause de tout ce détour, & outre cela toutes leurs bêtes, tant de monture que de charge, étoient si méchantes, qu'il étoit impossible de les faire aller plus vîte que de méchans anes ; de sorte que nous faisions de fort petites journées. Nous eumes sur le soir une petite pluïe qui ne fit que passer, & c'étoit la premiere, excepté quelque petite guilée que nous avions vû tomber depuis nôtre départ d'Alep.

Le lendemain Mardi vingt-troisiéme de Septembre, à trois heures après minuit, nous reprîmes nôtre route vers le levant par un assez beau chemin. Sur les sept heures nous passâmes par un chemin tout de roc, entre des montagnes de même, mais il dura peu ; sur les onzes heures nous arrivâmes à un gros bourg appellé Sari, & nous voulûmes aller loger à un fort beau & grand Kervanserai, mais il étoit tout plein d'hommes & de bêtes, autant qu'il en pouvoit tenir : C'est pourquoi il nous falut reduire à un autre plus petit, mais chetif & tout ruï- Sari, gros bourg.

 né,

né, où nous fûmes fort mal à nôtre aise dans l'écurie, avec les chevaux & les mulets. Ce bourg est bien bâti; je remarquai que le principal mur de cette écurie où nous étions logez, étoit tout bâti de pierres noires, quarrées, de la longueur d'environ un pié, & épaisses environ de trois doigts, qui lorsqu'on les casse se divisent en tables, quasi de même que les ardoises, mais plus épaisses, & je crus que c'étoit du marbre noir. L'Horlogeur qui venoit avec nous, me dit que les Horlogeurs se servent de cette pierre pour polir, après avoir passé la lime avant que de dorer. C'est de ce marbre que sont toutes les portes des maisons, comme dit *Pietro della Valle*, mais il y en a peu à Sari: j'en avois déja vû à Dizava, & mêmes j'en ai vû en plusieurs endroits de la Syrie, & je croi qu'ils les font de cette pierre, faute de bois. On païe à Sari quatre bistis pour charge. Il tomba encore sur le soir un peu d'eau du ciel, qui fut accompagnée à nôtre égard de bon vin vieux, qui étoit blanc, & ce fut le portier de nôtre Kervanserai qui nous l'envoia querir au village, comme en cachette, mais ce n'étoit que par façon: Même quelques Turcs de nôtre caravane qui en acheterent aussi, le trouverent si bon qu'ils s'en donnerent à cœur-joie toute la nuit, jusqu'à ce qu'il falût

Sorte de Marbre.

lût partir; ce qui les mit de si belle humeur, que durant une partie du chemin ils ne firent que chanter & crier, comme des francs yvrognes qu'ils étoient, jusqu'à ce qu'enfin un de leur troupe se laissa tomber de sa mule, au hazard de se rompre le cou, & s'endormit sur la place.

Ce fut sur les trois heures du matin du Mécredi vingt-quatriéme Septembre que nous partîmes de Sari: Nous passâmes sur les huit heures par un village appellé Dehile, & une heure après par un autre appellé Mouclasabah; & sur les dix heures nous arrivâmes à un village nommé Machat, où nous nous retirâmes dans un petit Kervanseraï.

Dehilé, Mouclasabah, Machat, villages.

Nous en partîmes le lendemain Jeudi vingt-cinquiéme de Septembre à minuit, & à la pointe du jour nous passâmes au travers d'un bourg appellé Scheherd-ghird, qui me sembla bien bâti; nous cheminâmes ensuite jusqu'à dix heures par une grande plaine fort sterile n'y aiant point d'eau; aussi n'y trouvâmes-nous aucune habitation. A dix heures nous vînmes dans un fort beau grand Kervanseraï appellé Bag, dont les apparremens sont fort commodes; & sous la porte il y demeure un homme qui vend toute sorte de choses necessaires à la vie, il a trois petites chambres pour se loger. Il y a de

Scheherd-ghird, bourg.

Bag, beau Kervanseraï.

 ces

ces Portiers par tous les Kervanſeraïs de la Perſe, mais à celui-ci il eſt extrêmement neceſſaire; car il n'y a point d'habitation à l'entour, & le lieu le plus proche eſt un village à main droite, derriere la montagne, nommé Angoüan, où l'on fait quantité de tapis; & ſi l'on m'a dit vrai, il en eſt éloigné d'une agatſch, c'eſt-à-dire, une lieuë: Car les Perſans content le chemin par agatſch ou farſang, qui eſt le même; agatſch étant le mot Turc, & farſang le mot Perſien; & c'eſt une heure de chemin pour un cavalier, mais pour nous c'en étoit près de deux; néanmoins près d'Iſpahan elles ſont ſi petites que nous en faiſions une par heure: L'on païe à ce Kervanſeraï trois biſtis pour charge. Les linteaux des portes de ce Kervanſeraï ſont tous faits d'une ſeule piece de cette eſpece de marbre dont j'ai parlé à Sari, mais il n'eſt pas poli; & hors de la porte il y a encore de chaque côté un maſtabé ou relais, qui en eſt auſſi; l'un & l'autre a de longueur environ ſix piés, & quatre ou cinq de hauteur, ſur environ trois de largeur; le deſſus de chacun de ces maſtabez eſt tout d'une de ces pierres. Ce marbre a été pris à cinquante pas de la porte d'un rocher un peu élevé de terre, du bas duquel ſort une petite ſource d'eau, qui eſt la ſeule qu'on boit en cet endroit. Me promenant

Angoüan, village.

Agatſch, ou Farſang, c'eſt-à-dire, une lieuë.

menant à l'entour de ce Kervanſeraï, je trouvai de petites pierres de marbre blanc & de rouge, & de tacheté, & de toutes ſortes de couleurs : Ce qui me fait croire qu'on en peut tirer de ce lieu de toutes les couleurs; & en effet le deſſus du rocher eſt preſque tout blanc.

Nous partîmes le lendemain Vendredi vingt-ſixiéme de Septembre à trois heures après minuit, & nous montâmes & décendîmes par un aſſez beau chemin durant environ trois heures. Je remarquai à côté du chemin, pluſieurs rochers de pierre noire, ſortant un peu de terre, qui étoient tous diviſez en tables, guere plus épaiſſes que des ardoiſes & environ de même couleur, mais bien jointes l'une contre l'autre. Sur les ſix heures & demie nous vinmes dans une grande plaine, où nous trouvâmes de l'eau en trois ou quatre endroits, & nous y cheminâmes juſqu'environ les onze heures, que nous arrivâmes à un vilage appellé Nichoüan, que nous traverſâmes preſque tout entier, & nous vinmes repoſer dans un grand Kervanſeraï aſſez commode, mais vilain, & tout bâti de mattons de terre griſe non cuite. Il y en a encore dans ce village deux autres pardevant leſquels nous paſſâmes, ils ſont petits, mais ils me ſemblerent plus beaux. Nous reſtâmes en ce lieu

Pierre Noire.

Nichoüan, village.

le

le jour suivant pour laisser reposer les bêtes, & nous en partîmes le Samedi vingt-sétiéme de Septembre, sur les neuf heures & demie du soir: Nous montâmes & décendîmes par intervalles, mais toûjours par un beau chemin & doux.

Le Dimanche vingt-huitiéme de Septembre demi-heure avant le jour, nous passâmes contre un grand village appellé Fagasoun; tout ce que j'y pus remarquer dans l'obscurité de la nuit, c'est qu'après avoir traversé sur un pont de cinq arches un petit ruisseau, nous côtoiâmes plusieurs grans jardins où il y a quantité d'eau. Sur les six heures & demie du matin nous arrivâmes à un autre village, appellé Hhoüa, où nous logeâmes dans un petit Kervanseraï, tout bâti de mattons de terre grise non cuite. A une heure de chemin, il y a une petite ville appellée Ghulpaïgan, mais nous n'y passâmes point.

Faga-soun, grand village.

Hhoüa, village.

Ghul-païgan, petite ville.

Nous partîmes de ce gîte le Lundi vingt-neuviéme de Septembre à deux heures après minuit, & nous eûmes assez beau chemin. Un peu avant le jour nous décendîmes dans une terre fort basse & large, toute de sable blanc, par où autant que je puis juger, il faut qu'il passe quelque gros torrent lorsque les neges sont fonduës, car des deux côtez il y a des bords de terre assez hauts & droits, nous quitâmes peu après

ce chemin, & aiant un peu monté nous nous trouvâmes dans une grande plaine, où après avoir cheminé un peu nous attendîmes la caravane, qui étoit restée derriere, n'y aiant devant que les cavaliers qui n'avoient point de charge sur leur cheval. La raison de cette pause fut, que nous découvrîmes assez loin dans la plaine proche des montagnes, des cavaliers qui ne bougeoient d'une place, & quand nous fumes passez ils firent une grande fumée, je ne sai quel signal ce fut; nous aprîmes en-suite, qu'ils avoient volé une caravane & qu'ils étoient quinzé de leur troupe. Un quart d'heure après nous vîmes cinq gazelles: Enfin nous arrivâmes sur les neuf heures & demie à un bon Kervanserai, proche d'un village appellé Arbane. Une heure après que nous y fumes il y entra un cavalier, qui s'y promena un peu, sur quoi quelques-uns des nôtres se disant l'un à l'autre que c'étoit un voleur, & qu'il le faloit arrêter, lui qui s'en apperçut sortit du Kervanserai, & aussi-tôt se mit à piquer jusqu'a un arbre, sous lequel il y avoit deux de ses camarades. Environ la minuit des cavaliers heurterent à la porte du Kervanserai, & parce qu'on ne vouloit pas leur ouvrir, ils firent grand bruit jusqu'a ce qu'on leur eût ouvert; ils étoient dix, & leur troupe étoit composée de Persiens, de

Arbane village.

Curdes

Curdes & d'Arabes, ils avoient tous des lances, & quelques-uns des oiseaux sur le poing, ils demanderent si nôtre caravane alloit à Ispahan, & on leur demanda où ils alloient: ils dirent, à Ispahan; mais quand on leur demanda d'où ils venoient, ils ne le voulurent pas dire, mais seulement qu'ils alloient à Ispahan; ce qui fit penser que c'étoient des voleurs, c'est pourquoi plusieurs des nôtres ne dormirent point; depuis nous connûmes bien qu'ils n'étoient pas voleurs.

Nous fûmes en campagne le lendemain dès trois heures après minuit, & nos dix cavaliers resterent dans le Kervanseraï, ce qui fit croire à quelques-uns qu'ils n'étoient venus que pour piller ce qui étoit dans le Kervanseraï, & peut-être nous égorger. A la pointe du jour nous entrâmes dans un défilé dangereux, à cause des voleurs; car c'est un chemin étroit entre de hauts rochers, derriere lesquels plusieurs personnes se peuvent cacher, & tirer sur qui ils veulent sans être apperçus Nous nous étions bien attendus d'y trouver à qui parler, à cause de quelques caravanes qui y avoient été volées, & les uns disoient qu'il y avoit quarante cavaliers avec des arquebuses, & d'autres qu'ils n'étoient pas tant. Nous avions dans nôtre caravane six arquebuses & plusieurs

ſieurs archers ; & de plus la derniere nuit il s'étoit joint à nous une caravane de chameaux qui étoit eſcortée de cinq ou ſix cavaliers avec des arquebuſes, & de quelques archers ; mais nous apprehendions que les dix cavaliers que nous avions laiſſez derriere ne vinſſent nous attaquer en queuë, pendant que les autres nous attaqueroient par devant : Enfin graces à Dieu nous ne trouvâmes point de voleurs, & au bout d'un petit quart-d'heure nous ſortîmes de ce défilé, le chemin s'élargiſſant beaucoup. Peu après nous trouvâmes deux groſſes caravanes qui venoient d'Iſpahan, l'une de chameaux, & l'autre de chevaux & mulets, & toutes deux étoient eſcortées de pluſieurs cavaliers armez d'arquebuſes. Nous cheminâmes en-ſuite dans une plaine juſque vers les dix heures & demie que nous arrivâmes à un village appellé Deha, où nous logeâmes dans un Kervanſeraï. Un peu avant que d'entrer dans ce village nous vîmes pluſieurs pieces de blé, déja haut de plus d'un pié, & l'on me dit qu'ils le moiſſonneroient avant l'Hiver, car ils ſement une ſeconde fois auſſi-tôt qu'ils ont moiſſonné : à la verité cette derniere moiſſon ne vient pas à maturité, auſſi ne la font-ils que pour les chevaux à qui ils donnent à manger ce blé vert.

Deha, village.

Moiſſon deux fois l'an.

Deha

Deha eſt un village, où il y a tant de Kervanſeraïs, que ce n'eſt preſque autre choſe. Il y a un vieux château quarré, bâti de moilon, avec une groſſe tour à chaque angle, & une au milieu d'un des côtez où eſt l'entrée: Elles ſont toutes bâties auſſi de moilon, & de quelques briques. L'on y entre par deux portes, qui ſont chacune d'une piece de cette eſpece de marbre dont j'ai parlé ci-devant: Ces portes ſont hautes d'environ cinq piés, larges de près de quatre, & épaiſſes de deux; leurs gonds qui ſont d'une piece avec la porte, ſont enfoncez dans le bas & dans le linteau. Le dedans de ce château eſt entierement ruïné, & il ne ſert plus qu'à y mettre du bois, du foin, & de l'orge. Nous trouvâmes dans Deha les dix cavaliers que nous avions laiſſez à Arbane; il faloit qu'ils euſſent paſſé loin de nous, car nous ne les avions pas apperçus durant nôtre chemin. Ils ſe plaignoient que ceux de la caravane que nous avions rencontrez, les avoient pris pour des voleurs, & avoient tiré ſur eux. Nous partîmes de Deha le même jour à ſix heures du ſoir; à huit & demie nous paſſâmes devant un fort beau grand Kervanſeraï appellé Aſni, qui a de plus que les autres, ſur la terraſſe à chaque côté de la porte, une chambre voutée, avec un balcon. Une heure

Aſni, beau Kervanſeraï.

re après nous en trouvâmes un autre appellé Ravat. Nous vîmes aussi à main droite plusieurs grans villages; mais quoi que les villages aient beaucoup d'étenduë, il y a ordinairement peu d'habitations, car ce sont la plus grande partie jardins, & quelquefois ce qui paroîtra un grand village n'est rien que des jardins, avec quelques huttes pour loger les Jardiniers & leur famille. Ravat., Kervanserai.

Le Mécredi trente & uniéme de Septembre, un peu après minuit, ceux de nos gens qui étoient à la tête virent passer d'un côté sept ou huit cavaliers voleurs, & un peu après quatre d'un autre, qui allerent se reposer au pié de quelques buttes éclairées par la Lune. Après leur avoir tiré deux coups de mousquets, trois de nos gens se détacherent pour aller découvrir vers l'autre côté de ces buttes, qui n'étoit pas éclairé, ce que ce pouvoit être: Un peu après il passa deux cavaliers, mais comme c'étoit assez loin de nous, on ne leur dit mot. Incontinent nous vîmes auprès de ces buttes, où la Lune ne donnoit pas, une grosse troupe de cavaliers; nos avant-coureurs les allerent reconnoître, & ils nous rapporterent que c'étoit la caravane de chameaux qui étoit venuë le jour precedent avec nous, & qui avoit pris le devant. De sorte que nous crûmes qu'il n'y avoit rien à craindre, &

ainsi

ainsi nous cheminâmes hardiment entre de fort hautes montagnes escarpées. Demi-heure après le chemin commença à s'élargir de beaucoup, faisant une plaine assez raisonnable où nous trouvâmes une caravane de chameaux, avec plusieurs cavaliers. Après avoir cheminé dans cette plaine jusqu'à six heures du matin nous arrivâmes à Tchalisiah, qui n'est rien que deux Kervanseraïs, l'un devant l'autre; nous logeâmes dans le plus grand, qui est tout bâti de grans & gros cailloux de plusieurs couleurs, liez avec de bon plâtre, & les voutes sont faites de briques; la diversité de couleur de ces cailloux fait une Mosaïque qui est assez agreable. Les eaux en cet endroit-là ne vallent rien, c'est pourquoi il n'y a point d'habitation. Nous en partîmes le même jour à sept heures du soir, & nous arrivâmes le Jeudi premier Octobre de l'année mil six cent soixante-quatre, à deux heures apres minuit, à Ispahan, où j'allai loger chez les Reverends Peres Capucins. Le Reverend Pere Raphaël du Mans, qui est un Religieux dont la vertu & la capacité sont hors du commun & la vie tout-à-fait édifiante, en étoit Gardien; il avoit avec lui deux Religieux, à savoir, le Reverend Pere Valentin d'Angers, & le Reverend Pere Jean-Baptiste de Loche.

Tchalisiah, deux Kervanseraïs.

Arrivée à Ispahan.

Le Pere Raphaë du Mans.

CHAPI-

CHAPITRE III.

De la Perse en General.

Avant que de m'engager à écrire ce que j'ai remarqué dans Ispahan, je croi qu'il ne sera pas hors de propos de donner au Lecteur un idée generale du Païs de Perse, & de dire que ce grand Roiaume n'est fort que parce qu'il est entouré de hautes montagnes & de steriles deserts, qui le défendent contre l'attaque de ses plus puissans ennemis. Et de fait les forces qui y sont entretenuës, dont je parlerai au Chapitre de la Cour, ou si vous voulez les armées que l'on y a mises sur pié de nos jours, contre le Turc & les autres Puissances, ont été si peu considerables, eu égard à un si grand Païs, que l'on ne doit pas mettre les Persans au nombre des Puissances redoutables.

La cause de cette foiblesse est le peu d'argent qu'il y a dans ces Païs, qui ne peut pas suffire à mettre sur pié de grandes armées & encore moins à les entretenir; ce manque d'argent vient du peu de trafic que font les Persans, n'aiant chez eux que fort peu de marchandises propres pour le dehors, à savoir, quelque soie que l'on recueïlle dans le Ghëilan & le Mazenderan; des Tapis & des brocarts, & presque rien autre chose de

fort

fort considerable: de maniére que l'on peut dire de la Perse, qu'elle est seulement comme un Kervanserai qui sert de passage à l'argent qui va d'Europe & de Turquie aux Indes; & aux toiles & épiceries qui viennent des Indes, en Turquie & en Europe, & dont elle profite un peu dans ce passage.

Terroir de la Perse en general.

Le terroir des ces Païs Limitrophes, generalement parlant, est fort mauvais, tant pour la quantité des montagnes, que pour la disette d'eau dont on manque en beaucoup d'endroits, aussi-bien que d'arbres; n'y en aiant point d'autres que des fruitiers, qui sont enfermez dans les jardins, car l'on n'en trouve aucun dans la campagne, quoi que les Païsans paroissent assez soigneux & diligens à semer tout ce qu'il y a de bonnes terres. Il est vrai que cette grande application qu'ils ont à faire des jardins, & à les cultiver pour avoir des fruits, dont ils ont le debit, parce qu'il s'en mange très-grande quantité en Perse, est cause qu'ils negligent un peu le reste des terres; car depuis que nous eumes quité le Curdistan, je vis en plusieurs endroits de bonnes terres & de bonnes colines, qui rapporteroient ce me semble beaucoup, si elles étoient bien cultivées. Il y a même en plusieurs de ces endroits quantité de belles & bonnes eaux, dont à mon avis, ils pouroient arroser ces

terres

terres en tirant au travers plusieurs canaux, comme ils ont de coutume ailleurs: Et cependant, je ne sai pourquoi elles sont desertes & toutes pleines de reglisse, ou d'autres herbes semblables, & qu'il n'y a pas un arbre.

Il y a tant de ruisseaux en plusieurs païs de la Perse, que je croi qu'on a bien de la peine à se tirer l'hiver de ces chemins; car bien que nous fussions à la fin de l'Eté, nous en passions souvent dont les fonds étoient tout-à-fait bourbeux. Il y a véritablement le Mazanderan qui est un fort beau Païs, où il y a quantité d'herbages, de fruits & de bois, de même qu'en Europe; aussi est-il arrosé de plusieurs sources & riviéres, qui après l'avoir traversé vont se rendre dans la mer Caspienne qui en est proche. La principale ville de ce païs est appellée Eschref, il y a un Palais Roial où se trouvent tous les divertissemens imaginables: De grans jardins remplis de fleurs avec plusieurs étangs & fontaines; dans ces jardins de beaux logemens & des montagnes artificielles pour prendre le frais, toutes couvertes de fleurs avec de petits bâtimens au haut pour se reposer: Enfin ce lieu est fort agréable. Aussi de toute la Perse, n'y a-t-il que cette Province qui soit belle, & encore elle a ses incommoditez, car l'Hiver il y fait un grand

Mazanderan, beau Païs.

Eschref est sa principale ville.

Beaux jardins.

froid, & les chemins y sont fort mauvais : L'Eté l'air y est si malin, que la plupart des Habitans sont obligez de se retirer ailleurs ; & même tous les gens de ce Païs sont jaunes. La cause du mauvais air, c'est la quantité de Serpens & d'autres insectes qui s'y trouvent, & qui mourant l'Eté faute d'eau, parce que la plupart des sources y tarissent en ce tems, causent une pourriture & une infection, qui remplit l'air de vapeurs très-venimeuses.

L'air de Mazanderan.

Bêtes venimeuses.

CHAPITRE IV.

De ce qui a été remarqué à Ispahan.

Ispahan, Capitale de la Province d'Irac.

Ispahan est la Capitale de la Province d'Irac, (qui est une partie de l'ancienne Parthe,) & generalement de tout le Roiaume de Perse ; car c'est dans cette Ville que le Roi fait sa demeure ordinaire. L'air y est extrêmement sec, c'est pourquoi l'on y conserve aisément toute l'année, ce que la terre produit pour la nourriture de l'homme. Je ne sai si ce n'est point à cette disposition de l'air que l'on doit attribuer ce qui arrive ordinairement, que tous les corps, soit des hommes, soit des bêtes, une heure après la mort, deviennent extraordinairement

rement enflez; ce qui pourroit venir de cet air si sec, qui penetrant dans ces corps, en chasse l'humidité, laquelle étant parvenuë entre cuir & chair, s'efforce de sortir, & les fait ainsi enfler jusqu'à ce qu'elle y trouve une issuë, après que ses parties ont été assez subtilisées: Il vient aussi une enflure de jambes & de piés à la fin de toutes les maladies, qui ne se dissipe qu'au bout de quelques semaines. Toutefois en tems de pluïe il fait de très-grandes humiditez, en sorte que tout s'en ressent, non seulement à Ispahan, mais aussi par toute la Perse; jusque-là que la roüille s'attache à toutes les ustenciles de fer, quelque part qu'elles soient; même aux clefs que l'on a dans la poche, ainsi qu'il m'est arrivé plusieurs fois. A la vérité il y pleut fort rarement, si ce n'est en Hiver: & durant que j'y étois, la premiere pluie qui tomba fut l'onziéme de Decembre, auquel tems il plut & négea tout ensemble: Mais aussi quand il pleut les maisons tombent par morceaux, & la nège pourrit les terrasses si elles ne sont carrelées, & comme la plupart sont de terre, il en faut jetter la nège aussitôt qu'elle est dessus.

L'année mil six cent soixante-cinq, il y eut une grande pluïe dans toute l'etenduë de Païs, qui est depuis le Bender Abassi & le Bender Congo, jusqu'à trois

ou quatre journées de Schiras ; & cette pluïe dura depuis les premiers jours du mois d'Août, jusqu'à la mi-Septembre ; en sorte qu'il sembloit que l'Hiver des Indes fût passé jusque dans cette contrée ; mais cela fut regardé comme une chose très-extraordinaire.

Murailles d'Ispahan. La ville d'Ispahan est toute fermée de murailles de terre, ce qui lui est particulier, car en Perse la plupart des Villes n'en ont point du tout. Circuit d'Ispahan. Il faut environ quatre ou cinq heures pour faire le tour de cette Ville ; mais il y a quantité de grandes maisons qui ne sont habitées que de peu de gens, & qui tiennent beaucoup de place à cause de l'étenduë des jardins, telle maison contenant vingt arpens de terre ; il y a même peu d'années que du côté de la forteresse ce n'étoit que jardins : Depuis l'on y a beaucoup bâti Grans jardins. & l'on appelle ce quartier la Ville neuve ; & l'air & les eaux y sont bien meilleures que dans la vieille Ville. Nombre de ses portes. Cette Ville a sept portes dont voici les noms, Der-Vasal-Lembon, Der-Decht, Der-Mark, Der-Tokchi, Der-Cha-Gereftan, Der-Nasan-Abad, & Der-Vasalchab, qui n'est pas éloignée du Serrail. La ville d'Ispahan a aussi de grans faux-bourgs où logent plusieurs personnes de qualité. Le mieux bâti de tous, le plus beau & le plus riche est celui

lui de Giolfa, qui eſt ſitué au delà de la riviére de Senderu, & dont les murailles des jardins ſont près de cette riviére; c'eſt en ce bourg ou faux-bourg que logent les Armeniens, que Chah Abas premier y a tranſplantez après avoir ruïné une Ville de ce nom, qui étoit dans la haute Armenie: Et ils ont voulu donner à cette nouvelle habitation le nom de leur ancienne Ville & Patrie, pour en conſerver la memoire; de maniére que pour les diſtinguer des autres, on les nomme ordinairement Giolfalu, c'eſt-à-dire, qui eſt de Giolfa. Tout autour de Giolfa, il y a quantité d'autres cantons qui ſont encore aſſez bien bâtis, tant d'Armeniens qui ont quité leur païs pour s'y venir habituer, que d'autres nations: Il y a les cantons d'Erivan, Nakchuan, Chakſaban, Sirou-Kainan, Gaur, Sitchan, Mehrigan, &c. Le quartier des Tauriſlu, nommé Tauris Abad, ou Abis Abad, qui eſt vis-à-vis de Giolfa, au deçà de la riviére du côté d'Iſpahan eſt bien plus grand que Giolfa; mais il n'eſt ni ſi agréable, ni ſi bien bâti. La beauté des maiſons de plaiſance des gens de qualité qui ſont aux faux-bourgs, conſiſte dans de grans Divans, où il y a au milieu & au devant des baſſins pleins d'eau, & qui ont vûë ſur des jardins tout remplis de deux ou trois eſpeces de fleurs, qui ſont

pour l'ordinaire des œillets d'Inde, des guimauves, & quelques autres semblables, toutes fleurs assez communes, mais qui durant plusieurs mois de l'année, ne laissent pas de faire un bel effet: Les Persans sont dans ces Divans à prendre le frais avec chacun leur pipe de tabac; ce qui est la plus delicieuse occupation qu'ils aient lorsqu'ils sont chez eux.

Le Meïdan, la plus belle place d'Ispahan.

Il y a plusieurs places dans Ispahan, mais sur toutes, celle qu'on appelle le Meïdan est non seulement la plus belle qu'il y ait dans cette Ville; mais je croi que de toutes les places regulieres c'est la plus grande & une des plus belles qu'il y ait au monde. Elle est longue d'environ sept cent pas communs, & large de deux à trois cent; de maniére qu'elle est plus de deux fois plus longue que large: Elle est bâtie tout autour, & les maisons y sont toutes faites en portiques, au dessus desquels il y a encore un second rang d'arcades enfoncées, qui servent de galeries & de passage aux chambres de quelques Kervanseraïs qui en sont proches, & comme ces maisons ont toutes une égale hauteur, elles font un effet très-agréable: Tout à l'entour de la place à quelques pas des bâtimens, il y a un beau canal d'eau vive que le grand Chah Abbas premier a fait faire; & pour un plus grand embelissement il y fit planter

tout

tout du long d'espace en espace, des planes qui donnent bien de l'agrément à cette place; mais ils déperissent de jour à autre, faute d'y remettre des arbres à la place de ceux qui manquent.

A l'un des bouts de la place, qui est celui vers le nort, au dessus de la porte d'un Bazar, il y a une cloche, à l'entour de laquelle est écrit, *Ave Maria gratia plena.* L'on dit qu'elle a été prise à Ormus dans un Couvent de Religieuses. Aux deux côtez de cette cloche, ce sont de grans balcons ou galeries, où tous les soirs, au soleil couchant & à minuit, se rendent plusieurs hommes qui joüent, les uns de la trompette ordinaire, les autres des tymbales, & d'autres d'une certaine maniére de trompette extraordinaire, dont on n'a peut-être pas encore entendu parler en France, c'est pourquoi j'ai bien voulu en faire la peinture. Ces Trompettes sont de cuivre toutes droites, de la longueur d'environ huit piés, le bâton ou fût est d'une grosseur inégale, car le bout que l'on met à la bouche a un bon pouce de diamétre, & près d'un pouce de longueur, le conduit est très-étroit, & en-suite il redevient large d'un pouce, & la bouche par où sort le vent & le son a près d'un pié & demi de diamétre: ces Trompettes se demontent par le milieu, &

Cloche.

Longue Trompette de cuivre.

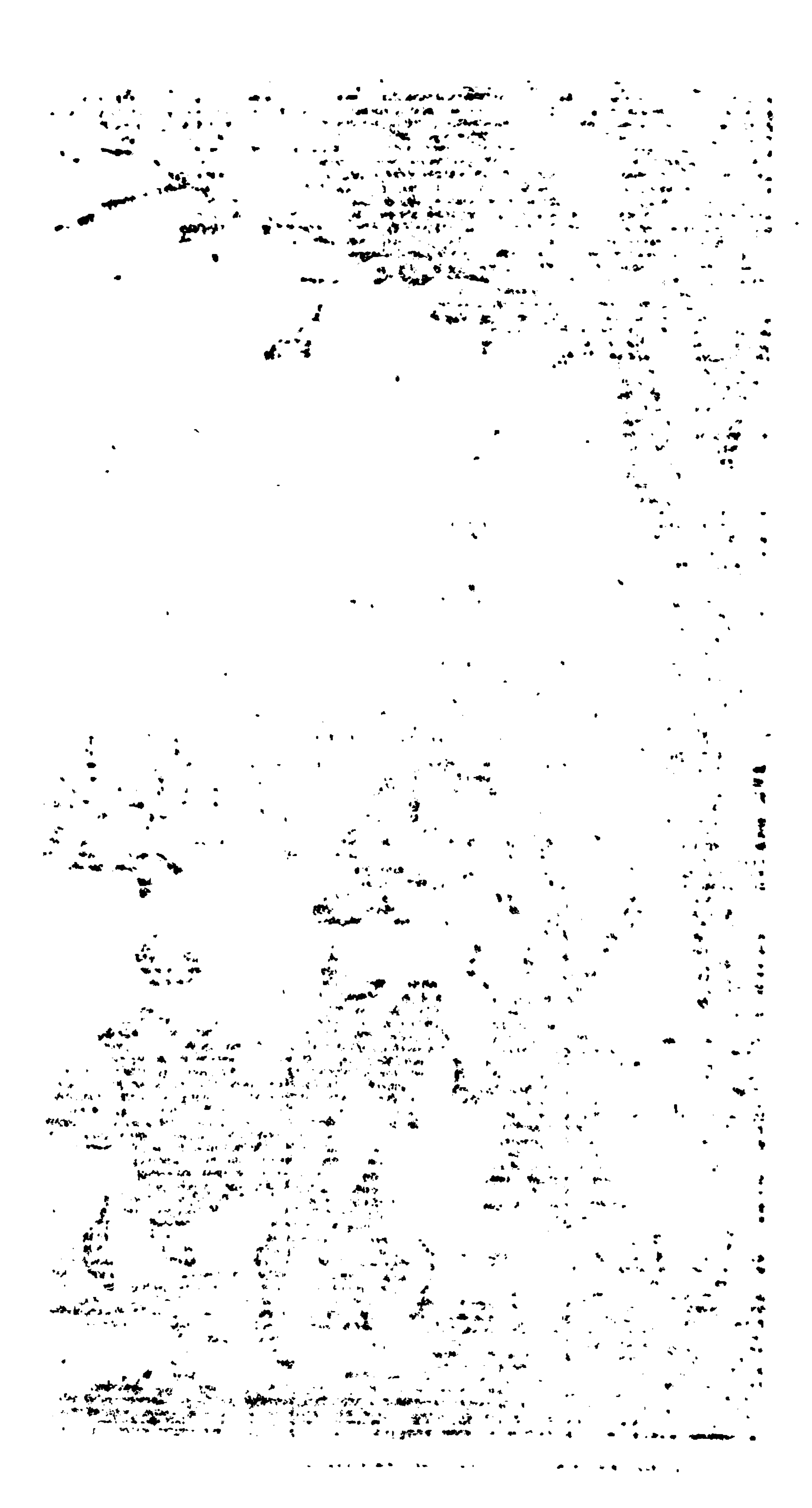
& ils mettent la moitié superieure dans l'in-
ferieure, par la bouch
entre toute entiere : l
joüer ils rejoignent les
l'autre par le moien
faut avoir un bon bras
bâton de cuivre tout
dedans. Cela fait un s
que l'on entend de t
musique qui n'a rien d'
propre pour un béfroi o
servir de divertissemen

Allant de cet endro
semblent ces trompett
j'ai dit l'extrémité de
nort, vers celui du m
bornes hautes de cinq
Jeu de mail à cheval. l'une de l'autre de pl
servent pour le jeu de m
faire passer la boule en
Environ vers le milieu
Arbre ou l'on tire de la fléche. grand arbre ou mât pl
il y a une pomme, &
s'exercent à tirer de la fléche en courant à toute bride, & ne tirant qu'après être passez, ce qu'ils font en se renversant entierement sur la croupe du cheval.

Un peu plus loin à main droite, ou au côté du couchant, est la porte d'Aly, Porte d'Aly. nommée Ala Capi, qui est une grande porte

toute





toute ſimple, au deſſus de laquelle il y a un beau grand Divan, dont la couverture n'eſt ſoutenuë que de piliers de bois ; le Roi vient ſouvent prendre en cet endroit le frais. Entrant par cette porte l'on va par une grande allée à une autre grande porte, qui a pour ſeüil un pas de pierre tout rond, auquel les Perſiens portent grand reſpect ; & c'eſt cela qu'on appelle proprement la Porte d'Aly. Tout criminel qui peut ſe ſauver dans une cour qui eſt au delà, auſſi-bien que dans les écuries, ou dans la cuiſine du Roi eſt dans un azyle inviolable ; perſonne n'oſeroit mettre le pié ſur ce pas que pluſieurs baiſent par devotion, & cette porte eſt gardée des Sofis, dont il y a toûjours grand nombre. On entre par la cour qui eſt au delà, dans la maiſon du Roi, mais ce n'eſt pas la principale entrée.

Seüil de Porte en veneration.

Trois azyles.

Sofis en grand nombre.

Reſortant dans le Meïdan un peu au delà de la porte d'Aly, eſt la porte ordinaire du Palais du Roi ; cette porte eſt fort mediocre, & il y en a des centaines plus belles dans Iſpahan : Devant ces portes il y a ſur une terraſſe élevée d'environ trois piés de terre, une grande quantité de canons gros & petits, les uns montez & les autres qui ne le ſont pas, qui tous ont été pris à Ormus. Vis-à-vis de cette porte, de l'autre côté de la place, eſt une Moſquée qui a un

Porte du Palais.

 dôme

dôme couvert de terre cuite verte, dont le portail est fort haut & tout peint de belles couleurs & vernissé; du reste c'est peu de chose, & il faut monter quelques degrés pour y entrer.

Belle Mosquée. Il y a une autre Mosquée au bout de la place qui est vers le midi, qui paroît de même, mais qui est bien plus belle, & l'on appelle cette Mosquée, la Mosquée du Roi, tant à cause que Chah Abbas premier l'a fait bâtir, que parce qu'elle est proche du Palais. Devant cette Mosquée il y a une place, ou si vous voulez un Parvis en polygone, au milieu duquel il y a un bassin d'eau, aussi de figure de polygone; le Portail est peint & tout vernissé de bleu, de jaune & de plusieurs autres couleurs par grans fleurons; & au dessus à chaque côté il y a un minaret peint de même, & au milieu un fort beau balcon, d'où sort une maniére de petit touron. Elle a deux portes, haute chacune de près de trois toises, & larges d'une ou environ, qui sont toutes revêtuës de plaques d'argent fin, avec quelques enjolivemens de bosse en quelques endroits, & il y a là un pas tout semblable à celui d'Aly Capi: Aiant passé ces portes l'on entre dans une grande cour quarrée & pavée de grandes pierres unies, dans laquelle il y a au milieu un grand bassin d'eau

d'eau quarré, & le long du côté par où l'on entre, c'est une espece de galerie, sous laquelle il y a quelques petites boutiques; au dessus il y en a une autre, où l'on voit les portes de plusieurs petites chambres, qui servent, comme je croi, de logement aux écoliers du Medresé. A chacun des deux côtez de la cour il y a une grande porte par où l'on entre dans une autre cour aussi quarrée, où il y a quelques logemens, que je m'imagine être ceux du Medresé. Au milieu du quatriéme côté de la cour, qui fait face en entrant, c'est la Mosquée qui a cinq portes avec chacune son portail; celui du milieu a bien dix toises de large & environ dix ou douze de haut; les deux autres de chaque côté vont en diminuant à proportion. Toute cette façade à un minaret à chaque côté, qui la surpasse de plus de trois toises, & le tout est de marbre blanc jusqu'à la hauteur d'environ une toise, le reste est peint de plusieurs belles couleurs & vernissé. L'entrée du portail du milieu, qui est la principale, est large d'environ six ou sept toises en dehors, car en dedans elle va un peu en étrecissant jusqu'au fonds, où il y a deux portes qui sont encore bien hautes & qui ont chacune plus d'une toise de largeur. On entre par là dans la Mosquée qui est grande & spatieuse, avec un très-grand dôme rond,

 fort

fort bien bâti & tout peint & vernissé. Elle est quarée & divisée en cinq, par un double rang à chaque côté, de six ou sept grosses colonnes de pierre, hautes de deux ou trois toises, de maniere que cela fait comme cinq nefs. Celles des côtez ont chacune leur issuë par ces quatre autres portes, qui avec celle du portail du milieu font toute la façade du portail de cette Mosquée; & celle du milieu, aussi-bien que son portail, est beaucoup plus haute, comme j'ai déja dit, & les deux plus proches surpassent aussi à proportion en hauteur les deux plus éloignées. Le long de la muraille à main gauche, il y a des fenêtres qui prennent depuis le pavé jusqu'à la hautur d'une toise; elles sont toutes de trous quarrez par où l'on voit dans le cloître qui est à côté gauche, & qui est une de ces cours du Medresé, dont j'ai fait mention. Toutes les murailles de cette Mosquée sont de marbre blanc, depuis le pavé jusqu'à la hauteur d'une toise, le reste ainsi que le dôme, est peint de diverses couleurs & vernissé. Tout le pavé est de grandes pierres fort unies, mais celui qui est sous le dôme est entierement couvert de beaux tapis; le dôme est par dehors revêtu de briques vertes vernissées. Au reste il n'est pas permis aux Chrétiens d'y entrer, & si l'on est reconnu l'on en est chassé à coups

de

de bâton comme des chiens; ce qui ne m'empêcha pas pourtant d'y aller avec Monsieur de Iagre Commandeur Hollandois à Ispahan, qui pour cet effet s'étoit habillé à la mode du païs aussi-bien que moi, & nous n'en reçûmes aucun déplaisir.

Au coin du Meïdan qui est entre le midi & le couchant, il y a une ruë dans laquelle à main droite est la porte du Haram du Roi, c'est-à-dire, de la maison de ses femmes. & à main gauche est son Karchané, c'est-à-dire, maison d'ouvrage; parce que c'est où tous les ouvriers de toutes sortes de métiers, qui sont à ses gages, travaillent; ils y ont tous leurs boutiques, & c'est comme un Arsenal où il y a de toutes sortes de métiers..

Haram ou maison des femmes du Roi

Une des plus belles choses à voir à Ispahan, ce sont les superbes jardins de Hezar Dgerib, dont le principal bâtiment finit agréablement la belle ruë de Tcharbag ou Tcheharbag; mais comme cette ruë y conduit, & qu'elle a ses beautez particulieres, je croi qu'il faut que sa description précède celle de Hezar Dgerib.

Tcheharbag. belle ruë.

Tcheharbag qui signifie quatre jardins, est une grande ruë, large de près de cent pas, & longue de plus de deux milles d'Italie. Du côté d'Ispahan elle a en face & en tête, un petit pavillon ou maison quarrée à

deux étages, ornée de quantité de balcons & de fenêtres peintes, à laquelle on vient du Palais du Roi par une maniére de Coridor, & cette ruë est terminée par Hezar Dgerib, ainsi que nous venons de dire. Elle est bordée des deux côtez par les murailles de quantité de jardins, & d'espace en espace par de petites maisons d'égale symmetrie, qui ont toutes un petit pavillon, & dont les portes donnent entrée aux jardins qui appartiennent, les uns au Roi, & les autres à plusieurs grans Seigneurs, qui ont en ces endroits des lieux de divertissement. Environ à douze pas des murailles des jardins, il y a de chaque côté un rang de beaux planes plantez à la ligne, qui font un ombrage merveilleux, & au milieu de ces deux rangées d'arbres, tout le long de la ruë, il y a un courant d'eau dans un canal bâti de fort belle pierre, profond d'environ cinq piés & large de treise, & qui est orné de cascades & de quelques jets d'eau, mais rares, qui tombent dans des bassins: Les bords de ce canal sont pavez dans la ruë de pierre de taille, & font un chemin aux gens de pié, qui les delivre de l'incommodité & de la rencontre des chevaux, lesquels marchent par le reste de la ruë qui est moins élevé. Enfin, cette ruë est coupée par la riviére de Senderu, sur laquelle on a

bâti

bâti un fort beau Pont, qui joint les deux parties de la ruë, & dont la structure est assez particuliere. Pont de belle structure.

Ce Pont qui est nommé du nom de celui qui l'a fait bâtir, à savoir Alyverdy-Khan, & que l'on nomme aussi le pont de Julpha, est bâti de bonne brique, avec des chaînes de pierre de taille, & il est soutenu de quantité de petites arches de pierre qui sont assez basses. Il a environ trois cens soixante pas de long, sur une vingtaine de largeur; mais il n'a pas plus de quatre toises de large en la partie du milieu, par où passent les chariots & les voitures; il n'est pas plus élevé au milieu qu'aux deux bouts. De chaque côté au lieu de parapet, c'est une galerie couverte d'une plate-forme, qui fournit l'une & l'autre une grande commodité aux passans. Ces galeries sont élevées pardessus le rez de chaussée du Pont, de la hauteur de plus d'une demi-pique: on y monte par des escaliers si aisez que les chevaux n'y ont pas de peine; on y est à couvert des injures du tems & de l'ardeur du soleil; & l'on ne laisse pas d'y joüir de l'air & de la vûë, car ces allées voutées ont des fenêtre en quantité sur la riviére. Si l'on veut un passage plus à découvert, on a la plate-forme qui est au dessus de cette galerie, & qui regne égalcment d'un bout du Pont à l'autre: mais

la

la chaleur qu'on y souffre en Eté fait que l'on se sert plus ordinairement de l'autre chemin, qui sert même souvent de passage aux gens de cheval en Hiver, pour se délivrer de l'eau dont le milieu du Pont est rempli, lorsque la riviére déborde; ce qui lui arrive quelquefois, encore que l'Eté elle soit si basse, qu'il n'y a quasi point d'eau, & que l'on ait été contraint d'user d'artifice, en pavant fort uniment le fonds en ce lieu-là, pour qu'elle pût remplir son lit en s'y répandant également. Si bien que ce Pont a cinq passages, l'un par le milieu, & quatre aux deux côtez; à savoir les deux galeries couvertes, avec chacune sa plate-forme de plus de douze piés de large, qui a ses garde-fous, tant du côté du Pont que de la riviére. Il y a même un sixiéme passage quand l'eau est basse, qui dans les grandes chaleurs de l'Eté a bien de l'agrément pour sa fraîcheur; c'est une petite galerie voutée, qui traverse toutes les arches d'un bout du Pont à l'autre; elle est tout en bas & jusqu'au fond de la riviére, mais il y a des pierres disposées en sorte qu'on y peut passer sans moüiller le pié; l'on y décend de dessus le Pont par des degrés pratiquez dans les épaisseurs.

Il y a encore deux autres Ponts sur cette riviére, à main droite; ils sont tous trois à un quart de lieüe de distance l'un de l'au-

tre.

tre. Le premier au dessus de celui-ci est tout simple, mais l'autre qu'on appelle Pont de Schiras, a une beauté pardessus celui d'Alyverdy-Khan, qui est une place en son milieu laquelle est exagone, & où l'on fait faire à l'eau de la riviére une belle cascade.

Voions presentement Hezar Dgerib, qui termine la belle ruë de Tcheharbag: son nom signifie mille dgerib, & dgerib est une certaine mesure pour la terre qu'ont les Persans ainsi que nous avons la perche, la toise & autres mesures.

Cette maison a sur le devant une grande cour quarrée, au bout de laquelle est situé le bâtiment, qui consiste en un Divan élevé d'un seul étage, avec des chambres aux quatre coins, & il a la même face du côté du jardin, ce qui est assûrément quelque chose de beau.

Description des jardins de Hezar Dgerib.

Ce jardin de Hezar Dgerib a seise étages en terrasses, dont la terre est soûtenuë de murailles de pierres, & ces étages sont élevez l'un au dessus de l'autre d'environ une toise. Il y a dans ce jardin plusieurs allées, tant en longueur qu'en largeur, qui vont toutes d'un bout à l'autre, & sont très-droites & fort égales, si ce n'est qu'à celles qui sont en longueur, il faut monter à chaque étage sept ou huit degrés. La principale

pale allée qui aboutit au bâtiment, est fort large, mais ce qui la rend tout-à-fait charmante c'est un canal de pierre, qui est au milieu, de même largeur que celui de la ruë Tchearbag, qui lui est en droite ligne, & qui n'a de l'eau que celle qu'il reçoit de celui-ci: Ce qui rend le canal de cette allée beaucoup plus beau que celui de la ruë, & qui fait un bel objet à la vûë, c'est que de deux en deux toises il y a des tuïaux qui jettent l'eau fort haut, & que l'on voit à chaque étage une nappe d'eau, qui se répand dans un bassin qui est au dessous, d'où elle passe dans le canal, & de chaque côté de la nappe d'eau, il y a un escalier, & un chemin qui va droit en montant. Je laisse à penser l'effet que cela produit, & quelle est la beauté de ces Cascades, qui sont le premier objet qui frappe & surprend la vûë de ceux qui entrent dans ce jardin. En se promenant donc par la grande allée, après quelques pas l'on passe pardessus un canal large d'une toise, qui la traverse, aussi bien que toutes les allées qui lui sont paralleles, mais sans les interrompre, car il passe pardessous de petites voutes de briques.

Aiant monté jusqu'au quatriéme étage, l'on y trouve une grande place, où il y a un bassin octogone, qui a plus de vingt toises

ſes de diamétre, & environ trois piés d'eau; il eſt tout entouré de tuïaux outre celui qu'il a au milieu. A chaque côté de cette place vous avez un grand Divan couvert, bâti de briques, mais ouvert de toutes parts, avec un baſſin d'eau au milieu. Véritablement ces lieux ſont charmans, principalement pour prendre le frais, en quoi les Levantins mettent leurs plus grandes délices. Après avoir monté trois autres étages, l'on arrive à un bâtiment aſſez élevé qui borne l'allée, & il y a des deux côtez une muraille, qui ſepare cette partie du jardin de l'autre qui eſt au delà; devant la face de ce bâtiment il y a un beau baſſin d'eau. Vous entrez en-ſuite dans une ſale en croix, percée des quatre côtez, dans laquelle à chaque coin vous trouvez de petites chambres: Il y a au deſſus un étage qui eſt à peu près de même: De cette ſale vous entrez dans l'autre partie du jardin, & vous reprenez la grande allée qui eſt continuée par la ſale en droite ligne: là vous avez le canal & les nappes d'eau de même que dans l'autre, excepté qu'en cette partie les baſſins ſont au deſſus des nappes d'eau, au lieu que dans la premiere ils ſont au deſſous.

Après qu'on a encore monté ſix étages l'on trouve un baſſin octogone & de même

grandeur

grandeur que le précedent, avec un Divan ou Kiock à chaque main. Aiant monté trois autres étages l'on passe sur un canal large de trois toises, qui traverse toutes les allées du jardin paralleles à celle-ci, de même que celui qui est à l'autre bout : un peu au delà l'on trouve un bassin qui est devant un bâtiment, fait à peu près comme les autres, & qui termine l'allée & la longueur du jardin.

Toutes ces eaux viennent de la riviére de Senderu, par des canaux qui la détournent trois ou quatre lieües au dessus de la Ville, & après avoir arrosé & embeli ce jardin, elles se vont perdre dans les terres. On à donné ainsi plusieurs saignées à cette pauvre riviére, par des canaux au dessus de la Ville, qui servent pour arroser les jardins, qui autrement seroient steriles : Car outre que les puits ne pourroient pas suffire pour la grande quantité d'eau qui est nécessaire ; c'est que l'eau n'en est pas si bonne que celle de la riviére, qui est fort grasse à cause des terres par où elle passe. Chaque jour est destiné pour en donner l'eau en certain quartier, & chaque jardin est taxé à paier trente, quarante ou soixante abassis par an, plus ou moins, selon sa grandeur, pour avoir l'eau une fois la semaine. Tous ces canaux ne retournent pas à la riviére, mais ils.

ils se perdent dans la campagne, ce qui fait que cette riviére est extrêmement diminuée lorsqu'elle arrive à la Ville, en sorte qu'aprés l'avoir traversée, elle se perd elle-même un peu au delà aussi dans la campagne.

Les Persans sont si soigneux d'avoir de l'eau pour arroser leurs terres, qu'ils font en plusieurs endroits des aqueducs sous terre qui conduisent fort loin, même durant plusieurs lieües de chemin. Ils les font hauts de prés de deux toises, & les arcades sont de briques: Pour les faire ils creusent de vingt pas en vingt pas ou environ, & font de grandes ouvertures comme des puits, par où ils décendent pour creuser & conduire l'aqueduc plus loin, parce qu'ils ne peuvent pas continüement aller si loin sous la terre; & ces aqueducs ne laissent pas de coûter beaucoup. Soins des Persans pour avoir de l'eau.

Qelque magnifique que soit le jardin que je viens de décrire, il ne faut pas cependant s'imaginer qu'on y voie de beaux parterres comme en Europe: ce ne sont que de jeunes arbres fruitiers en très-grand nombre, aussi bien que de grans platanes lesquels y sont tous plantez à la ligne, qui en font la décoration; de sorte qu'en la saison des fruits il y a un grand plaisir de s'y promener, & comme tout le monde y est bien venu pour fort peu d'argent, l'on en Fruits de Hezar Dgerib.

mange

mange tant que l'on veut. Il y a aussi quantité de rosiers dont les Jardiniers vendent les roses & en font beaucoup d'argent. Ce jardin est au Roi, aussi bien que la moitié de ceux de Tcheharbag, les autres sont à des Khans, & tous ces jardins sont presque tous de même maniere, c'est-à-dire, que leur beauté consiste en de grandes allées droites, & en quantité d'arbres fruitiers, rosiers & planes, dont ils tirent un assez bon revenu, aussi sont-ils bien entretenus, & lorsque j'allai à ce jardin de Hezar Dgerib, je vis quantité de gens occupez à dresser à la ligne les allées, que les neiges & les pluïes avoient gâtées.

Cimetieres hors d'Ispahan. Il n'y a point de cimetiere dans Ispahan, mais ils sont tous hors la ville, ainsi que par toute la Perse, & le levant.

CHAPITRE V.

Suite des Remarques d'Ispahan, & particulierement de la matiere des bâtimens ordinaires.

Matiere des Maisons. Toutes les maisons d'Ispahan sont bâties de briques cuites au soleil, & enduites de terre mêlée avec de la paille, & par dessus du plâtre fin & fort blanc qu'ils tirent des montagnes voisines, & après en avoir brûlé

la

la pierre ils l'écrasent avec un gros rouleau tiré par un cheval. On divise ordinairement les frais pour bâtir une maison, en trois parties égales, l'une pour la brique, l'autre pour le plâtre & la troisiéme pour les portes, fenêtres & autres bois nécessaires à une maison. On peut néanmoins faire un ménage sur la brique, car du lieu même où l'on veut bâtir une maison, l'on peut en tirer de la terre dont on fera faire toutes les briques nécessaires, & fournissant la paille qui se mêle avec la terre pour les faire, elles ne reviennent qu'à environ un abassi & demi le millier, mais à la verité il coûte le triple à les emploier.

Frais du bâtiment d'une maison.

Dans le reste de la Perse les maisons ne sont faites que de cette espece de brique, composée de terre détrempée avec de la paille coupée qui y est bien incorporée, qu'on fait après sécher au soleil, & qu'ensuite l'on emploie; mais la moindre pluïe dissout tout cela. Ils font aussi des mâtons qu'ils cuisent au four, dont pourtant ils n'usent guere que pour des planchers & des escaliers; quelques-uns, mais peu, en pavent leurs terrasses. Néanmoins il y a beaucoup plus de profit à les carreler, car n'étant que de terre il les faut racommoder tous les ans à cause de la pluïe & des néges, qui les gâtent toutes; mêmes

Toits des maisons.

mêmes il faut nécessairement, aussi-tôt qu'il y est tombé de la nége, la faire tomber le plus vîte qu'on peut, parce qu'autrement elle poûriroit & abatroit par son poids les maisons; mais comme cette diligence n'empêche pas qu'en ôtant la nége l'on ne jette aussi beaucoup de la terre des terrasses qui en est détrempée, il seroit bien plus sur de les carreler, parce que l'on en retireroit la nége bien plus aisément & sans rien gâter; mais aussi il faut dire que l'on ne peut pas toûjours carreler les terrasses, à cause de l'inégalité des chambres, dont les unes sont hautes & les autres basses, quelques-unes même aiant des dômes; ce qui fait que les terrasses sont fort irregulieres & toutes courbées & convexes en plusieurs endroits.

Beaucoup d'eau à Ispahan. Il y a tant d'eau à Ispahan, que l'on fait ordinairement creuser un puits pour trois ou quatre abassis; & quand il est creusé, l'on y décend au fonds un ou deux aludels de terre cuite, hautes de trois ou quatre piés, & de même diamétre que le puits, pour tenir la terre par les côtez de peur qu'elle ne tombe.

Les murailles qui entourent les terrasses sont toutes percées à jour en échiquier, de trous quarrez d'environ quatre ou cinq pouces en quarré, tant afin de soulager les murail-

railles qui ne ſont que de terre, qu'afin d'avoir le vent de tous côtez.

Les Perſans n'uſent point de gruë pour édifier les bâtimens, mais ils élevent des éminences de terre, le long deſquelles ils traînent ce que la gruë tireroit: ſouvent ils n'ont beſoin ni de l'un, ni de l'autre, car tout ce qu'ils emploient eſt aſſez leger. Ils tournent ordinairement la face de leurs maiſons du côté du nort pour recevoir le frais, & ceux qui ont le moien les font détachées & percées des quatre côtez. Au reſte ils font fort vite les petites voutes; pour les conſtruire ils uſent de bois comme chez nous, toutes ces voutes ſont de briques, quelquefois cuites au ſoleil, & quelquefois cuites au four, ſelon qu'on veut dépenſer. Au reſte, c'eſt quelque choſe d'aſſez plaiſant que de voir travailler un Maſſon, car il demande ce qu'il lui faut comme en chantant, diſant inceſſamment, par exemple, une brique ou bien du mortier, & s'il lui faut une demi-brique, il dit une demi-brique, & les manœuvres qui ſont continüellement attentifs à ce chant, le ſervent très-exactement.

Les Maſſons demandent les materiaux en chantant.

En Perſe ordinairement l'on fait les planchers des chambres de ſoliveaux, ſur quoi il y a des planches, & par deſſus l'on met une ſtore, en-ſuite une couche de ro-

Planchers.

ſeaux que l'on couvre de terre, de l'épaiſſeur d'un demi-pié: Mais ils obſervent de mêler du ſel parmi la premiere couche de terre, afin que les vers ne ſe mettent point au bois qui eſt deſſous. Ceux qui ne veulent pas faire la depence des planches, mettent ſeulement au lieu de ſoliveaux, des pieces de bois groſſes comme le bras, & par deſſus deux ſtores, & en-ſuite les roſeaux qu'ils couvrent de terre, dont ils ſalent auſſi la premiere couche.

Mêlange de ſel parmi la terre.

Les Perſans font de la chaux avec des pierres qu'ils font cuire comme nous, & quand ils l'ont tirée du four, ils la rompent en petis morceaux; lorſqu'ils s'en veulent ſervir ils la prépatent de la maniére ſuivante. Ils baleient une place fort nette pour y cribler la chaux, & après qu'elle eſt criblée ils l'amoncelent en pain de ſucre; enſuite ils criblent par deſſus des cendres, dont ils mettent preſqu'autant que de chaux; après cela ils balaient bien la place qui eſt proche & l'arroſent, & y criblent pardeſſus l'eau, une couche fort legere de cendre; après quoi ils y jettent avec des pelles de fer ou des bêches, leur chaux mêlée avec de la cendre, les mêlant & incorporant bien enſemble: lorſqu'ils en ont jetté trois ou quatre pellées, un d'eux jette par deſſus environ le quart d'un ſeau d'eau,

Maniere d'accommoder la chaux.



ou un peu moins, & les autres jettent vitement pardessus la chaux moüillée, d'autre chaux mêlée avec de la cendre, de maniére qu'ils ne donnent pas le tems à l'eau de penetrer cette premiere chaux; on jette encore par dessus même quantité d'eau, & en-suite une autre même quantité de chaux avec de la cendre, & ils continüent cet ordre jusqu'à ce qu'ils aient mis toute la chaux qu'ils avoient mêlée avec de la cendre en un tas, & l'eau qu'ils y jettent est en si petite quantité au regard de cette matiere, qu'à peine paroît-elle être moüillée. Après cela ils balaient la place voisine, & l'aïant arrosée, & en-suite couverte d'un peu de la cendre comme auparavant, ils y rejettent cette mixtion pour bien mêler & incorporer la cendre avec la chaux; & la rejettent ainsi d'un côté à un autre par plusieurs fois, c'est-à-dire, environ huit ou dix fois. Mais il faut remarquer que passé la premiere fois, ils ne jettent plus d'eau dans cette mixtion, & que seulement de tems en tems ils l'arrosent fort legerement avec la main sur la superficie du monceau, pour tenir cette mixtion un peu humide sans qu'elle paroisse moüillée; mais à chaque fois qu'ils jettent le monceau d'un côté à l'autre, ils ne manquent pas de balaier auparavant la place où ils doivent faire le monceau, & de l'arroser,

& en-ſuite d'y ſemer un peu de cendre, après quoi ils y jettent avec leurs pelles de fer le monceau. Ce qui m'étonnoit en voiant ces gens apprêter cette chaux, c'étoit de voir qu'ils ne craignoient point de ſe brûler les piés, qu'ils avoient tout nuds en marchant ſur cette matiere, non plus que de recevoir par la bouche la pouſſiere de la chaux en la criblant. Quand ils ont ainſi bien mêlé la cendre avec la chaux, ils diviſent cette matiere en pluſieurs monceaux, qu'ils étendent un peu, donnant à chacun environ quatre piés de diamétre & un de hauteur: Après quoi ils ſe mettent quatre à l'entour de ces monceaux, & batent cette mixtion avec des bâtons un peu courbez, longs environ de deux piés & demi, qui ont le bout, par où on les prend, gros comme deux doigts avec une petite pomme tout au bout, afin qu'ils n'échapent pas de la main; en-ſuite ils ſont d'une groſſeur inégale groſſiſſant toûjours juſque vers le milieu, où ils ont la groſſeur du bras, & ils ſont tout ronds juſque là; & depuis cet endroit, où ils font un angle fort obtus avec l'autre moitié, juſque vers l'autre bout, ils groſſiſſent toûjours à proportion, & ſont ronds du côté du concave, mais du côté du convexe ils ſont plats & ont vers le bout environ ſix doigts de large: Ces bâtons ſont

de

le frêne. Ils en batent cette matiere d'une main, deux à deux en croix, chantant *y a allah*, *y a allah*, & d'autres attributs de Dieu, & à la cadence de cette chanson, qui semble être essentielle au métier, ils batent comme nos bateurs de blé, tantôt en un endroit, tantôt à l'autre, se courbans à chaque coup en angle droit, & il n'y a que la moitié plate du bâton qui touche sur cette matiere. Ils batent ainsi sur chaque tas environ demi-heure sans discontinüer; ensuite ils passent à un autre où ils batent autant, & continüent cet exercice près d'une heure sans se reposer, changeant seulement de main de tems en tems; après quoi ils reprennent un peu haleine, comme de la moitié d'un demi-quart d'heure ou moins encore, & en-suite recommencent leur exercice. Ils batent ainsi chaque tas, quatre ou cinq fois, & chaque fois qu'ils le quitent, il est tout reduit à la hauteur de moins de demi-pié au milieu, allant de là en baissant vers les bords; & un de ces hommes prend une bêche avec laquelle il romp les mottes, & remet le tout en tas, qu'il rafraîchit avec un peu d'eau qu'il jette dessus avec les mains. Quand chaque tas est assez batu ils l'étendent bien, en sorte qu'il est peu épais par tout, & un peu creux au milieu; après quoi ils y mettent par dessus de la paille coupée, telle

qu'on la donne aux chevaux; ils en étendront sur un tas de chaux environ plein un sac, dans quoi on a donné à manger aux chevaux, de maniére que toute la chaux en est couverte; ils versent en-suite au milieu environ quatre seaux d'eau, & ils mêlent le tout ensemble remüant bien avec leurs bêches, afin de bien incorporer ces choses; & quand le tout est reduit en mortier un peu mol, ils le batent de nouveau, tantôt avec leurs bêches, tantôt avec le bout de leurs bâtons: En-suite ils l'ouvrent de nouveau au milieu, y faisant un trou rond, large d'un bon pié & demi, en sorte qu'il semble que ce soit un puits élevé de terre d'un bon pié; ils emplissent d'eau ce trou, y en mettant environ deux seaux, & le laissent ainsi, après avoir seulement poli le dehors avec le dos de leurs bêches, si bien que cela est fort uni & paroît bluâtre, c'est-à-dire, de la couleur de la terre à dégraisser; on tient toûjours ces creux pleins d'eau jusqu'à ce qu'on emploie cette matiere. Quand on s'en veut servir, on la détrempe avec beaucoup d'eau, y mêlant de la paille environ la moitié de la quantité qu'on y en a mis en la composant; on la bat bien avec les bêches & avec des leviers, & on y mêle tant d'eau, qu'on la reduit en boue presque coulante. J'en ai vû ainsi emploier

employer pour couvrir un grand auvent qui étoit composé de bâtons en travers, & par dessus de deux stores, sur lesquelles on étendit une couche fort legere de cette chaux l'unissant avec la trüelle : en-suite l'on mit sur cette couche trois doigts épais de terre mêlée avec de la paille & détrempée en mortier. A celle que je vis préparer il y avoit vingt-quatre charges d'ânes, & quatre hommes la preparerent : ils travaillerent près d'onze heures, & en firent cinq puits ou monceaux, qui resterent ainsi deux jours sans être emploiez. Le plus grand usage de cette chaux mêlée avec de la cendre & de la paille, est pour les viviers, & bassins de fontaines, & autres choses qui doivent contenir de l'eau. Quand cette matiere est bien faite elle dure plus de trente ans, & est plus dure que de la pierre.

Chaux pour les viviers & bassins de fontaines.

Pour blanchir les murailles ils n'usent point de chaux, mais ils se servent d'une terre blanche qui est en petits morceaux comme le plâtre, & qui se dissoud incontinent dans l'eau : Ils appellent cette terre Ghilsefid, c'est-à-dire, terre blanche ; ils la tirent de certains puits ou carrieres, dont il y en a plusieurs près d'Ispahan. Quant à leur mortier il est ordinairement composé de plâtre, de terre, & de paille coupée, le tout bien détrempé & incorporé ensemble.

Ghilsefid, terre blanche.

Composition du mortier.

 A Schi-

A Schiras pour épargner la dépense du ghilsefid, l'on se sert aussi quelquefois du plâtre pour blanchir les murailles, mais elles n'ont point cette grande blancheur que donne le ghilsefid. Ils enduisent assez souvent les murailles d'une mixtion faite de plâtre & de terre qu'ils appellent Zerdghil, c'est-à-dire, terre jaune, quoi qu'effectivement elle ne soit pas jaune, mais seulement de couleur de musc, ou de canelle; ils la prennent sur le bord de la riviére, & détrempent cette terre dans une grande terrine, mais il y mettent si peu de terre à proportion de l'eau, qu'elle reste liquide comme de l'eau trouble, ou tout au plus comme de la purée claire, & elle est entierement de la couleur de cette terre; ils s'en servent pour détremper le plâtre dans une autre terrine, où ils mettent de cette eau avec du plâtre, en telle quantité, que cela soit en consistance de mortier qui a la couleur de cette terre: Ils enduisent de cette mixtion les murailles, qui en sont d'abord toutes grises mais à mesure qu'elles se séchent elles blanchissent de telle maniere, que lorsqu'elles sont bien séches, il semble presque qu'elles soient enduites avec du plâtre tout pur. On use de cette mixtion non seulement pour épargner le plâtre, mais parce qu'elle tient mieux que le plâtre seul,

Zerdghil terre jaune.

&

c à mon avis cela n'eſt pas moins beau.

Manieres de faire les terraſſes.

Pour faire les terraſſes ils mettent, ainſi ue j'ai dêja dit, pardeſſus les ſtores & ro-:aux près de demi-pié de terre, mais qui : reduit à bien moins étant foulée; lorsu'elle eſt bien ſechée à l'air, ils y mettent ncore de la terre mêlée avec pareille quanité de paille qu'ils détrempent bien, & renüent en même-tems, afin de mieux in-:orporer la paille avec la terre: Et quand :ela eſt fort mêlé, & reduit en conſiſtance le boüe, ils le foulent long tems avec les iés; après quoi ils l'étendent également par tout. Cette ſeconde couche eſt encore haute ordinairement de près de demi-pié, mais en ſe ſéchant elle ſe reduit preſqu'à la moitié; quand elle eſt ſéche ils y en mettent une troiſiéme toute ſemblable, en ſorte que le tout étant ſec il y peut avoir environ un pié de haut de terre. Tout cela eſt ſoutenu par un rang de mattons cuits au four, ou de tuilles que l'on met tout autour de la terraſſe, environ cinq ou ſix l'une ſur l'autre, & de plat juſqu'à la hauteur de la terre; ils laiſſent en de certains endroits un peu de pente pour que l'eau du ciel puiſſe s'écouler & cela va ſe rendre à des goutieres de bois qui avancent en dehors pour la jetter. J'ai vû ainſi accommoder deux terraſſes, qui avoient de ſuperficie chacune en-

viron une toiſe & demie en quarré, l'on y mettoit la ſeconde couche, & pour cela deux hommes travaillerent à chacune environ une heure à remüer avec des bêches la terre, & l'incorporer avec la paille, pendant qu'un porteur d'eau y verſoit preſque coutinüellement de l'eau; il faut autant de façon pour la derniere couche.

Invention pour avoir le frais.

A Schiras, à Lar & aux autres païs chauds, ils ont ſur le haut des maiſons une invention pour avoir du frais: c'eſt une muraille haute d'une ou deux toiſes, & large d'environ autant, contre laquelle, dans l'intervalle d'environ trois piés en trois piés, il y a d'autres murailles larges d'environ trois piés, & auſſi hautes que la grande avec laquelle elles font des angles droits; il y en a ainſi pluſieurs de chaque côté de la grande muraille, & toutes enſemble ſupportent un toict qui les couvre: Cela fait que de quelque côté que le vent vienne, il ſe trouve pris entre trois murailles & le toict qui eſt au deſſus, & gliſſe facilement en bas où il trouve un trou, par lequel il décend dans la maiſon.

CHA-

CHAPITRE VI.

Suite des remarques à Ispahan.

DES ARTS.

Continüons à parler des Arts, puisque nous y sommes insensiblement engagez. Les Artisans en Perse & par tout le Levant, se servent autant des piés que des mains pour travailler; leurs piés leur servant de mêtier, d'étau, & de plusieurs autres instrumens. Tous les Corps de métiers païent chacun au Roi une certaine somme d'argent, qui est prise sur tous les Artisans de chaque métier, chacun d'eux étant taxé à proportion de ce qu'il gagne. Ils n'ont pas de métier pour le tour comme nous, mais ils atachent à un pivot ce qu'ils veulent tourner & ils y mettent à l'entour une bande de cuir qui y fait deux tours; un garçon tient les deux bouts de cette bande, & en tire à soi, tantôt l'un, tantôt l'autre, & de cette maniére fait tourner la piece, pendant que l'autre travaille, au lieu que chez-nous un seul fait tout. Les villebrequins des Charpentiers & Menuisiers ne sont pas non plus si commodes que chez nous. Ils ont un fer long & gros comme ceux de nos villebrequins, mais

Artisans de Perse.

Imposition sur les Corps de métiers.

Maniere de tourner le bois.

Usage du villebrequin.



qui eſt quarré, & vers le bout plat comme une ſpatule, allant pourtant en pointe, & de chaque face il y a une côte alternativement: ce fer eſt dans un manche de bois rond, long d'environ un pié, & plus gros que le pouce, il eſt chargé de plomb au bout; avec cela ils ont un bâton avec une bande de cuir, comme un archet, mais fort lâche; ils font à l'entour du manche du villebrequin, un tour de la bande de cuir de l'archet, & en-ſuite appuiant la main gauche ſur le haut du manche du villebrequin, & de la droite pouſſant & retirant l'archet, ils font tourner le villebrequin.

Vernis. Ils font le vernis, dont les peintres ſe ſervent, très-excellent; il eſt fait de ſandarax & d'huile de lin, qu'ils mêlent enſemble & reduiſent le tout en conſiſtance d'onguent; lorſqu'ils s'en veulent ſervir, ils le diſſolvent avec de l'huile de nafte, au defaut d'huile de nafte, l'on peut uſer d'eſprit de vin rectifié quantité de fois.

Ils ont une cole qui ne tient pas moins que la cole forte, & les Cordonniers & les autres artiſans n'en uſent pas d'autre: C'eſt une racine qu'ils appellent Scheriſchoun, qu'ils broient entre des pierres comme du blé; après qu'elle eſt broiée elle eſt ſemblable à de la ſciure de bois; ils détrempent cette poudre avec de l'eau, & en u-

Scheriſchoun, racine au lieu de cole.

ſent

ſent pour tout ce qu'ils veulent cóler.

On fait en Perſe le ſavon de graiſſe au lieu d'huile, auſſi eſt-il de mauvaiſe odeur, & engendre dans le linge, à la moindre ſueur, de fort gros poux. Le Savon.

Les Raſoirs qu'ils font ont le dos fort épais & ſont bien peſans. Raſoirs.

Ils ont en Perſe pluſieurs Medecins, dont il y en a d'habiles. Aprés avoir vû le malade, ils écrivent leur ordonnance ſur un petit morceau de papier qu'on donne à une femme, qui va chez le droguiſte acheter toutes les drogues, & vient faire la medecine à la maiſon du malade; car par toute la Perſe ce ſont les femmes qui preparent les medecines. Leur plus commune medecine pour la fiévre, ce ſont des ſemences froides qu'ils pilent, & mettent dans de l'eau, & auſſi-tôt font avaller le tout. Ils uſent frequemment de la Chine pour pluſieurs maladies. Ils la mettent tremper dans de l'eau de vie, & l'expoſent au ſoleil durant quinze jours; ils en prennent durant trente jours, obſervant cependant un bon regime de vivre, & ſur tout de ne rien manger où il y ait du ſel, ne point boire de vin, ne point toucher femme, & ne point ſortir de la chambre; mais ils ne ſe ſervent point de ce remede en Eté. Medecins. Remede pour la fiévre. Chine.

CHAPITRE VII.

Suite des remarques d'Ispahan.

DES MONOIES, POIDS ET MESURES.

Comme il arrive souvent dans la suite du discours, qu'étant obligé de parler de ces choses, je me sers des termes usitez dans le Païs, sans en donner toûjours l'explication, pour éviter la longueur du recit; j'ai cru à propos de le faire dans un Chapitre à part, où le Lecteur pourra se satisfaire toutes les fois qu'il se sentira porté de curiosité. Je parlerai ici seulement des monoies qui ont cours en Perse, particulierement de celles du païs. Les piastres y valent ordinairement treise chaïs, & quand elles sont de poids, elles valent treise chaïs & un bisti; le bisti est de quatre casbeghis, dont dix font un chaï. La monoie la plus courante, ce sont les abassis, mahmoudis, chaïs, & casbeghis. L'abassi revient à quatre chaïs, qui font environ dix-huit sols de nôtre monoie, & le mahmoudi à deux chaïs, qui font neuf sols; le chaï vaut environ quatre sols & demi, & le casbeghi vaut cinq deniers & demi, quelque peu moins. Le toman vaut quinze piastres, ou cinquante abassis: La boquelle vaut trois abassis ou douze

Monoie & Poids de Perse.

douze chaïs. Ils ont de grandes pieces d'argent qui valent cinq chaïs, & pésent deux medicaux. Le mahmoudi se nomme encore yuz altun, qui veut dire, cent altuns; & cependant ce mot d'altun, qui signifie or, est vulgairement pris pour un sequin; mais au mahmoudi, il est pris pour la valeur d'environ un denier, & c'est de la même maniére que cinq abassis sont aussi appellez min alton ou bingalton, qui signifie mille alton, mais je n'ai pû apprendre de personne aucune bonne raison de cette derniere signification.

Comme les abassis sont les pieces qui ont plus de cours en Perse; il est bon que l'on sache que c'est la meilleure monoie du monde. Ils sont d'argent très-pur & les monoieurs n'oseroient pas en frapper un seul, s'ils n'avoient auparavant purifié les piastres & les autres pieces d'argent que l'on a destinées pour faire des abassis: Ils sont marquez comme toute autre monoie au marteau, & non au moulinet, & leur poids est si égal, que lorsqu'on en fait quelque grand païement, on les pése de cette maniére. Ils mettent vingt-cinq abassis dans un des côtez de la balance, & autant dans l'autre, & si un côté est un peu moins ou plus pesant que l'autre, ils tiennent pour assûré qu'il y a quelque abassi faux, & ne manquent pas de les exami-

examiner ; en quoi ils ne se trompent jamais, parce que chaque côté doit peser également, & de la derniere égalité. Ils mettent en-suite les vingt-cinq d'un des côtez de la balance, dans l'autre côté, qui par ce moien en contient cinquante, & ce nombre fait le toman ; après quoi ils ne comptent plus le reste de l'argent, mais seulement en mettent dans le côté de la balance vuide, jusqu'à ce qu'il pese autant que l'autre où est le toman conté, & d'abord qu'ils voient que le tout ne pese pas juste, ils examinent les pieces.

Le Man. Le Man d'Ispahan est un poids de douze livres.

Les Persans se servent pour la Geometrie d'une certaine mesure, qu'ils appellent le farsange, c'est autant que trois milles ; le mille a quatre mille coudées, la coudée a vingt-quatre doigts, & le doigt six grains d'orge mis à côté l'un de l'autre ; j'ai tiré cette énumeration d'une Geographie Persienne. J'ai mesuré six grains d'orge avec un compas, & j'ai trouvé que huit fois cette mesure de six grains d'orge, mis l'un auprès de l'autre fait six pouces de Roi : De sorte que les vingt-quatre doigts feront dix-huit pouces, ou un pié & demi de Roi, qui est justement la coudée, & ainsi le mille aura six mille piés de Roi, qui sont quatre

Farsange, mesure dont les Persans se servent pour la Geometre.

Le Mille.

tre mille coudées. La même Geographie Persienne, fait le degré de vingt-deux farsanges, ou parasanges, & un setiéme : je croi avoir dit ailleurs, que le farsange ou parasange vaut une lieuë de France. Degré des Geographes Persans.

CHAPITRE VIII.

Suite des Remarques d'Ispahan.

Du Naturel des Persans.

A la Cour de Perse l'on ne parle que Turc, mais d'un Turc, dont le dialecte est si different de celui qui se parle à Constantinople, qu'on pourroit dire que c'est tout un autre langage : La raison pourquoi l'on y parle Turc & non Persien, c'est non seulement, parce que ce langage Turc y a été introduit, par les diverses dynasties des Turcs & Tartares qui ont conquis la Perse ; mais encore à cause que ce langage, qui n'est ordinairement parlé que par les gens de la Cour, les distingue du reste du Peuple, & leur donne une certaine autorité, qu'ils affectent de conserver en toute sorte d'occasions, parce qu'ils sont extrêmement glorieux. Ce qui nous donnera occasion de dire quelque chose du naturel des Persans. Langage de la Cour. Naturel des Persans.

Autant que je les ai pû connoître, l'on peut assûrer

Les Persans sont vains & voluptueux.

assûrer qu'ils sont extrêmement vains, & fort adonnez au luxe, ce qui leur fait faire de très-grandes dépences, tant pour leurs habits & pour leurs ameublemens, que pour des serviteurs, dont ils veulent toûjours avoir grand nombre, & même pour leur table, qu'ils ont autant qu'ils peuvent, remplie d'une grande diversité de mets. En campagne ils portent du bagage sans nombre, parce qu'ils y veulent avoir toutes leurs aises comme à la Ville; & leurs tentes ne cedent point en magnificence à aucunes de celles des autres Nations; ce qui fait que la plupart sont gueux & sans argent.

La vie des gens de qualité est fort oisive en Perse; ils se trouvent à la Cour dès le matin, mais passé midi ils se retirent chez eux, où ils passent le reste du jour à fumer du tabac: s'ils rendent quelque visite à leurs amis, ils n'y ont gueres d'autre occupation que celle de fumer, & c'est ce qui fait la meilleure partie de leur couversation. Ils prennent le tabac d'une maniére assez particuliere; ils le fument à travers de l'eau, par le moien d'un grand vase plein d'eau, qu'ils tiennent entre la tête & la queuë de la pipe par où passe la fumée; ce vase est ordinairement de verre; quand ils vont faire leurs visites, ils ne manquent pas de faire porter leur vase & leur pipe avec eux: Ils y joüent

Maniére dont les Persans fument le tabac.

aussi

aussi aux tables, c'est-à-dire, aux Dames, & aux échecs. En quoi ils sont fort imitez par les Armeniens.

Il se trouve beaucoup de gens en Perse qui savent les Mathematiques, & leur esprit est universellement curieux des sciences. Ils ont toutes celles de Philosophie & de Mathematique, & il y a eu de bons Auteurs de cette Nation qui en ont écrit, aussi-bien que de la Morale. Mais avec ces curiositez loüables, ils en ont de très-importunes, car ils sont en quelque façon insuportables pour leur curiositez; ils s'arrêtent à la moindre chose pour faire ce qu'ils appellent tamacha, c'est-à-dire, pour la considerer & admirer, & s'ils vous voient quelque gentillesse, ils prennent de là pretexte pour examiner tout ce que vous avez.

Les Persans sont Mathematiciens curieux & Philosophes.

Ils font fort bien les Astrolabes. Ils n'ont point cette aversion qu'ont les Turcs pour les figures des animaux, au contraire ils en mettent ordinairement à leurs ouvrages, tant de peinture que de gravure, & de sculpture; mais toutes leurs peintures pour la plupart sont autant infames que l'on peut imaginer; aussi sont-ils fort abandonnez à l'impureté, de même que les Turcs, & sur tout à celle que l'on punit du feu en France.

Ils ne haïssent pas les figures d'animaux.

Ils sont impudiques.

Ils sont fort sujets à se quereller & à se

batre,

batre, ce qui leur arrive aſſez ſouvent, & ils ſe donnent de grans coups de bâton à bon compte, au contraire des Turcs, qui ſont mis en Juſtice pour un coup de poing donné, mais en Perſe, pourvû qu'il n'y ait point de ſang répandu, il n'y a rien à craindre. Quand un homme en a tüé un autre, le plus proche parent, ou la femme du mort demande le ſang de ſon mari, alors le meurtrier tâche de s'accommoder avec ſes Parties pour de l'argent, mais s'ils n'en veulent point, ce qui arrive aſſez ſouvent, l'on eſt obligé de remettre entre les mains du pourſuivant en juſtice, le coupable lié & garrotté, & il en fait ce qu'il veut: Ordinairement il lui fait ſouffrir mille maux avant que de le faire mourir, principalement quand il tombe entre les mains d'une femme, mais parce qu'en livrant ainſi le meurtrier entre les mains de la partie, il n'y a rien à faire pour les Juges, ils font toûjours leur poſſible pour faire l'accord par argent, dont ils mangent une bonne partie. Il y en a beaucoup qui s'accommodent volontiers, mais les Perſans ſont ſi vindicatifs de leur naturel, que nonobſtant ces accord, les parens du mort ne laiſſent pas de chercher l'occaſion de le vanger, & ils ne ſont point contens juſqu'à ce qu'ils en ſoient venus à bout, dans la penſée que leur honneur y eſt engagé.

Ils ſont querelleux.

Le coupable qui a tüé eſt livré à ſa partie.

Femmes de Perſe cruelles.

Perſans vindicatifs.

Pour

Pour l'administration de la Justice, l'avarice regne en Perse aussi bien qu'en Turquie, & par toute la terre, c'est pourquoi l'on n'y fait rien sans present. Si quelqu'un a été volé il se plaint au Déroga, qui est comme en Turquie le Sousbachi ; le Déroga met ses gens en campagne, fait prendre ceux dont il a soupçon, & pour leur faire avoüer le crime, il leur donne la question: ce vol étant trouvé, il en prend un de dix, & quelquefois de six; il ne prend rien des Francs, mais ils lui font un present, & ordinairement il leur fait quelque piece pour manger tout le vol. Au reste les valets des Persans & le menu Peuple sont fort sujets à être voleurs.

Rien sans present.

Le Deroga ne prend rien des Francs.

CHAPITRE IX.

Suite des Remarques d'Ispahan.

Des Habits.

Puisque nous avons dit que les Persans faisoient de la dépence en habits ; voions de quelle maniére, & de quelle étofe sont leurs vêtemens, qui sont ordinairement fort beaux. Leur chemise est de toile de coton, car il n'y en a pas de fil en Perse, ni aux Indes. Cette toile est rarement de pure couleur blanche, pour l'ordinaire elle est de

Vêtemens Persiens. Chemise.

de diverses couleurs : à leur chemise il n'y a point de colet en haut, mais seulement une couture, comme à celles de nos femmes; elle est fenduë par le haut comme les nôtres, non pas pourtant par devant, mais au côté droit, & elle se ferme proche de l'épaule droite avec un cordon de chaque côté; elle est fenduë par le bas aux côtez comme les nôtres. Leur caleçon est comme celui des Turcs, & il va jusqu'aux talons. Ils mettent une camisole cotonnée & piquée, qui leur vient jusqu'à la moitié des cuisses, cette camisole est de toile de coton blanche, ou de toile peinte de fleurs & d'oiseaux; ils appellent cette camisole arcalik. Par dessus ils ont une veste, qu'ils appellent Caba, qui est ordinairement de toile de coton très-fine, teinte de rouge, jaune, vert ou autre couleur selon la fantaisie, & tellement lissée qu'elle semble du satin; cette veste est cotonnée & piquée, & vient jusqu'à mi-jambe; elle est fort échancrée par le devant, & le côté droit s'étend juste sur l'estomach, & vient s'atacher sous l'aisselle gauche avec des cordons, & le côté gauche s'étend par dessus & vient s'atacher au côté droit avec quatre cordons, & il en reste un qui ne s'atache point, mais qui prend sur les autres, de cette maniére ils ont l'éstomach bien couvert & bien serré, car ce-

Caleçon.

Arcalik, camisole.

Caba, veste.

la est fort juste sur le corps jusqu'à la ceinture qui est fort étroite; & depuis la ceinture elle va toûjours en élargissant, de maniére qu'elle semble une cloche par bas, se soutenant en rond, comme s'il y avoit un cercle de fer, & cela à cause du coton dont elle est garnie. Les manches sont justes aux bras pour la largeur, mais elles sont beaucoup plus longues, c'est pourquoi on les plisse afin qu'elles ne passent pas le poignet: Plusieurs les portent fermées & sans bouton au poignet; mais ceux qui veulent être plus commodement, y mettent des boutons, & à present plusieurs tant Persans qu'Armeniens, se servent de cette commodité, qu'ils ont aprise des Francs; en effet cela ferme la manche juste au poignet, & empêche que le vent n'y passe. Ordinairement ces cabas sont de toile peinte d'une couleur seulement; souvent aussi les gens de qualité en portent de satin ou de Zerbaft, qui est le brocard de Perse, & en Eté plusieurs les portent d'aladgia, & non cotonnée. On ceint cette veste de deux ceintures, dont la premiere, qui est la plus longue & la plus large, est de certaine étofe faite exprès en forme de brocard, les unes de soïe avec de l'or, les autres de soïe seulement, mais celles des gens de qualité sont toûjours avec de l'or: on la plie en plusieurs

Ceinture de veste.

doubles, juſqu'à ce qu'elle n'aie que la largeur de quatre ou cinq doigts, l'on s'en fait trois ou quatre tours à l'entour du corps. L'autre eſt plus courte & plus étroite, & eſt ordinairement de poil de Chevre, ou de Chameau, & d'une couleur ſeulement; on la plie juſqu'à ce qu'elle n'aie que trois doigts de large au plus, & on la met pardeſſus l'autre, en ſorte qu'elle n'en couvre qu'une partie de la largeur; auſſi ne fait-elle que deux tours à l'entour du corps, & ainſi on les voit toutes deux.

Pardeſſus les caba, l'on met un juſte-au-corps de drap, qui en Eté eſt ſans manches & ſans fourures, & vient ſeulement juſqu'à la moitié des cuiſſes; ils appellent cet habillement Courdi: en Automne & au Printems il eſt fouré; mais l'Hiver ils le font avec des manches juſtes aux bras, & ſi long qu'il vient juſqu'à demi-jambe, & ils l'appellent Cadebis: il ne ſe ferme point par le devant, quoi qu'il y ait à un côté ordinairement ſix boutons à queuë, & à l'autre ſix gances de même, mais ce n'eſt que par ornement; les Courdis n'en ont point. Ce juſte-au-corps en Hiver eſt ordinairement fouré de peaux; les plus riches les doublent de Zebelines, les autres ſe contentent de peaux d'agneau, qui ſont fort belles, car le poil en eſt long & plus fin que les plus fins che-

Courdi, juſte-au-corps.

Cadébis.

Peaux d'agneaux fort ſont belles en Perſe.

cheveux, & tout annelé de petis anneaux pas plus grans que des pailletes: Ils en mettent aux courdis d'une autre espece, dont la laine est fort courte, mais annelée de même; ils en appliquent en dehors sur l'étoffe, une partie large de six doigts, qui va tout à l'entour du cou, & prend de chaque côté de la longueur d'un pié. Ces peaux d'agneau viennent du côté d'Yezd & de Kerman, au moins les premieres, car celles dont la laine est courte viennent de devers Schiras. Les bas de chausses sont de drap fort larges & tout d'une venuë, ils viennent jusqu'au genoüil, au dessous duquel ils les lient. Bas de chausses.

Les souliers sont presque comme les mules des femmes de nôtre païs; le talon est haut de plus de deux pouces, & pas plus large que ceux des souliers dont usent les femmes en France, l'on y met un petit fer; ces souliers finissent en pointe, ils sont ordinairement de chagrin, & la couleur la plus commune, c'est la verte (car en Perse elle n'est defenduë à personne,) ou bien incarnate: on porte ces souliers si courts que presque tout le talon est dehors, & afin que cela n'use pas le bas, ils cousent au talon du bas une piece de cuir rouge, qui pose sur l'extrémité du soulier; cependant ces souliers ou pantoufles ne laissent pas de tenir ferme au pié. Souliers.

Coiffure. Les Perſans couvrent leur tête d'une petite calotte de toile, pardeſſus laquelle ils entortillent un Turban de toile blanche, & pardeſſus cette toile un Turban raïé de diverſes couleurs, qui fait pluſieurs tours, de maniére que cela paroît fort gros, & l'on n'y met de toile deſſous que pour le groſſir. Chacun, ſoit Chrétien ou Mahometan, Turbans. porte ces Turbans, de quelle couleur il veut, mais toûjours raïé de diverſes couleurs, & ainſi l'on ne connoît point les perſonnes par leur Tuban, comme en Turquie, ſi ce n'eſt les Moulas qui ſeuls les portent blancs. Les riches les portent brodez d'or & d'argent, de ſorte qu'un de ces Turbans coûte pluſieurs tomans : les gens de peu portent des bonnets de feutre blanc, longs & pointus, avec un petit bord fendu devant & derriere, Bonnets. comme les bonnets à l'Angloiſe, & qui renverſent de même, & ſouvent ils mettent un méchant Turban à l'entour de ce bonnet. A la maiſon ils ne portent point de Turbans, mais ſeulement des bonnets longs & pointus & fourrez de peaux d'agneau. Au Chaque piece d'habillement eſt de diverſes couleurs. reſte ils obſervent fort exactement dans leurs habits, d'avoir toutes les pieces de leur habillement de differente couleur : Par exemble, le caba d'une couleur, le juſte-au-corps d'une autre, les bas d'une autre, & les ſouliers d'une autre.

L'habil-

L'habillement des Persans me paroît plus beau que celui des Turcs, mais il me semble moins commode & plus embarassant. Avec l'habit Turc, l'on est habillé tout incontinent, au lieu qu'à celui-ci, il faut toûjours avoir un valet pour noüer les cordons du caba: aussi la plupart n'en noüent qu'un, & laissent pendre les autres. Celui des Persans est aussi plus cher, & toutefois ils en changent fort souvent; au lieu que les Turcs portent les leurs plusieurs années, & ceux là dès qu'il y a une tâche ne le portent plus. Afin d'être toûjours propres, ils se dépoüillent aussi-tôt qu'ils sont au logis, & changent tous les jours de caba, & au bout de six mois reprennent un de ces cabas qu'ils ont dêja portez, que l'on croit neuf, parce qu'on ne se souvient pas de l'avoir dêja vû; ils estiment un homme à sa propreté & aux beaux habits.

Habits Turcs plus commodes que les Persiens.

Les Persans sont propres.

Ils portent des anneaux aux doigts, enrichis de pierreries; mais ce que je trouve de bizarre, c'est que les hommes, non pas même le Roi, n'en portent jamais d'or aux mains, mais d'argent, & il n'y a que les femmes qui en portent d'or, les hommes s'imaginent qu'il y va de leur honneur de n'en point porter: La raison je ne la sai pas, & eux-mêmes n'en sauroient donner de bonne.

Bagues des Persans.

Les Perſans ſe teignent les mains & les piés.

Ils ſe frotent les mains & les piés de hanna, tant les gens de qualité que le peuple, & principalement l'Hiver; ils diſent que ce n'eſt pas tant pour l'ornement, que parce que cela empêche les crevaſſes, que le froid cauſe ordinairement; & pour cela ils détrempent le hanna avec de l'eau, en conſiſtance de mortier un peu dur, & aiant tant ſoit peu moüillé leurs mains avec de l'eau claire, ils y étendent ce hanna ainſi détrempé, après quoi ils les envelopent de linge, qu'ils y laiſſent toute la nuit. Ceux qui n'ont pas le moien d'en mettre à leurs mains, en mettent du moins au bout des doigts & aux talons. Quand cette drogue eſt bien appliquée ſur les mains elle dure quelques ſemaines, porvû qu'on ne les lave point, car autrement elle s'en va bien-tôt.

Hanna, teinture.

La Barbe.

Les Perſans ne laiſſent pas venir la barbe longue comme les Turcs, mais auſſi ils ne la raſent pas; ils la coupent ſeulement avec des cizeaux, la laiſſant longue d'un demi-doigt, en ſorte que le menton paroît tout noir, & comme heriſſé de petites pointes, mais ils prennent grand ſoin d'avoir les mouſtaches groſſes & longues. Ils laiſſent au haut de la tête un toupet comme les Turcs.

Deüil des Perſans.

Lorſqu'ils portent le deüil de quelque parent mort; leur deüil conſiſte en une ceinture,

ture, dont les deux bouts pendent jusque sur l'estomach où ils les font croiser. Pour les femmes lorsqu'elles pleurent leurs morts, elle le font longuement aussi-bien qu'en Turquie, & par tout le Levant: Car durant plusieurs mois, toutes les fois que quelque Amie les vient voir, elles recommencent leurs lamentations, les unes pleurant, les autres recitant les loüanges du mort d'une voix basse en gemissant, mais d'un tel ton, qu'il semble qu'elles chantent, & d'autres font des cris aussi hauts qu'elles peuvent; de maniére que toutes ces differentes voix mêlées ensemble font une musique, qui excite ceux qui n'y ont point d'interêt, à rire, plutôt qu'à y compâtir, & qui devient par sa continüation bien importune aux voisins; je les ai quelquefois entenduës crier ainsi tout un jour & une nuit sans presque discontinüer. Outre cela, toutes les fois qu'elles vont sur le sepulcre du défunt, même après que l'an est passé, elles recommencent leurs cris, de même que s'il étoit mort tout recemment: Pour les hommes, quand quelqu'un de leurs parens meurt, ils déchirent leur caba par devant pour marque de déplaisir, & durant sept jours ils font des aumônes aussi-bien que les femmes. Toutes les femmes en Perse font plaisamment habillées; lorsqu'elles Habillemens des

femmes de Perse.

vont par la Ville, elles sont, tant riches que pauvres, couvertes d'un grand voile ou linceul de toile blanche, fort fine, dont la moitié leur bride le front jusque sur les yeux, & passant dessus la tête, va jusqu'aux talons, & l'autre moitié leur bride le visage au dessous des yeux, & s'atache avec une épingle sur le côté gauche de la tête, & leur tombe jusque sur les souliers, couvrant même leurs mains avec lesquelles elles tiennent les deux côtez de cette toile; de sorte qu'excepté les yeux, elles sont entierement couvertes de toile. A la maison elles ont le visage & le sein découvert; mais les femmes Armeniennes ont toûjours à la maison la moitié du visage couvert d'un voile qui leur bride le nez, & pend sur le menton & le sein, à la reserve des filles de cette Nation, qui ne couvrent à la maison que le menton, jusqu'à ce qu'elles soient mariées. Il ne faut pas s'étonner si les femmes sont ainsi cachées, car dans toute la Perse, aussi-bien qu'en Turquie, elles observent cette coutume de ne point se faire voir aux hommes, & cela avec tant de rigueur, que même un homme qui se marie ne voit point celle qu'il épouse, que le soir du jour des nôces, & les Catholiques Romains observent la même chose. Les Peres Carmes de Schiras, durant que j'y étois, marierent une Georgienne

Ce que les Persanes ont de decouvert.

ne veuve, qui épousa un Catholique Romain natif de Shiras, neveu de la Signora Maani-Gioerida, premiere femme du *Signor Piëtro della Valle*; à la verité je fus un peu surpris de voir cette femme se presenter toute couverte devant le Pere qui la maria; mais elle fut mariée de cette maniére: je ne croi pas que cette façon d'agir trouve de l'approbation dans l'esprit de nos Dames de France, qui prennent autant de peine à se faire voir, comme celles de Perse à se cacher.

En Perse, aussi-bien que dans le reste du Levant, les femmes se passent des anneaux par le nez, qu'elles se percent avec des aiguilles. Lorsqu'elles voiagent leur voiture ordinaire est sur des chameaux, où elles sont postées dans des caschaves, qui sont des paniers couverts; l'on en met un de chaque côté d'un chameau, ou d'une mule; j'ai dêja parlé de cette machine dans la Relation de mon premier Voiage, à l'occasion de celui que nous fîmes du Caire en Jerusalem,

Anneaux au nez des femmes de Perse.

Voitures des femmes de Perse.

Caschave, espece de panier.

A la maison les femmes, aussi-bien que les hommes, s'asseient comme les Turcs, & tous les Levantins, à la maniére de nos Tailleurs en France. Leur coucher est aussi à terre, de même que tous les Orientaux, sur un matelas, sans linceuls; ils ont toûjours une chemise & un caleçon, & souvent encore un arcalik ou camisole; ils se couvrent

Maniere de s'asseoir.

Habillement de nuit.

Couverture de lit.

d'une couverture piquée & cotonnée, & couverte d'une toile peinte de fleurs ou autres bagatelles; l'on appelle ces toiles Indiennes, parce que la plupart se font aux Indes, néanmoins il s'en fait aussi beaucoup en Perse, & l'on y marque les fleurs ou autres choses avec un moulle barboüillé de couleurs.

Toiles Indiennes,

CHAPITRE X.

Suite des Remarques d'Ispahan.

PRINCIPALEMENT DU MAGER.

Cheminée en Perse.

Par toute la Perse l'on se chauffe peu à la cheminée, qui ordinairement est prise dans la muraille, mais si petite qu'à peine paroît-elle. Ils ont une machine dans les chambres qu'ils appellent le Coursi, dont ils usent plus communement; cela rend une chaleur plus douce que celle d'un feu de cheminée. Ils ont dans le plancher de la chambre un grand creux en quarré d'un pié de profondeur, & large environ de trois; ils mettent là dedans du charbon bien allumé, & par dessus une petite table de bois, à peu près de la même grandeur, & haute d'un bon pié, dont les quatre piés posent sur des pierres qui sont mises auprès aux quatre coins du creux: ils couvrent cette table d'une grande couverture

Coursi.

La maniere de se chauffer.

ture piquée qui traîne à terre de tous les côtez; de cette maniere ils ne voient point le feu & ne laissent pas d'en sentir doucement la chaleur au travers de la couverture: que s'ils veulent en avoir davantage pour s'échauffer promptement, ils s'asseient sur des quarreaux autour de la table, & mettent leurs piés sur les travers du pié de table; & en-suite ils rabatent le pan de la couverture dessus eux, & s'en envelopent jusqu'au cou; en sorte qu'ils ont tout le corps dessous, & rien que la tête dehors; ce qui fait qu'ils s'échauffent aisément sans se brûler le visage, ni respirer un air trop chaud. Ils ne se servent guere non plus de chandele, mais la plupart, sans en excepter le Roi même, usent de lampes où ils mettent du suif par morceaux; car pour l'huile de nafte qui se prend en un lieu proche la mer Caspienne, ils n'en emploient que dans la peinture pour le vernis.

Les Persans se servent de Lampes.

En ce qui concerne le manger, les Persans ne sont pas plus ménagers, que dans leurs habits & leur train: Cependant ils ne mangent qu'une fois le jour du cuit, qui est ordinairement le soir, & s'étonnent que les Francs en mangent deux fois. Chez le Roi, l'on y cuit deux fois le jour, quoi que l'on n'y en mange qu'une fois; mais il est en la disposition d'un chacun d'en user le matin ou le soir, selon son

Le Manger.

Les Persans ne mangent des viandes cuites qu'une fois le jour.

appetit; quoi que ce soit le soir, que l'on en mange plus communément; & le Roi suit ordinairement cette regle, si ce n'est quelquefois qu'il s'en fait apporter le matin, & ne laisse pas d'en manger le soir. Pour ce qui est de ses femmes, on va tous les matins leur demander si elles veulent le cuit, qu'ils appellent le hazir, le matin ou le soir; & celles qui en mangent le matin, n'en ont point le soir. L'autre repas est de fruits fromages & confitures. Leur cuit consiste en Pilao ou Schilao, qui est du ris cuit sans beure, avec de l'eau & du sel, jusqu'à ce qu'il soit épais comme du Pilao, qui tient lieu de potage aux Turcs, comme le Schilao en Perse, & même par toutes les Indes; (j'ai parlé du Pilao dans mon premier Voiage.) Quand on sert le Schilao, l'on met en même tems sur la table un autre plat de viande ou de poisson, avec beaucoup de boüillon, dont ils prennent plusieurs cuillerées qu'ils mêlent sur leurs assiétes avec le Schilao: Ce leur est un manger delicieux avec du poisson salé.

Schilao, ris cuit.

Ils font encore avec le ris, une certaine boüillie qu'ils appellent Cangi. Quand le ris est cuit ils le passent, & en prennent l'eau, qu'ils mêlent avec un peu de farine, comme pour faire de la boüillie, & si c'est de la farine d'orge il en est plus sain; ils y mêlent

Cangi, sorte de boüillie.

mêlent aussi deux jaunes d'œufs & du sucre, & font cuire le tout comme une boüillie un peu claire: quand elle est presque cuite ils y mettent de l'eau rose: Ce manger est fort bon, principalement pour les malades à qui ils en donnent ordinairement, parce qu'il est très-leger à l'estomach, nourrissant & agréable, & ils ne doivent en ces Païs prendre autre nourriture. Il y a plusieurs personnes qui se portent bien, qui en prennent tous les matins un boüillon, mais il est fait d'une autre façon. Ils mettent dans la marmite deux où trois poignées de ris, & le font cuire avec bonne quantité d'eau, tant que la substance du ris reste en cette eau; après quoi ils la passent & l'avallent à jeun, ce qui est très-rafraîchissant: c'est à peu près de cette maniére qu'on le donne communément aux malades, & en Perse & aux Indes; encore n'y font-ils pas tant de façon, car ce n'est autre chose qu'une poignée de ris broié grossierement, & cuit fort clair avec de l'eau & du sel.

La viande dont on use plus communément en Perse, c'est le mouton & l'agneau, & dans la saison, des poules & des chapons: Encore n'est-ce que depuis peu d'années qu'ils ont l'usage des chapons, on leur sert ordinairement ces sortes de viandes boüillies, car ce n'est guere la coûtume

chez eux de faire rôtir la viande à la broche, & s'ils le font quelquefois, ce n'est que par petis morceaux, mais ils font rôtir au four des agneaux & des moutons entiers de cette maniére. Après avoir bien chauffé le four, dont la bouche est en haut, ils y mettent la viande, & l'y suspendent, avec une terrine dessous pour recevoir la graisse: Elle se cuit également de tous côtez; après qu'elle est cuite, ils la mettent en morceaux: Il y a plusieurs boutiques où l'on en vend ainsi de toutes les sortes, & en telle quantité que chacun veut; & assûrément ils la préparent fort bien. Les Armeniens font rôtir autrement un mouton tout entier; car après l'avoir écorché ils le recouvrent de sa peau, & le mettent dans un four sur la braise, le couvrant encore de bonne braise, afin qu'il y en ait dessus & dessous, pour qu'il cuise bien de tous côtez; & la peau empêche qu'il ne brûle.

Le roti des Persans.

Façon des Armeniens pour rôtir un agneau.

Les Persans ont aussi plusieurs ragoûts, qui dans le détail, quoi qu'ils soient de peu de frais, ne laisent pas par la quantité de leur causer une grande dépence; en quoi ils sont bien differents des Turcs, qui dépensent peu dans leur repas, aussi-bien que dans les autres choses, comme femmes & valets, dont ils n'ont qu'autant qu'ils en peuvent nourrir commodément. Les Persans

Le peu de depence des Turcs.

ſans ſur tout ſont immoderez dans la quantite de fruits qu'ils mangent, & l'on m'a aſſûré qu'il y en a qui par gaillardiſe mangent juſqu'à trois, & même quatre mans de melons; pour en manger un man, cela eſt fort ordinaire: cependant un man, d'Iſpahan n'eſt rien moins que le poids de douze livres, comme j'ai dêja dit. Auſſi en meurt-il quantité pour les excès des fruits.

Les Perſans mangent trôp de fruits.

Leur pain eſt ordinairement ſemé de graine de Pavot par deſſus, du reſte il eſt aſſez bon: Ils le font en grandes galétes de l'épaiſſeur d'un demi-doigt; ils en font auſſi de ſi mince qu'il ſemble du papier fin, & l'on eſt obligé d'en metre douze ou quinze enſemble, qu'on plie en deux ou en quatre; il s'en trouve de cette maniére d'aſſez bon: Mais en de certains endroits ils ne le font qu'à demi-cuit, & fort bis, & tout ſemé de brins de paille, de maniere que cela reſſemble davantage à du papier broüillard qu'à du pain; un Etranger qui n'en ſeroit pas averti s'y tromperoit: Et il eſt arrivé à quelques-uns de nos François, lorsqu'on leur en a ſervi pour la premiere fois, de croire que c'étoit des ſerviettes.

Pain des Perſans.

Ils ſervent beaucoup de vaiſſelle de faience, qui eſt fort belle, principalement à cauſe du beau vernis qu'ils y donnent; elle

elle ſe fait dans le Kermon, & l'on m'a aſſûré que c'eſt de là que les Hollandois ont pris l'invenion de cette fauſſe porcelaine, que nous appellons porcelaine de Hollande.

Beure. En Perſe l'on n'uſe pas ordinairement de beure de vache tout ſimple, parce qu'il n'eſt pas bon; mais ils le mêlent avec le beure de brebis, qui eſt beaucoup meilleur.

Le Yogourt eſt un ragoût ordinaire dans ce Päïs: je me ſouviens d'avoir dit ce que c'eſt; j'ajoûterai ſeulement un aſſaiſonnement qu'ils y font au Printems; c'eſt du fenoüil coupé en petis morceaux, & de la graine de terebinthe, qui eſt encore verte en cette ſaiſon, & commence ſeulement à devenir un peu rouſsâtre; ils y mêlent cette herbe & cette graine pour temperer la froideur de l'yogourt. Ils font encore du Torſchi ou confiture au vinaigre avec cette graine, dont ils mettent les grappes toutes entières confire dans le vinaigre.

Torſchi confiture au vinaigre.

La Boiſſon du vin eſt défenduë aux Perſans.

Le vin eſt défendu aux Perſans, par leur Loi, auſſi-bien qu'aux Turcs, mais ils ne ſont pas ſi ſcrupuleux ſur ce Chapitre: Lorsqu'ils en boivent ils le prennent tout pur, à la façon des Levantins, qui ne le mêlent jamais avec de l'eau, mais en beuvant du vin de tems en tems ils prennent un pot d'eau, & en boivent de grans traits. Les

Francs

Francs y usent d'un breuvage qu'ils appellent Bolponze, qui rafraîchit; ils prennent une grande écuelle ou jatte de faience, qui tient quatre ou cinq pintes, ils l'emplissent à moitié d'eau, en-suite y mettent autant de vin, avec du jus de limon, sucre, canelle & muscade, & boivent cela à grans traits en Eté.

Bolponze, espece de breuvage.

Les Persans se servent beaucoup de glace même en Hiver, & jamais de nége; ils ne font pas leurs glacieres de même qu'en France; voici leur maniére. Ils élevent du côté du midi une muraille haute de trois ou quatre toises: le long de cette muraille du côté du nort, ils creusent un fossé profond d'environ trois toises, & large d'autant; & depuis le fossé tirant vers le nort, ils font plusieurs parterres longs de six ou sept toises, & larges d'une toise, qui sont separés les uns des autres par de petites digues de terre, comme des salines; les uns sont profonds de deux ou trois piés, & les autres d'un pié. Lorqu'il fait bien froid, ils font couler de l'eau de riviére dans ces parterres, elle se gele fort vîte, & quand elle est bien prise, ils rompent celle des parterres les plus creux en grosses pieces, qu'ils portent dans le fossé, où ils les rangent fort bien: en-suite ils rompent celle des parterres les moins creux, & l'aiant portée

Glacieres en Perse.

porrtée dans le fossé, sur la glace qu'ils y ont déja mise, ils la brisent en fort petites pieces, à grans coups du dos d'une bêche, & en emplissent tous les intervalles qui sont entre les grosses piéces: le soir ils jettent pardessus cela quantité d'eau, avec des courges coupées par la moitié & atachées au bout de longues perches; cette eau se gé-le la nuit & joint toute cette glace en un. Cependant ils font entrer d'autre eau dans les parterres pour la faire géler; après quoi ils transportent les glaces dans le fossé, où ils les accommodent pardessus les autres de la même maniére, jusqu'à ce qu'il soit comble à la hauteur d'une toise & demie; alors ils les couvrent de paille & roseaux, jusqu'à la hauteur de deux ou trois piés; & quand ils en veulent tirer pour en user, ils ne les découvrent qu'en un endroit. Cette invention est aisée à Ispahan où l'air est fort sec, & où il y a peu de tems humide. Il semble que quelques-unes de ces glacieres devroient suffire pour toute une grande Ville; & cependant il s'en fait une grande quantité de cette maniére, proche de la Ville, en divers endroits.

Usage de l'Opium.

Il se trouve assez de gens en Perse qui prennent de l'Opium, mais cette drogue rend tellement esclaves ceux qui en usent, que si un homme a une fois pris cette cou-

tume,

tume, & qu'il vienne à manquer d'en prendre, il n'y va pas moins que de la mort; de maniére que si un Teriaqui, comme ils les appellent par tout le Levant, va à dix lieuës de la Ville, & qu'il oublie de porter de l'Opium, s'il n'en trouve pas où il arrive, quand même il en repartiroit tout aussi-tôt pour revenir sur ses pas, quelque diligence qu'il puisse faire, il ne sauroit être revenu assez à tems à la Ville pour se sauver de la mort.

CHAPITRE XI.

Suite des Remarques d'Ispahan.

DE LA COUR DE PERSE.

Après avoir écrit du naturel des Persans, de leur maniere d'agir, de s'habiller & de vivre; nous pouvons voir comme leur Monarque les gouverne, & de quelles gens ils se sert pour faire executer ses commandemens, & en même tems marquer quelques-uns de ses divertissemens.

La Perse est un Etat Monarchique gouverné par un Roi, dont le pouvoir est si absolu sur ses sujets, qu'il n'a aucune borne ni limites. Il se mêle de la Religion, & l'on ne commence point le Ramadan, ni autre fête qu'après avoir pris sa permission,

Monarchie de Perse.

Le Roi de Perse absolu en tout.

mission, & quelquefois il les fait retarder de quelques jours, selon sa fantaisie, quoi que la Lune dans laquelle on les doit celebrer aie paru. Ses sujets ne le regardent qu'en tremblant, & ils ont un tel respect pour lui, & une obeïssance si aveugle pour ses Ordres, que quelques injustes que pourroient être ses commandemens, ils les executeroient contre toute sorte de droit divin & naturel. Aussi quand ils jurent par la tête du Roi, leur serment est plus authentique & donne plus de croiance, que s'ils le faisoient par ce qu'il y a de plus sacré dans le ciel & sur la terre. Il n'observe aucune formalité de justice dans la plupart des Arrêts qu'il donne, & sans consulter personne, non pas même les Loix ni la Coutume, il juge des biens, de la vie, & de la mort, selon qu'il lui plaît, sans aucun égard des personnes à qui il fait sentir son pouvoir; & cela sans s'astreindre au genre des supplices qui sont usitez dans le Païs, mais il les ordonne tels que sa fantaisie lui suggere. Sur ce principe, il y a deux ans qu'il commanda qu'on exposât tout nud au soleil le Nazer qui l'avoit fâché; (c'est un des principaux Officiers de cette Cour:) cela fut aussi-tôt executé, & il fut exposé à l'ardeur du soleil, & à la fureur des mouches, dans la grande place, depuis le matin jusqu'au soir,

Genre des supplices point reglé.

après

après quoi le Roi le fit delivrer. Pendant qu'il fut ainsi exposé, on ne le regardoit non plus qu'un chien, ce qui étoit un grand exemple de l'inconstance de la fortune & des Amis qu'elle donne; mais l'excuse des faux & des veritables Amis est, qu'en semblable occasion il est très-dangereux de rendre quelques bons offices à un homme qui est dans la disgrace de son Roi. Il fait souvent couper les oreilles & le nez; Chah Sefi autrefois usa de ce supplice envers un Vieillard de qualité, qui avoit été fort cheri du grand Chah Abas son prédecesseur. Ce Prince crüel étant en colere contre ce bon Vieillard qui étoit en sa presence, commanda à un fils de cet homme de lui couper les oreilles, ce que ce dénaturé fils executa aussi-tôt; le Roi lui commanda ensuite de lui couper le nez, cela fut fait: alors cet infortuné Vieillard se voiant ainsi mal-traité par son propre fils, & par ordre de son Roi qu'il n'avoit pas offencé, mais qui n'agissoit que par une pure brutalité, dit à ce crüel Prince: Ah Sire, après cela je ne dois plus vivre, faites moi mourir: il n'eut pas de peine à obtenir sa demande; néanmoins de peur qu'elle ne lui tint lieu de grace, toute inhumaine qu'elle étoit, le Prince, comme s'il eût apprehendé d'être accusé de douceur en accordant la mort, voulut y ajoûter ce trait

Grande Barbarie.

trait de cruauté, que ce fût le fils qui rendit ce funeste office, & qui fût le bourreau de son propre pere: Il dit donc à son fils de lui couper la tête, & qu'il lui donnoit tous ses biens; ce miserable & infame parricide sans hesiter, obeït à cet ordre injuste, & ôta avec la tête, la vie à celui qui la lui avoit donnée.

Ce qui est à remarquer, c'est que les premiers de la Cour ne sont point exempts de ces bourasques, & que c'est ordinairement sur eux que s'exercent ces crüelles ordonnances, sans que pour cela l'on entende personne murmurer. Quelquefois il se contente de prendre une partie de leurs biens, quelquefois il prend tout; & il n'y manque guere quand il les fait ainsi maltraiter. Ses plus proches sont ceux qui ressentent plutôt les effets de ce pouvoir tyrannique: Car les Rois de Perse ont si peur d'être privez de cette puissance dont ils abusent, & ils apprehendent si fort d'être chassez du trône, qu'ils font ôter la vie aux enfans de leurs Parentes, quand elles accouchent d'un garçon, en les faisant mettre dans une terrine, dans laquelle on les laisse expirer à faute de téter, & lorsqu'ils entrent en possession du Sceptre & de la Couronne, leur premier soin, & le premier acte qu'ils exercent de la puissance Roiale c'est de faire impitoiablement

arra-

arracher les deux yeux à tous leurs Freres, Oncles, Cousins, Neveux, & autres Princes de leur sang : ce qui se fait avec la pointe d'un Cangiar, dont on leur arrache les yeux tous entiers, qu'on porte en-suite dans un bassin au Roi ; & comme les executeurs de cette tyrannie sont ordinairement les premiers qu'il plaît au Roi d'envoier pour cet effet, il y en a quelquefois de fort mal-adroits qui leur font tant de mal, que l'on en a vû qui en ont perdu la vie.

J'ai été à Ispahan chez un de ces Princes à qui l'on a arraché les deux yeux, qui est fort savant, principalement en Mathematique, dont il se fait toûjours lire plusieurs Livres ; & pour ce qui est de l'Astronomie & Astrologie, il se fait lire les calculs, & les écrit fort vite avec le bout des doigts, aiant de la cire qu'il prépare lui-même, comme en cordelette, plus mince que de la ficelle ordinaire, & il applique cette cire sur une grande table ou planche de bois, de même que celle dont les Ecoliers se servent en quelques endroits, de peur de gâter du papier, pour aprendre à dessiner ou à écrire ; & avec cette cire qu'il applique ainsi, il forme parfaitement bien les lettres, & fait de grans calculs ; ensuite avec le bout des doigts, il calcule tout ce qu'il a marqué, faisant fort juste toutes les

Prince sans yeux savant en Mathematique.

les multiplications, divisions, & toutes sortes de calculs Astronomiques.

Changement des femmes.

Quelquefois le Roi de Perse prend la femme d'un des Seigneurs de sa Cour, & lui en donne une de celles de son Serrail, laquelle souvent il réprend & lui rend la sienne: On peut toutefois bien croire que celles que le Roi donne ainsi, ne sont pas ni des Begums, qui est le titre des Reines & Princesses, ni des premieres Khanums ou Dames de son Serrail, mais de celles pour lesquelles il a peu de considération: Car il est extrêmement jaloux de ses femmes, quoi qu'il en ait grand nombre; & sa jalousie va jusque-là, que si un homme les avoit seulement regardées, il le feroit mourir sans remission; c'est pourquoi lorsqu'il les mène en campagne, il y a des Eunuques qui ont permission de tüer, & qui à grans coups de bâton, donnent ordre qu'il n'y ait personne sur le chemin, par où elles doivent passer, depuis le Palais jusque hors la Ville; & l'on dit alors qu'il y a Courouk en ce chemin, c'est-à-dire, qu'il est défendu d'y passer; ils mettent même des tentes au bout de toutes les ruës qui aboutissent à ce chemin, afin d'en tenir les avenuës fermées aux yeux les plus fins, quoi que ces Dames soient d'ailleurs fort à couvert dans des Kagia-veh sur des chameaux. Quand le Roi vient

Grande jalousie du Roi de Perse.

Courouk.

vient à Giolfa avec elles, il faut que tous les hommes abandonnent leurs maiſons, & fuïent à la campagne, n'y aiant que les femmes qui puiſſent demeurer pendant que le Haram paſſe; & lorſqu'il eſt en campagne ſous une tente, s'il lui prend fantaiſie de les envoier querir, l'on ne manque pas de faire ſavoir qu'il y a Courouk, & auſſi-tôt tout le monde laiſſant les tentes à l'abandon, s'enfuit bien loin.

Les Courouks ſont fâcheux à Iſpahan; le regnant du tems que j'y étois en faiſoit quantité; il s'eſt trouvé qu'il en a fait juſqu'à quarante en trois mois; & cependant chacun étoit obligé d'abandonner ſa maiſon, quelque tems qu'il fit froid ou chaud, & de fuïr vers les montagnes, s'il n'avoit point d'ami dans un quartier éloigné, où il pût ſe retirer. Autrefois le Courouk n'étoit que pour les lieux par où paſſoit le Roi avec ſon Haram, maintenant on le fait à quelques lieües à l'entour du quartier, y comprenant même les villages circonvoiſins. Les Rois de Perſe ont encore cette tyrannie de faire de tems en tems Courouk de poiſſons, poules, & autres denrées qui ſe trouvent à leur goût, & quand il y a ainſi Courouk de quelque choſe, il n'y a perſonne qui en oſe vendre ſi ce n'eſt pour le Roi; de mon tems il y a eu Courouk de poiſſon (Courouk de denrées.)

& de poules, pendant quoi il étoit impossible d'en avoir à quelque prix que ce fût, & cela dura quelques semaines.

Familiarité des Rois de Perse.

Quelque grand que soit le pouvoir des Rois de Perse, ils ne laissent pas de le moderer quelquefois, & de le soumettre à la raison. Ils témoignent une grande familiarité aux Etrangers & même à leurs sujets, en mangeant & beuvant avec eux, avec assez de liberté, ce que celui-ci fait souvent ainsi que je l'ai vû durant que j'étois à Ispahan ; & depuis que je fus parti il envoia querir encore plusieurs fois nos François, & les fit toûjours tellement boire, qu'ils dormoient sur la place ; ce qu'il souffroit avec tant de bonté, qu'une fois en voiant un d'entr'eux couché dans une posture incommode, il le voulut relever, l'appellant par son nom, afin de le mettre mieux. Ce n'est pas que cette familiarité ne soit souvent dangereuse, car il en est de même que du lion de la Fable, avec qui il fait mauvais se familiariser ; il en arrive assès d'exemples qui aprènent aux Persans, ce qui est passé en Proverbe chez nous, qu'il ne fait pas bon se joüer à son maître ; nos François en ont été témoins, & même en ont eu la peur. Car une fois qu'ils étoient en débaûche avec ce Prince, le Nazer qui étoit presque saoul, lui parlant sur le sujet de l'Ar-

Le Prince en debaûche.

l'Armée qu'on vouloit envoier contre les Tartares, & disant au Roi que s'il plaisoit à sa Majesté, il iroit commander l'Armée, & avec quatre mille hommes feroit merveille: un arquebusier François qui étoit ivre dit au Roi librement, qu'il n'en faloit pas envoier d'autre, qu'un Georgien de loi More, qui étoit present, & beuvoit avec eux, & que c'étoit un brave General; le Roi fut si irrité de la liberté de cet impertinent conseiller, qu'il commanda qu'on lui ouvrît le ventre, ce qui alloit être executé; & déja des gens le tiroient par les piés pour l'entraîner dehors, lorsque le Roi faisant peut-être reflexion, que cet homme n'étoit pas en état que l'on dût se mettre en colere contre lui, commanda qu'on le laissât, & qu'il se remit à sa place. Peut-être aussi qu'il eut égard à ce qu'il étoit Franc: car l'on est fort reservé à la Cour de Perse, quand il est question de faire mourir un Franc: depuis qu'un jour au tems des Ambassadeurs du Duc d'Holstein, après que l'on eut mis à mort un Horloger Alleman qui étoit aux gages du Roi, & qui aiant bien merité la mort, avoit mieux aimé mourir, que de se faire Musulman, ainsi qu'on lui avoit proposé, le Roi n'aiant plus d'Horlogeur voulut avoir celui des Ambassadeurs d'Holstein; mais

En Perse l'on ne fait point mourir de Franc.

l'exemple de cette execution étant tout recent, cet Horlogeur refusa de servir le Roi; ce qui fit dire à l'Eatemad Doulet, qu'il voioit bien que cette execution en étoit cause, mais que desormais l'on ne feroit plus mourir de Franc. Revenons au vin.

Ce qu'on fait aux Audiences.

Ce Roi dans l'Audience qu'il donne aux Ambassadeurs Chrétiens, ou autres, les fait toûjours boire beaucoup, & il ne se fait jamais autre chose dans ces Audiences, car les affaires se traitent avec les Ministres. Un peu après que je fus parti d'Ispahan, il arriva un Ambassadeur du grand Mogol; j'ai sû depuis que d'abord qu'il fut entré à l'Audience, le Roi lui fit presenter du vin, qu'il refusa bien humblement, disant qu'il n'en avoit jamais bû; le Roi lui aiant demandé s'il fumoit du tabac, il répondit qu'oüi; aussi-tôt il lui fit apporter une pipe de tabac, & le congedia. Au reste ce Prince ne prend pas plaisir qu'on refuse le vin qu'il fait presenter: Pour lui il a la tête si forte, qu'après un jour entier de débauche, aiant fait appeller nos François, ils le trouverent aussi frais, & l'esprit aussi libre, que s'il n'eût point bû; si bien qu'il la continüoit encore tout un jour sans intermission. Il s'enivre pourtant quelquefois, & le lendemain ses gens lui disent ce qu'il a fait & dit, car il le veut ainsi; afin principalement de savoir

Chah Abas beuvoit beaucoup.

voir si étant ivre, il a donné quelque chose de consequence, comme il fit un jour, lorsque beuvant avec nos François, & quelques Mores, il tira de ses doigts deux anneaux, où étoient enchassées des pierres de grand prix, qu'il donna à un More de la compagnie. Toutefois un jour étant ivre, il donna à une Baladine qui dansa fort à son gré, le plus beau Han d'Ispahan, qui n'étoit pas encore tout-à-fait achevé, mais peu s'en faloit; ce Han rendoit au Roi à qui il appartenoit, un grand revenu, du loüage des chambres: le lendemain le Nazer l'en aiant fait souvenir, prit ensuite la liberté de lui representer que c'étoit une prodigalité blâmable, si bien que le Roi consentit qu'on lui fit seulement un present de cent tomans; cette femme les refusa d'abord, disant qu'elle ne vouloit autre chose que ce que le Roi lui avoit promis, mais comme on lui eut fait entendre que si elle n'acceptoit cet argent, elle n'auroit rien, elle le prit.

Le Roi tient sa parole. Present du Roi.

Les Rois de Perse sont fort riches en vaissselle d'or, & en pierreries, dont ils ont grand nombre, aussi bien que de toutes sortes d'armes qui en sont enrichies & entierement garnies; car ils font incessamment travailler par plusieurs Orfévres, qui sont à leurs gages, des pieces nouvelles, & ne

Beaucoup de vaisselle d'or & de pierreries.

 ven-

vendent jamais rien de ces choses-là : De plus tous les Khans & autres Seigneurs, leur font souvent de grans presens, & entr'autres, reglement tous les ans, au Neurouz ou Printems ; avec cela ils augmentent encore leur tresor des richesses de ceux qu'ils font mourir, dont ils s'attribuent, comme j'ai déja dit, la confiscation toute entiere.

Richesses du Roi de Perse.

Toutes les soïes de Perse leur appartiennent ; ils tirent de tous les Corps de métiers certaine somme d'argent, & ils ont plusieurs terres qu'ils afferment à des Païsans qui ont soin de les labourer & semer, & en rendent au Roi la cinquiéme partie du revenu, & en quelques endroits la moitié. Un Moula me disoit un jour, qu'ils ne faisoient jamais la priere sur les terres qui appartiennent au Roi, parce qu'elles sont hheram, c'est-à-dire, excommuniées, le Roi les aiant prises par force au pauvre Peuple ; car, disoit-il, il ne les a pas achetées, mais elles ne sont à lui que par usurpation.

Les soïes sont au Roi.

Les principales forces de Perse consistent en trois Corps d'Armées, savoir les Corschi, les Goulams & les Teufencgi. Les Corschi sont habitans du Païs, mais qui sont venus des Turcs, & vivent sous des tentes, de même que les Turcomans : Ils sont fort puissans, car ils peuvent mettre en cam-

Les forces du R. de Perse.

Les Corschi.

campagne cinquante mille hommes; c'eſt pourquoi Chah Abas, aieul du Roi d'apreſent, fit ce qu'il put pour les abbaiſſer, élevant les Goulams, & leur donnant toutes les dignitez. Il y en a environ vingt-cinq mille au ſervice du Roi, & leur paie eſt de dix ou douze, juſques à quinze tomans par an; mais les deux ou trois premieres années ils ne reçoivent rien. Leur General eſt Corſchi, & le Roi ne peut pas en mettre un qui ne ſoit point de leur Corps; on l'appelle le Corſchi Bachi. Ils ont pluſieurs grans Seigneurs parmi eux. Quand le Roi veut faire mourir quelque Grand, il en commet ordinairement l'execution à un Corſchi. Ces gens ont quantité de troupeaux.

Les Goulams ſont eſclaves, ou fils d'eſclaves de toutes ſortes de Nations, & principalement des Georgiens reniez; tous leurs décendans mâles juſqu'à la derniere generation ſont de ce Corps. Et il y en a environ quatorze mille au ſervice, qui ont cinq ou ſix, juſqu'à huit tomans de paie; ils ont auſſi pluſieurs grans Seigneurs de leur Corps. Leur Chefs s'appelle Koullar Agaſi. Les Goulams.

LesTefengi ſont gens ramaſſez dans les Villages & principalement des Armeniens reniez; ils ſont environ huit mille, & ont même paie que les Goulams, mais ils ne ſont eſtimez que comme des Païſans ſans reputation. Ils Le Tefengi.

ont été instituez les derniers pour l'usage du mousquet ; ils vont à cheval, mais quand il faut combatre ils mettent pié à terre. Les Corschi & les Goulams portent l'arc & les flêches & combatent à cheval, il y en a, néanmoins quelques-uns qui portent l'arquebuse. Les enfans des gens de guerre ont une paie dès qu'ils ont sept ans, & on la leur augmente à proportion qu'ils croissent.

Les Enfans des Soldats ont paie.

Le Roi de Perse, outre cela, a des Gardes qui portent le mousquet, mais il y a peu de tems qu'ils ont été instituez par un Eatemad Doulet, qui se servit de cette invention pour perdre le Divan Beghi qui étoit alors. L'histoire est qu'un certain personnage aiant un jour trouvé la sœur de cet Eatemad Doulet, dans un lieu de débauche (du tems qu'il n'étoit pas encore élevé à cette dignité) il prît ses caleçons & les emporta, & en parla ensuite en plusieurs endroits, dont celui-ci se sentit fort piqué, mais il le dissimula pour lors. Peu de tems après aiant été fait Eatemad Doulet, il songea à perdre cet homme qui avoit diffamé sa sœur ; & pour arriver à ses fins avec adresse, il fit en sorte que le Roi donna à ce personnage la charge de Déroga : Cet homme fut bien surpris, & crut que l'Eatemad Doulet avoit oublié la piece qu'il avoit faite

Nouvelle milice de Gardes.

à sa

à sa sœur, de sorte qu'il se mit à voler de la belle maniére, d'autant plus qu'il se voioit soutenu du Divan Beghi: Quand l'Eatemad Doulet vit qu'il avoit assez volé, il l'accusa devant le Roi d'avoir malversé dans sa charge, & d'avoir fait de grandes tyrannies, dequoi ne se pouvant bien purger, il fut condamné d'avoir les piés percez à la cheville, pour être ensuite suspendu la tête en bas, & en cette posture recevoir quantité de coups de bâton; tout cela fut executé publiquement dans le Meïdan, malgré le Divan Beghi, qui fit ce qu'il put pour l'empêcher; ce qui offença l'Eatemad Doulet, en sorte qu'il resolut de le perdre aussi; & pour cela il mit pour Déroga un Armenien renié, qui mettoit à part dans des bourses tout l'argent qu'il gagnoit en sa charge par les amendes, & scelloit ces bourses selon l'ordre de l'Eatemad Doulet, qui vouloit faire voir au Roi par ces bourses, que si un Déroga gagnoit tant, un Divan Beghi devoit bien gagner davantage. D'autre part le Divan Beghi qui ne dormoit pas, faisoit venir de tous côtez des plaintes contre le Déroga, afin que cela réjalit sur l'Eatemad Doulet; mais tous ces gens ne passant point l'Ali Capi, ces plaintes n'alloient pas aux oreilles du Prince. Enfin un jour que le Roi devoit sortir, l'Eatemad Doulet fit ar-

mer plusieurs hommes de mousquets, & les fit mettre en garde à la porte du Palais: le Roi aiant vû en sortant ce nouveau Corps-de-garde ne manqua pas de demander ce que cela vouloit dire; l'Eatemad Doulet, qui s'étoit trouvé là exprès, lui répondit que lui même avoit posé ces Gardes, pour la sûreté de sa Majesté, parce que le Divan Beghi excitoit à sedition le Peuple contre son service; aussi tot le Roi un peu trop credule, ce qui n'est que trop ordinaire à tous les Princes du monde, qui ne savent les choses, que selon qu'il plaît à ceux qui les approchent de les leur dire, rentra tout épouvanté, & envoia sur l'heure prendre le Divan Beghi, avec ordre de lui arracher les yeux, ce qui fut en même tems executé publiquement dans le Meidan & depuis ce tems-là ces Gardes sont restez au service des Rois de Perse.

Officiers principaux, Eatemad Doulet, Sedre, Sepeh Salar, Kouroukgi Bachi, Koullar Agasi.

Les principaux Officiers de la Couronne sont, l'Eatemad Doulet, qui est le premier du Roiaume après le Roi, le Sedre, le Sepeh Salar, qui est un Generalissime, le Kouroukgi Bachi, & le Koullar Agasi, ou General des Goulams. De mon tems il n'y avoit point de Sepeh Salar, & ils n'en font plus guerres, que lorsqu'ils ont la guerre, laquelle finie, la charge finit aussi. Le Sedre est le premier pour le spirituel, c'est

la

le grand Pontife de la Loi, comme l'Eatemad Doulet pour le temporel est le premier Ministre, néanmoins celui-ci est plus consideré & son rang est au dessus du Sedre: sur quoi il est à remarquer que les dignitez de l'Eglise ne sont point atachées aux Docteurs de la Loi, comme en Turquie, mais que souvent de Sedre, l'on passe à la dignité d'Eatemad Doulet.

Aprés le Sedre pour le spirituel, il y a deux personnes au dessous de lui qui décident de tous les points de Religion, & font tous les contracts, testamens & autres actes publics, ils jugent aussi des répudiations & de toutes sortes de contestes & procés civils: l'un s'appelle Scheikel-Selom, c'est-à-dire, le Scheik de la Loi: & l'autre Cadi: Leur autorité est presque égale aussi-bien que leur emploi; néanmoins le Scheikel-Selom est quelque chose de plus: Il y en a ainsi dans toutes les principales Villes de la Perse & même dans Ispahan; c'est le Roi qui les nomme, & ils ne dependent que de lui.

Officiers de Religion, Le Sedre, Le Scheikel-Selom, & le Cadi.

Il y a dans chaque Mosquée, aussi-bien que chez le Roi, un Pichnamaz, c'est le Directeur de priere, qui fait la priere, & la fait faire aux autres; & pour cela il est toûjours le premier, afin que les autres étant derriere le voient, & puis-

Pichnamaz Directeur de priere.

puissent faire de même que lui; en Turquie on l'appelle Iman. Ceux qui crient la priere sont gens de rien, qui ont bonne voix, que l'on gage pour cela, & ordinairement ce sont des petits garçons. Il y a les Moulas qui ont de grans gages des biens de l'Eglise pour enseigner à tous venans toutes les Sciences, & la Loi, & ce sont proprement les Docteurs; les Turcs les appellent Hodgia: ils portent tous en Perse le Turban blanc. Ces Moulas sont aussi en Perse comme les Greffiers ou Notaires; ce sont eux qui font les écritures des ventes, achats, contracts, & autres actes; tous ces papiers pour avoir une entiere valeur, doivent avoir la Bulle du Scheikel Selom ou du Cadi, mais plusieurs negligent cette précaution; outre qu'ils ne sont pas bien aise de faire savoir leurs affaires au Scheikel Selom, non plus qu'au Cadi; & ainsi ils se contentent de faire faire l'écrit par un Moula, & d'y faire mettre la Bulle de l'interessé avec celui du Moula. Ces Bulles sont des pierres gravées de leurs noms, sur lesquelles ils passent legerement de l'encre, après quoi ils l'appliquent au bas de l'écrit; ils portent ordinairement ces pierres enchassées dans un anneau d'argent au petit doigt.

Moulas.

Pour le temporel outre l'Eatemad Doulet qui est le premier Ministre, & ceux que

j'ai dêja nommez, il y a le Nazer qui est le Surintendant de tous les biens, meubles, habits, vaisselle & hardes, & de tous les haras du Roi, & il répond de tout cela. Le Mehter est comme le premier valet de chambre du Roi, on peut le regarder aussi comme son grand Chambellan. Ce Mehter a toûjours à son côté une bourse pleine de mouchoirs blancs, dont il donne au Roi à mesure qu'il en demande; car il est presque toûjours auprès de sa personne, & il a son logement dans le Palais Roial. Cette charge est importante, car il peut bien servir & desservir ceux qu'il veut, aiant l'oreille du Prince, particulierement s'il est fort jeune, car durant une minorité, le Mehter gouverne presque tout: Le mot de Mehter est un comparatif Persien. Il y a encore plusieurs autres Officiers considerables, comme le Mirakhor Bachi qui est le grand Ecuier: Le Vakanuviez qui est comme le premier Secretaire d'Etat; Mirchikar Bachi, le grand Veneur; Ischik Agasi Bachi, qui est comme le grand Maître d'Hôtel, car il a l'œil sur les autres Officiers de la maison du Roi: Le Mahmendar Bachi l'Introducteur des Ambassadeurs; le Munedgim Bachi le chef des Astrologues, Hakim Bachi le premier Medecin, & plusieurs autres de cette nature.

Nazer Surintendant de tous les biens.

Mirakhor Bachi, Vakanuviez, Mirchikar Bachi, Ischik Agasi Bachi, Mahmendar Bachi, Munedgim Bachi, Hakim Bachi.

Divan Beghi. Le Divan Beghi d'Ispahan est encore un Officier de très-grande consideration, il fait le procez des Khans & autres Grans de Perse qui sont disgraciez, & l'on appelle du Déroga au Divan Beghi ; c'est pourquoi cette charge est fort lucrative, pour les presens qu'il reçoit de tous côtez ; car lorsqu'il vient des plaintes à la Cour contre quelque Khan, il les laisse porter aux oreilles du Roi, si ce Khan est son ennemi ; ou il empêche que le Roi n'en entende parler, s'il est son ami : Cet Officier est le chef de la Justice, comme le fait parfaitement bien entendre le nom de sa charge, qui est un nom Turc, & qui signifie le Seigneur du Divan ou Conseil. Outre les Officiers que j'ai nommez, il y a les subalternes dont on n'ignore pas l'emploi.

Chaque Khan en Perse à son Nazer, & dans chaque Ville il y a un Déroga, & un Divan Beghi ; c'est le Khan qui y met le Déroga, aussi dépend-il entierement du Khan, mais le Roi y met tous les Divans Beghis, & ils ne dépendent que de lui.

Déroga. Le Déroga est comme le Lieutenant Criminel ; c'est à lui qu'on a recours pour les vols, les querelles & bateries, ou meurtres, & il en fait justice ; c'est lui qui a soin d'empêcher les maisons publiques de débauches, & s'il y surprend quelqu'un, il le châtie à coups

coups de bâton ou par quelque amende, mais ordinairement par amendes; quoi que ces gens dans les Provinces aillent ordinairement mal vêtus & sans armes, c'est un grand crime de les frapper, ou de leur faire le moindre mal.

L'Aatas. Chevalier du guet.

Au dessous du Déroga est l'Aatas qui fait la fonction de Chevalier du guet, quoi que sa charge ne soit pas si considerable que celle de cet Officier en France: Celui-là a soin d'aller de nuit avec ses Archers par les ruës, pour empêcher les desordres & arrêter ceux qu'il trouve; & au cas qu'ils ne donnent point de bonnes raisons pourquoi ils sont dehors à heure induë, il les mène prisonniers & les châtie. C'est le Déroga qui le met, & il est à peu près comme son valet; toutefois il a sa prison dans chaque Ville & Village. Il y a encore le Kelonter, c'est-à-dire, le plus grand; c'est justement ce qu'étoit chez les Romains le Tribun du Peuple, & ce que doit être chez nous, le Prevôt des Marchans; car il a le soin de défendre le Peuple contre les tyrannies des Gouverneurs, & d'accorder leur petits differents. Il gagne beaucoup, parce que ceux qui veulent faire quelque affaire lui donnent de grans presens, afin qu'il les appuïe auprès du Khan; c'est le Roi qui met le Kelonter dans toutes les Villes.

Kelonter.

Cha-

Chaque Khan a dans la principale Ville de son gouvernement, des gens qui tous les soirs, au coucher du soleil & à minuit, sonnent dans le Meïdan des trompettes, & des tymbales, & de ces grandes trompettes toutes droites & toutes d'une venuë, qui font un bruit sourd de basse, ainsi qu'à Ispahan.

Les presens des Vestes ou Kalaats.

Le Roi fait assez souvent des presens à ses Khans, & même aux autres Gouverneurs inferieurs: Mais ces presens leur coûtent cher, & si l'honneur est pour eux, le profit est pour celui qui l'apporte; l'on appelle ces presens Kalaats. Lorsque j'étois à Schiras, le Visir de ce lieu en reçut un, je vis la cavalcade qui fut faite à la reception de ce Kalaat; c'étoit la même chose que celle dont j'ai parlé, qui se fit à Hamadan, durant que j'y étois; quand le Gouverneur de la Ville reçut un Kalaat du Roi. Ce Vizir de Schiras se rendit à une maison, qui est un peu au delà de la porte par où l'on entre en venant d'Ispahan; il y fut vêtu d'une veste de brocard d'or, & vint avec cet habillement tout le long de la grande ruë, au milieu de vingt ou trente cavaliers des principaux de la Ville, qui étoient tous de front; il étoit précedé d'environ deux cent cavaliers, & suivi de quelques autres, pêle-mêle & sans aucun ordre, riches & pauvres ensem-

Ceremonie du Kalaat.

ensemble, parce qu'il est libre à toutes sortes de gens de se trouver à cette ceremonie. Il n'y avoit que huit jours qu'il en avoit reçû un autre, & il en devoit recevoir un troisiéme au bout de trois jours. Ces presens sont fort onereux, car ils ne viennent pas tant de l'affection du Prince envers ces Gouverneurs, que de la bonne volonté qu'il a pour de certains pauvres Persans, qui aiant quelque accès auprès de sa personne, & recherchant d'avoir quelque chose pour se mettre à leur aise, le Roi leur donne à porter un present qui lui coûte fort peu de chose, afin qu'ils en reçoivent un plus grand: Ce present pour l'ordinaire, est une veste de brocard qu'il leur commande de porter de sa part à un tel Khan qu'il sait être riche; cela est accompagné d'une lettre du Roi, par laquelle il ordonne au Gouverneur de donner au porteur de cette veste une somme de cinquante ou cent, & jusqu'à deux cent tomans, selon la bonne volonté qu'il a pour ce pauvre homme: Et quoi que le Roi fasse souvent de pareilles saignées, il ne faut pas que celui qui reçoit ces faveurs incommodes, manque de païer comptant la somme. Mais il leur en coûte bien davantage quand le Kalaat est parfait, c'est-à-dire, qu'il y a veste de dessous, veste de dessus, turban, caleçon, souliers, & un cheval

cheval avec tout son harnois; car c'est ordinairement un homme de qualité qui conduit un present de cette nature, & il lui faut une grande recompense. Les Persans appellent Kalaat, toutes sortes de presens qu'un homme fait à un autre qui est son inferieur. Quelquefois le Kalaat du Roi est d'une veste seulement; quelquefois il est d'une veste de dessous & une de dessus; & quelquefois, ainsi que je viens de dire, le turban & le cheval tout harnaché y sont joints, mais cela n'est point reglé: Lorsque le Kalaat est rouge, c'est mauvais signe, car ordinairement quand le Roi envoie un Kalaat rouge à un Gouverneur, c'est une marque qu'il le veut faire mourir; cela n'est pas néanmoins infaillible, car quelque tems avant que j'arrivasse à Schiras, le Roi envoia au Visir de Schiras un Kalaat accompli, dont toutes les pieces étoient rouges, ce qui fit croire à tout le monde qu'il le demandoit pour lui faire couper la tête, & néanmoins ce préjugé se trouva faux par la suite.

Ce que c'est proprement que Kalaat.

Schaters ou Valets de pié.

Parmi les moindres Officiers, il y a les Schaters qui sont comme les Valets de pié du Roi: Pour être reçû dans cette charge, il faut, outre le credit, être grandement dispos & avoir bon pié, & en donner des preuves; & pour cela, quand un

homme

homme veut être reçû au service du Roi, en qualité de Schater & qu'il a eu assez de credit pour en avoir l'agrément, il faut être reçû pour qu'il fasse une course, qui est comme son chef-d'œuvre. Il part de Hali Capi, & va douze fois en un jour en un certain lieu vers les montagnes, éloigné d'Hali Capi, d'une bonne lieüe & demie. Au bout de cette carriere, il y a des gens qui tiennent plusieurs fléches toutes prêtes, accommodées avec de petites banderolles; & à chaque fois que le Schater arrive, on lui donne une de ces fléches, qu'il porte à Hali Capi, ainsi allant & venant douze fois il apporte douze fléches; de sorte qu'il chemine en ce jour environ trente-six lieües du matin au soir. Cependant il y a Kourouk dans le Meïdan & dans tout le chemin par où il passe: Les Elephans & quantité de cavaliers sont rangez dans le Meïdan, où les trompettes & tymbales se font entendre tout le jour. Tous les Grans font des presens au Schater, l'un de dix ou vingt, l'autre de trente tomans, & tout cela pour faire leur Cour: Ceux qui n'ont rien à lui donner, ne laissent pas d'y assister; même l'on oblige le Peuple de s'y trouver, jusque-là qu'à Giulfa l'on chasse hors des maisons tout le monde à coups de bâton, pour les obliger de venir à ce spectacle;

Chef-d'œuvre d'un Schater.

On oblige le Peuple à se trou-

il

vers au Kourouk du Schater. il n'y a que les vieillards, les femmes & les enfans qui puissent s'en exempter. L'on taxe aussi les Armeniens à une certaine somme à quoi doit monter le present qu'ils feront au Schater: Lorsque j'étois à Ispahan il se fit une de ces courses, & les Armeniens furent taxez à trente tomans. Chacun porte son present à Hali Capi, pendant que se fait la course. Quelques gens du Païs m'ont voulu persuader que tous les presens qu'on fait au Schater qui court, peuvent monter quelque fois jusqu'à deux mille tomans, mais d'autres plus moderez m'ont dit deux ou trois cent tomans. Cette permission de courir se recherche avec empressement, & il faut de la faveur pour l'obtenir: celui qui courut durant que j'étois à Ispahan poursuivoit cette grace depuis six mois. Monsieur de Iagre Commandeur des Hollandois à Ispahan, homme fort savant, & dont la curiosité est si exacte, qu'il n'omet pas la moindre circonstance, autant qu'il lui est possible, pour décrire parfaitement toutes choses mesurant même les places, Mosquées, & jardins à un demi-pié près, ou encore plus juste s'il peut, partit un jour d'Hali Capi, qui est le lieu d'où partent les Schaters qui font leur chef-d'œuvre, & alla jusqu'à cet endroit où ils vont prendre les fléches, accommodant le pas de son cheval à celui

Taxe des Armeniens pour le Schater.

de

de ses Valets de pié qui marchoient devant: il me dit qu'il avoit été une heure & demie à faire ce chemin, & qu'aiant obligé ses Valets de pié à compter les pas qu'ils faisoient, & à les marquer par centaines, il trouva qu'ils avoient fait quatre mille pas Geometriques, qui font un mille d'Allemagne, qui est une lieuë & demie de France: De cette maniére le chef-d'œuvre des Schaters, est de trente-six lieües Françoises, qu'ils font du matin au soir.

Les Schaters font trentesix lieües Françoises.

Les Khans font aussi courir leurs Schaters dans leur gouvernement, & chacun leur fait des presens, il n'y a difference que du plus au moins. Quand un Schater veut être reçu au service de quelque Seigneur, il fait son chef-d'œuvre, qui est d'aller à un Agatsch loin de la Ville, où il trouve un homme qui lui donne une fléche marquée d'une certaine marque, afin qu'il ne puisse faire de fourberie; il la passe par un trou qui est à son habit, sur l'épaule, & la porte ainsi à la Ville, où il la laisse pour en retourner querir une autre; & il faut qu'en un jour, entre les deux soleils, il en aille querir douze & les rapporte, & que de cette maniére il fasse vingt-quatre agatsch: Le soir on compte les fléches qu'il a apportées & s'il y en a douze il est reçû. Durant tout ce jour il ne se repose point, ni ne mange rien,

Les Khans font aussi courir leurs Schaters.

rien, car cela l'empêcheroit de marcher, mais il ne fait qu'aller & venir, & de tems en tems il boit du sorbet. On m'a assûré qu'il y a de ces Schaters de Seigneurs, qui quelquefois par gaillardise, portent sur leurs épaules vingt-quatre mans de Tauris, qui font cent quarante livres de France, ou environ, & avec cette charge font en un jour trente agatsch, c'est-à-dire, trente lieües de France.

Chiens de chasse. Pantheres, Onces ou Dgious. Gazelle.

Le Roi a quantité de chiens de chasse de toutes sortes, outre lesquels il se sert encore de l'Once ou Panthere, à la chasse des gazelles. Cet animal est fort privé & ne fait point de mal aux hommes, on l'appelle en Persien Dgious, & on le fait venir d'Arabie. Ordinairement on le porte à cheval en croupe derriere un cavalier, qui tient une chaîne atachée au cou de cet animal: quand on veut le faire chasser, on lui tient un bourlet devant les yeux, jusqu'à ce qu'on ait découvert quelque gazelle; & quand on en est à cinq ou six cent pas, on lui ôte le bourlet & la chaîne, & lui aiant fait voir la gazelle, on le laisse aller. Il va le ventre à terre tout doucement vers la gazelle, se cachant derriere les haies quand il peut; & lorsqu'il en est à environ soixante pas, il se met à courir dessus par bonds & grans sauts, & il ne manque guere à l'attraper

per en trois ou quatre sauts; après quoi s'il ne l'attrape pas, il ne va pas plus loin, & reste si honteux qu'on a de la peine à le faire davantage chasser pour ce jour: Mais pour le consoler les Chasseurs se disent tout haut l'un à l'autre, qu'il ne l'a pas vûë, & que s'il l'avoit vûë, il ne l'auroit pas manquée, & ils croient qu'il entend fort bien ce compliment.

On nourit tous les chiens, aussi-bien que les bêtes sauvages, dans une maison qui est sur le bord de la riviére, proche du pont, à main droite en allant à Giulfa: & à main gauche il y a devant un jardin, qui est sur le bord de l'eau, une voliere toute peuplée d'oiseaux rares comme Autruches, Paons & autres. Le Roi a encore plusieurs oiseaux de volerie, & l'on m'a assûré qu'il y en a plus de neuf cens, que l'on ne nourit quasi que de volailles, ne leur faisant manger qu'un jour dans la semaine de la chair de mouton.

Voliere d'oiseaux rares.

Oiseaux de volerie.

Les Persans entendent tout-à-fait bien à enseigner les oiseaux de chasse, ordinairement ils dressent les faucons à voler sur toutes sortes d'oiseaux; & pour cela ils prennent des gruës & d'autres oiseaux, qu'ils laissent aller après leur avoir bouché les yeux; aussi-tôt ils font voler le faucon qui les prend fort aisément, parce que ne voiant goute,

Comme on dresse les Faucons.

Chasse de la gazelle par les Faucons.

goute, elles ne sauroient voler. Parmi ces oiseaux il y a des faucons pour la chasse de la gazelle, qu'ils instruisent de cette maniére Ils ont des gazelles contrefaites, sur le nez desquelles ils donnent toûjours à manger à ces faucons, & jamais ailleurs; après qu'ils les ont ainsi élevez, ils les menent à la campagne; lorsqu'ils ont découvert une gazelle, ils lâchent deux de ces oiseaux, dont l'un va fondre justement sur le nez de la gazelle, & lui donne en arriere des coups de piés: La gazelle s'arrête, & se secoüe pour s'en delivrer, l'oiseau bat des aîles pour se retenir, ce qui empêche encore la gazelle de bien courir, & même de voir devant elle: Enfin, lorsqu'avec bien de la peine elle s'en est deffaite; l'autre faucon, qui est en l'air, prend la place de celui qui est en bas, lequel se releve aussi-tôt, pour succeder à son compagnon quand il sera tombé; & de cette sorte ils retardent tellement la course de la gazelle, que les chiens ont le tems de l'attrapper. Il y a d'autant plus de plaisir à ces chasses, que le Païs est plat & découvert, y aiant fort peu de bois. Le Roi a aussi quantité d'elephans, & plusieurs bêtes farouches, comme des tigres, des lions, & des leopards.

Dans le dénombrement que je viens de faire des Officiers de la Cour de Perse, j'ai parlé

parlé par occasion de ceux qui exercent la Justice, & qui passent les actes publics & particuliers: Il reste à ajoûter ce que j'ai apris de particulier des loix du païs. Pour ce qui est du civil, en Perse, dans le partage du patrimoine, les enfans mâles prennent deux parts & les filles une. S'il n'y a qu'un mâle & une fille, le mâle prend deux tiers, & la fille l'autre; s'il y a deux mâles & une fille, les mâles ont chacun deux cinquiémes, & la fille un; s'il y a deux filles & un garçon, le garçon prend les deux tiers, & l'autre est partagé aux deux filles; s'il y a deux garçons & deux filles, chaque garçon a un tiers & le dernier tiers est pour les deux filles.

Loix Civiles de Perse.

Partage du bien entre les Enfans.

Mais touchant le droit d'heritage ils ont une loi bien injuste, inventée pour l'accroissement de la loi de Mahomet. C'est que si un Chrétien embrasse la loi de Mahomet, quand il meurt quelque sien parent, tout le bien du mort lui appartient, au préjudice des enfans, quand même il ne lui seroit parent qu'au cinquiéme degré. Celui qui a institué cette loi a fait croire qu'elle avoit été ordonnée par Dgiafer, un des douze Imans, & que Dgiafer avoit assûré qu'elle lui avoit été révelée de Dieu. Néanmoins ce mal n'est pas sans remède, car les Juges Mahometans connoissant l'injustice de cette loi, ont trouvé l'invention de faire faire aux

Loi injuste contre les Chrétiens du Païs.

Dgiafer.

tiens moribonds, de fausses ventes de tous leurs biens à des gens affidez ; après quoi ils disposent par un testament de tous leurs biens, & les acheteurs simulez témoignent devant la Justice qu'ils sont contens de tout ce que le deffunt a disposé touchant le bien qu'il leur a vendu. Les Juges approuvent cela d'autant plus volontiers, qu'ils en tirent quelques émolumens, qu'ils n'auroient point si un Mahometan prenoit tout.

na- A l'égard des criminels, ils se servent
de d'une maniére de lier les prisonniers, qui est
xe. toute particuliere : ils leur mettent devant la gorge une fourche de bois, dont le manche a environ demi-pié de long, & les bouts des deux fourchons passent, un de chaque côté du cou ; derriere il y a une barre de bois, dont chaque bout vient joindre à un des fourchons, & y est ataché par un clou, qui passe par le bout de la barre, & le bout du fourchon ; de sorte que cela fait un triangle ; au devant de la gorge, il y a une autre barre de bois, qui est aussi cloüée par chaque bout, au milieu de chaque fourchon ; & tout au bout du manche de la fourche, qui est coupé un peu concave, l'on passe sur ce concave la main droite du prisonnier, qui a le poignet sur ce concave, & par dessus, l'on met une autre barre de demi-pié de long, qui est aussi un peu concave au milieu, dont on

cloüe

cloüe les deux bouts, aux deux extrémitez du manche de la fourche, de sorte que le prisonnier a la main en écharpe, & ne s'en peut aucunement servir: Cette invention aura environ un pié & demi ou deux de long, & ils l'appellent Duschacha.

Question des Criminels.

La question ordinaire qu'ils donnent pour faire avoüer les vols & autres crimes, est pour les hommes, de tirer la chair avec des tenailles rouges de feu, & de donner des coups de bâton sous les piés, de même qu'en Turquie: Pour les femmes ils leur mettent un chat dans leur caleçon, de sorte que ce chat étant enfermé entre le caleçon & la chair, il les tourmente fort.

Question des femmes.

Genre de supplices.

Les supplices ordinaires dont ils se servent pour punir les coupables, lorsqu'ils ne les veulent pas faire mourir, c'est de leur faire arracher les yeux, ou bien de leur percer les nerfs à la cheville du pié, & les pendant en-suite par les piés, leur donner certain nombre de coups de bâton, & quelquefois aussi de couper tout à fait les nerfs. Lorsqu'ils condamnent à la mort, le supplice le plus usité c'est de fendre le ventre. Un jour le grand Chah Abas faisant fendre le ventre à un criminel en sa presence, remarqua que des Ambassadeurs Portugais, qui étoient à ses côtez, détournoient la vûë de ce spectacle, pour témoigner qu'ils en avoient horreur; ce qui lui

fit dire qu'assûrement ces tourmens seroient trop cruels & dignes d'horreur s'ils étoient exercez sur les Chrétiens qui sont gens raisonnables, mais qu'ils étoient absolement necessaires parmi les Persans qui sont des bêtes. Au reste il est fort difficile à ceux qui ont fait quelque crime de se sauver, ou d'échapper à la justice, par la fuite, à cause du bon ordre qu'on y donne: Car outre le peu de passages qu'il y a pour sortir du Païs, les chemins sont si exactement gardez par les Rahdars, dont j'ai déja parlé, & que je trouvai entrant en Perse, qu'il est presque impossible de ne pas tomber entre leurs mains, & ils ne laissent sortir ni même entrer personne dans le Rojaume, sans examiner quel il est, & le sujet de son voiage.

Quand j'arrivai à Ispahan, il y avoit deux Ambassadeurs Moscovites, qui étoient depuis plusieurs mois à demander Audience, sans l'avoir encore obtenuë; & le Roi les traittoit ainsi, pour se vanger de ce qu'un sien Ambassadeur n'avoit pas été bien reçû en Moscovie. On ne savoit pas le dessein de leur ambassade, on soupçonnoit seulement qu'elle ne se faisoit que pour s'acquerir de la repution & du credit chez leurs voisins, quand on sauroit qu'ils avoient le Roi de Perse pour ami. Cependant ils eurent un succès peu favorable,

ble, ce qui arriva en partie par leur faute. D'abord ils debuterent tout-à-fait mal, faisant une chose à leur arrivée qui leur attira le mépris que l'on eut d'eux en cette Cour, & qu'on leur témoigna durant tout le tems qu'ils y demeurerent: C'est qu'ils firent un present à l'Eatemad Doulet, pour en obtenir la permission de vendre les marchandises qu'ils avoient apportées. Ils avoient d'assez beaux presens à faire au Roi, aiant apporté quantité de belles fourrures & d'autres curiositez de leur Païs, parmi lesquelles il y avoit un carrosse, & un faucon, qui leur étoit resté seul de plusieurs qu'ils avoient apportez, & qui étoient tous morts en chemin.

Presens des Moscovites.

Cependant ils ne furent point bien reçus, tout au contraire durant leur sejour à Ispahan, ils eurent le déplaisir de souffrir plusieurs affronts, & lorsque j'y étois ils en eurent un fort signalé: Dès qu'ils furent arrivez, le Roi aiant sû qu'ils lui apportoient un beau faucon, il l'avoit envoié querir: Cependant comme c'est l'ordre de porter le present, quand on va à la premiere Audience, lorsqu'ils furent prêts de l'avoir, ils firent demander leur faucon, afin de le presenter solemnellement à sa Majesté avec le gant, ainsi qu'ils en avoient ordre de leur Duc, mais on se moqua d'eux, & on le leur refusa:

Affront aux Ambassadeurs de Moscovie.

Et pour continuer de leur faire insulte, lorsqu'ils arriverent au Méïdan, après les avoir fait décendre de cheval, on leur fit faire le tour du Méïdan, comme en procession, avec leurs presens à la vûë du Roi, qui étoit en un Divan pour s'en réjoüir. A l'Audiance le Roi leur fit plusieurs plaintes, & entr'autres, touchant les courses que font les Moscovites ou Tartares leurs sujets, sur la mer Caspienne, & sur les terres de Perse, où ils mettent pié à terre, & prennent tout ce qu'ils trouvent, hommes, femmes, enfans, & bestiaux, qu'ils emmenent dans leurs barques; après quoi ils se retirent en mer, & envoient quelques-uns des leurs, dans une petite barque vers la terre pour faire savoir aux habitans de la côte, qu'ils ont pris tant de personnes, & que si on les veut recouvrir il faut leur envoier tant d'argent. Les Ambassadeurs répondirent qu'on ne pouvoit pas empêcher les voleurs; à quoi le Roi repliqua, que les voleurs n'alloient pas en si grande troupe, & que si le Duc de Moscovie n'empêchoit pas cela, il étoit maître d'un passage, par où il envoieroit cinquante mille hommes mettre toute la Moscovie à feu & à sang. Ces Moscovites laisserent en Perse une telle renommée de leur saleté, & mal-propreté dans le manger, qu'un Seigneur Persien dit au Reverend Pe-

Les Moscovites sont sales.

re

re Raphaël Capucin, que les Moscovites étoient parmi les Européens, ce que les Tartares étoient parmi eux.

Le plus honnête homme des deux Ambassadeurs mourut à Ispahan, & l'autre étant sur le point de son départ, voulut laisser en ce Païs-là un témoignage de son avarice. Comme c'est la coûtume que le Roi de Perse défraie tous les Ambassadeurs, dès qu'ils sont sur ses terres, on leur donne tous les jours une certaine quantité de pain, de viande, de beure, & de chandele, & ainsi de toutes choses necessaires, & même d'argent: Cet Ambassadeur qui n'ignoroit pas la quantité qui lui avoit été ordonnée, & qui avoit trouvé quelque chose à dire dans la distribution qui lui en avoit été faite, presenta au Roi une plainte contre le Mehimandar, qui est celui qui a soin des Ambassadeurs, dans laquelle il exposoit, que cet Officier ne lui avoit pas fidelement delivré ses appointemens, & il specifioit dans son memoire, jour par jour, combien de casbeghis, ou de chais il avoit reçû de moins de la somme que le Roi lui avoit ordonnée. Cela fut trouvé des Persans tout-à-fait honteux, aussi-bien que la manière de vivre très-mesquine & malpropre de cet Ambassadeur & de tout son train; car son avarice étoit si grande,

Avarice des Moscovites.

que le plus souvent pour tout potage leur nourriture étoit du pain trempé dans de l'eau, & ils se laissoient, pour ainsi dire, mourir de faim.

CHAPITRE XII.

Suite des Remarques d'Ispahan.

DES ASTROLOGUES, D'UNE COMETE, d'une Eclipse & de la superstition des Persans.

Comme chez le Roi de Perse il y a des Astrologues qui y tiennent lieu d'Officiers ordinaires sous le nom de Munedgim, j'ai crû qu'il seroit bon d'en dire quelque chose en suite du Chapitre de la Cour.

En Perse l'Astrologie est en si grande recommandation, qu'elle y degenere en superstition, & non seulement les Savans & gens de lettres s'y appliquent avec soin & avec empressement, mais le Peuple même & les gens de guerre s'en mêlent, & pour peu qu'un homme sache lire, il ne manque point à observer tous les jours la constitution des Planettes, leurs regards & leur conjonction ou opposition, afin de se faire valoir envers ceux qui n'ont pas la même connoissance. Dans leurs conversations l'on n'entend parler en leur langue, que de Sphé-

Spheres, que d'Apogées, de Perigées, d'Eccentrique, d'Epicicle, & autres termes semblables, par lesquels ils prétendent se faire distinguer du commun des hommes. Il y a bien de l'apparence que cette passion parmi le Peuple, non seulement vient du genie de la Nation, mais encore du desir d'imiter les Grans, que chacun sait avoir eu toûjours en ces Païs une forte inclination à ces sortes de Sciences, soit que leur esprit les y portât, soit que la Politique les y obligeât, soit que les gens qui les professoient abusassent de leur facilité, ou de leur foiblesse, pour leur interêt.

Quoi qu'il en soit, les Rois de Perse considerent fort les Astrologues & cette sorte de gens qui ont un Chef à la Cour, leur coûte tous les ans de très-grandes sommes. Aussi ne font ils aucune entreprise, qu'ils ne sachent d'eux la bonne heure & le moment favorable d'une constellation avantageuse, auquel ils la doivent commencer. Si un Roi avoit eu un mauvais succès en quelque affaire, sur laquelle il ne les eût pas consultez, il n'y a point de doute que tout le monde en attribüeroit la cause à la neglience du Prince, qui auroit manqué de prendre le bon moment des Astrologues. Cette coutume est si bien établie à la Cour, que ces Messieurs y sont devenus aussi necessaires

Les Astrologues sont fort considerez par les Rois de Perse.

qu'aucun autre des Officiers; & si le Roi est assez éclairé pour ne pas donner toute croiance à leurs réveries, il ne faut pas qu'il laisse de faire semblant d'y déferer beaucoup; parce que sous pretexte du bon ou du mauvais moment, il dispose les affaires à sa volonté, sans faire murmurer personne, non pas même les Etrangers, envers qui il a toûjours un honnête pretexte pour refuser ou accorder ce qu'ils demandent; opposant aux plaintes qu'on en pourroit faire, le pouvoir superieur des Astres, qui oblige d'en user de cette maniére.

Comette à Ispahan. A propos de l'Astrologie, je remarquerai que pendant mon sejour à Ispahan, il y parût une Comette. Le Reverend Pere Jean Baptiste Capucin la découvrit le Jeudi onziéme Decembre de l'année mil six cent soixante-quatre, sur les cinq heures du matin, dans le signe de la Vierge. Elle étoit chevelüe & alloit d'Orient au Couchant; je la vis le Lundi quinziéme du même mois, sur les cinq heures & demie du matin, qu'elle étoit presque en son midi, & au delà du signe de la Vierge, d'environ deux degrés: sa chevelure paroissoit à la vüe longue, d'environ une toise. Quelques jours après, la chevelure tiroit entre le couchant & le nort. Elle passa

passa de la Vierge à la balance, & le vingt & un Decembre, dans le tems qu'elle entra dans le Lion, il y eut conjonction du Soleil avec Saturne. Depuis cela sa chevelure fut tournée vers le Levant.

Le Vendredi seisiéme de Janvier mil six cent soixante-cinq, il y eut une Eclipse du soleil, qui commença un peu après huit heures du matin, & dura jusqu'à près d'onze heures & demie, & presque les deux tiers du soleil en furent éclipsez. Les Mahometans n'ont point de Superstition publique pour l'Eclipse du soleil; ils disent seulement une oraison faite exprès, par laquelle ils prient Dieu de détourner tous les malheurs de dessus leurs têtes: Ce qui n'est pas de même aux Eclipses de Lune, durant lesquelles, ainsi que j'ai dêja dit, ils n'épargnent pas leurs chaudrons. Mais ce seroit peu de chose, si les Persans n'étoient superstitieux qu'à l'égard des Astres; ils le sont aussi avec excès dans mille bagatelles, qui n'ont point de rapport à l'Astrologie. Par exemple, ils ne mangeront pas une chose qu'un Chrétien aura seulement touchée, la croiant polluë; c'est pourquoi ils ne leur permettent pas de toucher de la viande, ou autre chose qui se mange, avant que de l'avoir achétée: Si un Chrétien boit

Superstitions des Persans.

 dans

dans leur pot, ils le caſſent auſſi-tôt, & il eſt fort rare qu'ils veüillent le prêter à perſonne: S'il arrive qu'une arme manque de prendre feu, ils ſe perſuadent aiſément qu'elle eſt charmée par quelque ennemi; & pour en ôter le charme prétendu, celui qui s'en veut ſervir frappe la terre de la bouche de ſon arme, après cela il s'imagine que le charme eſt rompu, & qu'elle ne peut plus manquer de prendre feu, quoi que le deffaut qu'il y avoit éprouvé ne vint, peut-être, que du peu de ſoin qu'il avoit pris de la bien néteier.

Les Chrêtiens eſtimez impurs.

Ils ne permettent pas aux Chrêtiens l'entrée de leurs chavés ni de leurs bains, par ce qu'ils diſent qu'ils ſont medgis, c'eſt-à-dire, impurs. Sur quoi il m'arriva une aſſez plaiſante avanture, lorſque je venois de Bagdad à Hamadan. Ne ſachant pas encore cette coutume, j'allai bonnement un jour à un de leurs bains; comme ils ne me connoiſſoient pas pour Chrêtien, ils me laiſſerent deshabiller, & entrer dans le bain, où il y avoit pluſieurs Perſans & Turcs; mais s'étant trouvé quelques gens parmi eux qui me reconnurent, ils ne manquerent pas de dire auſſi-tôt tout bas aux autres, que j'étois Chrêtien; dequoi ils ſe trouverent fort embaraſſez, & en firent avertir le maître du bain, qui pour me congedier honnêtement,

me

me vint dire que le Vizir ou Lieutenant du Khan me vouloit parler : Moi qui ne savois rien de leur intrigue, je lui répondis que j'y irois après avoir pris le bain, & quoi qu'il me dit qu'il m'attendoit, je n'y voulus point aller; mais enfin, voiant que les valets servoient tous les autres, & me laissoient là, je me retirai à mes habits, & querelai le maître de ce qu'on ne m'avoit pas servi; ce qu'il souffrit sans rien répondre, sur quoi un de ceux qui étoient dans le bain, me dit qu'il faloit que le Baigneur fit laver tout le bain, qui étoit pollu de ce que j'y avois entré; & l'on ne me dit plus mot de l'ordre du Vizir. Les Persans ne haïssent pas moins les Turcs, & ils les tiennent aussi impurs que les Chrétiens, mais ils n'osent le leur témoigner comme ils font aux Chrétiens, à qui il se trouve des Moulas qui ne veulent pas seulement enseigner le Persien pour quelque profit que ce soit, mais il y en a d'autres qui ne sont pas si scrupuleux.

La plus sotte de leurs superstitions, à ma fantaisie, c'est que si le feu prend à leurs maisons ils ne l'éteignent pas, ils en ôtent simplement tout ce qu'ils peuvent sauver, & laissent consommer au feu autant de maisons qu'il en peut embraser, jusqu'à ce que d'autres gens, qui ne sont pas de leur Loi, l'étei-

Les Persans laissent brûler le feu quand il est à une maison.

l'éteignent. Ils ne permettent pas aux Chrétiens d'entrer dans leurs Mosquées, & s'ils y en surprenoient quelqu'un, ils l'obligeroient à se faire Mahometan, ou du moins lui feroient païer une bonne somme d'argent, s'il en avoit le moien, sinon ils lui donneroient plusieurs bastonnades. Ils souffrent cependant que les Chrétiens disputent contr'eux de la Foi, ce qui seroit parmi les Turcs un crime punissable de la mort.

CHAPITRE XIII.

Suite des Remarques d'Ispahan.

De la Religion des Persans.

Religion des Persans. La Religion des Persans est en substance la même que celle des Turcs, quoique pourtant il n'y ait guere de Nations, qui se haïssent davantage entr'elles pour le sujet de la Religion que font celles-ci. Ils se regardent les uns & les autres comme heretiques; non sans apparence de raison, comme quelques-uns pensent, ni parce que les Persans ont traduit l'Alcoran en Persien; car quoi qu'il soit vrai qu'ils ont plusieurs Alcorans traduits en Persien, néanmoins cette traduction n'est qu'interlinéaire, mot pour mot, & sans aucun sens; & ils croient, aussi-bien que les Turcs, que

Traduction de l'Alcoran.

ce-

ce Livre ne se peut expliquer en autre langue qu'en Arabe. Mais le véritable sujet de leur division, est que les Turcs pretendent qu'Aboubeker a été le legitime successeur de Mahomet, Omar celui d'Aboubeker, Osman celui d'Omar, & ensuite Aly; au lieu que les Persans asûrent qu'Aboubeker, Omar & Osman ont été autant d'usurpateurs de la succession d'Aly, qui étoit le legitime successeur de Mahomet; & c'est pour cela que les Turcs les tiennent pour heretiques. Les Persans croient donc qu'Aly succeda à Mahomet, ou du moins qu'il lui devoit succeder, & qu'il fut le premier des douze Imans qu'ils honorent beaucoup, & qui succederent les uns aux autres, dont le dernier, appellé Mahomet Mehedy-sahabzemon, c'est-à-dire, le maître des tems, fut enlevé des mains de ceux qui le vouloient tüer, de même qu'Enoch & Elie, & qu'il viendra aussi au jour du Jugement, mais pour obliger par force tout le monde à embrasser la foi de Mahomet; que Jesus-Christ sera son Lieutenant, & qu'il se mariera, car ils regardent comme un grand defaut en sa personne de ce qu'il ne s'est pas marié.

Mahomet Mehedy-sahabzemon, le premier des douze Imans.

Jesus-Christ.

Sur ces Principes de Religion la politique des Rois de Perse a établi la fermeté de leur Couronne, pour en assûrer la possession à tous les décendans de la race

qui

qui est à present sur le trône: car ils ont imprimé fortement dans l'esprit de leurs Peuples, qu'il faloit être décendu de la race d'Aly, par quelqu'un des douze Imans, pour avoir droit de leur commander. Ce fut Chah Ismaël Sofi, premier Roi de la maison qui regne à present, qui eut l'adresse de leur inspirer ces sentimens; parce qu'il tiroit son origine d'un Scheik Sefi de la ville d'Ardevil, qu'il faisoit décendre de la race d'Aly, & qui d'ailleurs étoit en grande veneration parmi eux pour sa grande pieté, dans la pratique de laquelle il avoit continüellement vecu conformément à la Regle des Sofis, de la Secte desquels il faisoit profession.

Schiaïs. Les Persans se disent Schiaïs, parce qu'ils se contentent de suivre les commandemens de leur Loi, & ceux qui suivent celle des Turcs sont appellez Sunnis, parce qu'outre les choses d'obligation, ils suivent encore les conseils de devotion. Par exemple, un Sunni étant interrogé s'il est de loi Sunni ou Schiaï, il faut qu'il dise, qu'il est Sunni, quelque danger qu'il y ait à faire cette Profession; mais les Schiaïs ne tiennent pas cela d'obligation, & dans une pareille rencontre, ils diront franchement qu'ils sont Sunnis, s'ils voient du danger d'avoüer qu'ils sont Schiaïs, & ainsi de plusieurs autres cho-

Sunnis.

ses

ſes. Ce n'eſt pas que les Perſans ne pratiquent quelques-uns des conſeils : Par exemple, ce n'eſt qu'un conſeil, & non pas un précepte de leur loi, qui veut que lorſqu'ils voient paſſer un Convoi d'enterrement, ils ſe détournent au moins trois pas, pour accompagner le corps mort quelque tems, & que même ils prêtent leurs épaules pour aider à le porter, s'il en eſt beſoin, cependant il n'eſt rien de plus ordinaire dans la Perſe, que de voir, lorſqu'il ſe fait quelque enterrement, tous ceux qui rencontrent le Convoi, prêter leurs épaules, au moins durant dix ou douze pas, pour aider à porter le corps mort.

Mois des Perſans.

Les mois ſont les mêmes chez les Perſans, que chez les Turcs, excepté que chez les premiers, ils commencent un jour plutôt. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſe réglent de même que les Turcs, ſelon la Lune ; mais ceux-ci ne content le premier jour de la Lune, que loſqu'ils la voient, qui eſt ordinairement le ſecond jour, & les Perſans qui ſont intelligens dans la ſpeculation des Aſtres, & qui ne manquent pas à faire les calculs Aſtronomiques, ſe réglent ſelon le cours de la Lune ; c'eſt pourquoi ils commencent leurs mois, & par conſequent leur Ramadan, un jour plutôt.

Fête du petit Bairam.

Ils célébrent le petit Cairam ou Pâque des.

nom- mée Aid del Kerban. Sacrifice du Chameau.

des victimes, de même que les Turcs, & ils immolent quelques moutons, en memoire du sacrifice qu'Abraham voulut faire de son fils Ismaël: (car ils disent que ce fût Ismaël qui devoit être sacrifié & non pas Isaac:) Mais à Ispahan ils sacrifient un chameau avec de grandes ceremonies. Ils le mènent hors la Ville, & là le Roi, ou en son absence le Gouverneur de la Ville, lui donne un coup de lance; après quoi chacun se jette sur lui, & le met en pièces à coups d'épées, de haches & de couteaux. Après avoir déchargé une partie de leur zele sur cette pauvre bête, ils emploient ce qui reste les uns contre les autres, en se batant avec tant de furie, qu'il en reste toûjours quantité sur la place. La cause de cette furieuse dévotion, est que chaque quartier de la Ville, vient à cette ceremonie avec sa banniere, & tâche d'avoir son morceau du chameau; chacun s'y porte avec chaleur, on se le dispute, on se l'arrache, & enfin l'on en vient aux coups. Ce qui augmente davantage la dispute & donne lieu aux bateries, c'est que chaque quartier prétend une certaine partie du chameau, qui lui a été accordée de tout tems; l'un la cuisse, l'autre le ventre, & ainsi du reste: Et comme ils ne sont pas tous d'accord sur ces prétentions, chacun tâche de maintenir son droit par la for-

ce,

ce, & il y en a toûjours qui pour avoir eu trop de devotion de manger du chameau, sont dispensez d'en manger jamais. De plus, il y a dans Ispahan deux factions, qui conservent toûjours grande inimitié entr'elles, cela est cause qu'elles ne se rencontrent guere en corps, comme dans une Procession, sans se batre jusqu'à s'entretuer: Une de ces factions s'appelle Aideri, & l'autre Naamet Ullahi, des noms de deux hommes qui commandoient chacun à un des deux Villages dont Ispahan est composé. Ces deux Villages qui étoient proches l'un de l'autre s'étant augmentez, ont fait une seule Ville, & il y a encore à Ispahan, une porte appellée Derdeicht, de laquelle un des deux batans, ou demi-porte, appartient à chacune de ces deux factions. Mais pour revenir à la ceremonie du chameau, l'on distribuë en chaque quartier le morceau qu'on a pû attraper, chaque famille en a une petite portion que l'on fait cuire, & que l'on mange en-suite avec bien de la devotion. Aux autres Villes au lieu de chameau l'on tuë un bœuf, mais sans ceremonie; car on le donne à un boucher qui l'égorge, & tous les Dervichs & pauvres gens en vont prendre chacun un morceau, de plus chaque particulier tuë chez soi quelques moutons, dont il distribuë la meilleure partie aux pauvres.

Des factions d'Aideri & Naamet Ullahi.

Il

Difference de la Priere entre les Persans & les Turcs.

Il y a aussi quelque différence pour la priere, entre les Persans & les Turcs. En Perse l'on ne crie la priere que trois fois le jour, à savoir, dès que la lumiere paroît, à midi, & au coucher du soleil, & l'on ne crie pas davantage le Vendredi: Le cri ne se fait pas même au haut des clochers, parce que de là on pourroit voir les femmes dans les maisons; c'est pourquoi ils ne font crier que de dessus les terrasses. Les Turcs & les Persans font les ablutions, les uns comme les autres; mais en faisant leurs prieres, ils ont cette difference, que les Sunnis tiennent leurs mains l'une sur l'autre posées sur l'estomac, & les Schiaïs n'observent point cette posture. De plus ceux-ci durant leur priere, mettent à bas devant eux une petite pierre grise, qu'ils portent toûjours, & toutes les fois qu'ils se prosternent en terre, ils appliquent le front sur cette pierre, qui est faite de la terre de Kerbela, qui est le lieu où Hussein second fils d'Aly fut tüé par les gens de Yezid; son tombeau y est encore, & l'on nomme ce lieu de son nom, Iman Hussein; il est à environ quatre journées de Bagdad, entre le Tigre & l'Euphrate: C'est un pelerinage fort celebre parmi les Persans, & même parmi les Turcs, où il va grand monde de tout sexe & de toutes conditions. Ils y ramassent de

Pierre de Kerbela.

II la

la terre qu'ils pêtriſſent, & en font de petites pierres qui ſe vendent bien par toute la Perſe.

Voici l'hiſtoire qu'ils racontent de la mort d'Huſſein; qui étoit le ſecond fils d'Aly. Après la mort de ſon pere il fut appellé par les habitans de la ville de Coufa, qui le reconnoiſſoient pour le legitime Califfe: Mais Yezid ſucceſſeur & fils de Muavias, & ſecond Calife de la famille des Ommies, qui étoit alors à Damas, aiant eu avis que Huſſein s'acheminoit vers cette Ville, avec toute ſa famille, il envoia une bonne troupe de cavaliers pour le lui amener vif: ces gens l'atteignirent à Kerbela, & l'entourerent de ſi près, que même ils lui ôterent le moien d'avoir de l'eau, de maniere que ſe voiant dans cette extrémité il voulut compoſer avec eux, & leur offrit s'ils vouloient lui donner paſſage de s'en retourner avec les ſiens en Egypte, mais eux qui le vouloient mener priſonnier avec toute ſa famille à Yezid, ſelon l'ordre qu'ils en avoient, lui refuſerent ces conditions. Il ne ſe rendit pas pour cela, mais après avoir encore ſouffert la faim & la ſoif, durant quelques jours, il prit enfin la reſolution de ſe faire paſſage par la force, ou de perir, aimant mieux mourir les armes à la main que de tomber entre le mains de ſon ennemi. Il alla donc à eux

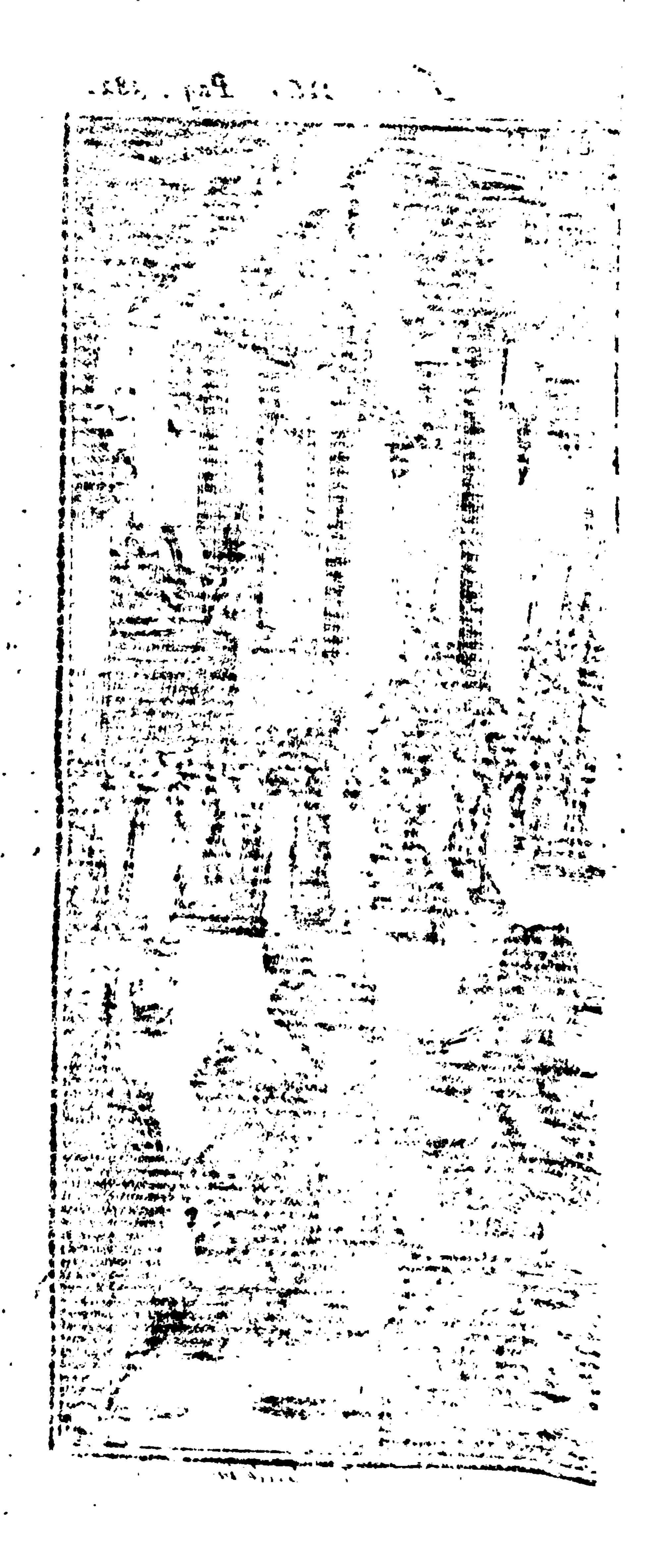
Mort d'Huſſein.

cou-

courageusement, il donna dans leur gros avec une vigueur extraordinaire, il fit tous les efforts imaginables pour les percer: mais comme la partie étoit trop inégale, il succomba au grand nombre, il y fut tué, lui & tous les siens, & ses femmes avec ses enfans furent pris & menez à Yezid, qui les traita honorablement, temoignant même du déplaisir de la mort de Hussein. Ils font tous les ans une grande solemnité de cette mort: Je m'y suis trouvé l'an mil six cent soixante-cinq, & j'en ai vû la ceremonie. Elle commença le quinziéme de Juillet, qui étoit le premier jour du mois Maharram, c'est le premier jour de leur année. Et comme cette fête lugubre dure dix jours, on l'appelle l'Aaschour, mot qui signifie dix, en Arabe. Durant ces dix jours tous les Persans sont fort tristes, & mélancoliques, plusieurs allans vêtus de noir, d'autres portant seulement la ceinture noire, & d'autres le turban noir. Pendant tout ce tems ils ne se font pas raser, ils ne vont point aux bains, ne font aucune débauche, & s'abstiennent même de leurs femmes, enfin, ils témoignent à l'exterieur un si grand déplaisir, qu'on diroit qu'il est arrivé quelque grand malheur au public. Le menu Peuple signale son zele par mille folies, les uns s'enterrent tout le jour, n'aiant

Aaschour ou fête de la mort de Hussein.

Ce que les Persans observent en cette fête lugubre.



n'aiant que la tête hors de terre, encor est-elle couverte d'un pot avec de la terre par dessus; d'autres courent par les ruës presque tout nuds, n'aiant qu'un morceau de toile noire pour cacher leur nudité, & la plupart de ces fous se noircissent tout le corps & le visage, avec de la suie mêlée avec de l'huile; d'autres prennent du bol Armenien, qu'ils détrempent encore avec de l'huile, & s'en rougissent pour paroître comme tout en sang, & quelques-uns plus sinceres, se découpent effectivement le corps en plusieurs endroits, & même à la tête, en sorte que le sang coule de tous côtez: Dans toutes ces maniéres differentes, ils courent en troupes par les ruës, la plupart un sabre tout nud à la main, chantant plusieurs Vers lamentables composez sur la mort de Hussein, & de tems en tems criant de toute leur force, Y a Hussein, qui est leur refrein; & tout cela à la cadence d'une miserable musique, que font quelques-uns d'eux, avec deux pierres qu'ils tiennent à leurs mains, & qu'ils frappent l'une contre l'autre. Plusieurs carefours sont tendus de noir & éclairez de plusieurs lampes, & il y a une chaise où un Moûla prêche à quelque heure de la nuit, & raconte les circonstances de la mort de Hussein, dont les assistans fondent en larmes. Ils font encore ces prédications durant le jour,
où

où plusieurs personnes de qualité se trouvent; & même à Ispahan, le Roi est obligé de s'y trouver vêtu de deüil, pour le moins le dernier jour, qui est le dixiéme; aussi est-ce en ce dixiéme jour, que se fait la plus grande ceremonie, parce que c'est en celui-là, qu'ils disent que le brave Hussein fut mis à mort.

Fête de la mort de Hussein à Schiras.

Comme ce jour-là j'étois à Schiras, & que j'y vis toute la fête, c'est ce qui se passa en cette Ville que je pretens d'écrire. Tous les quartiers de la Ville allerent en Procession, & toutes les Processions vinrent passer devant la maison du Gouverneur avec tous leurs drapeaux, & toute cette canaille nuë & barboüillée de la maniére que j'ai dit: Ils étoient suivis de plusieurs enfans à cheval, représentant les enfans d'Hussein qui furent menez prisonniers; après eux l'on menoit en main des chevaux couverts de noir, avec toute l'armure d'un cavalier atachée à la selle, & en-suite l'on portoit quelques cercueils couverts de velours noir, avec un turban sur chacun. Toute cette compagnie, après avoir passé devant la maison du Gouverneur, s'en alla hors la Ville achever la fête à une Mosquée où est enterrée Khatoun fille d'Aly: là il y eut Predication, après laquelle on pleura, & en-suite chacun s'en revint apprêter les aumônes

mônes qu'il avoit à faire, dont la plupart étoient de ris, & de soupes de blé, qu'ils firent cuire dans de grandes chaudieres, & dont ils firent la distribution aux pauvres. Ils disent que durant ces dix jours les portes du Paradis sont ouvertes, & que tous les Mahometans qui meurent durant ce tems y entrent sans peine.

Quarante jours après, le dernier jour de l'Aaschour, c'est-à-dire, le vingtiéme du mois de Sefer, ils ont une autre fête qu'ils appellent Serten, c'est-à-dire, tête corps; à cause, disent-ils, que la tête d'Hussein aiant été coupée, se rejoignit d'elle-même à son corps quarante jours après. Ils font dans ce jour de grandes réjoüissances; & il y en a plusieurs qui ne se font point raser la tête, depuis le premier jour de l'Aaschour, jusqu'à cette fête de Serten; en laquelle ils font encore pour la plupart les mêmes aumônes dont nous venous de parler.

Fête de Serten.

La mort d'Aly est celebrée presque de même que celle d'Hussein son fils, mais ce n'est que durant un jour, qui est le vingt & uniéme du mois du Ramazan: Ils vont par la Ville avec leurs Processions, où ils portent leurs étendarts, mènent des chevaux couverts de trophées d'armes, & portent un cercueil couvert de velours noir,

Fête de la mort d'Aly.

avec un turban dessus, & après quelques prieres ils se retirent, chacun chez soi, & la fête est finie.

L'histoire d'Aly. L'histoire de la mort d'Aly cousin de Mahomet & son gendre, ainsi qu'on la rapporte en Perse, est qu'aiant épousé Fatima fille de Mahomet, il fut tué à Bagdad par un sien serviteur appellé Ebn-Mouldgem-Mourat, qui avoit été élevé dès son enfance à son service avec beaucoup de soin: ce coquin aiant vû à une nôce, une jeune Veuve appellée Quetome, dont les parens & le mari avoient été mis à mort par le commandement d'Aly, il en devint amoureux, & l'a rechercha en mariage; elle qui avoit toûjours dans le cœur la mort de son mari & de ses parens, & qui ne cherchoit que l'occasion d'en tirer vangeance, lui répondit qu'elle ne l'épouseroit pas, si auparavant il ne tuoit Aly; ce qu'il refusa d'abord, aiant encore quelque sentiment d'affection pour son Maître: Mais elle ne voulant point changer de resolution, l'amour prevalut dans le cœur de ce traître, & un jour qu'Aly étoit dans la Mosquée à faire sa priere, il lui donna un coup de poignard: incontinent il fut saisi par les assistans, qui l'auroient mis en pieces sur l'heure, si Aly n'eût défendu qu'on lui fît du mal, disant que s'il échapoit de cette blessure, il sauroit bien le châtier d'u-

ne maniére extraordinaire, & que s'il mouroit de sa blessure, il vouloit qu'on ne lui donnât qu'un seul coup. Peu de jours après Aly étant mort, ses gens tüerent Ebn-Mouldgem-Mourat d'un seul coup d'épée, suivant ainsi ponctuellement l'ordre de leur maître, & tous les ans à ce jour, l'on brûle publiquement la figure de ce Ebn-Mouldgem-Mourat.

Fête d'Omar Koschodgiaadé.

On celebra encore la fête d'Omar Koschodgiaadé, le dix-neuviéme de Septembre, qui étoit le dixiéme du mois rebiul ewel; cette fête est en l'honneur d'un illustre Meunier de ce nom, dont je n'ai pû apprendre l'histoire. Outre ces fêtes, dont j'ai parlé, ils en ont encore quelques autres, comme la fête du grand Baïram; celle de Qamqadir, lieu où Muhammed élut pour son successeur Aly, en presence de quarante mille hommes; Le Neurouz ou nouvel an, & quelques-autres.

Formation de l'homme & où il doit finir.

Les Persans ont dans leur croiance une plaisante imagination, touchant la mort des hommes. Ils disent que chacun doit venir mourir à l'endroit où l'Ange a pris la terre dont il a été fait: dans la pensée qu'ils ont que c'est un de ces esprits qui a soin de former la créature humaine, ce qu'il fait en mêlant un peu de terre parmi la semence.

CHAPITRE XIV.

Suite des Remarques d'Ispahan.

DES JUIFS, GUEBRES, BANJANS, & Armeniens.

Liberté de conscience en Perse.

Les Persans laissent liberté de conscience entiere à tous les Etrangers, de quelque Religion qu'ils soient, & il y a quelques années que l'on trouva fort étrange le procedé d'un Eatemad Doulet, qui entreprit d'obliger les Juifs à se faire Mahometans. Il fit tous ses efforts pour cela, il n'épargna ni la violence, ni la douceur pour faire réüssir son dessein; il y eut même un ordre du Prince, qui défendoit l'exercice de la Religion Juifve dans ses Etats: mais malgré tout cela il n'en put venir à bout, car les aiant fait diligemment observer, l'on trouva que quelque apparence de Mahometisme qu'il y eût en eux, ils exerçoient toûjours le Judaïsme; si bien que l'on fut contraint de leur permettre d'être derechef de méchans Juifs, puis qu'on n'en pouvoit faire de bons Musulmans. Cependant tous ceux qui sont à Ispahan sont gueux & miserables; aussi n'y en a-t-il pas un fort grand nombre, parce qu'il n'y a rien à faire pour eux. Ils païent tous les ans un sequin par tête au Roi, & ils sont

Juifs à Ispahan miserables.

sont obligez de porter une petite piece d'étofe quarrée, large de deux ou trois doigts, cousuë sur leur caba, ou robe, au milieu de l'estomac, environ deux doigts au dessus de la ceinture, & il n'importe pas de quelle étofe soit cette piece, pourvû que la couleur soit differente de celle de l'habit, sur quoi elle est cousuë.

Il y a encore dans la Perse & particulierément dans le Kerman, des gens qui adorent le feu, comme les anciens Perses, & ce sont les Guebres. On les reconnoît à une couleur jaune, obscure, que les hommes affectent d'avoir en leurs habits, & les femmes à leur voile, n'y aiant personne qu'eux qui portent de cette couleur; de plus les femmes Guebres ont le visage tout découvert & ne le couvrent jamais, & pour l'ordinaire elles sont fort bien-faites. Ces Guebres ont un langage & des caracteres qui ne sont connus que d'eux seuls, & du reste ils sont fort ignorans. Lorsque quelqu'un des leurs est mort, ils le mettent tout droit en un lieu fermé de murailles, exprès pour cela, & de peur qu'il ne tombe, ils l'appuient d'une fourche sous le menton pour le soutenir: Ils le laissent ainsi jusqu'à ce que les corneilles lui aient mangé les yeux, & si elles ont commencé par l'oeil droit, ils le croient bien-heureux & le mettent tout droit

Guebres gens qui adorent le feu.

Faux pronostique des Guebres.

 droit

droit dans un lieu muré, qu'ils appellent fosse blanche: Si elles ont commencé par le gauche, ils le croient malheureux & le mettent dans la fosse noire. Ces fosses sont des Puits élevez de quelques toises de terre, où ils mettent les corps tout nuds, couvrant seulement d'un morceau de linge, la nudité honteuse, & chacun de ces deux Puits est plus que demi-plein des os & de la poussiere des corps, qui y ont été mis. Le plus grand bien que les Guebres croient faire à un mort, c'est de tuer pour l'amour de lui quantité de grenoüilles, serpens, & autres insectes. Au reste ces gens sont fort haïs de tout le monde, tant des Chrétiens, que des Mahometans, & comme ils sont robustes, la plupart sont Massons.

Banjans à Ispahan usuriers.

Il y a encore dans Ispahan plus de quinze mille Banjans, ils n'exercent aucun Art, ni métier, & tout leur negoce est de prêter de l'argent à usure, ce que font les Juifs en Turquie, & par tout où l'on les souffre.

Armeniens a Ispahan.

Disons presentement quelque chose des Armeniens, qui ne sont pas la partie la moins considerable des Peuples qui habitent la ville d'Ispahan. Leur quartier en cette Ville est à Giolfa, ou aux environs; ils païent tous les ans au Roi cinq cent tomans, ils ont pour les gouverner un Armenien, qu'ils appellent

Les Armeniens païent au Roi de Perse cinq cent tomans.

appellent Kelonter, c'est-à-dire, le plus grand, & c'est le Roi qui le fait & défait, quand il lui plaît. Ils vont à ce Kelonter pour toutes les affaires & disputes, & c'est aussi lui qui les taxe, pour amasser les cinq cent tomans qu'ils païent tous les ans au Roi. Mais outre ce Kelonter, il y a encore un Officier de la part du Roi, qui est un Déroga, pour connoître des affaires criminelles. Je croi bien qu'il y a de ces Armeniens qui sont de bonnes gens, mais il y en a une grande partie, lesquels, si l'on en excepte le caractere de Chrétien, ne valent guere mieux que les Infideles; & en general il y a peu de confiance à prendre en eux. Pour ce qui regarde la Religion, l'on pourroit dire que ce sont les jeûnes qui sont à present le capital de celle qu'ils professent, ou du moins qu'ils en font le poinct le plus considerable, & le plus sensible. Quand un Armenien se confesse d'avoir volé, tué, ou commis d'autres semblables crimes, le Confesseur lui dit que Dieu est misericordieux; mais s'il s'accuse d'avoir mangé du beure le Mécredi ou Vendredi, ou un jour de jeûne, O! c'est pour lui un crime execrable, & le Confesseur lui ordonnera de grandes penitences pour ce peché, comme de jeuner plusieurs mois, de s'abstenir durant six mois de sa femme, ou autres austeritez. Ils ne mangent

Le Kelonter des Armeniens.

point de viande, d'œufs, ni de poisson, non pas même de laitage, ni d'huîle, ni de beure le Mécredi & le Vendredi, mais ils mangent de la viande le Samedi, de même que tous les autres Chrêtiens Orientaux. Ils ont le Baptême de la Croix, en memoire du Baptême de Nôtre Seigneur; & ils le célèbrent le jour de l'Epiphanie, (selon le vieux Kalendrier qu'ils suivent) en plongeant après plusieurs prieres une Croix dans l'eau, dont en-suite chacun prend sa part dans des pots avec beaucoup d'empressement.

Baptême de la Croix.

Ils communient tous les Enfans, jusqu'aux plus petits d'un ou de deux ans, sous les deux especes. On les marie fort jeunes; quelquefois les parens les accordent dès qu'ils sont nés, & souvent ils les marient à l'âge de sept ou huit ans: Mais quoi que le Prêtre fasse dès-lors les ceremonies, ils attendent le tems requis pour la consommation du mariage. Ils disent qu'il ne faut donner l'Extrême-Onction qu'après la mort, quoi qu'il s'en est trouvé parmi eux qui m'ont nié cet Article; mais pour l'ordinaire ils ne la donnent qu'aux Prêtres. Ils n'ont point de commandement qui les oblige d'entendre la Messe les Dimanches ni les Fêtes. Ils ont beaucoup de superstitions des Mahometans; & entr'autres, il y en a qui tiennent aussi

Les Armeniens communient les petits Enfans. Ils marient leurs Enfans fort jeunes.

Extrême-Onction chez les Armeniens.

Commandement de la Messe.

Superstitions des

aussi-bien qu'eux les chiens pour impurs, & ne les touchent pas volontiers

Armeniens.

Le Samedi-Saint ils finissent le Carême, en mangeant le soir du beure, du fromage, des œufs & autres choses qui leur sont défenduës durant le Carême: mais ils ne mangent de la viande que le jour de Pâque, & encore faut-il qu'elle soit tuée le même jour; car ils disent qu'il ne leur est pas permis de manger de celle qui a été tuée en Carême.

Fin du Carême chez les Armeniens.

Ils n'admettent point de Purgatoire, & toutefois ils prient pour les Morts, disant que ceux qui sont damnez vont d'abord en Enfer, mais que le autres ne vont pas en Paradis, où personne n'ira qu'après le jugement final; mais qu'ils sont en un lieu où ils souffrent quelque chose, & que les prieres qu'on fait pour eux les soulagent; d'où l'on voit qu'ils ne disputent que du nom, & que ce n'est que pour se faire distinguer des Catholiques Romains, qu'ils disent qu'ils n'admettent point de Purgatoire.

Purgatoire chez les Armeniens.

Ils ont cent Histoires ou plutôt cent Fâbles ridicules, touchant l'Enfance de Nôtre Seigneur, & c'est ce qu'ils appellent le petit Evangile; comme par exemple; que la Vierge étant grosse, Salomé sa sœur l'accusa de s'être abandonnée à quelqu'un, & que la sainte Vierge pour se justifier lui dit

Fables des Armeniens sur Nôtre Seigneur.

 de

de mettre la main sur son ventre, & qu'elle sauroit quel fruit elle portoit; ce que Salomé aiant fait, il en sortit un feu qui lui consuma le bras à moitié; après quoi aiant reconnu sa faute, elle y remit ce qui restoit, par l'ordre de la sainte Vierge, & elle le retira sain & entier. Ils disent aussi, que Nôtre Seigneur étant devenu un peu grand, sa sainte Mere le mit à l'école pour aprendre à lire l'Armenien, & que son Maître lui voulant faire prononcer l'Alphabet Armenien; il ne voulut pas prononcer la premiere lettre qui est faite ainsi III, si son Maître ne lui donnoit la raison pourquoi elle étoit faite de cette maniére, ce qui fit que son Maître le mal-traita: Nôtre Seigneur l'aiant souffert lui dit doucement, que puis qu'il ne la savoit pas il alloit lui enseigner; & il lui fit remarquer que le mystere de la très-sainte Trinité y étoit compris; dequoi le Maître fort surpris le rendit à la Vierge, disant qu'il en savoit plus que lui: ce conte est d'autant plus ridicule qu'il n'y a pas quatre cent ans que leurs Lettres sont inventées, & qu'auparavant ils se servoient des lettres Greques. Et de vrai il y a en la Bibliotheque du Roi à Paris, un très-grand & gros Livre Armenien, qui marque l'Histoire de leurs lettres, & par qui elles ont été inventées.

Invention des caractéres Armeniens.

Ils

Ils disent que Judas aiant vendu Nôtre Seigneur & desesperant du pardon, resolut de se pendre, parce qu'il savoit que Nôtre Seigneur devoit aller aux Limbes délivrer toutes les Ames qu'il y trouveroit, & qu'il faisoit état d'être du nombre; car parmi eux l'Enfer & les Limbes, c'est tout un; mais le Diable plus fin que lui, prévoiant cela, le soutint par les piés, jusqu'à ce que Nôtre Seigneur eût passé par les Limbes, après quoi il le laissa aller à tous les Diables.

Histoire ridicule sur Judas.

Les Armeniens ne croient, comme les Euticheens, qu'une nature en Jesus-Christ, quoi qu'ils condamnent Eutiches d'heresie; ils ne disent pas veritablement que la Nature humaine a été absorbée par la Divine, comme les premiers Euticheens; même ils ne croient pas la confusion des Natures en Jesus-Christ, comme Eutiches, mais ils veulent que la nature Divine & l'humaine soient unies en sa Personne sacrée, comme l'ame & le corps le sont en l'homme, & qu'ainsi elles n'en font qu'une, ce qui fait qu'ils condamnent le Concile de Calcedoine.

Erreur des Armeniens touchant les deux Natures en Jesus Christ.

Ils disent que Jesus-Christ ne mangeoit, ni ne bûvoit; & comme je rapportois à quelqu'un d'entr'eux, ce qui est dit en plusieurs endroits de l'Evangile, qu'il a bû & mangé, il me répondit, qu'il n'en avoit fait que le sem-

Pensées des Armeniens sur le Pape.

blant, mais qu'en effet il n'avoit ni bû, ni mangé. Ils ne reconnoissent pas le Pape pour être Superieur de leur Patriarche, mais seulement pour Patriarche de Rome: J'en ai pourtant trouvé qui n'étoient pas dans ce sentiment, & qui tomboient d'accord qu'il est Chef de toute l'Eglise. Néanmoins ils sont universellement grans ennemis des Francs, & de tous ceux qui professent la Foi Catholique Romaine; jusque-là, qu'il s'en trouve qui ne craignent point de dire, qu'il vaut mieux se faire Turc, que Catholique Romain. Nonobstant tout cela, ils sont uniformes avec nous sur le sujet du saint Sacrement de l'Eucharistie; c'est un fort argument contre les Heretiques Européens de leur objecter les Chrétiens Levantins, qui sont depuis long-tems ennemis déclarez des Catoliques Romains, & néanmoins qui s'accordent tous avec les Catholiques Romains, touchant le saint Sacrement & la Messe, tant Jacobites, que Nestoriens & autres, ce qui fait paroître que la Messe n'est pas chose nouvellement inventée.

Ceremonie des Armeniens sur le S. Sacrement de l'Autel.

CHAPITRE XV.

Suite des remarques d'Ispahan.

Des Chevaux, Mulets, Chameaux, & de quelques insectes.

Les Persans se servent ordinairement pour leur monture de chevaux de Perse, qui sont petits, mais bons & forts, faisant de grandes journées sans se lasser : Ils levent un peu trop la tête, au hazard de retrousser le nez au cavalier, s'il n'y prend garde ; mais il y en a qu'on corrige de ce deffaut, en leur mettant une espece de caveçon, qui est une bande de cuir en forme de licou, qui leur bride le nez, & passant entre les jambes de devant va s'atacher comme le poitrail aux sangles. Ils ont non seulement en Perse, mais aussi dans tout le Levant, la corne meilleure qu'en nos Païs, soit à cause de l'humidité de nôtre climat, soit parce qu'on les y ferre trop souvent. Aussi les Persans peuvent ferrer un cheval avec le premier fer qu'ils trouvent, l'avançant ou le retirant autant qu'il faut pour l'ajuster au pié, & l'on peut le cloüer en tous les endroits de la corne. Ils font en Perse leurs fers tout unis & plats, en sorte qu'ils n'ont

Chevaux de Perse.

Fers des chevaux en Perse.

pas de petits crochets comme les nôtres; ce qui fait qu'ils glissent à tous momens sur les pierres, & sur la terre, lorsqu'elle est tant soit peu moüillée. En Perse, aussi-bien qu'en Turquie, l'on n'use point de mangeoire comme chez nous, pour donner à manger aux chevaux; mais soit à la Ville ou à la campagne, on leur donne toûjours à manger dans un sac de poil de chévre noir, qu'on leur pend au cou. Il y a plusieurs Valets qui mettent du sel parmi l'orge qu'ils leur donnent, afin que leur fiente ne soit pas si puante: Ils mettent premierement la paille au fond du sac, en-suite plein les deux mains de sel, & par dessus l'orge, & après cela ils mêlent avec la main le tout ensemble. Au Printems il donnent de l'herbe à manger aux chevaux & aux mulets, & aux ânes aussi, & cela dans tout le Levant. Ils les pensent avec une étrille qui n'a point de manche, & n'a que deux gratoires dentelées, & ils les bouchonnent avec un morceau de feutre.

Maniére de donner à manger aux chevaux.

En Turquie & en Perse, les chevaux & les mulets ont plusieurs maladies, dont il y en a qui ne sont point connuës chez nous: Par exemple, quand ils ont trop mangé d'orge, les piés de devant leur enflent & deviennent foibles, en sorte qu'ils tombent facilement, & il leur vient au poitrail

Maladies des chevaux & mulets,

une

une espece de gouëtre : il y faut appliquer le fer chaud & les laisser deux ou trois jours sans manger d'orge, & les mettre à l'herbe si c'est le tems.

Il vient encore au nez des chevaux deux certains cartilages, un de chaque côté, qui prennent racine au bout de l'os du nez, sur la machoire superieure, & montent comme des cornes vers le nez, sous la peau, au travers de laquelle on les sent aisément : cela les tourmente si fort, qu'ils ne veulent point manger du tout, mais seulement se coucher, & ils en ont le ventre si bandé, qu'ils ne peuvent marcher que tout d'une piece ; si l'on y touche il sonne comme un tambour, & si l'on n'y prend garde, en deux jours ils en meurent ; le rémède c'est de leur faire le long du nez une taillade avec un bistouri, pour couper ces deux cartilages le plus long qu'on peut, après cela ils sont aussi bons qu'auparavant ; ils appellent cette maladie Nachan, c'est-à-dire, ongle.

Ils ont une troisiéme maladie qui leur fait enfler les lévres, ce qui les empêche de manger ; le rémède c'est de leur ouvrir une veine dans le Palais avec une aiguille, ou quelque chose pointuë. Quand ils ont marché quelque tems dans la bourbe ou la nége, & qu'ils ont eu trop long-tems les piés dans l'ordure, si l'on n'a soin de les néteier, il leur vient

Nachan sorte de maladie.



vient une petite gale à la jointure du pié, qui leur retire le nerf & les empêche de marcher; pour guerir cela ils y appliquent de la poudre à canon avec de la nége, s'ils en ont, ou de la poudre toute seule, s'ils n'ont pas de nége.

Il leur vient aussi quelquefois dans la corne une eau noire; on appelle en Persien cette maladie Absiah, c'est-à-dire, eau noire; le rémede c'est de les deferrer, couper de la corne & appliquer sur le mal de l'huile de nafte.

Absiah, autre espece de maladie.

Les chevaux & les mulets ont encore une maladie en Levant, que je croi que les nôtres ont aussi, c'est un cartilage qui leur vient dans la chair, à côté de chaque œil, & leur couvre presque tout l'œil, avec la peau qu'il fait avancer: Pour le guerir, ils couchent le cheval à bas, & avec un petit rasoir ils lui ouvrent cette partie & en tirent ce cartilage, qui est grand environ comme l'ongle d'un pouce; ils y mettent du sel, en-suite ils le recousent, & par dessus y appliquent un cataplasme fait d'un peu de fenoüil pilé, & mêlé avec deux jaunes d'oeufs, & demi-cueillerée de beurre; ils étendent cela sur de l'étoupe, & le mettent sur la plaie.

Ils ont encore une autre incommodité qui est une excroissance, qui leur vient au

dessus

dessus de la jointure du pié, & qui les fait marcher de travers; cela leur vient des grans efforts qu'on leur a fait faire en leur jeunesse: Pour arrêter ce mal, il y faut appliquer le feu.

Ils fendent le nez à tous les ânes, a qu'ils puissent plus aisément respirer, & qu'ils aillent mieux.

Chameaux en amour.

Les chameaux lorsqu'ils sont en amour, vivent jusqu'à quarante-deux jours sans manger. Durant ce tems ils sont méchans, ils écument & mordent ceux qui s'en approchent, c'est pourquoi on les moraille. Lorsqu'ils s'accouplent, la femelle est assise sur son ventre, de même que lorsqu'on la veut charger. Il y en a qui portent leurs petits treise mois durant. De leur poil on fait des chaussons, l'on en fait aussi en Perse des ceintures fort fines, & il y en a qui coûtent deux tomans, principalement quand elles sont blanches, à cause que les chameaux de ce poil sont rares. Les chameaux de Perse sont grans & forts, & portent deux fois autant de poids que les autres.

Accouplement des chameaux.

Poil des chameaux à quoi il sert.

Le soir au lieu d'orge, on leur donne ordinairement trois ou quatre pelotes, grosses comme les deux poings, de pâte faite de farine d'orge; ils mangent cela avec grande avidité.

Nourriture des chameaux de Perse.

En Perse les beufs ont une grosse bosse poin-

Beufs en Perse.

pointuë sur le dos proche du cou, & les uns l'ont plus grosse que les autres. Les Païsans s'en servent pour porter des fardeaux, & même pour monter dessus.

Insectes. Parmi les insectes qui se trouvent en Perse & qui sont communs aux autre Païs il y a particulierement quantité de Scorpions à Cascian, qui sont fort gros & noirs, & si venimeux, que ceux qui en sont piquez meurent en peu d'heures.

Scorpions.

Ils y a aussi en Perse quantité de cousins, semblables à ceux des autres lieux, mais l'on y voit de certains moucherons beaucoup plus fâcheux, qui ne sont pas plus gros que des puces, & sont entierement blancs; ils ne font aucun bruit ni bourdonnement, & vous piquent en trahison, beaucoup plus sensiblement que les puces, de maniére qu'il semble que l'on reçoive des coups de lancettes ou d'épingles. Il y a aussi un certain ver plus long & plus menu qu'une chenille, mais qui a le corps quarré de même; il a une grande quantité de piés, dont il va fort vîte; sa morsure est dangereuse, & il y en a de plus dangereux les uns que les autres: Il y en a même qui sont sans rémède, principalement quand ils entrent dans les oreilles; les Persans les appellent Hézar-Païi, c'est-à-dire, mille-piés, à cause de la quantité qu'ils en ont. Il y en a aussi beaucoup dans les Indes.

Moucherons.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Suite des Remarques d'Ispahan.

De quelques Fruits et Plantes considerables.

On trouve à Ispahan presque de tous les fruits que nous avons en France, mais plus beaux & meilleurs; & qui s'y conservent mieux, à cause de la sécheresse de l'air de ce Païs, qui fait que l'on garde des fruits durant toute l'année. Les melons y sont bien meilleurs que chez nous, aussi bien que les pêches qui y sont fort grosses, & les raisins dont il y en a de neuf ou dix especes. Leurs vins sont blancs & faits de raisins qu'ils appellent Kischmisch; la plupart du monde croit que cette espece de raisin n'a point de pepins, à cause qu'ils sont si petits, qu'il sont imperceptibles au manger; mais on les voit bien dans la cuve lorsque le vin bout. On y fait aussi du vin des autres sortes de raisins, qui n'est pas si bon, ni de si bonne garde. Ils ont quelque vins rouges, mais peu; & pour en faire ils mettent simplement quelques raisins noirs dans du vin blanc, pour y donner de la couleur: s'il étoit fait de raisins noirs il ne se garderoit pas. Il faut excepter le vin de Schiras qui

Fruits à Ispahan.

Vins d'Ispahan.

Vin de Schiras.

qui est rouge, fort bon & estomacal: Mais on ne l'apporte que par bouteilles, & encore faut-il avoir des amis pour cela; si quelquefois il se trouve quelque Armenien qui en fasse venir, il le vend jusqu'à huit abassis, & le moins c'est six. Ils tiennent le vin ordinaire dans de fort grandes jarres de terre, car la séchéresse ouvriroit tous le tonneaux, & ces jarres tiennent plus d'un mui.

On ne se sert point de muis.

Quoi que les Persans aient de tous les genres de fruits que nous avons, ainsi que je viens de dire, néanmoins ils n'ont pas de toutes les especes qui sont parmi nous. Ils ont, par exemple, plusieurs sortes de raisins, tous bons, mais ils n'ont pas du muscat. Ils laissent quelquefois le raisin à la vigne jusqu'à Noël, enfermant chaque grappe dans un sac de toile, pour le garder des oiseaux, & ils ne le cueillent qu'à mesure qu'ils le veulent manger. Ils ont aussi de bons abricots, de petites cerises aigres, des pommes & plusieurs sortes de poires; mais ils n'ont point de fraises. Ils mangent des melons durant presque toute l'année, tant parce qu'ils prennent grande peine à les cultiver, qu'à cause de la constitution de l'air, dont j'ai parlé, qui n'exempte pas néanmoins ceux qui veulent bien conserver des melons, d'avoir toûjours une chandele allumée dans la chambre où ils les serrent, soit pour empêcher

Persans n'ont point de muscat.

Raisin à la vigne jusqu'à Noël.

En Perse point de fraises.

cher l'humidité ; soit aussi pour les garder de la gélée : Voici comme ils en font la culture. Premierement ils mettent parmi la terre où ils les sement, quantité de fiente de pigeons, qu'ils nourrissent seulement pour cette fin, & cette fiente se vend au poids. Lorsque les melons sont sortis de terre, & qu'ils commencent un peu à prendre forme d'un pié qui en portera quelquefois une vingtaine, ils en ôteront trois ou quatre, laissant ceux qui profitent le mieux : Au bout de dix ou douze jours, ils en ôtent encore ceux qui profitent le moins, qu'ils ne laissent pas de bien vendre par la Ville, pour petits qu'ils soient, car il se trouve assez de gens qui les mangent ; & ils déchargent ainsi toûjours le pié, ne laissant que ceux qui profitent davantage, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un : Il est à remarquer qu'à chaque fois ils découvrent un peu la terre avec les ongles, à l'endroit où est la racine, qu'ils recouvrent de fiente de pigeons, afin d'y fournir de nouvelle nourriture ; en-suite ils y donnent de l'eau par le moien de certains petits canaux qui ont plusieurs détours, & qui arrosent les racines, sans moüiller les fruits. Ils leur donnent toutes ces façons trois ou quatre fois, car après les avoir arrosez ils les laissent huit ou dix jours sans leur donner d'eau : Enfin, lorsque celui qui reste commence à

Culture des Melons.

grossir,

grossir, ils en mettent le bout à leur bouche, & l'aiant un peu moüillé de leur salive, ils le couvrent d'un peu de terre, & ils disent que cette ceremonie les garde des piqûres de certaines mouches qui les gâteroient. On mange en Perse des melons jusqu'au mois d'Avril, & même quelques-uns encore en Mai, qui est le tems où l'on commence presque d'en manger de nouveaux. Du moins ils commencent dès le mois de Juillet à en avoir de meurs, mais ce sont de petits melons ronds, la plupart blancs dedans, cotonneux, & sans goût; les bons ne commencent à être mangeables qu'en Août; ils sont d'une autre espece, & sont longs la plupart: Je les ai décris ailleurs.

Culture du Palmier en Perse.

Entre les arbres qui sont dans la Perse, il y a le Palmier, que l'on y cultive avec soin: Quand il est jeune, & avant qu'il porte fruit, l'on creuse au piè de cet arbre huit à dix brasses avant en terre, plus ou moins, jusqu'à ce qu'on ait trouvé l'eau; mais cette fosse ne se fait pas tout à l'entour de l'arbre, parce qu'il tomberoit; l'on ne creuse donc que d'un côté, & en-suite l'on emplit ce creux avec de la fiente de pigeon, dont on a toûjours provision en ce Païs-là; parce que l'on tient exprès dant les Villages quantité de pigeons domestiques, & les

les gens du Païs m'ont dit, que s'ils ne donnoient cette façon aux Palmiers, ils ne porteroient pas de bon fruit. Mais il y a encor à remarquer une chose fort curieuse, touchant la culture de cet arbre, c'est que tous les ans, quand les Palmiers fleurissent, l'on prend les fleurs des Palmiers mâles, & l'on en met deux ou trois branches dans la matrice de chaque Palmier femelle lorsqu'elle commence à s'ouvrir; autrement ils produiroient des dattes, qui n'auroient que la peau & le noiau: J'appelle la matrice ce qui contient en soi les fleurs, d'où naissent dans la suite les dattes; le tems de faire cette jonction est sur la fin de Novembre: Ce n'est pas que les mâles ne portent du fruit, mais il ne vaut rien, c'est pourquoi l'on prend toutes leurs fleurs pour anter les femelles. Sur le sujet des dattes, il est bon de faire observer que dans les Païs chauds, l'usage durant les grandes chaleurs en est extrêmement dangereux, parce qu'il fait venir des ulceres par tout le corps & gâte la vûë.

Il y a un arbrisseau nommé en Persien Kherzehreh, c'est-à-dire, fiel d'âne, à cause qu'ils disent qu'il est amer comme le fiel d'un âne. Cet arbrisseau est un frutex qui vient quelquefois plus haut qu'un grand homme. Il a le tronc souvent gros comme

Kherzehreh arbrisseau.

comme un homme d'où ſortent des tiges groſſes comme la jambe, qui jettent pluſieurs branches, dont les moindres ſont groſſes comme le doigt. Cet arbre eſt d'un vert blanchâtre, il a une écorce aſſez épaiſſe, ſous laquelle la tige (qui eſt ligneuſe) eſt blanche. Il a les feüilles épaiſſes comme le laurier-ceriſe, beaucoup plus larges & preſqu'auſſi longues, & quaſi ovales, avec des veines de même; ces feüilles ſont deux à deux oppoſées l'une à l'autre, non pas toutes d'un même côté, mais les deux qui ſuivent ſont avec celles qui précedent une croix, & cela réglément; de même que ce qu'on appelle baûme & qui ſe met dans la ſalade; elles ſont ſans pedicule, embraſſant la tige. Vers le bout de la tige, environ à l'antepenultiéme ordre des feüilles, cet arbre à une tige groſſe comme une queüe de tulippe, & longue comme le doigt, du bout de laquelle ſortent d'autres petites tiges au nombre d'environ quinze, qui portent chacune une fleur au bout; toutes ces fleurs faiſant comme une virabelle. Avant que d'épanoüir, elles ont la largeur d'environ un demi-denier de diamétre, & ſont comme un bouton plat, ou de même grandeur & figure que certains petits os blancs, ronds, & plats par deſſus, qui ſe trouvent dans le poiſſon Raie; elles s'arrondiſſent par deſſous,

Voiez la Figure ſuivante.

sous, c'est-à-dire, que les feüilles, dont elle est composée, se joignent, & font ce côté plat par dessus: Quand elles sont ouvertes, elles sont comme de fort petites anemônes. Ces fleurs sont en dehors de couleur blanc-sale, tirant un peu vers le violet, & fort lisses; en dedans le fond est blanc, & la pointe de chaque feüille est pourprée; au fond il y a une figure Pentagone toute jaune, dont chaque angle répond au milieu d'une des feüilles de la fleur, & du milieu de chaque côté de ce Pentagone sort comme une dent blanche en bas, & par le haut, de couleur de pourpre, & chaque dent répond à l'entre-deux des feüilles; cette fleur peut être semblable à celle de la ronce. Cette plante est pleine d'un lait fort acre & qui se séche incontinent contre les doigts & se met tout en fils ou soïes. On dit communément en Perse (mais je n'en ai pas vû d'experience,) qu'en Juin ou Juillet le vent chaud, qui passe sur cette plante, s'il est en-suite respiré par un homme, le tuë, en sorte que si on le prend par un bras, ou une jambe, elle reste à la main de celui qui le tire, comme de la chair boüillie; & ils appellent ce vent Badisamour, c'est-à-dire en Persien, vent de poison. Ils ajoûtent que le moien de s'en garder, c'est quand on sent un vent chaud,

Fleurs du Kherzehreh.

Mauvais effets du Kherzehreh.

Badisamour vent de poison.

dont l'on entend aussi le bruit, (car il bruit bien fort) de moüiller vîtement un manteau ou autre chose semblable, & s'en bien couvrir la tête, afin que le vent ne puisse penetrer; & outre cela se tenir couché tout de son long, le nez contre terre, jusqu'à ce qu'il soit passé, & il ne dure pas plus d'un quart-d'heure. Ils disent que cette plante est fort venimeuse, & que c'est pour cela qu'ils l'appellent Kherzehreh; & un certain Armenien me voulut un jour faire croire, que si une goute de lait de Kherzehreh touchoit à l'œil d'un homme, il le perdroit entierement; à tout hazard je n'en ai pas voulu faire l'experience.

Remède contre le Badisamour.

Les Armeniens appellent cette plante Badisamour, mais un d'eux me disoit fort bien, que c'est mal-à-propos, qu'ils lui donnent le nom de ce vent pestiferé, & encore avec moins de raison qu'ils lui attribüent la cause des mauvais effets de ce vent, puisque l'on trouve cette même plante en plusieurs autres endroits, où le vent Badisamour ne regne point; comme à Lar & au delà, & ce vent ne regne que depuis Gouvreston jusqu'au Bender; & même plusieurs personnes de Schiras m'ont dit qu'elle se trouve à deux lieuës de cette ville de Schiras, où ce vent ne regne point: Et j'en ai vû encore dans le chemin de Carzerum

au

au Benderrik en plusieurs endroits. Cette raison prouve bien que cette plante ne cause pas ce vent; mais elle n'est pas assez convainquante pour conclure, qu'elle ne cause pas avec ce vent ces mauvais effets; car l'on peut bien dire, que si ce vent chaud regnoit en des lieux où il n'y eût point de cette plante, il ne seroit peut-être pas si mortel, puis qu'il se peut faire, qu'étant déja de soi très-mauvais, il augmente sa malignité en passant pardessus ces plantes, dont il conduit avec soi l'odeur & les mauvaises qualitez; mais ce qui doit à mon avis servir de conviction pour le contraire, c'est que ne se trouvant point entre Mosul & Bagdad de telles plantes (du moins je n'y en ai point vû, ni n'ai jamais oüi dire qu'il y en eût,) & le vent qu'on appelle en ces quartiers le Samiel, y étant aussi pestiferé & mortel, qu'aux endroits où se trouve cette plante, c'est mal-à-propos qu'on lui attribuë les mauvais effets de ce vent, veu même que cette plante croît par toutes les Indes, où l'on ne sait ce que c'est que le vent de Samiel.

Outre ce que l'Armenien me dit que cette plante s'appelle Kherzehreh, c'est-à-dire, fiel d'âne, pour la raison que j'ai déja alleguée, j'ai trouvé dans un Dictionnaire Turc Persien, que Kherzehreh veut encore dire, un arbre de poison, & cet homme

me m'avoüa qu'effectivement elle étoit venimeuse & même à la sentir. Mais il donnoit à ce vent Badisamour une origine qui n'avoit gueres de solidité; car il disoit qu'il vient du côté de la mer, & que sur cette côte, il arrive souvent que la mer jette en terre un certain poisson, dont il ne me put dire le nom; & que ce poisson étant hors de l'eau meurt, & se corrompt, & que ce vent passant par dessus emmène avec soi la puanteur qui le rend si pestiferé. Un Gentilhomme Portugais habitué depuis plusieurs années au Bender Congo, près duquel il y a plusieurs arbres Kherzehreh, m'en a rapporté cette particularité; que la partie de sa racine qui regarde le levant est poison, & celle qui regarde le couchant le contre-poison; & que du bois de cette plante il se fait de bon charbon pour de la poudre à canon.

Mauvaise cause du Badisamour.

Particularitez du Kerzehreh.

Nous avons encore trouvé en plusieurs endroits, & principalement tout le long du chemin, depuis Dgiaroun jusqu'à Bender Abassi un arbre qu'ils appellent Konar. Le tronc en est si gros, qu'il faut deux hommes pour l'embrasser; il est jusqu'à la hauteur de deux ou trois piés fait comme un rocher, ou comme plusieurs racines jointes ensemble, il est fort raboteux & blanchâtre; du reste cet arbre ressemble assez en figure &

Konar, arbre.

Le Khondrak

en hauteur à un poirier; ſes branches ſont beaucoup étenduës, & font un grand ombrage; elles ont l'écorce blanche auſſi bien que le dedans, qui a au cœur de la moëlle, comme du ſureau; à tous les nœuds où il y a de petites branches ou des feuilles, il ſort deux groſſes épines longues, fortes & rouges, qui ſe recourbent un peu vers la terre, & ne ſont pas directement oppoſées l'une à l'autre. Les feuilles ſont de la longueur & largeur marquées en la figure cijointe.

La couleur en eſt verte d'un vert verniſé d'un côté, & de l'autre d'un vert pâle & blanchâtre, elles ont les veines comme les feuilles de plantain. Cet arbre porte un fruit qui eſt meur en Mars, & qui en ſa figure reſſemble aſſez à de petites pommes, & eſt de même couleur, mais il n'eſt pas plus gros que des cormes, ou des petites ceriſes. Il y a peu à manger, car le noiau eſt beaucoup plus gros que celui de la ceriſe, il eſt fort dur & quaſi rond, de ſorte qu'il n'y a preſque qu'une peau ſur le noiau. Ce fruit étant meur eſt ridé, & de couleur tirant ſur l'oranger, il eſt aſſez doux, mais cotonneux; je croi qu'il y en a en Italie ſous le nom d'Azzarole, & c'eſt peut-être le Rhamnus, *folio ſubrotundo fructu compreſſo*, *de Jonſton*. Azzarole, arbre.

Livas, herbe. Parmi les plantes il y a en Perse une certaine herbe qu'on appelle Livas, qui a la feuille fort crêpuë, & quasi comme de la bête, ou comme un chou crêpu, mais elle est beaucoup plus crêpuë, la queüe est comme une carde d'artichaut, & est fort aigre; on la mange durant tout le Printems pour un mets delicieux; plusieurs veulent que ce soit la rubarbe, mais ce ne l'est pas.

Fin du troisiéme Tome.